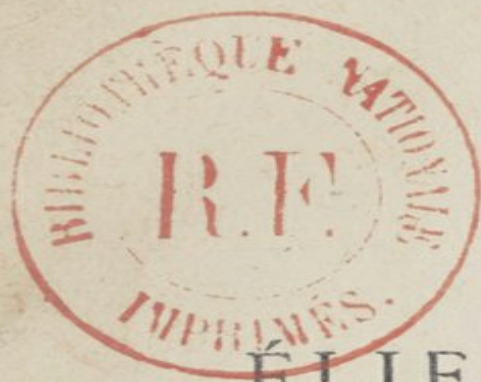


LIBRARY OF THE
SOCIETY OF THE
678
4877

L'INCENDIAIRE



PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 45, 47 ET 49, GALERIE D'ORLÉANS

—
4877

Tous droits réservés.

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE GOUFFRE	1 vol.
L'ŒIL DE DIAMANT	1 –
L'ANNÉE DU GRAND HIVER	1 –
LES OREILLES DU BANQUIER	1 –
MAITRE BERNARD	1 –
LA FAMILLE SAVIGNY	1 –
LE SAUVAGE	1 –
LE MONDE INCONNU (Romans préhistoriques)	1 –
L'INCENDIAIRE	1 –
RICHARD LE FAUCONNIER	1 –

SOUS PRESSE :

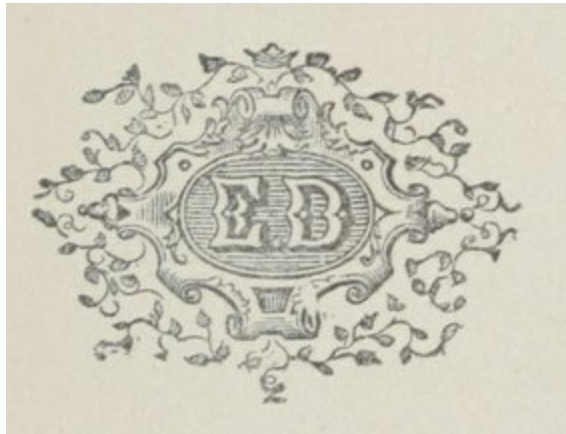
LE CRIME DE PIERREFITTE
LES CAGNARDS DE L'HOTEL-DIEU

Poissy. – Typ. S. Lejay et Cie,

L'INCENDIAIRE

PAR

ELIE BERTHET



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1877

Tous droits réservés.

L'INCENDIAIRE

I

L'INVISIBLE

Peu d'années avant la désastreuse invasion qui laisse de si lugubres souvenirs à la France, quelques communes du Morvan étaient désolées par des incendies qui tenaient les populations en alarme.

Parmi ces populations, celle de Vauvray, petite ville située à trois ou quatre lieues de Clamecy, vivait particulièrement dans une anxiété continuelle. Vauvray, que nous appelons « petite ville », uniquement pour lui faire plaisir, n'est en réalité qu'un gros bourg de mille à douze cents âmes ; or, trois incendies y avaient éclaté en moins d'un mois, sans compter ceux qu'on avait constatés sur son territoire, et on comprendra que les craintes de ses habitants étaient suffisamment fondées.

Au plus fort de cette espèce de terreur locale, par une tiède soirée d'août qui succédait à une journée brûlante, un jeune homme, ayant l'apparence d'un ouvrier aisé, sortait de la ville avec l'intention évidente de faire une

promenade. Il était grand, bien découplé et semblait avoir une de ces heureuses constitutions où la vigueur s'unit à la grâce. Sa figure brune, régulière, encadrée dans un léger collier de barbe, exprimait l'intelligence et l'aménité, et, quoique ses yeux bleus fussent parfois mélancoliques, sa bouche, bien dessinée, semblait toujours prête à sourire.

Nous avons dit qu'il avait l'apparence d'un ouvrier, mais en ce sens seulement qu'il était simplement vêtu. Il portait un pantalon et une jaquette de drap, une chemise de couleur, un chapeau en paille grossière, le tout d'une exquise propreté ; et ce modeste costume empruntait à sa personne une distinction que lui eussent enviée bien des élégants citadins.

Ce jeune homme paraissait très-populaire et très-aimé à Vauvray. Les habitants réunis devant les portes, soit pour souper *sur le pouce*, soit pour prendre le frais en babillant, l'interpellaient d'une façon à la fois amicale et respectueuse.

– C'est M. Noël, le mécanicien ! disait-on ; bonsoir monsieur Noël. Une chaude journée tout de même et un temps qui mûrit la vendange !... Eh ! bien, croyez-vous que nous allons être tranquilles à la fin et que les brûleurs de maisons s'arrêteront là ?

Noël répondait à ces braves gens avec douceur et politesse.

– Que chacun veille chez soi et autour de soi, disait-il ; comptons les uns sur les autres, mais comptons de préférence sur nous-mêmes.

Il saluait de la main et passait, sans s'apercevoir que les plus belles filles lui lançaient des œillades et que les mères n'auraient pas été fâchées de le retenir pour causer un brin à cette heure de repos.

Bientôt Noël se trouva hors de la ville. Dès qu'il ne se sentit plus observé, un changement complet s'opéra dans sa personne. Au lieu de cette expression gaie qu'il avait tout à l'heure, ses traits prirent un caractère mélancolique et son pas se ralentit.

Le soleil venait de se coucher derrière de grands nuages de chaleur ; sauf quelques bruits de voix qui s'entendaient encore çà et là dans les vignes, rien ne troublait le calme de la campagne. Le promeneur suivait une route montueuse et solitaire. Arrivé à un embranchement où cette route était coupée par un chemin latéral qui paraissait contourner la ville, il s'arrêta et regarda en avant. Quelque chose s'agitait sous un bouquet d'arbres et un

homme, coiffé d'un chapeau numéroté, portant, avec les outils de sa profession, le petit guidon des cantonniers départementaux, se dirigea vers lui.

– Est-ce vous, Grivett ? demanda Noël dès qu'il fut à portée ; je craignais que vous eussiez déjà quitté votre poste.

– Non, non, monsieur Noël ; je ne pars pas ainsi avant l'heure réglementaire. Je suis fonctionnaire public, et, si un inspecteur m'épiait. D'ailleurs, je comptais bien que vous viendriez ce soir.

Ce titre de « fonctionnaire public » que s'attribuait le cantonnier, appela un imperceptible sourire sur les lèvres de Noël.

– J'ai été moi-même retenu assez tard à mon atelier, dit-il en donnant une poignée de main à Grivet. Eh bien, y a-t-il du nouveau ?

– Rien. Les gens du pays vont et viennent dans leurs champs comme à l'ordinaire.

– Quoi ! n'a-t-il passé, pendant la journée, ni vagabonds ni mendiants inconnus ?

– Je n'ai pas quitté la route d'un instant et je n'ai vu personne de suspect.

– Merci, Grivet. Demain vous continuerez d'ouvrir l'œil, n'est-ce pas ? Il importe que les honnêtes gens se démènent quand les coquins sont en campagne. Nous finirons bien par tomber sur la bonne piste. En attendant, je vais voir si Jean Reboux, le preneur de taupes, n'aurait pas fait quelque découverte.

– Et où est-il ce pauvre Jean, monsieur Noël ?

– Là-bas, dans la vigne de la mère Ringaud, de l'autre côté de la ville. Il n'est pas tard et je le trouverai sans doute encore à sa besogne.

– Quel mal vous avez, monsieur Noël ! Depuis quelque temps vous me paraissez tout triste et tout changé.

– Moi, triste ! et pourquoi le serais-je ? demanda vivement Noël ; à la vérité, ces incendies me préoccupent beaucoup ; mais n'est-ce pas naturel ? Je suis à peu près le chef des pompiers de Vauvray, car M. Duval, l'architecte, qui a le titre de notre lieutenant, est toujours en voyage, et c'est moi seul qui dirige les travaux.

– N'y a-t-il que cela ? Il me semble. Enfin, vos secrets sont à vous.

– Vous rêvez, mon bon Grivet, répliqua Noël brusquement. Mais adieu, adieu. Jean serait parti et il faut que je lui parle.

Il serra de nouveau la main de Grivet, et cette fois un peu plus fortement peut-être que d’habitude ; puis il s’éloigna, pendant que l’autre le suivait des yeux en hochant la tête.

Noël, de son côté, avait été fort ému de la perspicacité du cantonnier, et, tout en s’engageant dans le chemin qui, comme nous l’avons dit, semblait tourner autour de la ville, il se disait naïvement à lui-même :

– Mon Dieuu ! est-ce que *cela* se voit sur ma figure ?

Au moyen âge, Vauvray avait une enceinte de hautes murailles, ce dont les habitants actuels ne se montrent pas peu fiers. Ces murailles n’existent plus depuis de longues années ; néanmoins, on distingue encore çà et là quelques massifs de vieille maçonnerie, quelques pans de mur écrétés, servant de clôture aux héritages, et les antiquaires locaux croient y voir les anciennes fortifications de la ville.

Le chemin qu’avait pris Noël s’enfonçait en serpentant au milieu de ces pierres moussues, de ces décombres, hérissés d’orties et de broussailles. Aucune habitation n’avait son entrée principale dans cette voie creuse, irrégulière, inaccessible aux chariots ; seulement, par intervalles, on apercevait de petites portes basses, qui devaient être des portes de jardins. Le lieu était désert, et quelques arbres, venus sans culture, y répandaient, à cette heure du soir, une demi-obscurité.

Là cependant quelque chose excitait l’intérêt de Noël, car il s’arrêta devant un mur, plus long et mieux entretenu que les autres.

– C’est le mur de *son* jardin, murmura-t-il ; peut-être est-elle de l’autre côté, à quelques pas de moi !

Et il ne bougeait pas.

Tout à coup il crut entendre marcher rapidement devant lui ; mais en vain essayait-il de reconnaître la personne qui semblait s’enfuir, il n’entrevit qu’une forme légère, se glissant le long des vieux murs.

La première idée de Noël, idée d’amoureux, avait été que quelqu’un l’observait pour pénétrer les secrets de son cœur ; mais aussitôt son esprit, vivement surexcité par les incendies qui désolaient la ville et les alentours, lui suggéra une autre explication.

– Ne serait-ce pas *elle* qui est menacée cette fois ? murmura-t-il ; je veux connaître ce rôdeur.

Et il se mit à courir en appelant à voix haute.

Il ne reçut aucune réponse et on continua de fuir ; mais il était aussi leste que vigoureux et ne se décourageait pas. Malheureusement, le chemin obscur et inégal, comme nous l'avons dit, formait des zigzags continuels, si bien que Noël, quoiqu'il ne fût guère à plus de vingt pas du fuyard, ne pouvait distinguer ni son visage, ni sa taille, ni même le moindre détail de son costume.

Un moment vint pourtant où il semblait que l'inconnu ne pouvait échapper, sinon à la poursuite, du moins aux regards. Non loin de là les arbres cessaient, le chemin débouchait en pleine lumière. Noël ne détournait pas les yeux de cette percée lumineuse devant laquelle il s'attendait à voir apparaître quelqu'un ; mais personne ne se montra.

On avait donc pris une autre direction et Noël, en avançant toujours, atteignit une impasse au fond de laquelle existait une porte de ce jardin qui avait attiré son attention. C'était seulement dans cette espèce de cul-de-sac qu'on avait pu se réfugier, et il n'y avait encore personne.

Le fait paraissait tenir du prodige et le jeune ouvrier demeura frappé de stupeur. Toutefois, il n'était pas homme à rester longtemps inactif, sous le coup de l'étonnement.

– Tonnerre ! dit-il, ce gaillard-là ne saurait s'être envolé ! Je veux en avoir le cœur net.

Il avisa un mur de six à sept pieds de hauteur, dont la cime présentait, en divers endroits, des traces d'escalade.

– C'est par là qu'il a sauté, dit-il.

Avec une force et une agilité qui prouvaient une longue pratique de la gymnastique, il s'élança à la crête du mur et la saisit de l'extrémité de ses doigts ; puis, raidissant ses bras, il s'éleva avec aisance jusqu'au sommet où il se mit en observation.

Il dominait maintenant un magnifique jardin de forme carrée, et qui, sur trois côtés, était bordé par d'épaisses charmilles. Au fond, sur le quatrième côté, on apercevait une belle habitation dont la façade était tournée vers la ville. Mais en vain Noël scruta-t-il les allées symétriques et soigneusement

sablées ; comme dans le chemin, comme dans l'impasse, on ne voyait personne.

Il contempla avec satisfaction ce riant enclos, qui avait pour lui un charme spécial ; toutefois sa contemplation ne fut pas de longue durée.

– Ah çà, que diable est devenu ce particulier ? murmura-t-il. Il est vrai que sous ces charmilles. Bah ! il s'agit, sans doute de quelque polisson qui vient voler les poires des dames Duhamel. Mais que fais-je là, moi ? On n'aurait qu'à me voir !

A peine achevait-il cette réflexion qu'il retombait sur ses pieds dans l'impasse.

– Oui, oui, ce ne peut être qu'un enfant maraudeur, reprit-il ; néanmoins, en cas de malheur pour la maison Duhamel, je me souviendrai de ce qui vient de m'arriver ici.

Et il se remit en marche.

II

LA GRANDE MAISON

Quelques instants plus tard, Noël débouchait de nouveau sur la route départementale, de l'autre côté. de Vauvray.

Il y avait encore un peu de jour ; d'ailleurs, le jeune ouvrier connaissait trop bien la localité pour éprouver le moindre embarras. Il s'avança donc vers une vigne, qui bordait la voie publique et en était séparée par un palis. Après avoir promené les yeux sur les ceps bien alignés et s'étendant à perte de vue, il allait peut-être appeler, quand une voix aigrelette, comme celle d'un enfant, se fit entendre tout près de lui.

– Bonsoir, monsieur Noël, disait-on joyeusement.

En même temps, celui qui parlait se leva de derrière la clôture où il était couché et se développa comme un long échelas qui sortirait de terre. C'est dire que Jean Reboux, le preneur de taupes, était grand, mince et maigre, si bien que la blouse et le chapeau, qui formaient une partie de son costume, produisaient l'effet des vieux vêtements dont on habille une perche pour effrayer les oiseaux. Sa figure blême, aux joues creuses, était presque imberbe quoiqu'il eût dépassé la trentaine ; en revanche, cette figure avait une expression d'honnêteté et de douceur.

Le taupier regardait Noël d'un air d'affection.

– Bonsoir, Jean, lui dit le mécanicien ; avez-vous beaucoup travaillé aujourd'hui ?

– Oui, oui, monsieur Noël, *elles* ont joliment *poussé*, rapport que la terre est humide, et j'ai pris une vingtaine de *ces bêtes*. Un beau denier, savez-vous ? à cinq sous par nez !... On fait ce qu'on peut. Ah ! si j'étais robuste et savant comme vous !

– Bah ! vous vous rendez utile à votre manière ; n'est-ce pas tout ce qu'il faut ? Mais, pendant que vous faisiez la chasse aux taupes, vous n'avez pas oublié, je pense, de jeter un coup d'œil sur le chemin ?

– Je crois bien ! Vous me l'aviez recommandé et j'aurais mieux aimé perdre une demi-douzaine de nez. vous allez voir.

Et il nomma avec volubilité tous les gens, hommes ou femmes, qui avaient passé sur la route depuis le matin. Noël fit un signe de désappointement.

– Je commence à craindre, mon cher Jean, reprit-il, qu'à nous trois nous ne puissions découvrir les scélérats qui causent tant de maux. Cependant, ne perdons pas courage. Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, qu'il n'a passé ici personne de plus ?

Le taupier se mit à rire.

– Eh ! eh ! monsieur Noël, dit-il avec une intention naïvement facétieuse, peut-être a-t-il passé d'autres personnes !

– Et qui donc ?

– Les beaux messieurs du château. Je viens de les voir, il y a une heure, se rendre dans leur voiture chez leurs parentes, les dames Duhamel, où ils sont encore.

Et son rire dégénéra en une sorte de râle asthmatique.

Noël ne parut pas goûter l'intention plaisante du taupier. Sa mâle et belle figure se rembrunit.

– Oui, oui, dit-il d'un air de malaise, on prétend que le fils, M. Hector de Lovedy, ne serait pas fâché d'épouser sa cousine Adrienne, qui est maintenant le plus riche parti du canton. Mais que Dieu mette en garde la veuve et la fille du digne M. Duhamel contre les entreprises de ces orgueilleux Parisiens !

Il rêva un moment.

– Au revoir, Jean, reprit-il avec distraction ; je vais rentrer chez moi. Ayez toujours l’œil au guet, et, si un incendie éclate dans la ville, vous savez, tout le monde à l’ouvrage !

Il allongea la main par-dessus le palis et serra celle de Jean. Le preneur de taupes fit une légère grimace.

– Quelle poigne, monsieur Noël ! dit-il avec un accent d’admiration ; ah ! vous avez tout pour vous : la mine, la sagesse, l’éducation, et avec ça serrurier mécanicien !... En voilà un sort !... Aussi faut voir comme on vous aime ! Moi, d’abord, je n’y vais pas de main morte, et ma mère également, car vous avez été si bon pour nous.

– Pas besoin de parler de ça, Jean, dit Noël avec brusquerie ; bonjour à votre mère. Nous nous reverrons bientôt.

Et il s’éloigna, en se dirigeant cette fois vers la ville dont on entrevoyait les premières maisons dans la brume du soir.

On eût dit qu’une préoccupation nouvelle venait de se joindre à ses autres préoccupations. Sa marche était rapide et il regardait à droite et à gauche avec avidité, bien qu’il ne pût pas espérer de rencontrer un incendiaire en pareil endroit. Bientôt, il gagna une avenue plantée de beaux tilleuls, qu’à Vauvray on appelait pompeusement " le boulevard. » Cette promenade était déserte, comme le sont d’ordinaire les promenades des petites villes, et l’obscurité régnait déjà sous les arbres, quoique dans le feuillage on entendit les derniers gazouillements des moineaux. Noël suivit quelques instants cette avenue, où l’herbe amortissait le bruit de ses pas, et enfin il se trouva devant une vaste habitation, séparée de la voie publique par une grille de fer à lances dorées et par une cour ornée de caisses de fleurs.

Cette habitation était précisément la maison Duhamel, que Noël avait vue sous une autre face, lorsqu’il avait escaladé le mur du jardin, et qu’on appelait dans la ville « la Grande Maison. » Il la connaissait de longue date, car il avait travaillé souvent pour le compte du propriétaire, qui était mort d’apoplexie depuis six mois et avait toujours témoigné le plus vif intérêt au jeune et habile ouvrier. Son attention se porta donc exclusivement sur une calèche, attelée de deux chevaux de prix, qui stationnait devant la porte,

puis sur un groupe de personnes qui causaient dans la cour, au moment de se séparer.

Ce groupe se composait de deux dames et de deux messieurs. Les dames avaient l'air de maîtresses de maison qui reconduisaient des hôtes ; c'étaient, en effet, madame et mademoiselle Duhamel, l'une et l'autre vêtues de noir. Les visiteurs étaient M. de Lovedy, banquier à Paris, et son fils Hector, gandin de la plus belle venue, tous deux en villégiature au château de Bligny, à une lieue de Vauvray. L'un beau-frère, l'autre neveu de madame veuve Duhamel, ils étaient aussi en deuil, ce qui ne les empêchait pas de se montrer fort sémillants.

Noël, arrêté sous un arbre du boulevard, observait tristement M. Hector, qui causait bas avec sa jeune cousine d'un air d'intimité.

Mademoiselle Adrienne Duhamel était une charmante personne, blonde, dont la blancheur de lys ressortait sous ses vêtements noirs et dont la beauté, grâce à la vigueur que donne la vie de campagne, avait déjà tout son développement. Il y avait bien sur son visage, frais et régulier, une légère expression d'orgueil, due à l'habitude de ne voir autour d'elle que des humbles ou des flatteurs ; mais ses yeux, doux et bienveillants, corrigeaient ce petit défaut, résultat d'un vice d'éducation plutôt que d'un travers naturel. Si l'on ajoute à ses autres mérites qu'Adrienne était l'unique héritière de plusieurs millions en propriétés, on comprendra quelle devait être fort recherchée des jeunes gens à marier et que son noble cousin lui-même, tout Parisien qu'il était, pouvait souhaiter de s'unir à la jolie campagnarde.

La mère et la fille, comme nous l'avons dit, accompagnaient leurs parents jusqu'à la grille, où la voiture attendait, et, tandis que les jeunes gens restaient un peu en arrière, Lovedy père, ancien beau devenu énorme, qui parlait très-haut et affectait la bonhomie, disait à madame Duhamel :

– Je vous le répète, ma chère Louise, vous ne pouvez rester indéfiniment confinée avec Adrienne dans cette maison lugubre, qui ressemble à un couvent ou à une prison. Je veux vous distraire un peu l'une et l'autre, et il faut que vous veniez passer quelques jours chez moi, au château de Bligny, où vous verrez du monde. Quand j'ai acheté, l'année dernière, cette propriété à mon excellent beau-frère, votre mari, il a été entendu que vous

continueriez à considérer Bligny comme étant à vous, et je prétends vous en faire les honneurs. Voyons ! est-ce entendu et faudra-t-il vous envoyer la voiture ?

Madame Duhamel, bonne femme aux manières simples et franches, fit une réponse que l'on n'entendit pas.

– Deuil légitime ! convenances ! répéta le banquier ; ah ça, ma chère, croyez-vous que, moi aussi, je n'aimais pas ce pauvre Duhamel ? Il était plus que mon beau-frère, il était mon ami et je garde de lui le meilleur souvenir. Mais ce n'est pas une raison pour que je laisse sa veuve et sa fille se consumer dans les larmes et les regrets. Allons ! vous y réfléchirez et vous finirez par consentir. Voici Hector qui dit *amen*, j'en suis sûr.

– Vous pouvez l'affirmer, mon père, répliqua Hector avec vivacité, et j'espère qu'Adrienne appuiera nos sollicitations auprès de sa mère.

Pendant cette conversation, on avait atteint la grille. Les deux messieurs prirent congé et Hector, qui avait l'habitude de conduire lui-même, s'empara des rênes des chevaux, tandis que le banquier se hissait pesamment dans l'intérieur de la voiture.

Lovedy fils s'inclina une dernière fois devant les dames, qui se tenaient à l'entrée de la cour, et fit entendre un clapement de langue pour faire partir les chevaux ; mais ils reniflèrent, regimbèrent et ne bougèrent pas. Hector punit leur indiscipline de quelques coups de fouet ; ils dressèrent les oreilles, piaffèrent et n'avancèrent pas davantage.

– Morbleu ! qu'ont-ils donc ? s'écria Lovedy fils avec impatience.

– L'alezan est ombrageux, répliqua le domestique ; et il y a sous les arbres quelqu'un qui lui fait peur.

Hector regarda dans la direction indiquée et finit par apercevoir Noël.

– Que diable faites-vous ici, l'homme ? s'écria-t-il sans bien savoir à qui il s'adressait ; allons ! décampez au plus vite ; ne voyez-vous pas que vous effrayez mes chevaux ?

Noël s'approcha lentement ; il était pâle de colère, cependant il demanda d'un ton calme :

– Est-ce à moi que vous parlez ainsi, monsieur ? Je suis sur la voie publique et d'ailleurs, je désirais dire un mot à madame Duhamel.

– Eh ! sacrebleu ! répliqua le jeune fat avec arrogance, vous le direz une autre fois. Décampez, je vous le répète.

– Allons ! Hector, bouillant Hector, interrompit le père, vas-tu te prendre de querelle avec les gens du pays ?... Mais voici l'alezan qui rabat les oreilles. Partons.

Hector agita son fouet, et cette fois l'attelage ne fit aucune difficulté pour se mettre en marche. Quand la voiture passa près de Noël, le jeune Lovedy lui jeta un regard railleur et prononça quelques mots qui devaient être un sarcasme, car le père et le fils se mirent à rire.

Noël, violemment irrité, eût voulu demander compte de cette insolence ; mais la voiture était déjà loin, et d'ailleurs que pouvait-il, lui chétif, contre ces riches et puissants personnages ? Il demeura donc bouleversé et sombre à la même place.

De l'autre côté de la grille, les dames Duhamel le regardaient. Il rougit et salua en silence ; comme il allait s'éloigner, la mère lui dit avec bonté :

– Il ne faut pas faire attention aux paroles de mon neveu, monsieur Noël ; ce n'est qu'un étourdi. Ah ça, veniez-vous réellement chez nous, et aviez-vous quelque chose à me dire ?

– Oui, madame ; depuis longtemps j'ai une révélation à vous faire au sujet. Il s'agit d'un ouvrage pour défunt M. Duhamel. Mais pardon ! ajouta-t-il d'une voix très-altérée, je reviendrai un autre jour, car, en ce moment.

– A votre aise, mon garçon, répliqua la bonne dame.

Elle prit le bras d'Adrienne et toutes deux regagnèrent la maison. La jeune fille se retourna plusieurs fois pendant le trajet ; mais Noël croyait voir sur cette gracieuse figure, un sourire moqueur qui lui faisait plus de mal que les rires désordonnés des autres.

Dès que la mère et la fille eurent disparu, il se rejeta dans l'ombre des arbres.

– Quelle humiliation ! murmurait-il, et en sa présence encore !... Au fait, que suis-je pour elle ?... Un pauvre diable, vivant du travail de ses mains, et ma fierté doit lui prêter à rire.

Il reprit bientôt, sans s'apercevoir qu'il exprimait tout haut sa pensée :

– Ensuite, pourquoi cette belle et riche demoiselle, que tout le monde admire, m'aurait-elle distingué du commun de la foule ? Par quels mérites,

par quels services aurais-je attiré son attention ?... Elle est si loin, si loin de moi, que rien ne pourrait diminuer cette distance. maintenant surtout que je suis ridicule à ses yeux. Ah ! je voudrais être mort !

Un rire saccadé, d'un caractère étrange, se fit entendre près de lui.

– Bah ! dit une voix féminine, est ce qu'on meurt ? Moi, quand mon père m'a repoussée, quand mon enfant s'est envolé au ciel, je voulais mourir aussi. Mais je n'ai pas pu. On dit que je suis folle. ce n'est pas vrai. J'ai plus de raison que beaucoup qui se croient bien fins, allez !

Et le rire recommença.

Les dernières lueurs du crépuscule permirent à Noël de reconnaître la personne qui s'était ainsi glissée à son côté. C'était une femme d'une trentaine d'années, très-excentriquement vêtue. On voyait encore sur son visage, couvert de hâle, quelques traces de beauté ; mais les chagrins, les fatigues, peut-être la misère, avaient ravagé ses traits, et l'expression égarée de ses yeux verdâtres inspirait une vague appréhension. Elle avait les cheveux coupés court, à la mode des hommes, et son chapeau de paille était enjolivé de fleurs des champs recueillies sur son chemin.

Cette femme, connue sous le nom de « Faquinette », avait une histoire fort triste. Fille d'un fermier aisé du voisinage, elle avait été séduite par un homme dont elle ne voulait pas révéler le nom. Son père l'ayant chassée de chez lui, elle erra quelque temps dans le pays et devint mère d'un petit garçon, qu'elle adorait. Cet enfant ne tarda pas à mourir par accident, et la raison de Faquinette ne put résister à tant de secousses. Depuis plusieurs années, la pauvre femme était complètement folle. Néanmoins, comme elle se montrait inoffensive, serviable à sa manière, elle ne rencontrait dans la ville qu'indulgence et bon vouloir.

Du reste, depuis peu, le sort de Faquinette était moins malheureux. Elle avait perdu son père et il lui était échu quelques biens dans les partages de famille. Aussi l'avait-on pourvue d'un conseil de tutelle, et elle vivait maintenant, en qualité de pensionnaire, chez de braves cultivateurs, qui lui laissaient toute liberté de se livrer à son humeur vagabonde.

Noël eût été fort mécontent si quelque autre personne que Faquinette avait entendu ses paroles ; mais avec elle, cette circonstance ne pouvait avoir de gravité. Il lui dit pourtant avec une certaine rudesse :

– Que faites-vous là, Faquinette, et pourquoi m’espionnez-vous ?

Elle se remit à rire, car elle riait toujours.

– Bon ! reprit-elle, vous ne voulez pas qu’on sache. suffit. Elle est jolie, n’est-ce pas, la demoiselle Adrienne ?... Plus jolie que moi, peut-être. Et je l’aime bien, parce qu’elle est bonne. et sa mère aussi, qui est une charitable dame. Mais Adrienne fait la dédaigneuse avec vous, hein ! parce que vous êtes pauvre ? Ne faut pas vous décourager ; est-ce que l’amour, quand il vient, s’inquiète de la fortune ? Moi, si j’avais aimé un riche, je ne perdrais pas patience ; aussi bien, il peut m’épouser à présent que j’ai des rentes. Vous verrez, vous verrez ! vous êtes gentil garçon, et elle vous aimera. Nous autres, nous commençons toujours par faire les dédaigneuses !

Ces folies produisirent sur l’âme blessée de Noël, un effet plus bienfaisant que des paroles sages et consolantes. En dépit de lui-même, le sourire reparut sur ses lèvres.

– Rêvez-vous, ma chère Faquinette ? reprit-il ; où avez-vous vu qu’une opulente demoiselle pouvait. Je ne suis qu’un ouvrier et je ne serai jamais davantage.

– Eh ! eh ! il y a des rois qui épousent des bergères. Moi je connais un roi et une bergère ; on verra bien ce qui arrivera !

Elle s’interrompit ; elle avait le front crispé, l’œil égaré, et une profonde altération se montrait sur son visage mobile. Tout à coup, elle partit d’un nouvel éclat de rire.

– Voulez-vous faire un tour de promenade avec moi, monsieur Noël ? demanda-t-elle ; j’ai mis mon chapeau à fleurs. Quand nous passerons, les gens ne manqueront pas de dire : « Voilà un beau couple ! »

Noël répondit qu’il était pressé et n’avait pas envie de se promener.

– Comme il vous plaira, reprit philosophiquement la folle ; aussi bien vous, comme moi, nous ne devons pas éveiller la jalousie de. Et puis, poursuivit-elle d’un ton persifleur, n’êtes-vous pas l’officier des pompiers de la ville ? Oui, oui, vous l’êtes. Ah ! ah ! ah ! la pompe ! Ah ! ah ! ah ! les pompiers !... *Zimlaïla ! les beaux militaires !*

Et elle s’éloigna en chantant à tue-tête la chanson idiote qui a fait le tour de la France.

III

UN BRAVE GARÇON

Noël Letellier appartenait à une honnête famille bourgeoise de Nevers. Son père, dont il était l'unique enfant, avait occupé dans cette ville un poste modeste de l'administration publique. L'employé étant mort encore jeune, Noël, alors âgé de quinze ans, s'était trouvé avec sa mère sans autres ressources que quelques milliers de francs, amassés sou par sou, grâce à la stricte économie de l'humble ménage.

Quand ce malheur arriva, Noël, élève externe au lycée de la ville, avait fait déjà une partie de ses études d'une manière brillante. La mère était glorieuse de ses succès, et, avec la sublime abnégation des mères, elle voulait qu'il continuât son éducation classique. Le fils, malgré sa jeunesse, n'accepta pas ce sacrifice.

– A quoi cela me conduirait-il, chère maman ? dit-il. Quand, à force de privations de votre part et de travail de la mienne, j'aurai conquis mon diplôme de bachelier, en serons-nous beaucoup plus avancés ? En sortant des bancs du collège, suis-je sûr de trouver un emploi qui nous fera vivre tous les deux ? D'ailleurs, j'ai entendu bien des fois mon père déplorer la situation des employés d'ordre inférieur ; on leur donne les goûts et les

besoins des gens riches, tandis qu'ils n'ont que des appointements misérables. Pourquoi m'engagerais-je dans une voie fausse et précaire ? Je suis robuste, vous avez des habitudes simples ; pourquoi n'essayerais-je pas de devenir un habile ouvrier, le premier de sa profession, plutôt que le dernier des bureaucrates ? Écoutez mon plan.

Et, avec cette précocité de raison que les chagrins, la nécessité de réfléchir, donnent souvent aux enfants pauvres, il exposa le projet qu'il avait conçu.

On devait prélever sur la succession une petite somme pour payer soit l'apprentissage de Noël chez un maître, soit sa pension dans une école d'arts et métiers. Le reste devait permettre à la veuve de subsister tant bien que mal pendant quelques années. Le jeune homme affirmait qu'à vingt ans il serait en état de pourvoir à ses besoins, ainsi qu'à ceux de sa mère, et le désir d'atteindre ce résultat devait soutenir son courage.

Madame Letellier se désolait que ce fils, objet de si belles espérances, voulût apprendre un métier ; mais il se montra si déterminé, que la veuve céda et que le programme de Noël fut mis immédiatement à exécution.

Le jeune homme entra à l'École des arts et métiers de Châlons, tandis que sa mère se soumettait à la plus stricte économie dans sa ville natale. Elle put attendre ainsi la fin de l'apprentissage, et Noël fit preuve de tant d'application et de tant d'intelligence, qu'à vingt ans, comme il l'avait annoncé, il était en mesure de vivre, avec elle, du produit de son travail. En sortant de l'École de Châlons, il avait trouvé une occupation lucrative dans les ateliers d'un chemin de fer et avait fait venir madame Letellier près de lui. Plus tard il s'était décidé à s'établir à Vauvray, où le voisinage d'un grand nombre d'usines lui promettait un ouvrage abondant. Avec le produit de ses économies, il avait fondé un modeste établissement qui prospérait, si bien que madame Letellier, morte dix-huit mois environ avant l'époque où nous sommes, avait, sur la fin de sa vie, joui d'un véritable bien-être.

Noël demeurait dans une rue solitaire, non loin de la maison des dames Duhamel ; il occupait un corps de logis isolé, dont le rez-de-chaussée contenait la forge et l'atelier. Au premier étage, il y avait deux chambres et une petite cuisine. L'une de ces chambres était celle de Noël ; l'autre, qui avait été celle de sa mère, restait fermée depuis la mort de madame

Letellier, et il n'y pénétrait qu'avec le respect qu'éprouve une personne pieuse en entrant dans une église. Une femme de ménage venait chaque jour préparer sa nourriture. Souvent il employait à l'atelier plusieurs compagnons forgerons ; mais il n'avait avec eux d'autres rapports que ceux exigés par la besogne commune.

Le soir du jour où commence notre récit, Noël, en rentrant chez lui, désirait particulièrement être seul. Ce qui venait de se passer l'avait bouleversé, et il se laissa tomber sur un siège, le visage caché dans ses mains.

Toutefois, son esprit ferme ne s'accommodait pas longtemps de rêveries inutiles, et il songea à chercher dans le travail, ce grand consolateur, l'adoucissement que le travail ne manque jamais de procurer à ceux qui souffrent. Il s'empressa donc d'allumer une lampe, prit place devant sa table, et se mit à dessiner une pièce d'engrenage qui lui était commandée par un manufacturier de la ville.

Peut-être cette occupation ne l'absorbait-elle pas aussi complètement qu'il l'eût souhaité, car de profonds soupirs s'échappaient par moments de sa poitrine et le crayon lui tombait des mains ; mais il le reprenait bientôt et poursuivait sa tâche.

Plusieurs heures s'étaient passées ainsi. Noël, fatigué, allait se livrer au repos, quand tout à coup une voix haletante s'éleva dans la rue noire, au milieu du silence :

– Au feu ! criait-on.

Aussitôt Noël fut debout ; en une seconde toute velléité de sommeil avait disparu. Cependant il craignait de s'être trompé, et demeurait immobile, prêtant l'oreille.

– Au feu ! répéta avec un accent lamentable la voix qui s'était rapidement rapprochée.

On frappa à la porte extérieure et Noël courut à la fenêtre qu'il ouvrit

– Qu'y a-t-il ? Que veut-on ? demanda-t-il.

– Au feu ! bien vite, monsieur Noël, dit le donneur d'alarme, qui était un habitant du quartier.

– J'y vais. Mais où est le feu ?

– A la Grande Maison, chez les dames Duhamel. Voyez, c’est un incendie formidable !

Noël leva les yeux : au-dessus de cette rue étroite et sombre, le ciel prenait des teintes rouges, comme sanglantes. En même temps, une sourde rumeur commençait à se produire dans la ville : on entendait des bruits de pas, des éclats de voix, des portes qui s’ouvraient et se refermaient ; l’alerte se propageait rapidement.

En apprenant que, cette fois, l’incendie s’attaquait à la demeure de celle qu’il aimait, Noël avait ressenti une violente secousse au cœur. Mais il surmonta cette impression et, se redressant, il cria au porteur de nouvelles :

– Je descends. Courez chez Simon, le tambour, et commandez-lui de battre la générale.

Le voisin partit pour exécuter cet ordre. Alors Noël ceignit sa ceinture gymnastique, couvrit sa tête du casque traditionnel, puis tira d’une armoire une échelle de corde et des grappins, qu’il tenait prêts pour les circonstances de ce genre. Pendant qu’il achevait ces préparatifs, il se disait à lui-même :

– C’est elle qui est en danger. Allons ! du sang-froid ! N’oublions rien, ne perdons pas la tête ; la moindre omission peut avoir des conséquences funestes. Ah ! peut-être vais-je trouver une bonne occasion pour mourir !

Au bout d’une minute, il sortait, chargé de son attirail.

Déjà, comme nous l’avons dit, la ville s’éveillait ; les rues se remplissaient, de gens à demi-vêtus, qui s’interrogeaient l’un l’autre. Dans le lointain, le tambour commençait son lugubre appel, tandis que le tocsin sonnait dans le clocher.

Noël passa, en courant, au milieu des groupes.

– Le feu est chez les dames Duhamel, s’écriait-il ; apportez des seaux. Hommes, femmes, enfants, que tout le monde travaille !... A la chaîne ! à la chaîne

On voulait l’interroger, mais il ne s’arrêtait pas ; aussi, en peu d’instant, se trouva-t-il sur le boulevard et il put se rendre compte du désastre.

Outre le corps de logis principal, la Grande Maison se composait de bâtiments très-vastes servant de greniers. C’était là que M. Duhamel conservait les récoltes provenant de ses propriétés, et en ce moment les

bâtiments contenaient une énorme quantité de fourrages, de blés et d'étopes. Ces approvisionnements étaient si considérables que le défunt, ne sachant où les loger, en avait rempli tout le rez-de-chaussée de sa maison, beaucoup trop grande pour ses besoins et pour ceux de sa famille. Or, l'incendie semblait avoir commencé dans les greniers et s'être répandu, avec autant de promptitude que de violence, dans le rez-de-chaussée ; les flammes sortaient des fenêtres d'en bas et les étages supérieurs seuls étaient encore intacts.

Noël vit d'un coup d'œil tous ces détails. Autour de lui, dans la cour, allaient et venaient quelques domestiques effarés, criant, se lamentant, ne sachant que faire.

– Où sont les dames Duhamel ? demanda-t-il précipitamment.

On se regarda d'un air consterné ; personne n'avait vu les maîtresses du logis.

– Mais elles doivent être encore dans leurs chambres du premier étage ! s'écria le jardinier.

– Grand Dieu ! et l'escalier est en feu. Voyez !

En effet, tout le rez-de-chaussée présentait, comme nous l'avons dit, l'aspect d'une fournaise.

– Ces dames ne logent-elles pas du côté du jardin ? reprit Noël.

– Oui, oui, monsieur.

– Songeons d'abord à elles.

Et il s'élança, suivi de quelques assistants, sous une voûte qui, traversant la maison, conduisait au jardin.

Ce côté du bâtiment incendié avait une apparence encore plus terrifiante que l'autre. Les flammes léchaient les murailles, montaient jusqu'aux fenêtres de l'étage supérieur, brûlant les espaliers et projetant une lueur ardente sur les charmilles. Mais Noël n'eut pas le temps de se livrer à un long examen ; au milieu des crépitations et des mugissements du feu il entendait des cris déchirants ; deux personnes passaient et repassaient devant une fenêtre, comme affolées par la terreur.

– Elles sont là ! murmura-t-il.

Aussitôt il prépara les cordes et autres engins de sauvetage qu'il avait apportés. Un appel désespéré, qui partit de la chambre, redoubla son ardeur.

– Au secours ! disait-on ; nous allons périr !

Noël reconnut la voix de mademoiselle Adrienne Duhamel.

– Me voici, répliqua-t-il.

Avec une adresse qu'il devait à une longue habitude, il lança sur le balcon de la fenêtre un grappin de fer qui y demeura fixé. Une échelle de corde, dont les échelons étaient en bois, pendait à ce grappin, et Noël, sans même s'assurer si l'appareil présentait une solidité suffisante, se mit en devoir de tenter l'ascension. Il se contenta de dire à ceux qui l'entouraient :

– Ayez soin que l'échelle soit bien tendue et que les flammes ne puissent l'atteindre.

– Comptez sur moi, monsieur Noël, dit le preneur de taupes.

– Et sur moi, dit le cantonnier.

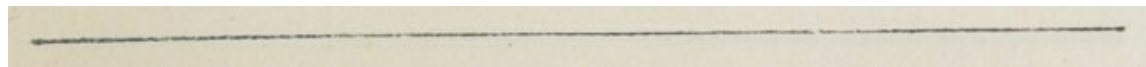
Les deux amis de Noël semblaient être sortis de terre pour l'assister dans cette crise. Il ne leur parla pas, mais un regard éloquent les remercia de leur zèle, et, tandis qu'aidés par d'autres spectateurs ils tenaient l'échelle le plus loin possible de la muraille, Noël, se servant seulement des mains, s'éleva avec une étonnante facilité.

Parvenu au balcon, il sauta dans la chambre.

Il y régnait une obscurité complète, une fumée suffocante. Le plancher, miné en dessous par l'incendie, était brûlant ; l'air que l'on respirait ressemblait à celui qui s'échappe de la bouche d'un four.

D'abord Noël ne vit personne. Les deux pauvres femmes étaient étendues, presque sans mouvement, sur le tapis. Cependant, il les entendait gémir.

Il marcha vers elles et finit par les apercevoir à ses pieds. Surprises au milieu de leur sommeil, elles n'avaient que leurs vêtements de nuit et quelques effets qui leur étaient tombés sous la main. Noël demanda :



– Mademoiselle Adrienne, où êtes-vous ?

Une forme confuse s'agita dans les ténèbres.

– Pas moi, pas moi d'abord ! répliqua-t-on avec un accent décidé ; c'est ma mère qu'il faut sauver. Elle a déjà perdu connaissance. Vite, vite,

sauvez-la.

– C’est que je crains.

– Sauvez-la, vous dis-je. je vous en prie. je le veux !

La jeune fille souleva madame Duhamel évanouie et la plaça dans les bras de Noël. Celui-ci n’hésita plus.

– Soit, dit-il ; mais je vais remonter, et si je vous trouve morte, Adrienne, je mourrai avec vous.

Adrienne ne parut pas avoir compris ces paroles, et peut-être n’entendit-elle pas non plus les recommandations de Noël qui l’invitait à rester près de la fenêtre, par laquelle arrivait encore un peu d’air respirable. Quant à lui, il se hâta de remplir sa mission. Chargeant sur ses épaules madame Duhamel, il l’y attacha solidement avec une courroie. Puis, il se dirigea vers le balcon et, malgré les tourbillons de fumée, il commença la descente.

La bonne dame était lourde, on pouvait craindre que la fragile échelle ne cédât sous un double fardeau. Heureusement Noël connaissait le danger et prenait toutes les précautions imaginables pour éviter un accident. Grâce à son adresse autant qu’à sa vigueur extraordinaire, il parvint bientôt au bas de l’échelle et déposa madame Duhamel sur le gazon, au milieu de personnes empressées à la secourir.

La pauvre mère, ranimée par l’air pur, s’écria :

– Où est Adrienne ?... Sauvez ma fille.

– J’y vais, madame, répliqua simplement Noël.

Et, malgré les observations des assistants, il retourna vers la périlleuse échelle. Comme il posait le pied sur le premier échelon, le preneur de taupes accourut et lui remit un linge ruisselant d’eau.

– Un drap mouillé, monsieur Noël, dit-il ; il faut vous en envelopper.

– Oui, oui, cela pourra lui servir à elle. Merci, Jean.

Il jeta le drap mouillé sur son bras, de manière à n’être pas gêné dans ses mouvements et monta de nouveau.

Avec son agilité accoutumée, il atteignit le balcon qu’il enjamba. La chambre était plus sombre que jamais ; on y sentait une chaleur telle qu’aucune créature humaine ne semblait pouvoir la supporter au delà de quelques minutes. Noël avança dans la fumée en appelant : « Adrienne ! mademoiselle Adrienne ! » Il ne reçut aucune réponse. Il continua

d'avancer, en tâtonnant et en répétant le nom d'Adrienne avec une anxiété croissante. La jeune fille devait être morte ou évanouie.

Tout à coup, dans un coin de la chambre, brilla un premier jet de flamme qui venait de percer le plancher et en annonçait sans doute l'effondrement prochain. A cette lueur, Noël aperçut enfin mademoiselle Duhamel, étendue sans mouvement par terre. Elle était demi-nue et les longues boucles de ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle avait les yeux clos ; de légers tressaillements témoignaient seuls qu'elle existait encore.

Elle était si belle ainsi que, malgré l'imminence du danger, Noël resta quelques secondes en contemplation. Il semblait ébloui, fasciné. Cette jeune fille si fière, dont le séparaient tant de préjugés, se trouvait là à ses pieds ; qu'il hésitât à la secourir, et la charmante enfant ne serait bientôt plus qu'un peu de cendre.

Cette pensée lui rendit toute sa présence d'esprit. Il s'élança vers mademoiselle Duhamel et l'enveloppa rapidement du drap mouillé. Au contact de cette étoffe fraîche, Adrienne éprouva un frémissement de bien-être. Noël prit dans ses bras ce beau corps inerte et, le pressant doucement contre sa poitrine, il marcha vers le balcon qu'il atteignit bientôt.

Il était temps ; une partie du plancher venait de s'écrouler derrière lui, des tourbillons de flammes atteignaient déjà le plafond.

En ce moment, le jardin était plein de monde, et dès que Noël apparut, les applaudissements, les bravos éclatèrent de toutes parts. Il n'eut pas l'air de les entendre, et, impatient d'échapper à cette température infernale, il allait s'engager sur l'échelle de corde, quand de nouveaux cris, cris de douleur et d'épouvante cette fois, l'arrêtèrent, et il se pencha pour voir de quoi il s'agissait. Malgré toutes les précautions, le feu, sortant des fenêtres inférieures, avait gagné l'échelle de corde et elle brûlait à quelques pieds au-dessous de lui.

En acquérant cette certitude, il se cramponna de nouveau à la galerie de fer et ne bougea plus. Mais, exposé avec sa compagne aux flammes qui sortaient de la chambre et à celles qui montaient du rez-de-chaussée, debout sur un rebord étroit, asphyxié par la fumée, il ne pouvait résister longtemps, malgré sa vigueur et son indomptable volonté, à tant de circonstances ennemies.

La foule était frappée de terreur. Les uns adressaient à Noël des encouragements, les autres demandaient des matelas pour amortir l'effroyable chute qui semblait imminente. Les forces du jeune homme s'épuisaient, et le vertige s'emparait de lui, quand quelqu'un s'écria :

– Tenez bon, monsieur Noël, j'arrive.

En même temps, le cantonnier Grivet fendit les rangs des spectateurs, apportant une échelle de bois qu'il était allé quérir sous le hangar du jardinier.

Une vingtaine de mains s'empressèrent de la dresser contre la muraille, et, par bonheur, elle se trouva assez longue. Noël put donc poser les pieds sur un appui plus commode que le rebord du balcon.

Restait à descendre. Mais l'intrépide garçon, épuisé par tant d'efforts, n'était plus sûr de lui-même et craignait de compromettre la précieuse existence dont il avait la garde. Il ne cessait pourtant de serrer convulsivement contre sa poitrine mademoiselle Duhamel évanouie, et le peu de vigueur qui lui restait se concentrait dans les bras qui soutenaient ce charmant fardeau.

Ses craintes n'étaient pas vaines ; à peine eut-il descendu quelques échelons qu'il sentit que décidément ses forces allaient le trahir. Alors, avec une sagacité pour ainsi dire instinctive, il employa le seul moyen qui présentât des chances de succès. Soutenant Adrienne sur ses bras étendus, il entourait de ses jambes et de ses bras les montants de l'échelle et se laissa glisser.

Un pareil expédient pouvait avoir les plus terribles conséquences. Noël coulait avec une rapidité effrayante, et, outre que ses mains se déchiraient contre le bois, il pouvait, en arrivant à terre, être tué par la violence du choc. Mais il s'était dit que, dans ce cas, son corps brisé préserverait Adrienne de toute atteinte sérieuse, et cela lui suffisait.

Les choses s'arrangèrent mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Le cantonnier et le preneur de taupes veillaient en bas, ainsi que d'autres personnes pleines de courage et de bon vouloir. Quand Noël approcha, avec une vitesse vertigineuse, du pied de l'échelle, tous s'élancèrent pour amortir sa chute. Plusieurs, et notamment Jean Reboux, furent renversés ; mais Noël et

sa compagne tombèrent entre les bras des autres assistants, sans éprouver la violente secousse que l'on redoutait pour eux.

Des applaudissements accueillirent encore ce résultat favorable. Néanmoins, la jeune fille et son sauveur se trouvaient dans un état également alarmant. Adrienne demeurait évanouie, tandis que Noël lui-même avait roulé sans connaissance sur le sol.

Comme l'on s'empressait autour de lui, madame Duhamel, qui avait suivi, avec une anxiété facile à comprendre, toutes les phases du sauvetage, couvrait sa fille de baisers.

– Adrienne, mon enfant bien-aimée, s'écriait-elle, tu m'es donc rendue ?... Je tremblais. Mais, bon Dieu ! elle ne voit plus, elle n'entend plus.

– Bah ! bah ! ce n'est rien, ma digne dame, répliqua une grande femme, à tournure hommasse, mais à figure franche et bienveillante, qui s'était agenouillée auprès de la jeune fille et la palpait doucement ; une simple pâmoison. Allez, la jolie demoiselle était entre bonnes mains ! M. Noël, qui vous a tirées de là toutes les deux, se serait laissé moudre les os et griller la chair avant de souffrir qu'il vous arrivât le moindre dommage. Ah il ne craint ni pour sa peine, ni pour sa peau, M. Noël ?

Pendant que madame Duhamel et la grande femme prodiguaient leurs soins à Adrienne, Noël reprenait ses sens. Quelques gouttes de cognac, qu'on avait versées sur ses lèvres, suffirent pour le ranimer, et il se souleva en cherchant à recueillir ses idées.

– Tonnerre ! murmura-t-il avec confusion, voilà que je fais *la carpe* à présent !... Mais où est-elle donc ?

A la lumière éclatante de l'incendie, on lui montra le groupe de femmes. Aussitôt il s'avança en chancelant vers elles. Une joie inexprimable brillait dans son regard.

– Toutes deux, toutes deux ! répétait-il avec une exaltation qui tenait du délire ; mon Dieu ! je vous remercie. Je n'aurais pas acheté trop cher au prix de mon existence un semblable bonheur !

Madame Duhamel, rassurée au sujet d'Adrienne, courut au-devant de lui et l'embrassa avec transport.

– Ah t monsieur Noël, s’écria-t-elle, sans votre admirable dévouement, ma fille et moi nous eussions péri de la plus affreuse des morts. Mon mari avait bien raison de dire que vous étiez un brave jeune homme !

Noël était si ému qu’il ne pouvait parler.

– Ce n’est pas tout ça, interrompit la grande femme qui s’appelait la mère Brandin et qui était la ménagère de Noël, ces pauvres dames ne peuvent rester ainsi au froid, à moitié vêtues, devant tout ce monde. Il faut bien vite les conduire quelque part.

– C’est vrai, répliqua madame Duhamel ; mais où aller ? Notre maison tout entière est en feu.

– Chez moi, madame, s’écria Noël ; oh ! je vous en conjure, ne me refusez pas cette faveur. Ma maison est à deux pas. Ma femme de ménage va vous y conduire et vous servira de son mieux. Vous entendez, madame Brandin ? ajouta-t-il ; vous mettrez ces dames dans la chambre de feu ma mère où personne n’entre que moi.

La Brandin, qui connaissait le profond respect de son maître pour cette chambre privilégiée, fit un geste de surpris.

– Si ma mère existait encore, poursuivit-il, elle serait bien contente et bien fière d’y recevoir les dames Duhamel. Du reste, elles auront la libre disposition de mon logis, car je ne compte pas y rentrer avant demain. Mon devoir n’est-il pas d’éteindre cet incendie formidable qui menace de gagner toute la ville ?

– J’accepte donc, répliqua madame Duhamel ; nous devons bien cela à notre courageux sauveur..i Mais hâtons-nous, car il n’est pas convenable. et puis, Adrienne a besoin de prompts secours.

Noël remercia chaleureusement et donna ses instructions à la Brandin, ainsi qu’au cantonnier et à Jean, qui devaient accompagner les dames chez lui.

Les événements que nous venons de raconter s’étaient passés en moins d’un quart d’heure, et, dans ce premier moment, l’affluence n’avait pas été très-considérable autour de la maison incendiée. Mais toute la population de Vauvray accourait maintenant ; bon nombre de gros bourgeois vinrent offrir leurs services à madame Duhamel et lui proposer de la recevoir chez eux avec sa fille.

– Merci, répliqua-t-elle ; j’ai promis à ce courageux jeune homme de me réfugier dans sa maison, et je ne m’en dédis pas.

Elle paraissait assez bien remise pour marcher ; en revanche, Adrienne, qui commençait à peine à reprendre ses sens, était non-seulement incapable de se soutenir, mais elle avait les pieds nus. Grivet et Jean proposèrent timidement de la porter jusque chez Noël.

– Je voudrais bien voir ça ! s’écria la Brandin d’un ton bourru. Avisez-vous de toucher, avec vos grosses vilaines pattes, à cette mignonne créature ! Vous la casseriez sans aucun doute. On n’a pas besoin de vous. Laissez-moi faire.

La robuste virago saisit Adrienne, l’enveloppa dans son tablier et l’emporta avec autant d’aisance que fait une nourrice d’un enfant endormi.

La mère et la fille excitèrent, sur leur passage, une sympathie profonde ; mais on écarta avec ménagement tous ceux qui prétendaient les arrêter pour demander des détails ou pour témoigner de l’intérêt. Aussi atteignit-on bientôt la maison, dont la porte était ouverte et où brillait encore une lumière.

Comme on allait y pénétrer, un éclat de rire s’éleva dans l’obscurité de la rue et Faquinette s’approcha avec curiosité.

– Tiens ! s’écria-t-elle, les dames de la Grande Maison qui viennent chez Noël ! En voilà du nouveau !... Elles ne sont donc pas dans le ciel ?

– De quoi vous mêlez-vous et que faites-vous là, sottie créature ? lui dit la Brandin rudement. C’est une honte qu’on vous permette de sortir pour vous moquer quand tout le pays est dans la tristesse. Tournez-nous les talons bien vite.

Et elle fit un geste menaçant.

– Ouais ! dit la folle en sautant lestement de côté ; est-elle mauvaise cette Brandin ! Les dames de la Grande Maison sont mes amies, ma chère. Elles ont toujours quelque bonne parole ou quelque friandise pour moi. Et puis, voilà bien du bruit parce qu’une maison brûle ! Si ce n’est que cela, je vais chanter pour éteindre le feu. Vous allez voir !

Et elle s’éloigna en chantant à tue tête une chanson, qui n’était pas un charme magique sans doute, du moins un charme efficace, car l’incendie semblait redoubler de violence.

Tandis que la Brandin montait pour installer les dames dans l'appartement de Noël, le cantonnier et le preneur de taupes restèrent en bas.

– Grivet, demanda Jean, avez-vous entendu ce que disait tout à l'heure l'iinnocennte ?

– Bah ! est-ce que l'on fait attention aux paroles d'une folle ?

– Pourquoi pas ? Voyez-vous, Grivet, dans votre état, on n'a pas besoin d'être fin ; vous êtes là sur votre route à casser des pierres ou à brouetter du sable et ça suffit. au lieu que moi j'ai occasion chaque jour d'exercer mon entendement. Ces bêtes ne manquent pas de ruses, vous comprenez bien ; elles veulent défendre leur nez, qui me rapporte à moi cinq sous pièce, et cela m'en donne. du nez.

– Pour Dieu ! Jean, où voulez-vous en venir ? demanda le cantonnier avec impatience.

– Ne vous fâchez pas. Quoique vous soyez fonctionnaire public, faut bien rire un peu ; on a tant de misères !... Eh bien ! je l'avoue, Faquinette, cette folle, commence à m'être diantrement suspecte. Elle va et vient nuit et jour à sa fantaisie ; elle dit et fait toutes sortes de choses baroques, riant et chantant sans cesse.

– Quoi donc, Jean ! croiriez-vous Faquinette capable. Elle ne cause de tort à personne.

– C'est possible, Grivet ; mais nul ne sait les idées bancroches qui peuvent passer par la cervelle d'une folle, et je flaire quelque chose.

– Vous n'avez pas plus de nez que de cervelle, mon pauvre Jean. N'importe ! contez vos soupçons à M. Noël. Il y voit clair, lui, car il est aussi sage et aussi malin qu'il est bon, ce qui n'est pas peu dire. Savez-vous, Jean, que c'est à lui que je dois ma place de cantonnier ? Cinquante-cinq francs par mois et les gratifications !

– Et moi donc, ne lui dois-je pas d'avoir pu soutenir ma mère pendant cette longue maladie où elle a failli périr ?... Quel vaillant jeune homme ! Avez-vous vu ce soir, Grivet, comme il se-jetait au milieu des flammes !... Je vous dis que c'est un saint !

Quand les deux amis parlaient de Noël Letellier, ils en avaient pour longtemps ; mais ils furent interrompus par la Brandin, qui vint leur porter

des ordres à exécuter sans retard.

IV

CHEZ NOËL

Il était grand jour depuis longtemps quand Noël put quitter le théâtre de l'incendie. On était maître du feu, autrement dit, le feu ne pouvait plus se propager ; mais la maison des dames Duhamel et ses vastes dépendances étaient complètement perdues.

D'ailleurs, les secours abondaient et les habitants de Vauvray pouvaient sans inconvénient se reposer. Les pompiers des communes voisines étaient accourus et fonctionnaient avec leur dévouement habituel. Des gendarmes maintenaient l'ordre, et une compagnie de soldats, en garnison au chef-lieu, venait de déboucher au pas gymnastique sur la promenade pour porter assistance.

Noël, malgré sa forte constitution, était littéralement écrasé de fatigue ; ses vêtements brûlés, imprégnés d'eau, ses mains sanglantes, sa pâleur excessive, témoignaient de ses efforts surhumains pendant cette terrible nuit. Toutefois, à mesure qu'il approchait de sa demeure, ses yeux se ranimaient, sa tête se redressait, son pas devenait plus ferme ; il songeait aux personnes réfugiées chez lui et semblait marcher à la poursuite d'une éblouissante vision.

Une voiture de maître, attelée de deux chevaux, qui stationnait à l'angle de la rue, changea le cours de ses idées ; un nuage passa de nouveau sur sa figure. Le cocher et le valet de pied portaient la livrée de M. de Lovedy, et il était facile de s'imaginer à quelle intention cette voiture se trouvait là.

Noël, au lieu de monter d'abord au premier étage, entra dans l'atelier où se tenaient Jean et la Brandin.

Il se jeta sur un banc, arracha le casque qui lui étreignait le front et balbutia péniblement :

– Mère Brandin, un verre d'eau, je vous prie.

La femme de ménage s'empressa de lui apporter ce qu'il demandait.

– Si ça a du bon sens de s'abîmer ainsi ! dit-elle ; par ma foi ! monsieur Noël, si les coquins qui brûlent les maisons ne finissent pas par rester tranquilles, vous y laisserez vos os. Avec ça que vous les ménagez, vos os ! On dirait que vous en avez de rechange.

Noël ne s'impressionna pas beaucoup de ces objurgations. Ranimé par le cordial naturel dont il venait de faire usage, il regarda le taupier et dit d'un ton amical :

– Ah ! c'est vous, Jean ? Vous m'avez été bien utiles hier au soir, vous et le cantonnier, et vous m'avez aidé à sortir d'un mauvais pas. Où est Grivet ?

– A son travail sur la grand'route, rapport à l'inspecteur. Mais il est resté toute la nuit avec moi.

– Et. les dames ? demanda Noël en baissant les yeux.

– Les dames ! répliqua la Brandin, elles sont encore là-haut, dans l'ancienne chambre de votre mère, et on les a dorlotées comme on a pu. Les bourgeoises de la ville ne cessent de leur envoyer du linge, des robes, du bon vin et tout, car elles étaient comme des petits saint Jean, les pauvres créatures ! A cette heure, elles ont avec elles leur parent, le gros M. de Lovedy, qui veut absolument les emmener au château. Sa voiture est au coin de la rue. Quant au jeune M. de Lovedy, celui qui a l'air si faraud, il est reparti à cheval pour tout préparer là-bas. Réellement, ce que la mère et la fille peuvent faire de mieux, c'est d'aller s'établir à Bligny ; mais elles ne veulent pas partir avant de vous avoir vu, et elles vous attendent.

– Elles m'attendent ! Je ne saurais me présenter dans l'état où me voilà.

– Bon ! n'est-ce pas pour elles que vous vous y êtes mis ? Je vais les prévenir, car elles sont pressées.

Et la ménagère sortit précipitamment ; Noël avait eu à peine le temps de faire disparaître les traces de son rude travail pendant la nuit précédente, quand elle reparut et l'invita à monter.

Madame et mademoiselle Duhamel se trouvaient, nous le savons, dans une pièce confortable et presque élégante, que le bon fils regardait comme un temple consacré à la mémoire de sa mère. Elles étaient complètement habillées, leurs amies de la ville leur ayant envoyé, ainsi qu'on vient de le dire, le linge et les vêtements qui pouvaient leur être nécessaires à la suite de ce désastre. Adrienne, pâle et abattue, les cheveux un peu en désordre, était assise à côté du lit, sur lequel elle appuyait languissamment sa tête, et il y avait dans le rapprochement de cette tête charmante et de l'oreiller sur lequel il avait vu tant de fois la tête vénérable de madame Letellier, quelque chose qui touchait Noël jusqu'aux larmes. Madame Duhamel, à peine moins faible que sa fille, occupait l'unique fauteuil de la pièce, tandis que le banquier avait pris place à quelques pas et semblait essayer de consoler ses parentes.–

A la vue du maître du logis, la mère et la fille se levèrent avec empressement.

– M. Noël ! s'écria madame Duhamel avec effusion en lui tendant la main.

– Notre sauveur, balbutia Adrienne.

Noël se taisait.

– Pauvre garçon ! reprit la bonne dame, comme il doit être accablé de fatigue ! Regarde donc, Adrienne, il a la barbe et les cheveux brûlés. Mais, ajouta t-elle, vous revenez de là-bas, pourra-t-on sauver quelque chose ?

Le mécanicien secoua la tête.

– Ainsi donc, il ne reste plus rien de cette maison que mon mari aimait tant, où j'ai été si heureuse, où ma fille est née ? Ensuite il ne faut pas trop nous plaindre ; nous pouvions périr dans cette catastrophe.

– Quand M. Noël m'a trouvée, dit Adrienne, le plancher croulait déjà et il m'a transportée sur le balcon, où nous sommes restés pendant quelques

minutes entre la vie et la mort... Je priais Dieu mentalement pour lui comme pour moi.

– Quoi, mademoiselle, demanda Noël, aviez-vous connaissance de ce qui se passait ?

– Je ne pouvais ni parler ni me mouvoir ; mais je n’ai jamais perdu complètement conscience de moi-même.

– Et vous vous souvenez de tous les détails.

– De tous, murmura la jeune fille, dont les yeux se voilèrent de leurs longs cils.

Noël, à son tour, baissa la tête et il y eut une pause. Madame Duhamel reprit bientôt :

– Nous allons vous quitter, monsieur Noël, car voici mon beau-frère qui nous emmène à Bligny. Recevez, encore une fois, nos remerciements. Il est des services, ajouta-t-elle avec embarras, que l’on n’oserait reconnaître d’une certaine façon, de peur de blesser de nobles susceptibilités. Mais j’espère qu’à l’avenir vous me considérerez comme votre amie, et peut-être trouverai-je une occasion de remplacer auprès de vous cette mère que, m’a-t-on dit, vous aimiez tant.

Ces paroles, si affectueuses et si délicates, causèrent au jeune mécanicien un véritable ravissement.

– Ah ! madame, s’écria-t-il, je n’ai pas mérité. Ma récompense est tout entière dans mon cœur et je n’aspire à aucune autre.

M. de Lovedy jeta une note brutale dans ce concert de sentiments généreux.

– Je vous le disais bien, ma chère Louise, reprit-il, ces pompiers ne peuvent rien recevoir des personnes auxquelles ils rendent service, et celui-ci, qui est l’officier, n’aurait garde de manquer à la consigne. Ah ! ça, monsieur Noël, poursuivit-il, n’a-t-on aucune idée dans la ville des abominables incendiaires qui viennent de se signaler par ce nouvel exploit ?

Noël, quoique blessé des observations du banquier, répondit sans aigreur :

– Aucune, monsieur ; cependant la justice s’est émue sérieusement de ces crimes réitérés, et on annonce l’arrivée à Vauvray d’un juge d’instruction qui va ouvrir une enquête.

– Bah ! la justice ne trouvera rien, comme à l'ordinaire.

– On l'aidera, monsieur ; pour ma part, si je découvre quelque chose. et j'y arriverai ! J'y arriverai, j'en répons !

Il avait prononcé ces paroles avec tant de confiance que M. de Lovedy et les dames le regardèrent avec étonnement.

– Puissiez-vous réussir, monsieur Noël ! dit la mère. Mais était-ce donc pour me donner un avertissement à ce sujet que vous sembliez, hier, vouloir me parler ?

– Non, non, madame ; je voulais seulement vous avertir qu'autrefois, selon les ordres de votre mari, j'ai construit, dans sa chambre de la Grande Maison, un coffre-fort en fer, soigneusement caché dans la muraille, et qu'il destinait, me dit-il, à renfermer des papiers et des objets précieux. Personne, excepté lui et moi, n'avait connaissance de ce secret, et si M. Duhamel était encore de ce monde, je n'en parlerais pas. Mais, après bien des hésitations, il m'a semblé que je devais déclarer cette particularité à la famille. Malheureusement, poursuivit Noël, j'ai trop tardé peut-être.

Cette révélation parut produire un effet extraordinaire sur le banquier ; il avait tressailli, puis était devenu pâle. Il reprit, en essayant de rire :

– Tiens ! tiens ! je n'aurais pas cru mon cher et excellent beau-frère si cachottier. Vous, Louise, saviez-vous l'existence de ce coffre secret ?

– Nullement ; mais la mort de mon mari a été si subite, si imprévue.

– Quant à moi, dit Adrienne avec timidité, je me souviens du temps où M. Noël venait travailler chez nous, et je me demandais ce qu'il pouvait faire seul dans la chambre de mon père.

– Petite curieuse ! reprit Lovedy ; mais croyez-vous, monsieur Noël, que le coffre-fort, construit par vous, ait pu résister à l'incendie épouvantable de cette nuit ?

– Je l'ignore, monsieur ; comme je revenais ici, j'ai entendu un écroulement et peut-être était-ce celui du mur qui renfermait la cachette. Le coffre, du reste, est solide, à l'abri du feu, et, si l'on n'en retrouvait pas la clef, moi seul serais en état de l'ouvrir, à moins qu'on ne le brisât.

L'agitation du banquier devenait de plus en plus visible.

– Allons, reprit madame Duhamel, nous nous occuperons de cela quand il sera possible d'approcher de ces malheureuses ruines encore embrasées.

S'il faut le dire, je ne crois pas que le coffre contienne des objets de valeur, car nos titres de rentes et de propriétés sont déposés chez maître Perrin. Merci pourtant, monsieur Noël : peut-être votre avertissement a-t-il plus d'importance qu'on ne croit.

Les dames s'étaient levées et se disposaient à partir, quand le bruit d'un tambour qui battait la marche retentit au dehors. Noël se redressa vivement.

– Quoi ! dit-il, serait-ce un nouvel incendie ? Il courut à la fenêtre ; mais il se retira aussitôt.

– Rien, reprit-il ; des saltimbanques ¹. Ils choisissent bien leur temps !

Néanmoins, madame et mademoiselle Duhamel s'approchèrent distraitemment de la fenêtre et jetèrent, à leur tour, un regard dans la rue.

Un gros homme, en maillot blanc et en justaucorps à paillettes, s'avancait d'un pas majestueux. A son côté marchait un enfant, vêtu en paillasse, à figure maigre, au teint flétri, et qui ne paraissait pas avoir plus de cinq ou six ans, quoiqu'il en eût peut-être le double. Ils étaient précédés d'un pauvre diable en guenilles, frappant à tour de bras sur sa caisse fêlée, et suivis d'une vingtaine de ces polissons que ne manque jamais d'attirer le moindre spectacle, à la condition qu'il soit gratuit.

Les dames, comme Noël, n'avaient fait qu'une rapide apparition à la fenêtre ; cependant elles avaient été vues du dehors, et toute la bande s'arrêta devant la maison. Là, après que le tambour eut exécuté un roulement, on entendit une voix enrouée qui criait :

« Avec la permission des autorités constituées de cette ville, c'est pour avoir l'honneur de prévenir le public que ce soir, à six heures, sur la place de la Promenade, aura lieu une grande représentation de la troupe *Sans-Pareille*, où l'on verra : l'Hercule du Nord qui jonglera avec des poids de mille kilos et *tombera* toutes les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance ; la Belle Américaine dite l'*Incomparable*, qui exécutera la danse sur les œufs et d'autres danses de caractère. Les intermèdes seront remplis par les exercices de l'inimitable Zozo, dit le Disloqué. »

– C'est pas vrai ! s'écria l'enfant d'une voix glapissante.

Dans la rue, on se mit à rire de cette interruption que l'on trouvait des plus comiques.

– Pourquoi, monsieur Zozo, demanda le saltimbanque avec toute la gravité de Mondor, vous permettez-vous de contredire votre respectable maître ?

– Ah ! je vas vous dire, répliqua l'enfant en faisant la grimace, c'est pas le *Disloque* que je m'appelle, c'est le *Déjeté*.

Nouveaux rires de la foule à laquelle cette réponse semblait pleine de finesse et de bon goût.

Après quelques autres bouffonneries de même force, le saltimbanque acheva son annonce ; puis le tambour se remit à battre la marche, et on alla répéter la même scène au plus prochain carrefour.

– Comme la police est mal faite ! dit M. de Lovedy ; devrait-on souffrir que ces vagabonds courent ainsi la ville, en ce moment de désastre public ?

– Ce sont de pauvres hères qui gagnent péniblement leur pain, répliqua Noël ; cependant une chose me frappe, c'est que cette bande de saltimbanques ne manque jamais d'apparaître, soit ici, soit dans les villages environnants, aussitôt qu'un incendie a éclaté.

– Et que concluez-vous de cela ? demanda madame Duhamel.

– Rien encore, madame ; Dieu me garde de soupçonner des malheureux sans motifs suffisants !

En ce moment, un cheval s'arrêta devant la porte ; puis il y eut comme une dispute au rez-de-chaussée, et quelqu'un monta l'escalier en courant. Bientôt Hector de Lovedy, en bottes et une cravache à la main, entra tout essoufflé.

– Sacrebleu ! s'écria-t-il, il y a en bas une grande gaillarde qui voulait me conter des histoires. Je vous l'ai remballée !... Eh bien ! ma chère cousine, ma chère tante, tout est prêt au château. Le déjeuner vous attend, votre appartement est préparé. Et vous me pardonnerez si je ne me plains pas trop d'une fâcheuse affaire qui vous rapproche de nous.

– Et moi, mon garçon, répliqua madame Duhamel en souriant, j'aurais souhaité que ce rapprochement eût lieu pour une tout autre cause.

Adrienne ne dit rien, mais elle ne semblait nullement ravie d'aller au château.

– Hector, reprit M. de Lovedy, avant de partir, toi et moi, nous devons adresser, pour notre compte personnel, de chaleureux remercîments à M.

Noël Letellier, qui, cette nuit, a sauvé la vie à nos bienaimées parentes.

Ces paroles étaient prononcées non-seulement avec politesse, mais encore avec une sorte de cordialité. Le jeune fat regarda d'un air railleur le maître du logis.

– Certainement, certainement, mon père, répliqua-t-il, c'est un pompier modèle, je le reconnais. Il ne craint ni le feu ni l'eau, et je lui envie d'avoir porté dans ses bras ma bonne tante et ma jolie cousine. Ma foi ! si j'avais été là, je n'aurais laissé ce soin à personne.

– Oui, mais tu n'étais pas là.

– Monsieur Noël, dit Adrienne en baissant les yeux, a accompli une courageuse action dont peu de personnes seraient capables.

– Voulez-vous dire, Adrienne, s'écria Hector, que j'aurais hésité.

– Allons ! interrompit M. de Lovedy, c'est assez. Adieu, monsieur Noël ; si vous venez à Bligny, vous y serez le bienvenu pour ces dames comme pour moi.

Et il serra la main de Noël. Hector parut se piquer d'honneur ; il saisit, à son tour, la main du jeune mécanicien et la secoua vigoureusement, en disant d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant :

– Oui, vous êtes un vrai, un grand pompier. un admirable pompier. et je le soutiendrai à la face des cieux et de la terre !

Noël ne pouvait être très-flatté d'un compliment de ce genre, cependant il sourit d'une manière équivoque et on descendit l'escalier. Le maître du logis accompagna ses hôtes jusqu'à la porte de la rue ; après les avoir salués une dernière fois, il s'arrêta sur le seuil et les regarda s'éloigner. –

Hector offrit le bras à sa cousine pour regagner la voiture, mais elle le repoussa avec une sorte de vivacité et prit le bras de sa mère.

Noël demeura à la même place jusqu'à ce que la voiture eût disparu.

– Décidément, pensait-il. Adrienne n'aime pas ce fat présomptueux qui ricane toujours. Et puis, elle ne me garde pas rancune pour ma coupable hardiesse, alors que, la croyant privée de connaissance, je la pressais un peu trop sur mon cœur. Oh ! je suis fou, tout à fait fou !

Et il rentra brusquement dans la maison.

V

LE NOTAIRE

Le château de Bligny, comme nous savons, avait appartenu longtemps à feu Duhamel, qui semblait y tenir beaucoup. Ce n'était pas que le père d'Adrienne, propriétaire campagnard, qui spéculait tant soit peu sur les grains, les bestiaux et les denrées de toutes sortes, eût un goût bien décidé pour le château en lui-même, bel édifice moderne ; mais les terres qui en dépendaient étaient excellentes, d'un bon rapport, et Duhamel savait en tirer le meilleur parti.

Rien ne donnait donc à penser qu'il voulût se défaire de cette propriété, lorsque, un an ou dix-huit mois avant l'époque où nous sommes, à la suite d'un voyage que M. de Lovedy avait fait à Vauvray, M. Duhamel annonça tout à coup qu'il avait vendu Bligny à son beau-frère, au prix de cinq cent mille francs. On savait l'influence que le Parisien exerçait sur le campagnard, fort madré pourtant, et on ne s'étonna pas outre mesure de cette détermination inattendue. D'ailleurs, l'affaire fut conduite avec une grande célérité ; c'était à peine si les délais prescrits par la loi pour le paiement furent observés, et Lovedy s'empressa de venir avec son fils

prendre possession du château, où ils comptaient résider chaque année pendant la belle saison.

La mort subite du vendeur avait empêché que l'on connût tous les détails de la vente ; mais Adrienne et sa mère n'aimaient pas cette propriété, à laquelle elles préféraient beaucoup leur maison de Vauvray, et il avait fallu une circonstance aussi grave qu'un incendie pour les décider à s'établir au château. De plus, madame Duhamel, en dépit d'elle-même, éprouvait à l'égard de son beau-frère une sorte de défiance. Enfin, Lovedy nourrissait depuis longtemps le projet de marier Hector à Adrienne, et la jeune fille n'approuvait nullement ce projet, la légèreté, l'égoïsme, la suffisance d'Hector lui déplaisant, comme la fausse bonhomie du banquier déplaisait à sa mère.

Le château de Bligny, qu'une avenue de platanes reliait à la route départementale, était pourtant une riante habitation, pourvue d'eaux vives et de frais ombrages. Les appartements, richement meublés, avaient tout le confort actuel. Par derrière, s'étendaient un joli parterre et un parc à l'anglaise, que l'ancien propriétaire avait fait semer jadis de carottes et de raves, mais que le nouveau avait rendu à sa destination primitive.

Dans l'après-midi du jour de leur arrivée à Bligny, nous retrouvons les dames Duhamel assises sur des chaises rustiques, à l'entrée du salon, sous une tonnelle de plantes fleuries. Elles paraissaient tristes et abattues. Dans l'intérieur de la maison, on entendait des claquements de billes, des rires, de joyeux défis ; c'étaient les invités de M. de Lovedy qui, en compagnie d'Hector, s'escrimaient au billard en attendant le dîner.

Les deux dames n'étaient pourtant pas abandonnées à elles-mêmes. Le banquier avait pris place à leur côté et leur parlait à voix basse, quand un domestique du logis annonça à madame Duhamel que M. Perrin, le notaire, venait d'arriver dans son cabriolet et demandait à la voir.

– Oui, oui, qu'il vienne ! s'écria-t-elle avec empressement ; M. Perrin est notre ami.

Adrienne paraissait enchantée aussi de cette interruption, car, s'il faut le dire, son onclé s'efforçait encore en ce moment de lui persuader qu'un prompt mariage entre elle et son fils était l'unique moyen de réparer le dernier désastre.

Bientôt le domestique introduisit le visiteur. M. Perrin était un homme d'une quarantaine d'années, au regard vif, et il passait pour aussi probe qu'habile en affaires.

– Bonjour, Perrin ! lui dit madame Duhamel ; qu'avez-vous à nous apprendre au sujet de notre pauvre maison ?

– Tout est fini de ce côté, madame, répliqua le notaire. Mais, en dehors des souvenirs de famille qui vous rendaient « cet immeuble » précieux, vous n'aurez pas à subir de bien grosses pertes. La maison était assurée, ainsi que tout ce qu'elle contenait, et j'aurai soin que les compagnies d'assurances s'exécutent promptement. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, cette brèche à votre fortune, si elle était réelle, ne serait pas irréparable. Et je viens mettre à votre disposition telle somme qu'il vous plaira de fixer.

– Merci, mon cher Perrin ; quelques milliers de francs suffiront, afin que ma fille et moi nous puissions remonter notre garde-robe. Mais vous paraissez avoir autre chose à me dire ?

– Oui, madame ; seulement, ce que je dois vous communiquer est d'une nature toute particulière.

– Vous pouvez parler librement devant ma fille et mon beau-frère, pour lesquels je n'ai pas de secrets.

– C'est bien naturel, répliqua le notaire avec embarras ; néanmoins, l'affaire dont il s'agit vous concerne personnellement, ainsi que mademoiselle Adrienne qui est « aux droits » de son père défunt.

– Autrement dit, maître Perrin, reprit M. de Lovedy avec aigreur en se levant, c'est moi qui vous gêne. Soit, je vous laisse un instant.

Il salua d'un air pincé et rentra dans la maison ; mais il ne s'éloigna guère, car il se mit à rôder du salon à la salle de billard, et il se montrait par intervalles à la fenêtre de l'un ou de l'autre.

Le notaire s'était penché mystérieusement vers madame Duhamel.

– Comme votre ami sincère, dit-il, je regrette que vous ayez accepté pour vous et pour mademoiselle Adrienne l'invitation de venir ici.

– Que voulez-vous ? répliqua madame Duhamel d'un air de malaise ; on nous a, pour ainsi dire, enlevées ; on a profité du premier moment de surprise et d'abattement. Mais quels motifs avez-vous, Perrin, pour regretter cette détermination ?

– Je ne sais, madame. Il est pourtant un point sur lequel je désire obtenir des éclaircissements. Depuis la fin prématurée de votre mari, je n’ai pas osé vous adresser certaines questions, de nature à vous causer des émotions trop vives ; mais je ne peux tarder davantage à m’expliquer sur un sujet délicat. La somme de cinq cent mille livres, que M. Duhamel a dû toucher pour prix de la terre de Bligny, est-elle en votre possession ?

– Pas le moins du monde, et je la croyais déposée dans votre étude.

– Non, madame ; bien que M. de Lovedy soit porteur d’une quittance en règle, cet argent n’a pas passé entre mes mains, car M. Duhamel, comme je peux en justifier, m’assura que, par suite d’arrangements personnels avec son beau-frère, ces fonds lui avaient été remis à lui-même. Or, si votre mari les a reçus, il est impossible qu’il ne vous ait pas parlé de cette rentrée et de l’usage qu’il en a fait.

– Je ne sais absolument rien à cet égard ; mon mari, quoique toujours très-affectueux pour sa fille et pour moi, nous parlait rarement de ses affaires.

– D’autre part, reprit Perrin, on n’a rien trouvé dans ses papiers de relatif à ce paiement. Il n’était pourtant pas un thésauriseur et aimait à faire fructifier son bien. Une somme de cette importance ne peut avoir disparu sans qu’on en découvre des traces.

– Attendez ! s’écria madame Duhamel frappée d’un souvenir ; peut-être sais-je maintenant où mon mari l’avait déposée.

Et elle raconta ce que Noël lui avait appris, le matin même, au sujet d’une cache secrète pratiquée autrefois par le jeune mécanicien.

Le notaire réfléchit.

– Je crois que vous avez raison, madame, dit-il enfin ; sans doute le défunt avait mis dans ce coffre, ignoré de tous, les fonds provenant de la vente de Bligny. Peut-être les destinait-il à quelque spéculation nouvelle ; peut-être aussi devaient-ils servir de dot à sa fille bien-aimée. Quoi qu’il en soit, cette somme, qui probablement était en billets de banque, a dû être anéantie dans l’incendie de votre maison.

– Qui sait ? M. Noël affirme que la caisse de fer est à l’abri du feu. Voyez le de ma part, mon bon monsieur Perrin, et dites-lui de quelle importance est pour nous le contenu du coffre-fort qu’il a construit.

– Comptez sur lui, chère maman, s’écria Adrienne avec vivacité ; la nuit dernière, il nous a sauvé la vie ; je suis certaine qu’il n’hésiterait pas à s’exposer de nouveau pour sauver notre fortune !

Perrin attachait un regard inquisiteur sur la jeune fille, qui détournait la tête.

– Pas toute votre fortune, mademoiselle, reprit-il, car, en dépit des incendies, vous êtes encore riches. fort riches. Du reste, votre confiance dans Noël Letellier est des mieux placées. Je le connais et je sais de lui de fort belles actions. C’est un jeune homme qui, par son intelligence, son éducation, ses nobles sentiments, se trouve bien au-dessus de son état.

Pendant cette conversation, les deux Lovedy étaient descendus dans le jardin. Ils passaient et repassaient sans cesse auprès des interlocuteurs, en chuchotant d’une manière presque impertinente. Le notaire se leva.

– Il faut que je retourne à Vauvray, reprit-il, et j’ai grand regret, mes chères dames, de vous laisser ici.

– Enfin, Perrin, que craignez-vous ? demanda madame Duhamel avec un peu d’impatience ; devais-je refuser l’offre pressante de mon beau-frère ?

– Peut-être, en effet, vous était-il impossible de refuser, mais je vous verrais avec plaisir quitter cette maison. En attendant, madame, ajouta-t-il d’un ton confidentiel, soyez en garde contre les pièges qu’on peut vous tendre ; ne signez aucun papier, de quelque nature qu’il soit, sans m’avoir consulté.

La bonne dame, tout effarée, allait sans doute demander des explications, quand le banquier et Hector s’approchèrent :

– Quoi donc, monsieur Perrin, dit Lovedy en exagérant sa bonhomie habituelle, partez-vous déjà ? J’espérais que vous voudriez bien nous rester à dîner.

– Et après dîner, poursuivit Hector, je vous aurais prié de me donner une leçon au billard, où vous êtes, dit-on, de première force.

– Mille grâces, messieurs, répliqua Perrin sèchement, mais avec politesse ; je suis attendu chez moi. Quant à donner des leçons à qui que ce soit, je n’ai pas cette prétention ; je me borne à éviter d’en recevoir.

Il salua et partit. Quelques minutes plus tard, on entendit son cabriolet rouler dans l’avenue.

Alors M. de Lovedy reprit sa place auprès de sa belle-sœur et chercha avec adresse à savoir l'objet de la visite du notaire ; mais madame Duhamel se contenta de répondre évasivement et rentra chez elle avec Adrienne.

Le banquier profita d'un moment où il se trouvait seul avec son fils pour lui dire d'un air soucieux :

– Peste soit de ce maudit notaire qui vient ainsi se mêler à notre jeu ! Il est d'autant plus dangereux qu'il est très-roué et qu'il possède toute la confiance de Louise, comme il possédait déjà celle du mari. Maintenant, il importe de faire vite ce que nous voulons faire. La Bourse ne monte pas, et j'ai eu encore cinquante mille francs de différences à payer ce mois-ci. Si nous n'y prenons garde, tout craquera avant que nous ayons eu le temps de réaliser nos projets.

– Que voulez-vous, mon père ? répliqua Hector avec humeur ; cette sotte fille n'a pas même l'air de comprendre les jolies choses que je lui prodigue.

– Il faut profiter, dit Lovedy avec un singulier sourire, de la chance favorable qui se présente en ce moment. Ta tante et ta cousine vont habiter Bligny au moins pendant quelques jours ; sachons tirer parti de la circonstance. Allons, Hector, sois irrésistible. Comment, toi, la coqueluche des Parisiennes, tu n'auras pas raison d'une petite paysanne ?

Hector, à son tour, sourit avec fatuité.

– On verra, mon père, on verra ! répliqua-t-il. Ah ça, savez-vous ce que voulait cet olibrius de notaire ?

– Non ; j' imagine pourtant qu'on a parlé du paiement de Bligny. J'éprouve de mortelles inquiétudes et l'on ne peut tarder à découvrir. Sans doute madame Duhamel a transmis à Perrin la communication de Noël, au sujet du coffre de fer caché dans une muraille. Ou je me trompe fort, ou c'est dans ce coffre que se trouve notre secret. Ah ! Hector, si tu étais un jeune homme alerte, résolu, plein d'initiative, comme je l'étais à ton âge, tu tâcherais de t'assurer.

– Bon ! l'agréable besogne que vous voudriez me donner là, mon père ! Il faut la laisser à ce pompier héroïque, qui sauve dames et demoiselles et fait tout ce qui concerne son état. Du reste, si ce que l'on rapporte est vrai, le coffre a été détruit sans doute.

– Que Dieu ou le diable t’entende ! Enfin je verrai moi-même et je tâcherai d’éviter par tous les moyens. Toi, sois occupé uniquement de te faire aimer d’Adrienne ; il faut qu’elle t’aime, entends-tu ? ou du moins que tu l’épouses le plus vite possible. Je te donne carte blanche, mais arrange-toi pour que ce mariage ait lieu dans le plus bref délai, sinon nous sommes perdus l’un et l’autre. Hector. Hector, ajouta-t-il d’une voix sourde, songes-tu que, d’après les évaluations les plus basses, cette petite aura encore deux millions de dot ?

La cloche, qui sonnait le diner, interrompit cette conversation ; Hector répondit, en clignant des yeux et en glissant les doigts dans les entournures de son gilet :

– Il suffit, mon père ; ayez confiance. Puisqu’il faut absolument vaincre, nous vaincrons, je vous le promets !

VI

L'ENQUÊTE

Noël, après avoir dormi quelques heures, reçut l'invitation de se rendre à la mairie de Vauvray, où le juge d'instruction arrivé le matin, le maire de la ville et quelques fonctionnaires notables étaient réunis. Il s'agissait de faire une enquête, non-seulement sur l'incendie de la maison Duhamel, mais encore sur les événements de même nature qui s'étaient produits précédemment dans le pays. Noël, vêtu avec convenance, s'empressa de se rendre à l'appel des magistrats.

Il fut reçu avec une distinction marquée. Le juge le félicita pour son admirable dévouement de la nuit précédente ; le maire et les notables voulurent lui serrer la main. Puis on le fit asseoir à une place d'honneur, et l'interrogatoire commença.

Le jeune mécanicien affirma que l'incendie s'était déclaré d'abord dans les greniers de la maison, pour gagner de là le corps de logis principal. Il raconta aussi sa rencontre singulière, derrière les murs du jardin, peu de moments avant la catastrophe, et la chasse infructueuse qu'il avait donnée à une personne inconnue.

Cette circonstance frappa les assistants.

– Quoi ! demanda le juge avec intérêt, n’avez-vous pu distinguer aucune particularité de nature à faire retrouver.

– Non, monsieur, et je ne comprends pas comment cette personne s’est dérobée à ma poursuite. Tout ce que j’ai pu constater, c’est qu’elle devait être d’une légèreté étonnante et connaître très-bien la localité. Je croirais volontiers qu’il s’agit d’un enfant, car un enfant seul semblerait capable de courir, de sauter, de se cacher prestement, comme on l’a fait.

– Ceci mérite attention, reprit le juge en compulsant des papiers épars sur son bureau ; un témoin, dans l’affaire de l’incendie au village de Grosbois, a remarqué de même la présence d’une personne extrêmement leste, qui fuyait dans l’obscurité de la nuit, au moment où le feu venait d’éclater. Ces deux circonstances, rapprochées l’une de l’autre, sont significatives. Voyons, monsieur Letellier, poursuivit le magistrat en baissant la voix, n’auriez-vous pas des soupçons sur l’auteur ou les auteurs de ces odieux méfaits ? En votre qualité d’habitant du pays, vous pourriez être mieux renseigné que nous-mêmes.

– Je n’en ai pas, monsieur ; sans doute, ma défiance s’est portée tantôt sur celui-ci, tantôt sur celui-là, comme il arrive en cas pareil, mais je n’oserais exprimer des soupçons qui ne reposent sur aucune base certaine. Néanmoins, monsieur le juge, poursuivit-il en baissant la voix à son tour, plusieurs de mes amis et moi, nous ne demeurons pas inactifs et nous cherchons avec ardeur.

– Fort bien, dit le magistrat qui commençait à s’effrayer des difficultés de sa tâche ; le concours de toute la population honnête nous est indispensable. Continuez donc vos investigations particulières, monsieur Letellier ; j’augure bien de votre sagacité, de votre zèle, et, si vous obtenez quelque résultat important, n’hésitez pas à nous en instruire. Dans le cas où l’intervention de la force publique vous semblerait utile, M. le maire voudra bien mettre la gendarmerie à votre disposition. N’avez-vous rien à ajouter ?

– Rien, monsieur le juge.

– Alors vous êtes libre de vous retirer.

Noël salua respectueusement et sortit. Le maire, dont il était connu depuis longtemps, le suivit dans la pièce qui servait d’antichambre à la salle du conseil.

– Cher monsieur Letellier, dit-il d'un ton amical, votre louable conduite de la nuit dernière ne doit pas rester oubliée. Je viens de rédiger pour le ministre un rapport qui partira demain et qui sera sans doute reproduit par les journaux. Dans mon travail, je prie Son Excellence de vous accorder telle récompense qu'il appartiendra.

Cette confidence eût comblé de joie tout autre que Noël ; cependant elle lui causa une violente contrariété, et il répondit, avec une sorte de brusquerie :

– Merci, monsieur le maire ; mais qu'ai-je besoin de récompense ? Je n'en mérite aucune. Je vous en conjure, n'envoyez pas ce rapport, ou du moins effacez ce qui concerne une récompense dont je me sens indigne.

Le-maire le regarda d'un air stupéfait ; puis, il se mit à sourire.

– Il m'est impossible, reprit-il, de me rendre à votre vœu. Vous êtes modeste, monsieur Noël ; mais je connais mon devoir. Adieu.

Et il rentra dans la salle du conseil, pendant que Noël se retirait confus et mécontent.

Chez lui, le jeune mécanicien trouva le notaire Perrin qui arrivait du château, et ils causèrent ensemble assez longuement. Le notaire étant parti, Grivet et Jean Reboux vinrent aussi à la forge, car, dans l'intérêt de l'œuvre commune, les trois amis se voyaient à peu près chaque soir. Noël était taciturne et rêveur ; les deux autres, au contraire, paraissaient tout joyeux.

– Décidément, monsieur Noël, s'écria le preneur de taupes, je crois que je connais notre incendiaire !

– Et moi aussi, dit le cantonnier avec non moins d'assurance.

– Vraiment ! s'écria Noël qui sortit aussitôt de sa rêverie ; contez-moi cela.

– Voyez-vous, reprit le taupier, certaines gens ressemblent à « ces bêtes » qui me font vivre. On ne les voit pas, mais elles cheminent sous vos pieds et elles poussent par-ci par-là des buttes de terre fraîche. Un coup de pelle, lancé au beau moment, les amène aujourd'hui et on prend « leur nez. » Je crois bien que nous allons pouvoir donner le coup de pelle !

– Enfin, expliquez-vous, dit Noël avec un peu d'impatience ; qui, selon vous, serait l'auteur de ces crimes ?

Jean nomma Faquinette et répéta les propos obscurs qui, la veille, étaient échappés à la folle.

– Cela ne serait pas impossible, répliqua Noël avec réflexion ; dans l'état d'incertitude où nous sommes, aucune supposition, si absurde qu'elle paraisse, ne doit être repoussée légèrement. Et vous, Grivet, êtes-vous du même avis au sujet de cette malheureuse femme ?

– Pas du tout, monsieur Noël, répondit le cantonnier : avec votre permission et celle de Jean, il m'est venu une autre idée. et cette idée, voyez-vous, elle est venue aussi à beaucoup de personnes de la ville. Vous savez qu'il est arrivé ici des saltimbanques ce matin, à preuve qu'ils ont parcouru les rues en tambourinant. Il y en a un gros barbu et un petit tout jeune, qu'on appelle le *Disloqué* ; chaque fois qu'un incendie éclate, soit ici, soit dans les villages avoisinants, ces faiseurs de tours apparaissent tout à coup sans qu'on sache d'où ils sortent. Vous avez parlé d'une espèce de petit diable, que vous avez rencontré hier au soir, derrière le jardin Duhamel, et qui vous a glissé entre les doigts ; ce petit diable ne serait-il pas le Disloqué ? On dit qu'il rebondit en l'air, comme une balle élastique.

– Votre opinion, Grivet, reprit Noël, n'est pas plus déraisonnable que celle de Jean. Seulement, avant de se prononcer, il faut que la chose soit étudiée avec maturité.

– Étudiez-la donc ; pour moi, je gagerais que c'est le Disloqué qui a fait le coup.

– Et moi je gagerais que c'est Faquinette, s'écria le preneur de taupes ; j'en demande bien pardon à Grivet, mais j'ai « du ne ! »

– Celui-là ne vaut pas cinq sous, Jean, et je casserais un mètre cube de pierres avec mes dents plutôt que de convenir.

– Allons, mes amis, ne vous fâchez pas, interrompit Noël ; l'un de vous peut avoir raison, quoique je ne sache lequel des deux. Dès demain je m'informerai ; je verrai Faquinette, je verrai ces saltimbanques, et je tâcherai de savoir adroitement. Mais, s'il faut l'avouer, poursuivit-il d'un air pensif, moi aussi je soupçonne quelqu'un. et ce n'est ni la folle ni le Disloqué.

– Alors, qui donc ? s'écrièrent les deux amis de Noël.

– Ne me le demandez pas ; les indications que je possède sont encore si vagues. c'est de l'instinct chez moi plutôt que du raisonnement. Laissons cela. Mes amis, demain soir, à pareille heure, j'aurai besoin de vos services. Il s'agit d'une affaire, périlleuse peut-être, où votre assistance me sera nécessaire et je vous attendrai ici.

– J'y serai, monsieur Noël, répliqua le cantonnier.

– j'y serai de même, dit le preneur de taupes ; ne pourrait-on savoir.

– Rien. J'ai promis le secret. Du reste, le danger, s'il y en a, sera pour moi seul.

– Et pourquoi n'aurions-nous pas aussi notre part du danger, monsieur Noël ? demanda le taupier blessé.

– C'est vrai ça, reprit le cantonnier ; je voudrais en avoir une telle part qu'il n'en restât plus pour vous !

– Braves gens ! dit Noël.

On se serra la main et on se sépara.

VII

LES RUINES

Le lendemain, dans la matinée, Noël, en costume de travail, s'achemina seul vers les ruines de la Grande Maison. L'incendie était éteint ; pompiers et soldats avaient disparu et Vauvray avait repris son aspect accoutumé. Cependant, en traversant le boulevard, Noël aperçut encore la baraque des saltimbanques. Elle se dressait à une centaine de pas de la maison Duhamel, comme si ses propriétaires eussent voulu profiter de l'affluence que l'incendie avait dû amener sur ce point. Une semblable circonstance pouvait être de nature à confirmer le soupçon que ces gens excitaient déjà ; mais Noël avait d'autres préoccupations pour le quart d'heure et il continua d'avancer.

De ce beau bâtiment, autrefois l'orgueil de la ville, il ne restait plus que des murs noircis, sans toiture, dont les fenêtres béantes laissaient voir le ciel. Quelques flocons de fumée sortaient toujours des fondations, mais il n'y avait plus d'aliment pour le feu. Un garde champêtre, qui à lui seul représentait toute la police civile de Vauvray, veillait pourtant sur les débris, et cet homme, assisté du jardinier dont la petite loge était restée intacte, empêchait les curieux d'approcher.

Cette défense, toutefois, ne pouvait concerner Noël, et, dès qu'il eut franchi la grille de la cour, les deux gardiens accoururent.

– Ah ! monsieur, dit le jardinier, vous venez voir comment vont les choses ? C'est un spectacle bien triste pour ceux qui aiment cette excellente famille. Entrez donc ; il y a déjà quelqu'un qui vous attend.

Noël fit un signe de tête et passa. Dans le vestibule, tout obstrué par des monceaux de débris, il se trouva en présence de Perrin.

– Vous êtes exact au rendez-vous, lui dit le notaire, et vous arrivez à propos. Je ne me reconnais guère e au milieu de ces décombres, et je ne saurais dire où se trouvait la chambre de mon ancien client.

– Par ici, répliqua Noël en se dirigeant vers le jardin.

On rentra dans l'enceinte de la maison par une petite porte dont le bois était consumé. Cette partie du bâtiment semblait avoir particulièrement souffert, et les murs étaient lézardés jusqu'au faîte. Cepen— dant, Noël ayant-escaladé un amas de pierres et de matériaux, Perrin eut le courage de le suivre.

Ils examinèrent avec une attention minutieuse les détails de cette scène de désolation. Les constructions étant très-hautes, une partie restait dans l'ombre, en même temps qu'une fumée humide assombrissait le jour. Néanmoins, Noël n'hésita pas ; désignant le doigt le sommet d'un mur qui formait l'angle du bâtiment, il dit avec assurance :

– C'est là.

– Où donc ? demanda le notaire, qui avait peine à se tenir en équilibre et s'écarquillait vainement les yeux.

– Là, là. Ne distinguez-vous pas une surface carrée, de couleur plus noire que le reste ? Cette teinte provient de la boiserie que le feu a détruite. Et tenez, cette plaque de fer, incrustée dans la maçonnerie, est la porte du coffre. Il est intact et, selon toute apparence, ce qu'il contient est intact aussi. Comme nous en sommes convenus, la nuit prochaine je grimperai là-haut.

A force d'attention, Perrin finit par apercevoir l'objet qu'on lui désignait.

– Monter là-haut, monsieur Noël, répliqua-t-il avec effroi, ce serait une folie insigne !... Le mur est fondu dans toute sa longueur, et il a déjà perdu

son aplomb. Il croulera au moindre contact, et du diable si je ne crains pas qu'il ne croule d'un instant à l'autre, en nous écrasant tous deux !

– Le danger n'est pas imminent, reprit Noël avec tranquillité ; aux prochaines pluies peut-être. Ne m'avez-vous pas dit, poursuivit-il en baissant la voix, que, selon toute apparence, ce coffre renfermait cinq cent mille francs en or ou en billets de banque ? On ne doit pas laisser une somme de cette importance à la merci du premier venu.

– Eh ! qui diable irait la chercher là-haut ? répliqua Perrin. Non, non, à présent que je connais l'été des choses, je ne veux pas, jusqu'à nouvel ordre que vous vous exposiez à un pareil hasard. On tien à vous plus que vous ne pensez, mon garçon, ajouta t-il avec un léger sourire, et on ne me pardonnerai pas si je vous permettais de vous rompre le cou dan cette aventure, dût-on perdre les cinq cent mill francs qui sont peut-être enfermés dans ce coffre.

– Quoi ! monsieur, demanda Noël dont les yeux brillèrent, vous supposez qu'*elle* pourrait avoir asse : d'affection pour moi.

– *Elle* ! qui donc ?

– Eh ! Madame Duhamel.

– Je n'en sais rien et j'ai besoin de lui demande des instructions. Selon moi, l'humanité commande de recourir à quelque autre moyen. On pourrait, par exemple, saper la muraille, qui tomberait avec le coffre, et, comme il est solide.

– Je croyais, monsieur le notaire, que l'existence de ce coffre devait rester secrète.

– Bonjour, messieurs ! s'écria une voix nouvelle qui partait du pied des décombres ; vous avez donc voulu, comme moi, contempler ce tableau si triste et si navrant ?

C'était M. de Lovedy qui venait, à son tour, de pénétrer dans l'édifice incendié. En le reconnaissant, le notaire dit bas à Noël :

– Soyez sur vos gardes.

Ils se hâtèrent de descendre. Quand on eut échangé les compliments d'usage, le banquier reprit avec sa rondeur affectée :

– Sans doute, messieurs, vous cherchez ce coffre-fort que mon digne beau-frère avait fait établir dans sa chambre et dont, hier seulement, M.

Noël nous a révélé l'existence. En avez-vous découvert des traces ?

Le notaire parut éprouver un vif désappointement.

– Quoi ! dit-il, vous savez. Il est vrai, reprit-il en recouvrant son sang-froid, mais nous sommes très-embarrassés. Noël, pas plus que moi, ne se reconnaît au milieu de ce chaos, et l'on risque ici d'être écrasé à chaque minute. Du reste, ce coffre, qu'il existe ou non, ne saurait contenir rien de précieux ; toutes les pièces importantes de la succession Duhamel sont déposées dans mon étude. à l'abri de l'incendie.

– Toutes ! répéta le banquier qui lui lança un regard oblique ; en êtes-vous sûr ?

– Toutes celles que je connais du moins. Allons monsieur Noël, poursuivit Perrin, vous voyez qu'il n'y a rien à faire ici pour le moment. On avisera au sujet de ce coffre et je vous avertirai quand j'en aurai conféré avec mes clientes. Vous pouvez donc retourner à votre travail.

Pendant cette conversation, on était sorti des ruines. Noël ne savait trop s'il devait prendre à la lettre les dernières paroles du notaire ; mais il n'osa faire aucune question et se retira. Alors Perrin et Lovedy se mirent à se promener dans le jardin. Ils causaient d'un air cauteleux ; chacun d'eux paraissait chercher à cacher son secret et à pénétrer celui de l'autre.

Comme il regagnait sa demeure, le jeune ouvrier passa de nouveau près de la baraque des saltimbanques. Cette fois, il résolut de s'assurer jusqu'à quel point les soupçons à leur égard pouvaient être fondés, et il s'arrêta, sans bien savoir comment il s'y prendrait pour éclaircir ses doutes.

Cette baraque était construite dans l'endroit le plus écarté de la promenade, et, à cette heure de la journée particulièrement, une solitude complète régnait à l'entour. « L'établissement », comme eût dit Bilboquet, consistait en une de ces immenses voitures qui sont des véritables maisons roulantes, et en une tente, formée de toiles rapiécées, où le public était admis aux heures des représentations. Pour le moment, la tente demeurait close et ses propriétaires semblaient s'être retirés chez eux.

Cependant, un bruit de voix partait de l'intérieur. Une de ces voix, grêle et criarde, devait être celle d'un enfant. Deux autres, dont une grave et enrouée proférait des blasphèmes, et dont l'autre était gémissante, appartenaient évidemment à un homme et à une femme.

Ces gens, se croyant bien seuls, ne se gênaient pas pour parler haut et se livrer à leurs habitudes. Une forte odeur de poireaux et d'oignons se répandait à cent pas de là et témoignait qu'on préparait le déjeuner de la famille.

Le bruit prenait les proportions d'une discussion violente, derrière le rempart de toile ; Noël entendit l'enfant qui disait moitié pleurant, moitié furieux :

– Non, je veux plus qu'on me détife et qu'on me torde les bras et les jambes, moi. Je veux pas qu'on me fasse craquer l'échiné. Ça me fait mal dans les os, dans la tête, dans les membres, et partout. Je veux pas « travailler. » J'aime mieux aller sur les routes et demander l'aumône aux bourgeois.

– Malheureux enfant ! s'écria la femme de sa voix gémissante, tu te révoltes ? Ah ça, tu ne veux donc pas apprendre ton état ? Tu ne veux donc pas être *artiste* ?

– Je m'en fiche, répliqua l'enfant.

– Alors t'auras pas de soupe ; je peux pas nourrir un fainéant.

– Je m'en fiche.

– Un mioche qui a tant de dispositions !... On t'appelle déjà le *Disloqué*, et tu fais rire le public. Quelle gloire !

– Je m'en fiche, disait toujours le gamin rebelle.

– Tonnerre ! reprit la voix enrouée, qui devait être celle de l'Hercule, allons-nous en finir ? Je crois qu'on s'avise de raisonner ! Moi, à ton âge, on me pliait en quatre et on m'enfermait dans un coffre d'un pied de long. C'était ça un beau travail ! Aussi, j'ai fait mon chemin. Et ta mère, à dix ans, elle dansait sur la corde raide et on l'accablait de gros sous. Faut que tu imites ton père et ta mère, mille pipes !... Allons ! viens, que je te tripote un peu, et, si je suis content, t'auras une goutte d'eau-de-vie par-dessus ta soupe.

– Je veux pas d'eau-de-vie ; je veux rien.

– Ah ! c'est comme ça ! Si la moutarde me monte, je taperai sur ton dos comme sur la grosse caisse. Mille millions de diables ! vas-tu résister à ton père et à ta mère ?

– Vous n’êtes pas mon père et ma mère. Vous m’avez volé, ou acheté, ou je ne sais quoi, quand j’étais tout petit. C’est Rabajoie, notre valet, qui dit ça.

Cette réponse parut stupéfier le saltimbanque et sa compagne. Celle-ci reprit avec son accent plaintif :

– C’est pas bien ce que tu chantes là, Zozo. T’ai-je pas toujours tendrement aimé ?

– Oui, en me flanquant des coups !

– Et je vais t’en flanquer d’autres, s’écria l’Hercule, si tu n’obéis pas. Quant à Rabajoie, le maudit ivrogne, il peut être sûr d’une volée, quand il rentrera du cabaret. Mais, voyons ! finissons-en. Viens ici. ou je vas te chercher !

– Non, répliqua le jeune garçon avec une obstination farouche.

Alors, on entendit comme le bruit d’une lutte, puis des cris discordants, où il y avait autant de colère que de douleur. Noël se disposait à intervenir, afin de soustraire le malheureux enfant à la brutalité de l’Hercule ; il n’en eut pas le temps.

Deux gendarmes, dont un brigadier, venaient de se montrer tout à coup. L’un d’eux frappa avec la poignée de son sabre contre un des montants en bois qui formaient l’entrée de la tente, et s’écria d’un ton d’autorité :

– Ouvrez, au nom de la loi. ouvrez à la gendarmerie.

Il se fit un silence dans la baraque ; cependant, à une nouvelle sommation, la toile qui servait de porte s’écarta précipitamment, et les gendarmes eurent la faculté d’entrer.

L’intérieur de la tente avait un aspect misérable. Au fond, on apercevait la grande voiture qui était l’appartement de la troupe ; des bancs éclopés, des chaises dépaillées, des tapisseries en lambeaux s’entassaient dans un coin. Un trapèze, suspendu à une poutre, était destiné aux exercices de l’Hercule, tandis qu’au centre de l’enceinte, sur un fourneau de terre, chauffait une marmite d’où s’exhalaient les arômes que nous savons.

La baraque contenait seulement les trois personnes dont nous venons de reproduire la dispute : l’Hercule avec son épaisse barbe noire et son encolure de taureau, vêtu d’un maillot sale, sur lequel il avait endossé une redingote de drap jaunâtre. Puis, le jeune garçon qu’on appelait le Disloqué,

avec sa figure blême, ses yeux enfoncés, ses taches de rousseur sur les joues ; il était drapé dans une espèce de blouse à carreaux, qui devait être un ancien costume de paillasse et sous laquelle on distinguait à peine son corps chétif, aux membres contournés. Enfin venait la dame du lieu, qui avait pu être la *Belle Américaine* quelque vingt ans auparavant, mais qui, vieillie par les fatigues, les soucis et les privations, ne conservait plus rien de sa beauté d'autrefois, si vraiment elle avait jamais été belle. Le désordre de sa toilette n'était pas de nature à faire illusion à cet égard ; ses cheveux, déjà grisonnants, s'échappaient en mèches de dessous un mauvais madras. Elle portait une robe d'indienne, de couleurs voyantes, mais très-fripée, à laquelle sans doute elle n'avait pas eu le temps de faire des reprises.

Tout ce monde, élevé dans la crainte salutare de la gendarmerie, demeura comme pétrifié à la vue du brigadier et de son compagnon. L'Hercule « incompayable » pâlisait, malgré son torse de géant et ses volumineux biceps. La Belle Américaine, en train de savonner dans une cuvette la robe blanche qu'elle devait mettre à la représentation du soir, avait laissé tomber son savon dans l'eau, sans songer à le repêcher. Zozo le Disloqué lui-même, l'intraitable Zozo, s'était redressé vivement et fixait sur les nouveaux venus ses petits yeux, pleins à la fois de naïveté et de rudesse.

Le brigadier toucha son tricorne et dit d'un ton goguenard :

– Ah cà mais, il me semble qu'on se battait ici tout à l'heure. ou que l'on battait quelqu'un. car j'ai entendu des cris.

– Bah ce n'est rien, mon brigadier, répliqua l'Hercule d'un air aimable ; histoire de corriger un peu ce mioche, qui est mon pâtre, en même temps que mon fils. Mais vous sentez bien, mon brigadier, que je n'y allais pas trop fort, car il n'est pas solide et j'aurais peur de le détériorer.

– Nous répétons la parade de ce soir, ajouta la Belle Américaine de sa voix la plus flûtée ; et il n'y a que les coups de pied et les soufflets qui l'ont rire le public, vous savez ?

– Et puis, si je veux, moi, être battu ! s'écria le Disloqué avec toute l'assurance de la Martine de Molière.

En même temps il s'était campé devant les gendarmes, la tête droite, le poing sur la hanche. Le saltimbanque et sa compagne le remercièrent par un

regard caressant de défendre ainsi sa famille contre l'autorité. Mais le brigadier reprit sans s'émouvoir :

– Il ne s'agit pas de ça, monsieur. l'Hercule. Vous et votre jeune garçon, vous allez venir avec nous à la mairie, où l'on a quelque chose à vous dire. Voici l'ordre.

Et il exhiba un papier chargé de timbres et de signatures.

– Bon Dieu ! que me veut-on ? murmura l'Hercule dont les grosses jambes se dérobaient sous lui.

– Je n'ai rien fait, moi ! s'écria Zozo le Disloqué ; ils sont là pour dire que j'ai toujours aimé les gendarmes. parce qu'ils sont bien habillés.

– Ne lanterions pas, reprit le brigadier ; faites vos dispositions et en route pour l'hôtel de ville !... Si vous avez des papiers, ne manquez pas de vous en munir, car on vous les demandera.

Voyant la consternation peinte sur le visage des saltimbanques, il aj outa plus doucement :

– Bah il ne faut pas avoir peur. Si votre conscience est nette, M. le juge d'instruction vous renverra après vous avoir interrogés. ce sera l'affaire d'un moment.

– Mais enfin, que veut-on de moi, mon brigadier ?

– Le juge vous le dira. Dépêchons.

Il fallait obéir, et l'Hercule, après avoir échangé quelques mots tout bas avec la Belle Américaine, commença, ainsi que Zozo, ses préparatifs de départ. Il boutonna sa redingote jaune, couvrit sa tête d'un chapeau gris à larges bords et fourra dans sa poche un vieux portefeuille que sa compagne lui apporta. Quant à Zozo, on lui passa, par-dessus sa blouse à carreaux, une espèce de polonaise doublée de peau de chat et on le coiffa d'une casquette bordée d'un mince galon. C'étaient les plus beaux habits de ces malheureux, et ainsi parés, ils se croyaient dignes de paraître devant un souverain.

Pendant que le père et le fils procédaient à leur toilette, la baraque restait ouverte et les deux gendarmes en gardaient l'entrée. Noël, qui connaissait le brigadier, lui dit tout bas :

– Voulez-vous me permettre d'adresser à ces gens une ou deux questions ?

Le brigadier avait sans doute déjà reçu des ordres relatifs au mécanicien.

– Soit, monsieur Noël, répliqua t-il, mais prenez garde d’entraver l’action de la justice !

– Ne craignez rien. vous allez voir.

En ce moment l’Hercule et Zozo s’approchèrent. Le père était pensif, inquiet ; l’enfant paraissait insouciant, et peut-être songeait-il que, quoi qu’il arrivât, il éviterait, pour ce jour-là du moins, ses terribles exercices de dislocation.

Noël dit à l’Hercule en riant :

– Eh ! eh ! l’ami, il paraît que vous avez oublié quelque formalité à remplir ?... Ne vous alarmez pas ; les autorités de Vauvray ne sont pas bien méchantes et vous allez revenir tranquillement pour déjeuner. Toutefois, ne pourriez-vous nous fournir des indications au sujet des incendies qui désolent le pays ?

Un étonnement bien sincère se peignit sur les traits de l’Hercule.

– Moi ! répondit-il ; et comment saurais-je quelque chose ?

– Dame ! chaque fois qu’un incendie éclate, vous vous trouvez là avec tout votre attirail et tout votre monde. En rôdant ainsi, vous avez pu voir, entendre dire.

– Mon bourgeois, je ne m’occupe que de mes propres affaires. La vie est si dure ! On a tant de peine à joindre les deux bouts !... Voyez-vous, c’est seulement quand le public est dans l’agitation qu’il entre voir « les artistes. » Sachant cela, nous autres, dès qu’il y a un grand mouvement quelque part, pour une cause ou pour une autre, nous accourons. Avant-hier, nous étions dans le bourg de Grosbois, à deux lieues d’ici, quand, au milieu de la nuit, on annonça un incendie à Vauvray. On demandait du secours, et les gens de Grosbois se mirent en route avec leur pompe. En un instant nous fûmes prêts ; j’attelai le cheval à la voiture, et nous arrivâmes ici en même temps qu’eux. Bien nous en a pris ; car hier au soir nous avons encaissé une forte recette. Il y avait les soldats, puis les pompiers et les habitants. Ce soir que tout est redevenu calme, la recette couvrira à peine les frais de luminaire.

Ces explications étaient données d’un ton de bonne foi, qui semblait ne laisser aucune place au doute.

– Comme ça, reprit Noël avec une apparente indifférence, vous ne savez rien ?... Mais ce jeune gaillard, poursuivit-il en se tournant vers Zozo le Disloqué, a pu faire des découvertes. Il doit être tort agile ; de plus, il paraît passablement déluré et assez peu commode à conduire. Je gagerais qu’il s’enfuit de temps en temps pour aller marauder les pommes et les poires dans les jardins du voisinage ?

L’Hercule ne soupçonnait pas le moins du monde le but de ces questions.

– Lui, mon bourgeois ! répliqua-t-il en haussant les épaules ; ah f vous ne le connaissez guère. Il est mou comme une chiffre ; c’est un fainéant, qui me donne bien du souci. Il n’a pas de cœur à l’ouvrage, et, quand on lui laisse du loisir, il va se coucher dans un coin. Ce ne sera jamais qu’un mauvais artiste, j’en ai peur.

– Il aime pourtant sans doute les fruits savoureux dont je parlais tout à l’heure ?

– Non, répliqua Zozo brusquement, pas de crudités. Je n’aime que la soupe et l’eau-de-vie.

– Et l’argent ? Tu dois être heureux quand tu as quelques gros sous dans ta poche ?

– Non, car, lorsque j’en ai, on me les prend.

Noël savait ce qu’il voulait savoir.

– Allez, mes braves gehs, dit-il aux saltimbanques ; le juge sans doute vous rendra bientôt votre liberté. Bon courage f

Comme l’on se mettait en marche, Noël put s’assurer encore que l’enfant, avec ses membres maigres et ses jambes arquées, ne pouvait avoir joué le rôle qu’on lui attribuait.

– Décidément, murmura-t-il, Grivet se trompe ; ce n’est pas lui !

VIII

L'ESCALADE

Les dernières recommandations de Perrin avaient laissé Noël fort irrésolu, et le mécanicien se demandait si, sérieusement, il fallait ajourner l'exécution de ses projets. En entrant chez lui, il se mit à travailler et à surveiller le travail de ses ouvriers ; mais il s'interrompait fréquemment pour monter à sa chambre et faire, à tout événement, certains préparatifs. Le soir arriva, sans qu'il parût avoir pris de détermination. Ayant congédié son monde, il dépêcha son frugal souper et continua sa mystérieuse besogne.

La nuit était tombée depuis longtemps et il oubliait peut-être le rendez-vous qu'il avait donné à ses amis, quand le cantonnier et le preneur de taupes entrèrent dans sa chambre.

– Nous voici, monsieur Noël, dit Grivet.

– De quoi s'agit-il ? demanda Jean.

Et ils s'assirent tranquillement, prêts à tout.

– Je regrette de vous avoir dérangés, mes amis, dit Noël, car nous ne ferons rien ce soir. Je ne suis pas sûr. j'attends des instructions plus

précises. Ah ça, Grivet, poursuivit-il., j'ai vu ces pauvres saltimbanques et je me suis convaincu que vous les aviez accusés à tort.

– Je disais bien ! murmura Jean en frottant ses mains osseuses.

– Il est vrai, monsieur Noël, répliqua le cantonnier un peu confus ; la gendarmerie, à ce qu'on m'a conté, est allée les prendre aujourd'hui ; mais il faut qu'on les ait trouvés blancs comme neige, car on les a relâchés aussitôt. Tout à l'heure, ils étaient là sur la place à tambouriner et à trompeter pour appeler le public. Le public a fait la sourde oreille ; aussi ça n'a-t-il duré qu'un moment, et ils ont soufflé leurs lampions.

– Vous voyez, mon pauvre Grivet, que vos soupçons n'avaient pas le sens commun !

– J'en aurais juré, moi, reprit le taupier en riant ; quoi qu'en dise Grivet, je ne manque pas « de nez. »

– Il n'a pourtant pas la longueur de celui d'un éléphant, répliqua le cantonnier avec humeur ; mais attendez. Noël et vous, vous ne vous doutez guère de ce que j'ai encore vu ce soir.

– Bah ! et qu'avez-vous vu, Grivet ? demanda le mécanicien distraitemment.

– Je vais vous dégoiser ça. L'affaire est curieuse, ce me semble. Donc, ce soir, voulant juger des choses par moi-même, quoique je n'aie pas « le nez » de Jean, je rôdais autour de la baraque, pour dévisager ces sauteurs dont je me défie toujours, et du diable si la tentation ne m'est pas venue, un moment, de dépenser deux sous pour assister à leurs tours. Aussi bien ma fille Pierrette, qui est une fille entendue, comme vous savez, assure qu'ils en font de superbes. Mais j'ai résisté à la tentation ; j'ai trois enfants et le pain est si cher !... Quand le spectacle a été fini et quand les lumières ont été éteintes, j'ai continué de rôder sous les arbres, regardant de loin ce qui se passait. Les autres étaient rentrés dans la baraque, mais le chef, l'Hercule, assis sur un tréteau devant la porte, fumait tristement sa pipe. Bientôt une personne, cachée comme moi dans l'ombre des arbres, s'est approchée et s'est mise à lui parler tout bas. Je n'entendais rien, mais on eût dit que l'Hercule et la personne discutaient les conditions d'un marché sur lequel ils ne pouvaient tomber d'accord. Enfin le saltimbanque s'est levé, a serré

sa pipe, et tous les deux se sont avancés vers moi, dont ils ne soupçonnaient pas la présence.

– Mais, au nom du ciel ! que nous fait tout cela, Grivet ? interrompit Noël avec impatience.

– Attendez donc. vous allez voir que cela doit vous « faire. » Quand ils ont passé près de moi, j’ai reconnu dans l’un d’eux M. de Lovedy, le gros Parisien.

– Hein ! que dites-vous ? s’écria Noël en tressaillant.

– Ma foi ! reprit le taupier, il est bien vrai qu’à la chute du jour, comme je quittais mon champ, j’ai rencontré sur la route le gros monsieur qui se rendait à Vauvray, tout seul dans son tilbury.

– Grivet, reprit Noël avec agitation, êtes-vous certain. Qu’y aurait-il de commun entre M. de Lovedy et ces saltimbanques ?

– Je n’en sais rien ; mais, pour avoir reconnu le monsieur, je l’ai reconnu ; j’en mettrais ma tête à couper ! L’Hercule et lui se sont dirigés vers la Grande Maison, qu’ils ont regardée à travers la grille, en causant et en gesticulant.

– Et ils sont entrés sans doute ?

– Non ; après leurs pourparlers, ils se sont remis en marche et ont remonté la promenade.

– Du moins, vous les avez vus revenir ?

– S’ils sont revenus ou non, je l’ignore, car c’était l’heure où vous m’attendiez, et je n’ai pas cherché à en savoir davantage. Je suis parti et me voilà.

Noël se leva brusquement.

– Grivet, reprit-il, votre découverte m’intéresse plus que vous ne pensez, et je veux consulter à l’instant même quelqu’un. Mes amis, attendez-moi ici. Dans cette armoire, vous trouverez du vin et des verres ; reprenez des forces, car je vais peut-être réclamer votre assistance.

Il sortit en courant et on entendit bientôt claquer la porte de la rue.

Son absence ne fut pas longue. Grivet et Jean, assis devant la table, se disputaient amicalement, selon leur habitude, quand Noël rentra tout essoufflé.

– Quelle mauvaise chance ! dit-il ; le notaire Perrin, que je désirais consulter sur le cas actuel, a été appelé ce soir à Gardonet pour faire un testament, et sans doute il ne rentrera pas de la nuit. Il faut donc que je prenne tout sur moi ; mais il n’y a plus à hésiter. Nous allons tenter ce soir une grande entreprise dans les ruines de la maison Duhamel.

En même temps, il exposa en peu de mots comment, dans un mur de la maison, existait un coffre de fer qu’il avait installé lui-même, et comment il était chargé de retirer de ce coffre une somme de cinq cent mille francs qu’on y supposait enfermée.

– Cinq cent mille francs ! répéta le taupier ébahi.

– Pas moins que cela, et il est heureux que j’aie fait mes préparatifs à tout hasard. Mes amis, ne perdons pas de temps. Encore un coup de vin, et partons.

On se chargea d’un volumineux attirail : c’étaient une longue corde à nœuds, des grappins, une lanterne et divers autres objets que Noël jugeait nécessaires pour l’exécution de son plan. Chacun des trois amis en avait son fardeau, et on quitta la demeure du mécanicien.

Quoique l’heure ne fût pas très-avancée, la ville paraissait endormie. Le silence régnait dans les rues désertes, et, comme l’édilité de Vauvray ne se ruinait pas en frais d’éclairage, une obscurité complète eût couvert la ville si la lune, cette nuit-là, n’avait jugé à propos de suppléer à l’insuffisance de quelques fumeux réverbères. Les trois amis purent donc gagner la promenade voisine sans avoir rencontré personne, et allèrent sonner à la grille de la maison Duhamel.

On resta longtemps sans répondre. Le vieux jardinier, qui était maintenant le seul habitant de la propriété et qui occupait la loge à l’entrée de la cour, finit par apparaître. Il approcha à demi-vêtu, en chancelant et en se frottant les yeux.

– Que veut-on ? demanda-t-il d’un ton de mauvaise humeur ; il n’y a plus rien ni personne ici.

Noël annonça qu’il venait avec ses compagnons, par l’ordre de madame Duhamel et du notaire Perrin, pour rechercher, parmi les débris du bâtiment, certains objets que l’on avait à cœur de recouvrer.

Le jardinier s’adoucit aussitôt.

– Ah ! c’est vous, monsieur Noël ? reprit-il ; en effet, vous devez être l’homme de confiance à présent !... Eh bien, entrez avec vos camarades. Mais est-ce que vous allez avoir besoin de moi ?

– Nullement, mon cher, et vous serez libre de regagner votre lit, car vous devez être bien fatigué.

– Vous pouvez le dire ; deux nuits entières sans repos, et des courses, des inquiétudes continuelles !... Alors, quand vous aurez terminé votre besogne, je n’aurai pas besoin de me relever, et vous trouverez la clef là, sur le bord extérieur de ma fenêtre.

Pendant cette conversation, on était entré dans la cour et le jardinier avait refermé la grille, dont il avait retiré la clef pour la déposer à la place convenue. Noël lui demanda encore, après avoir allumé sa lanterne :

– Ah çà, mon brave, ne serait-il pas venu ici ce soir quelque autre personne envoyée par la famille ?

– Non, répliqua le bonhomme en bâillant ; depuis les quatre heures, la grille est fermée et la clef n’a pas quitté ma poche.

– C’est bien, répliqua Noël.

Et il regarda ses compagnons d’un air qui voulait dire :

– Nous arrivons à temps.

Le jardinier regagna sa loge, où il s’enferma, et il y a lieu de penser que, peu de minutes plus tard, il était rendormi. Quant aux nouveaux venus, ils traversèrent la cour, où l’on respirait une odeur de charbon éteint récemment, et, passant sous la voûte à demi effondrée, ils se trouvèrent dans le jardin.

La lune éclairait en plein les grands murs du bâtiment, tandis que le jardin, avec ses massifs d’arbres et ses longues avenues de charmilles, présentait des alternatives d’ombre et de lumière. Un calme profond régnait partout ; on eût pu se croire dans une campagne solitaire plutôt que dans un centre de population de quelque importance.

Noël et ses compagnons marchaient à la lueur vacillante de la lanterne, quand un bruit assez fort s’éleva en avant d’eux ; en même temps, il leur sembla voir quelqu’un s’enfuir dans les ténèbres. Ils s’arrêtèrent.

– Qu’est ceci ? murmura Noël.

On entendit encore un craquement du sable des allées, un faible bruissement dans les charmilles, puis, tout redevint silencieux.

– Bah ! dit le cantonnier, c'est quelque chat du voisinage qui aura voulu s'assurer s'il n'y a pas de quoi manger dans les ruines.

– Chat ou non, répliqua le taupier, il serait bon peut-être de tirer la chose au clair.

Noël paraissait être de cet avis ; mais les trois hommes, comme nous savons, étaient chargés de lourds fardeaux, et leur situation ne permettait guère d'entreprendre une poursuite dans l'obscurité.

– Avançons, dit Noël ; nous sommes en force et on ne peut rien contre nous.

Ils firent encore quelques pas et, comme ils allaient atteindre la petite porte, leurs pieds heurtèrent une échelle qui barrait le passage et qui semblait avoir été jetée là précipitamment.

– Eh ! eh ! murmura le taupier, m'est avis qu'il y a déjà par ici des gaillards qui reluquent les cinq cent mille francs !

– Votre « nez » vous trompe encore, Jean, répliqua Grivet ; cette échelle aura été sans doute oubliée par les travailleurs qui ont éteint l'incendie.

– Elle n'était pourtant pas là ce matin, dit Noël ; du reste, il faudrait trois échelles de cette longueur, ajoutées bout à bout, pour atteindre le coffre. Bah ! ne songeons qu'à nos affaires.

On écarta l'échelle et on pénétra dans l'intérieur du bâtiment.

Là, tout était sombre et présentait, comme nous l'avons dit, l'image du chaos. La lanterne éclairait à peine les débris les plus proches, pierres calcinées, plâtras, poutres noircies, tandis qu'un rayon de lune, pénétrant par les fenêtres sans châssis, projetait çà et là quelques faisceaux de lumière blanche et nacrée. Le moment n'était donc pas favorable pour faire des observations et pour prendre les dispositions qu'exigeaient les circonstances.

Heureusement, le jeune mécanicien avait fait ces observations pendant la journée précédente et arrêté le plan qu'il s'agissait d'exécuter. Au-dessus de l'endroit où était incrusté le coffre-fort, se trouvait une lucarne dont la maçonnerie semblait encore solide, et Noël comptait en tirer parti pour le succès de son entreprise. Il invita donc ses compagnons à poser par terre

leur attirail ; puis, sans leur donner aucune explication, il se mit à l'ouvrage, avec l'activité d'un homme qui est sûr de lui-même.

Il prit une pierre dans les décombres et l'attacha au bout d'un peloton de ficelle, mince et légère, mais solide, qu'il avait apporté. Cette pierre fut lancée avec adresse dans la lucarne, qu'elle traversa, et elle alla tomber dans le jardin, en dévidant le peloton. Alors Noël noua l'autre extrémité à la grosse corde et dit au cantonnier :

– Allez dans le jardin et vous tirerez doucement sur la ficelle. Quand vous tiendrez la corde, vous m'appellerez.

Grivet s'empressa d'obéir ; bientôt la corde à nœuds, qui se déroula en montant vers la lucarne, témoigna que la manœuvre avait été bien comprise et s'exécutait sans difficulté.

Noël et le taupier, restés seuls, veillaient à ce qu'aucun obstacle ne pût interrompre l'opération. Ils se taisaient, et plusieurs fois ils crurent distinguer, au milieu du silence, des chuchotements étouffés, des pas furtifs, qui se faisaient entendre tantôt au dehors, tantôt dans l'enceinte même des ruines ; mais ils ne s'en inquiétèrent nullement et continuèrent leur travail.

Les mesures avaient été si bien prises, que rien ne dérangerait les combinaisons de Noël. Le câble se dévida presque en entier, et une exclamation, partie du jardin, finit par annoncer que Grivet en tenait l'autre bout.

– Restez ici, Jean, dit Noël en se laissant glisser en bas des décombres, mais ayez l'œil ouvert.

Et il courut, à son tour, dans le jardin ; là, avec l'aide du cantonnier, il enroula solidement le câble autour d'un arbre et l'y fixa par des nœuds compliqués.

Pendant ce temps, le taupier crut de nouveau entendre dans le bâtiment incendié les bruits vagues qui avaient déjà attiré son attention. Il semblait toujours que des êtres invisibles allaient et venaient autour de lui, en parlant à voix basse. Mais vainement éleva-t-il sa lanterne pour voir d'où provenait cette espèce de murmure ; partout ténèbres profondes, et c'était seulement à une certaine hauteur que la lumière de la lune éclairait des tronçons de poutres carbonisées.

Noël et le cantonnier ne tardèrent pas à revenir. Noël paraissait tout joyeux.

– A présent, dit-il, le principal est fait, et nous sommes sûrs de réussir. Je vais grimper, et, dans quelques instants, nous saurons ce que le fameux coffre a dans le ventre.

Tout en parlant, il revêtait cet appareil de courroies et de crochets qu'emploient les couvreurs pour se hisser, le long des cordes à nœuds, sur la façade des maisons.

– Réellement, monsieur Noël, dit le taupier avec timidité, il n'est pas prudent de monter là-haut Cette muraille est rongée par le feu ; voyez comme la pierre de la lucarne s'émiette à chaque mouvement de la corde !

– Pour le coup, Jean a raison, ajouta le cantonnier, et, si vous vouliez m'en croire, vous ne vous exposeriez pas ainsi afin de sauver l'argent des autres.

– Bon ! allez-vous devenir poltrons ? répliqua Noël en riant ; une seule chose m'inquiète, mes amis, c'est de savoir sous quelle forme je trouverai les cinq cent mille francs. Si la somme est en billets de banque, elle tiendra aisément dans mes poches ; si elle est en or, ce sera plus difficile à emporter ; cependant, on y réussira peut-être. Mais si elle est en écus, miséricorde ! que vais-je devenir ?

Sa gaieté était si communicative que Jean et le cantonnier ne purent s'empêcher de rire, et leur rire fut répété dans l'intérieur des ruines, de manière à ne laisser aucun doute. Ils s'interrompirent pour écouter ; mais le bruit avait cessé déjà.

– Bah ! c'est l'écho, dit Noël avec insouciance.

Après que les travailleurs eurent acquis la certitude, en tirant tous ensemble, que le câble était fortement attaché, Noël glissa dans sa ceinture plusieurs outils dont il pouvait avoir besoin, et suspendit sa lanterne à son bras ; puis, ayant donné ses dernières instructions à ses acolytes, il grimpa le long de la corde au moyen des crochets dont son appareil était muni.

Jean et le cantonnier le suivirent des yeux avec inquiétude ; la corde oscillait, malgré leurs efforts pour la maintenir, et chaque oscillation détachait de la muraille des petites pierres et des gravois. Noël ne s'en émouvait pas et montait avec aisance ; bientôt, il ne fut plus que comme un

point lumineux qui se détachait au milieu des ténèbres, à une immense hauteur.

Néanmoins, l'ascension, en se prolongeant, réveillait les alarmes des deux amis, quand enfin les oscillations du câble cessèrent, et une voix, qui semblait descendre du ciel, cria d'un ton de triomphe :

– J'y suis !

En effet, Jean et Grivet, ayant levé la tête, aperçurent Noël immobile et travaillant déjà à ouvrir le coffre.

Cette opération nouvelle parut présenter certaines difficultés. L'incendie avait sans doute dérangé quelque chose au mécanisme, car la serrure tenait bon. On entendit grincer les pinces, résonner le marteau contre les plaques de fer. Enfin, il se fit un craquement, comme celui d'un ressort qui se détend ou se brise, et la porte du coffre tourna en grinçant sur ses gonds.

En bas, dans l'ombre, Jean disait tout joyeux :

– Ça va bien. Maintenant il ne tardera pas à redescendre.

Noël paraissait fouiller dans le coffre ouvert avec tant de peine. Tout à coup il poussa une exclamation de désappointement et de colère :

– Mais il n'y a rien dans cette caisse maudite, s'écria-t-il ; elle est vide !

– Vide ! en êtes-vous sûr ? demanda le taupier ; cherchez encore. on dit que les billets de banque tiennent si peu de place !

– Eh ! sacrebleu ! il n'y a ni billets de banque, ni or, ni argent, ni rien. Je ne trouve qu'un petit portefeuille, qui a l'air de contenir des papiers sans valeur.

– Prenez-le toujours, monsieur Noël ; on le rendra à qui de droit.

Cette conversation à tue-tête fut interrompue brusquement.

On sait que sur une corde tendue, si longue qu'elle soit, les secousses et les tiraillements les plus légers opérés à une extrémité, se transmettent avec exactitude à l'autre extrémité opposée. Or, pendant que Noël était ainsi suspendu à soixante pieds en l'air, il sentit que l'on tourmentait le câble du côté du jardin, et la continuité des secousses donnait à croire qu'on s'efforçait de le détacher ou de le couper. Jean et Grivet, qui tenaient l'autre bout, s'étaient eux-mêmes aperçus de ces mouvements insolites et commençaient à en prendre de l'inquiétude, quand Noël s'écria :

– Alerte ! mes amis. Il y a quelqu’un dans le jardin qui est en train de trancher le câble. Que l’un de vous y coure bien vite ou je suis perdu !

Aussitôt le cantonnier dégringola en bas des décombres ; mais, au milieu de l’obscurité, il se heurtait à mille obstacles et avait peine à trouver la porte. Pendant ce temps, le taupier s’écriait, avec une énergie qu’on ne pouvait attendre de sa molle et placide nature :

– Descendez, monsieur Noël, descendez vite. Ne vous servez plus des crochets ; laissez-vous glisser. Le temps presse, allons ! descendez.

Noël comprenait le péril et il s’empressa de suivre ce conseil. S’étant débarrassé de divers objets qui gênaient ses mouvements, il se laissa glisser. Grâce à sa vigueur, à son habileté en gymnastique, une minute semblait devoir lui suffire pour atteindre le sol, et le taupier continuait à l’encourager de la voix.

Grivet avait fini par retrouver la porte et s’était élancé dans le jardin qu’éclairait la lune. Mais, au lieu de s’approcher en silence de l’arbre auquel le câble était fixé, afin de surprendre les malfaiteurs à l’œuvre, il cria de loin :

– Ah ! scélérats, bandits, brigands, que faites-vous ?... C’est un assassinat !

Il résulta de ces injures intempestives que le cantonnier, en arrivant sous l’arbre, ne vit plus per— sonne ; seulement, il entendit fuir avec précipitation dans l’allée de charmilles.

Grivet croyait être arrivé assez tôt pour prévenir une catastrophe. Comme il allait se mettre à la poursuite du fuyard, un claquement subit le fit tressaillir. Le câble, qui sans doute était déjà coupé en grande partie lorsque le cantonnier avait paru, venait de se rompre complètement, et, entraîné par le poids de Noël, s’éleva en sifflant dans les airs. On entendait le frottement des nœuds contre la pierre calcinée qui se pulvérisait ; en même temps des cris partirent de l’intérieur des ruines.

Grivet, comme on peut croire, ne songea plus à poursuivre l’auteur présumé de ce désastre, et courut au secours de ses amis ; mais déjà le danger n’était plus aussi terrible qu’il le supposait, du moins pour le moment.

On se souvient-que le mur présentait de nombreuses lézardes causées par la violence du feu. Or, lorsque le câble rompu s'était mis à filer avec une rapidité effrayante, il n'avait pas tardé à s'engager dans une de ces fentes qu'il usait avec ses nœuds comme fait une scie. Grâce à cette circonstance, le mouvement s'était bientôt ralenti, et un nœud, plus gros que les autres, l'avait arrêté tout à fait. Cependant Noël se trouvait encore à plus de trente pieds du sol, et le moindre ébranlement pouvait dégager le nœud préservateur.

Grivet ne se rendait pas bien compte de la situation ; tout ce qu'il voyait, c'était la lanterne, redevenue immobile, tandis que la chute du câble était interrompue. Néanmoins il ne se rassurait pas, et s'écria :

– Mes amis, que faut-il faire ?

– Prier pour notre bien-aimé Noël, murmura Jean d'un ton lugubre ; Dieu seul peut le tirer de là. Défiez-vous, monsieur Noël, ajouta-t-il tout haut, il me semble que le nœud commence à céder.

– Je ne puis plus me soutenir, répliqua le jeune homme d'une voix éteinte : mes mains sont déchirées.

– Essayez encore de tenir ferme. Nous allons chercher une échelle.

– Impossible ! Mes forces m'abandonnent.

– Eh bien donc, descendez, puisqu'il le faut. Mais doucement, sans secousse.

– Que Dieu nous assiste tous ! murmura Noël.

Et il se laissa glisser de

Mais le taupier avait eu cette tentative, et la catastrophe qui se produisit eut d'épouvantables proportions.

La corde céda tout à coup, en entraînant une partie de la muraille. Il se fit une trouée par laquelle pénétra la lumière du ciel, lumière qu'intercepta aussitôt un nuage de poussière épaisse. En même temps on entendait un roulement sourd, auquel se mêlèrent des gémissements. Un amas de matériaux, pierres et plâtras, s'abattit à la place où devaient se trouver Noël et Jean. Le cantonnier lui-même fut saisi par l'éboulis, emporté, renversé et jeté à quelques pas. Pendant un instant encore, l'écroulement continua et il semblait que toute cette immense muraille dût s'abîmer. Cependant le calme

se rétablit peu à peu, le nuage se dissipa, et, sauf une large brèche qui s'était formée au-dessous de la lucarne, tout reprit le même aspect qu'auparavant.

Grivet, quoique couvert de contusions, n'avait aucune blessure grave. Il revint bientôt de l'étourdissement causé par sa chute, se releva au milieu des ténèbres et s'écria avec anxiété :

– Monsieur Noël. Jean. mes bons amis, par pitié où êtes-vous ?

Une plainte, faible comme le soupir d'un mourant, se fit entendre.

– Qui est là ? où êtes-vous ? demanda encore le cantonnier en s'efforçant d'escalader le monceau de débris.

Mais, cette fois, il ne reçut aucune réponse et un silence de mort régna dans toute l'étendue du bâtiment incendié.

IX

LA MAUVAISE NOUVELLE

Le lendemain matin, un soleil radieux éclairait la pittoresque campagne qui environnait le château de Bligny. Le ciel était tout d'azur ; les oiseaux gazouillaient dans les arbres, et on entendait chanter les travailleurs dans les vignes aux fruits presque mûrs.

Le parterre, qui s'étendait sous les fenêtres du château et qui communiquait avec le parc au moyen d'un escalier de marbre, avait surtout un grand charme à cette heure de la matinée. Il regorgeait de fleurs, dont l'air était embaumé à un quart de lieue à la ronde. Il offrait notamment une tonnelle de roses, de chèvrefeuilles, de clématites, de volubilis, qui aboutissait à un kiosque en verres de couleur, et où la promenade eût été délicieuse, tandis que les gouttes de rosée tombaient de branche en branche avec un bruit musical.

Mais on n'était pas matinal à Bligny, et pas une fenêtre ne s'ouvrait. A la vérité, M. de Lovedy était rentré assez avant dans la nuit, après avoir dîné, disait-on, dans un château du voisinage, et Hector avait, de son côté, veillé fort tard à jouer le lansquenet avec les hôtes de la maison.

Adrienne, habituée à l'activité de la campagne, était pourtant sur pied depuis longtemps et n'eût pas mieux demandé que de prendre l'air avant le déjeuner ; mais madame Duhamel, qui depuis trois jours avait éprouvé tant de fatigues, dormait encore, et la jeune fille n'osait sortir seule. A la fin, elle pensa qu'elle pouvait sans inconvénient se promener sous les fenêtres de sa mère, et en quelque sorte sous sa sauvegarde. Elle fit donc quelques dispositions à la hâte, se coiffa d'un chapeau de paille, serra autour de sa taille sa robe de toile grise ; puis, après avoir embrassé dans son lit la digne dame qui, sans s'éveiller, l'accueillit par un petit murmure caressant, elle descendit dans le jardin, légère comme un oiseau.

Elle gagna d'abord la tonnelle, qu'on appelait « l'allée des roses, » et se mit à butiner des fleurs, à effeuiller des marguerites, à observer de beaux insectes verts ou rouges, endormis dans la corolle satinée des liserons ; elle s'abandonna enfin à tous ces charmants caprices d'une honnête enfant qui se sent livrée à elle-même. Pleine de sécurité, elle s'éloignait de plus en plus de la maison, quand tout à coup elle se trouva en présence de son cousin Hector.

D'où venait le jeune Lovedy, à cette heure où l'on le croyait encore enfermé dans sa chambre ? Toujours est-il que ses bottines et le bas de son pantalon étaient imprégnés de rosée, comme s'il eût couru longtemps parmi les herbes. Il n'en était pas moins vêtu avec cette élégance parisienne dont il ne se départait jamais.

La surprise du cousin et de la cousine, en se rencontrant ainsi, fut réciproque ; mais, tandis que cet étonnement devenait une vague appréhension pour la jeune fille, il se changeait bien vite en joie pour monsieur Hector.

– Quel bonheur, chère Adrienne ! s'écria-t-il. Depuis votre arrivée au château, vous n'avez pas plus quitté votre mère que son ombre. Et pourtant que de choses nous avons à nous dire ?

Il voulut prendre le bras de mademoiselle Duhamel et l'entraîner vers l'autre extrémité du jardin ; mais elle le repoussa comme à l'ordinaire, et se dirigea à pas lents vers la maison.

Quoique Hector fût vivement piqué de ce refus, il se garda d'en rien montrer ; en marchant à côté de sa cousine, il lui dit d'un ton sentimental :

– Vous êtes bien changée avec moi, Adrienne ! Autrefois, à chacun de mes voyages dans ce pays, je vous retrouvais plus aimable et plus enjouée. Vous souvenez-vous que, quand nous étions enfants, nous nous plaisions à nous appeler « petit mari » et « petite femme ? » Et ni votre mère ni la mienne n’y trouvaient à redire !

– Il serait temps, cousin Hector, d’oublier ces enfantillages ridicules. Ils ne conviennent plus à notre âge.

– Et pourquoi non, Adrienne ? Pourquoi renoncerions-nous à des projets, qui sont toujours chers à mon cœur ? Je vous aime depuis longtemps, nos fortunes sont à peu près égales, et il n’y a réellement l’autre obstacle que votre volonté.

– Assez, cousin Hector, interrompit Adrienne avec fermeté ; je vous ai fait entendre déjà que ces projets ne pouvaient avoir aucune suite. Notre lien de parenté est beaucoup trop étroit pour ne pas éveiller chez moi, comme chez ma mère, des scrupules de conscience. D’ailleurs, un pareil mariage ne saurait nous donner le bonheur à tous deux. J’ai des goûts simples et paisibles. Vous, au contraire, habitué à la vie turbulente de Paris, au luxe et au mouvement, vous ne sauriez vous plaire dans le milieu où je compte vivre. Ne me parlez donc plus de mariage, Hector. Ne m’en parlez jamais. jamais, je vous en prie, ou il faudra absolument cesser de nous voir.

Hector demeura interdit. Sans doute, Adrienne s’était efforcée déjà plusieurs fois de décourager la passion, réelle ou supposée, de son cousin ; mais elle ne s’était jamais exprimée avec cette netteté, cette décision qui coupaient court à toute espérance.

– Vous me désolez, Adrienne ! s’écria Hector en portant la main à ses yeux comme pour retenir ses larmes ; vous me rendrez fou, vous me pousserez à quelque acte violent. Je ne peux plus vivre sans vous, et, si vous m’éloigniez, je serais capable. Oui, oui, je vous le jure, s’il faut renoncer à vous, je me brûlerai la cervelle.

Malgré la véhémence de ces paroles, Adrienne n’en parut pas trop effrayée.

– Allons ! Hector, reprit-elle, ce sont là des folies en effet. Cette belle passion ne vous empêche pas, je le sais, de mener joyeuse existence à Paris, et, le cas échéant, les consolations ne vous manqueraient pas.

La stupéfaction de Lovedy croissait de minute en minute ; il reprit avec amertume :

– Je ne vous reconnais plus, Adrienne, vous si bonne et si naïve autrefois ! Pour que vous soyez si différente de vous-même, il faut qu’une affection nouvelle se soit glissée dans votre cœur, il faut que vous aimiez un autre que moi !

Adrienne se troubla et rougit.

– Vous voulez rire, cousin Hector ; et qui donc ?

– Je l’ignore encore, mais je le saurai et, quel que soit cet homme, je le tuerai.

– Oui, j’ai entendu dire que vous vous étiez souvent battu en duel. Mais ce n’est pas moi que de pareilles menaces pourraient atteindre. Et vraiment, mon pauvre Hector, vous devriez manifester d’une autre manière cette passion irrésistible dont vous faites si grand bruit !

– Vous raillez, Adrienne, et vous avez toujours l’air de m’en vouloir, parce que, l’autre nuit, je dormais paisiblement tandis que, votre mère et vous, vous étiez arrachées aux flammes par un vulgaire pompier de Vauvray. Encore une fois, pensez-vous que, si j’avais été présent, j’aurais laissé à un autre le bonheur de vous sauver ?... Il me semble que vous poussez bien loin la reconnaissance pour un service de cette nature !... Du reste, ajouta-t-il avec une satisfaction méchante, cette reconnaissance ne sautait avoir désormais d’inconvénients, car, si ce que l’on vient de me dire est vrai, votre cher pompier a été tué la nuit dernière.

Adrienne pâlit et s’arrêta.

– Ah ça, de qui parlez-vous donc, monsieur ? balbutia-t-elle.

– Eh parbleu ! de votre ami, de votre héroïque sauveur. de ce garçon qu’on appelle Noël Letellier, je crois.

Adrienne le foudroya du regard.

– Vous avez une gaieté bien sinistre aujourd’hui, cousin Hector, reprit-elle, et par respect pour vous-même, sinon pour moi, vous eussiez dû choisir un autre sujet de plaisanterie.

– Je ne plaisante pas, s’écria Hector, et je vous répète exactement ce que m’a conté tout à l’heure Joséphine. la fille de notre garde-chasse, que j’ai rencontrée par hasard en faisant ma promenade. Le garde étant allé à la ville

ce matin, a appris d'une manière certaine la nouvelle dont il s'agit. Il paraît que ce Noël Letellier et deux autres ouvriers ont voulu dégager un coffre-fort, qui se trouvait dans l'ancienne chambre de votre père, à la ville. Ils s'y sont pris maladroitement sans doute, car le mur s'est écroulé, et deux d'entre eux, parmi lesquels se trouve Noël Letellier, ont été tués sur le coup. Le troisième n'en vaut guère mieux, dit-on.

Mademoiselle Duhamel tremblait de tous ses membres, quoique la joie cruelle de son cousin pût lui laisser encore des doutes.

– menteur ! balbutia-t-elle, men... teur !

Elle chancela un moment et tomba sans connaissance sur le sable de l'allée.

Hector s'était élancé pour la soutenir ou du moins pour empêcher qu'elle ne se blessât dans sa chute. La voyant étendue à ses pieds, il la contempla avec un mélange d'admiration, de surprise et de colère :

– Mais, mille millions de tonnerres ! elle l'aimait donc ? dit-il à demi-voix ; la chose est visible maintenant. Ma foi, si Joséphine a dit vrai, nous venons de l'échapper belle !

Il ne se pressait pas d'appeler ou de courir à la maison pour chercher du secours et continuait de regarder la pauvre enfant évanouie. Les longs cheveux d'Adrienne s'étaient dénoués et leurs tresses soyeuses ondulaient sur le sable brillant ; un de ses petits pieds, chaussé d'une pantoufle de satin noir, s'échappait des amples plis de sa robe chastement drapée autour d'elle.

Hector ne détourna pas les yeux de ce gracieux tableau. Tout à coup un sourire étrange effleura ses lèvres ; il se pencha vers Adrienne, l'enleva dans ses bras et l'emporta vers le kiosque.

Ce pavillon, situé dans la partie la plus écartée du jardin, était entouré d'arbres touffus. Comme Lovedy s'approchait de la porte avec son léger fardeau, une femme se montra tout à coup et lui barra le passage.

Donnez-moi mademoiselle Adrienne, dit-elle d'un ton railleur et impérieux à la fois ; vous ne sauriez pas comment la faire revenir. Elle a « la petite mort », n'est-ce pas ? Je connais ça ; je l'ai eue aussi dans le temps. Je m'en vais lui frapper dans les mains, lui jeter de l'eau fraîche au visage, et, s'il le faut, je chanterai quelque chose qui tout de suite la rendra vive et guillerette. Allons, donnez-la. Je l'aime et je la protège.

Celle qui parlait ainsi était Faquinette, la folle du pays. Hector s'était arrêté et dit avec colère :

– Que voulez-vous, coquine, et comment avez-vous osé vous introduire ici ? Allez-vous-en, ou je vous fais chasser par les domestiques. On n'a pas besoin de vous.

Au lieu d'être effrayée de ces menaces, la folle poussa un éclat de rire.

– Je ne veux pas m'en aller, reprit-elle ; il y a quelqu'un au château qui me connaît bien. Mademoiselle Adrienne est un ange et je la protège. moi, qui suis le démon. Oui, je suis le démon, ajouta-t-elle en baissant la voix d'un ton confidentiel ; vous ne le saviez pas ? Si j'étais mon soulier, vous verriez que j'ai le pied fourchu !

Et elle partit d'un nouvel éclat de rire. Hector per— dit patience.

– Allez à tous les diables, diablesse ! s'écria-t-il en lançant un coup de pied dans le vide ; est-ce le moment de me rompre la tête avec vos lubies ?

Mal lui prit de s'être abandonné à sa brutalité. La folle devint furieuse. Comme Hector, embarrassé de son fardeau, était incapable de se défendre, elle s'élança, lui serra la gorge de ses mains crispées, et se mit en devoir de l'étrangler.

– Ah ! vaurien, grondait-elle entre ses dents, tu as de qui tenir !... En enfer, chien ! En enfer, débauché !... Et il y en a un autre qui t'y rejoindra tôt ou tard !

Hector, ne voulant pas lâcher Adrienne évanouie, tentait vainement de se défendre ; il finit par pousser des cris aigus, auxquels d'autres cris répondirent bientôt du côté de la maison.

Faquinette, intimidée, s'acharna moins contre Hector qui, sautant et soufflant, était à bout de forces. En revanche, elle s'efforçait toujours de lui arracher la jeune fille inanimée, et elle y fût parvenue peut-être si une voix, qu'elle distingua de loin, ne l'eût frappée de terreur.

– Faut pas qu'on me voie, dit-elle avec précipitation ; ça irait mal. Vous, mon petit monsieur, nous nous retrouverons ! La demoiselle est un ange tout de même, et elle sera un ange malgré vous !

Elle fit la nique à Hector, poussa son éclat de rire idiot et courut vers les massifs du parc, où elle disparut.

Il était temps pour Hector que cette lutte se terminât. Il dut déposer Adrienne sur le gazon qui entourait le kiosque, et épongea son front baigné de sueur.

Aussi bien plusieurs personnes accouraient par l'allée des roses. C'était d'abord madame Duhamel qui, inquiète en s'éveillant de ne pas voir sa fille, allait se mettre à sa recherche quand les appels de détresse s'étaient fait entendre. Elle était accompagnée d'une femme de chambre et d'un jardinier qu'elle avait réquisitionnés au passage. Derrière eux marchait, d'un pas beaucoup plus lent, M. de Lovedy père, en habit du matin et encore coiffé de la calotte de velours brodé qui lui servait de bonnet de nuit.

Madame Duhamel arriva la première.

– Bon Dieu ! Hector, s'écria-t-elle, qu'a donc Adrienne ?

– Rien du tout, ma tante, répliqua Hector qui avait déjà recouvré son sang-froid ; ne vous alarmez pas. Elle a éprouvé une vive émotion et s'est évanouie. Comme je la transportais au château, Faquinette la folle, qui se trouvait là je ne sais comment.

– Une vive émotion ! répéta madame Duhamel avec colère, et d'où pouvait provenir cette émotion sinon de quelque contrariété que vous lui aurez causée ? Vous la chagrinez sans cesse, Hector ; et j'y mettrai bon ordre, en quittant cette maison dans le plus bref délai.

– Ma tante, je vous jure. si vous saviez.

– Allons ! allons ! Louise, dit avec un parti pris d'indulgence le banquier, qui venait de les rejoindre, ne nous mêlons pas des petites querelles et des petits-secrets de ces enfants. c'est de leur âge, que diable !... Eh bien ! quoi, ma chère belle-sœur, ajouta-t-il plus bas avec sa bonhomie affectée, tout cela peut s'arranger ; vous savez bien que je ne demande pas mieux.

– Mais moi je peux avoir d'autres projets, répliqua sèchement madame Duhamel.

Aidée de la femme de chambre, elle donna des soins à Adrienne, qui ne tarda pas à reprendre connaissance.

M. de Lovedy attachait sur son fils un regard interrogateur ; Hector se détourna d'un air irrité et mécontent.

Madame Duhamel demeurait agenouillée auprès d'Adrienne.

– Que t’est-il donc arrivé, mon enfant chérie ? disait-elle. D’où vient cette faiblesse que rien ne pouvait faire prévoir ?

La jeune fille semblait chercher à recueillir ses idées. Enfin ses yeux s’attachèrent sur Hector, et les souvenirs lui revinrent.

– Maman, murmura-t-elle, si vous saviez combien mon cousin est méchant !... Il m’a dit des choses. Oh ! n’est-ce pas qu’il ment ?

Et elle fondit en larmes.

– Bon ! est-ce que tu écoutes cet étourdi ?

– J’en étais sûr, interrompit M. de Lovedy avec son optimisme imperturbable ; une querelle d’amoureux !

– Mon Dieu ! ma tante, reprit Hector impatienté, cette scène fâcheuse a pour cause une nouvelle que j’ai cru devoir transmettre à Adrienne sans ménagement, car je ne pouvais supposer. Il s’agit de ce Noël, l’ouvrier mécanicien, qui s’est tué, la nuit dernière, avec deux autres, dans les ruines de votre maison.

– Miséricorde ! que me dites-vous là ? s’écria madame Duhamel en pâlisant à son tour.

– C’est donc vrai ? demanda Adrienne, qui faillit s’évanouir de nouveau.

Hector répéta ce qu’il savait du tragique événement. On voulait douter, mais le garçon jardinier, qui, le matin, avait rencontré le garde-chasse, confirma de tous points ce récit.

La douleur de madame Duhamel était à peine moins profonde que celle de sa fille.

– C’est encore pour nous, disait-elle, que ce courageux jeune homme a péri si misérablement. Hier, le notaire Perrin lui aura parlé des cinq cent mille francs, provenant de la vente de Bligny, que l’on supposait cachés dans la caisse secrète, et il a voulu nous conserver cette énorme somme.

– Que nous faisait cet argent ? murmura Adrienne ; pauvre. pauvre Noël !

M. de Lovedy paraissait aussi affligé que personne de cette lugubre aventure.

– Voilà un grand malheur, dit-il, et il faudra indemniser la famille de Noël, s’il en a une. Ainsi donc, Louise, poursuivit-il, c’était pour vous annoncer la disparition des cinq cent mille francs que Perrin est venu hier ? Il importe, en effet, qu’on sache bien où’a passé cette somme. J’y tiens moi-

même beaucoup, quoique je possède une quittance en règle signée de feu mon beau-frère ; je ne saurais oublier que je lui ai remis, de la main à la main, cinq cents beaux billets de banque, et certainement ces fonds étaient dans la caisse particulière de Duhamel. Aussi, vais-je, avec votre permission, me rendre sur-le-champ à la ville pour m'informer de ce qu'ils sont devenus.

– Faites ce que vous voudrez, Lovedy, répliqua madame Duhamel avec accablement ; j'ai l'esprit bouleversé. Je ne pense plus qu'à ce pauvre jeune homme et aux braves gens qui l'assistaient !

– Très-bien, ma chère ; mais, par négligence ou par tout autre motif, vous perdriez cet argent que cela ne ressusciterait pas Noël et ses compagnons. Voilà pourquoi il importe que j'aille bien vite à Vauvray.

– Agissez pour le mieux, Lovedy. Et nous, rentrons, ma fille, ajouta-t-elle en s'adressant à Adrienne, si toutefois tu peux marcher jusqu'à la maison.

Adrienne se leva avec effort ; appuyée sur sa mère et la femme de chambre, elle se dirigea vers le château, tandis que le garçon jardinier courait porter l'ordre d'atteler le tilbury.

Les deux Lovedy venaient un peu en arrière, et le père dit au fils, en clignant des yeux :

– Je crois que tu n'es qu'un maladroit, Hector. Néanmoins, les choses tournent mieux que nous ne devions l'espérer.

– Vous trouvez, mon père ? reprit Hector d'un ton sombre ; pour moi, je suis piqué au jeu et cette rebelle Adrienne saura bientôt. Ah ça ! m'expliquerez-vous comment il se fait que Faquinette était ici tout à l'heure et a failli m'étrangler ?

Le banquier eut un léger tressaillement ; mais il répliqua d'un ton d'indifférence :

– Tiens ! vraiment ?... Cette malheureuse folle entre partout, et on la rencontre partout où elle n'a que faire. Sans doute elle sera venue par le parc.

– Elle semblait être ici pour quelqu'un ou pour quelque chose, et elle m'a tenu des propos si singuliers.

– Bah ! au diable Faquinette. j'ai bien d'autres soucis !

Peu d'instants plus tard, le banquier partait dans le tilbury, qu'il conduisait lui-même, et se rendait à la ville. Malgré la confiance qu'il avait affectée devant son fils, il était profondément inquiet et on eût dit qu'il s'efforçait, chemin faisant, de résoudre quelque problème du plus haut intérêt pour lui.

X

LES RECHERCHES

M. de Lovedy, après avoir laissé sa voiture dans une auberge de Vauvray où il s'arrêtait quelquefois, se rendit chez le notaire Perrin, pour prendre des renseignements indispensables. En entrant dans l'étude, il eût pu juger que, non-seulement le patron était absent, mais encore n'était pas attendu de sitôt, car le maître clerc fumait une belle pipe turque, ses deux subordonnés faisaient un cent de piquet, et un petit clerc, à longues oreilles, jouait au volant. Tout ce monde néanmoins, à la vue du banquier, fut rappelé bien vite au sentiment du décorum ; cartes, pipe, volant, disparurent comme par magie, et le maître clerc s'empessa de venir au devant du visiteur.

Ces infractions graves à la discipline de l'étude étaient restées inaperçues pour M. de Lovedy, que ses intérêts personnels préoccupaient suffisamment. Il demanda M. Perrin, et alors il apprit que le notaire, parti depuis la veille, était retenu dans une bourgade voisine auprès d'un riche malade, qui avait exprimé le désir de faire son testament, mais qui, en ce moment, était en proie à une fièvre violente. On attendait de minute en minute que cette fièvre tombât, afin que le moribond pût exprimer ses dernières volontés, et toute une famille, intéressée au résultat, gardait à vue

le notaire pour l'empêcher de bouger. On pensait donc que maître Perrin ne serait pas de retour avant le soir, ou même avant la nuit suivante.

Cette absence, au fond, était loin de déplaire à M. de Lovedy ; cependant il témoigna une extrême contrariété.

– Quel fâcheux contre-temps ! dit-il ; j'étais chargé par ma belle-sœur de m'entendre avec le notaire, au sujet de ces malheureux qui ont péri dans les ruines de la maison incendiée.

– Péri ! répéta le maître clerc avec étonnement ; je ne sache pas que personne ait péri.

– Certainement non, répliqua un autre ; des trois hommes qui se trouvaient là, l'un est grièvement blessé et l'on a des inquiétudes pour sa vie ; mais l'autre n'a reçu que des contusions, et le troisième paraît être sain et sauf.

– Je crois bien ! s'écria le petit clerc avec effronterie ; le troisième, c'est le cantonnier Grivet. et ce matin, quand j'ai voulu entrer à la forge pour voir, il m'a administré des calottes.

Un rire peu sympathique accueillit ces doléances.

Le banquier, en apprenant un état de choses si différent de ce qu'on lui avait annoncé, réussit à dissimuler sa déconvenue.

– Allons ! tant mieux, reprit-il ; nous avons été trompés par de fausses nouvelles, puisque le mal n'est pas aussi grand qu'on l'avait dit. Quelqu'un de vous, messieurs, pourrait-il m'apprendre ce qu'est devenue la somme renfermée dans le coffre-fort de feu mon beau-frère ?

On se regarda avec étonnement.

– Nous ne savons rien, répondit le maître clerc ; de quelle somme s'agit-il ?

– Mais, répliqua Lovedy, en enflant sa voix, des cinq cent mille francs que j'ai soldés à Duhamel, peu de temps avant sa mort, pour prix de la terre de Bligny. Puisque cette somme n'a pas été remise à votre patron, elle était certainement dans le coffre si bien caché ; et je n'entends pas. ma belle-sœur et ma nièce n'entendent pas. qu'elle soit perdue.

Ces dernières paroles étaient prononcées d'un ton presque menaçant. Les clercs continuaient de se regarder en silence ; le principal répliqua :

– Encore une fois, monsieur, nous ne savons rien de tout ceci et je doute que M. Perrin en sache davantage.

– Il suffit, messieurs ; je vais donc m’informer au sujet de ce coffre, dont on a voulu s’emparer nuitamment, dans des circonstances si extraordinaires, et cela malgré la défense formelle de votre patron. Je repasserai dans la journée et, si M. Perrin est rentré, j’espère qu’il voudra bien me prêter son concours. Nous ne devons pas souffrir qu’une somme aussi considérable devienne peut-être la proie des malhonnêtes gens.

Il salua d’un air grave et se retira.

Il n’était ni aussi tranquille ni aussi ferme qu’il voulait le paraître. Dans la rue, il respira avec effort, et les plis de son front se creusèrent.

Le coup qu’il venait de recevoir semblait être des plus rudes, et, bien qu’il crût avoir trouvé un moyen de se soustraire à certaines éventualités, il ne manquait pas de motifs d’alarme.

Il se dirigea vers la maison Duhamel, et, en passant sur la promenade, il regarda furtivement l’endroit où s’élevait, la veille au soir encore, la baraque des saltimbanques. Cette baraque n’y était plus, ainsi que la grande voiture qui lui servait d’annexe, l’Hercule et sa troupe ayant décampé depuis le matin.

Cette circonstance sembla rendre quelque énergie au banquier ; il fit un petit signe de tête et sourit. Puis, continuant sa route vers la maison, il alla sonner à la grille.

Le jardinier accourut, et, tout en ouvrant la porte de fer, il dit au visiteur d’un ton lamentable :

– Ah ! mon respectable monsieur, je devine ce qui vous amène. Vous connaissez l’histoire ? Quelle affliction. bon Dieu ! Les malheurs à présent tombent ici quatre à quatre.

Tout en se lamentant, il avait introduit M. de Lovedy dans la cour.

– Enfin, Joseph, demanda le banquier, qu’est-il arrivé ?

– Quoi ! vous ne savez pas. je croyais que vous étiez au courant.

Et Joseph raconta comment, la veille, sur les dix heures du soir, il venait de se coucher, quand M. Noël et deux autres hommes, chargés de cordages et d’outils, s’étaient présentés, annonçant qu’ils avaient reçu du notaire Perrin l’ordre de faire des recherches dans les ruines.

– Vous n’eussiez pas dû les laisser entrer, interrompit sévèrement M. de Lovedy ; vous auriez dû d’abord en référer à madame Duhamel. D’ailleurs, ils ne disaient pas vrai ; je me souviens, au contraire, que M. Perrin a défendu expressément à M. Noël de toucher à quoi que ce soit ici.

– C’est possible, monsieur, répliqua le jardinier avec confusion, mais je ne pouvais savoir. M. Noël avait la confiance de défunt notre maître, et puis il y a la chose d’avoir retiré les dames du milieu du feu l’autre nuit. Je ne me défiais pas, vous sentez bien ! Je les laissai donc passer et j’allai me remettre au lit, car je tombais de fatigue. Je fus éveillé par un bruit sourd ; en eût dit d’une grosse charrette roulant sur les pavés ou même d’un coup de tonnerre. Ne sachant de quoi il tournait, je ne me pressais pas de me lever ; mais on frappa à la porte de ma loge et on m’appela d’une voix plaintive. C’était le cantonnier Grivet, les habits déchirés et pleins de poussière, le visage couvert de sang. Il me dit que M. Noël et l’autre, qu’on appelle le taupier, venaient d’être écrasés par un écroulement de la muraille et qu’ils étaient encore enfouis sous les décombres. Je fus bien vite prêt, comme vous pensez ; on courut chercher les voisins, on alluma des lumières, puis nous entrâmes tous ensemble. Seigneur Dieu ! quel spectacle !... Les pauvres malheureux étaient presque ensevelis sous les matériaux, et nous eûmes grand’peine à les dégager. Ils étaient pâles, sans mouvement ; on pouvait les croire morts. Heureusement, il se trouvait plus de mortier et de plâtras que de pierres dans cet éboulement, et, quoiqu’ils eussent les os brisés, il paraît qu’on conserve l’espoir de les sauver.

– Et qu’en fit-on alors ?

– On les plaça sur des brancards et on voulut les porter à l’hôpital de la ville ; mais M. Noël, qui avait un peu repris connaissance, commanda qu’on le portât chez lui, avec son compagnon, et il fallut bien céder à son désir.

– C’est bon ; je les verrai tout à l’heure. Et sait-on s’ils ont découvert quelque chose ?

– Ils ont trouvé un coffre de fer ; seulement le coffre était vide.

– Et l’on est sûr, bien sûr, Joseph, que ces gens n’ont rien emporté d’ici ?

– Eux, monsieur ! Sainte Vierge ! Qu’auraient-ils emporté ? Puisque je vous dis qu’ils étaient en capilotade !

– Celui que vous appelez Grivet est pourtant resté valide ?

– Ce n'est pas faute d'avoir reçu, lui aussi, de vilains atouts. Mais, si vous aviez vu son désespoir quand il a cru que ses amis, surtout M. Noël, étaient morts !... Il pleurait, il s'arrachait les cheveux. C'était à fendre l'âme !

– Et à quelle cause attribue-t-on la catastrophe ?

– Pour ça, monsieur, je l'ignore. J'ai bien entendu Grivet dire qu'il y avait quelqu'un dans le jardin, qu'on avait coupé la corde, ce qui avait déterminé la chute de la muraille ; mais ce sont des idées, voyez-vous. On n'a pu sauter par-dessus les clôtures, comme je m'en suis assuré ce matin. Quant à entrer par la grille, je jure que je n'ai ouvert à personne qu'à Noël et à ses amis.

– C'est bien, et, si l'on exprimait des doutes à cet égard, il faudra soutenir votre affirmation. Je vais examiner moi-même le théâtre de l'accident.

– Miséricorde ! monsieur, vous aventurer au milieu de ces murs qu'un souffle suffirait pour renverser ! Moi, je n'ose m'en approcher de plus de vingt pas.

– Je ne vous demande point de m'accompagner, Joseph ; un grave intérêt me pousse, mais je prétends n'exposer que ma personne. Restez ici, j'irai seul.

– Il ne faut pas croire pourtant que je tiennne trop à ma peau, et, si vous êtes décidé, je vais.

– Restez, vous dis-je ; vous ne devez pas risquer votre vie sans utilité. Restez, je vous l'ordonne.

Peut-être cette injonction n'était-elle nullement désagréable au bonhomme, car il n'insista pas.

Lovedy se rendit d'abord dans le jardin. Un tronçon du câble était encore enroulé autour d'un charme, et on voyait, d'une façon distincte, qu'il avait été coupé avec un instrument tranchant, tel, par exemple, qu'un couteau de poche. Le banquier s'empessa d'en effiloquer les torons, pour faire croire que la rupture était naturelle ; puis, après s'être assuré d'un coup d'œil que le sable des allées environnantes ne conservait aucune empreinte de pas, il pénétra dans le bâtiment incendié.

Les choses se trouvaient dans le même état qu'au moment du désastre ; seulement la lumière entraît à flots par la large brèche ouverte la nuit

précédente. Cette brèche ne s'était pas formée exactement à la place où la corde à nœuds était suspendue, mais un peu de côté, si bien que les malheureux travailleurs avaient été roulés obliquement par l'avalanche de matériaux. Ainsi s'expliquait qu'ils n'eussent pas été broyés du choc.

Du reste, comme nous l'avons dit, tous les détails de la catastrophe récente demeuraient visibles. On apercevait en haut le coffre-fort, dont le battant brisé laissait voir l'intérieur vide. Au ras du sol, par-dessus les débris carbonisés, on distinguait, à sa couleur blanche, l'amas des décombres tombés en dernier lieu, et, parmi ces décombres, la corde à nœuds, l'appareil de courroies et de crochets employés par Noël dans son ascension ; enfin çà et là les outils dont le mécanicien avait fait usage pour ouvrir la caisse de fer.

En toute autre circonstance, M. de Lovedy eût hésité à s'engager au milieu de ces constructions ébranlées, où l'on courait réellement le risque de la vie. Mais dominé par des considérations supérieures, il se mit à fouiller dans les pierres et les platras.

Il dégagea l'autre bout de la corde à nœuds, auquel il fit subir la même opération qu'au tronçon resté dans le jardin ; puis la lanterne, qui avait été brisée et aplatie, et les divers ustensiles apportés par Noël. Cependant, il ne trouvait pas sans doute ce qu'il cherchait, car il poursuivait son travail avec une ardeur fébrile.

La fatigue l'obligea bientôt de s'arrêter ; il se redressa hors d'haleine et murmura, en essuyant son visage baigné de sueur :

– Que peut être devenu le portefeuille ? Il doit être ici. Cherchons encore.

Et il se remit à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle.

Toutefois, il finit par se convaincre que tant d'efforts étaient en pure perte. Il avait déplacé tout l'amas des décombres sans rien trouver, et, à moins que le portefeuille n'eût glissé dans les nombreuses crevasses du sol, il n'était pas dans les débris.

– Morbleu ! reprit le banquier, est-ce que ce maudit Noël l'aurait gardé ? En ce cas, ce que je désire tant cacher ne tarderait pas à être découvert. Mais non, ajouta-t-il aussitôt, ces gens étaient trop maltraités et la catastrophe a été trop subite, pour qu'ils aient songé à conserver un objet de si peu de valeur à leurs yeux !

Il demeura un instant absorbé dans ses réflexions. Tout à coup il se releva :

– Allons ! reprit-il, il faut dire comme Danton : « De l’audace, de l’audace, toujours de l’audace ! » Je ne me tiens pas encore pour battu.

Il s’assura que ses mains et ses vêtements ne conservaient aucune marque du travail auquel il venait de se livrer, et retourna dans la cour où Joseph l’attendait. Il dit au jardinier que le danger imminent d’être écrasé le décidait à se retirer. Puis, sans écouter les bavardages du bonhomme, il sortit et se dirigea vers la demeure de Noël Letellier.

XI

LES BLESSÉS

En approchant de la maison de Noël, M. de Lovedy remarqua qu'elle était le centre d'une certaine agitation. Un groupe s'était formé devant la porte et on y parlait avec vivacité. Ce groupe se renouvelait sans cesse et paraissait se composer de gens de la ville, qui venaient demander des détails sur les événements de la nuit précédente.

M. de Lovedy, de son côté, sentait de plus en plus le besoin de savoir avec précision sur quel terrain il allait s'engager. Il cherchait du regard qui pourrait lui fournir certaines indications, quand se détacha du groupe des causeurs et s'avança vers lui une personne fort capable de le satisfaire.

C'était un homme de grande taille, à belle prestance, à grosse moustache d'une blancheur de neige, dont-la tournure conservait quelque chose de militaire. Il était décoré de la Légion d'honneur et dissimulait, sous son ample redingote, une trousse volumineuse qui semblait contenir des instruments de chirurgie. Il s'appelait le docteur Bouillet, et, après avoir été longtemps médecin militaire, il vivait de sa pension de retraite à Vauvray, où il pratiquait encore, par humanité, la médecine et la chirurgie.

Le banquier l'avait rencontré souvent dans les réunions du pays et il l'aborda.

– Parbleu ! monsieur le docteur, dit-il, j'espère que vous allez me rassurer au sujet de ces pauvres gens qui, la nuit dernière, se sont blessés dans la maison de ma belle-sœur. Vous venez de les voir, sans doute ?

– Il est vrai, monsieur, et voilà plusieurs heures consécutives que je leur donne des soins. Deux fractures de membres et une luxation d'épaule à réduire, sans compter de nombreuses contusions à panser. Jugez donc !... Enfin, ma tâche est terminée pour le moment, et je vais prendre quelque repos.

– Vous l'avez bien gagné, mon cher docteur. Ah ! çà, Noël Letellier, le brave garçon qui, l'autre nuit, a rendu un si grand service à ma belle-sœur et à ma nièce, a-t-il été gravement atteint ?

– Grâce au ciel, non. C'était lui qui avait une épaule luxée ; mais vous sentez bien, ajouta le docteur en baissant modestement les yeux, qu'une opération de cette nature ne pouvait m'arrêter longtemps ; l'épaule est remise, et bien remise, je crois, quoique le malade ait beaucoup souffert. Heureusement, il jouit d'une constitution robuste et, dans peu de jours, s'il le veut, il pourra reprendre ses occupations.

M. de Lovedy exprima par une grimace le plaisir que lui causait ce résultat.

– Et les autres ? demanda-t-il.

– Le cantonnier s'en est tiré avec quelques ecchymoses. Mais le preneur de taupes a un bras et une jambe cassés, sans compter certaines lésions internes, car il crache du sang. De plus, ce pauvre diable est d'une complexion frêle et malade ; aussi, quant à celui-là. hum ! je ne peux répondre de rien.

– Ah ! s'écria le banquier avec entraînement, il eût mieux valu que ce fût Noël qui.

Il s'arrêta. Le docteur le regarda avec surprise :

– Que voulez-vous dire ?

– Vous assurez que Noël a une constitution de fer ; il eût mieux supporté que l'autre ces terribles assauts.

– C’est juste. Mais pardon ! j’ai hâte de rentrer. Vous allez sans doute chez mes malades ? Je vous recommande de ne pas les faire trop parler. Deux d’entre eux, du reste, ne sont guère en état de répondre.

– Il s’agit d’une simple visite d’amitié, docteur. Allons ! adieu ; continuez à prendre grand soin de ces pauvres gens,

Et comme il s’éloignait, après avoir salué le chirurgien d’une manière très-amicale, il dit entre ses dents :

– Que le diable les emporte, et toi aussi, vieux charcutier de chair humaine !

Un compagnon forgeron et un apprenti, qui travaillaient chez Noël, se tenaient dans l’atelier du rez-de-chaussée et ne permettaient à aucun visiteur de monter au premier étage où l’on avait transporté les blessés. Néanmoins M. de Lovedy était un homme trop considérable, pour qu’on osât lui appliquer la loi commune ; on le laissa donc passer sans conteste, et il s’empressa de gagner l’appartement de Noël.

Dans la première pièce se trouvaient plusieurs personnes : d’abord Grivet, assis sur un siège, la tête entortillée de linges, et tout honteux en apparence de son inaction ; puis une jeune fille, d’un extérieur doux et modeste, qui était la fille aînée du cantonnier et qui aidait la Brandin à préparer les médicaments. Dans la seconde chambre, par la porte restée ouverte, on apercevait deux lits, dont un avait été dressé à la hâte. Celui là était occupé par Noël, qui éprouvait une somnolence malade à la suite de l’opération chirurgicale. Il ne faisait aucun mouvement, et sa pâleur excessive ressortait sous son collier de barbe noire et soyeuse. Dans l’autre lit, au contraire, le lit d’honneur, reposait, d’après le vœu exprès de Noël, le malheureux Jean Reboux, le plus maltraité des trois amis. Le taupier ne paraissait pas se douter de la distinction dont il était l’objet ; enveloppé de bandes et d’éclisses, livide, les traits décomposés, il avait par moments une espèce de râle qui appelait sur ses lèvres quelques gouttes de sang. Auprès de son chevet, une bonne vieille femme pleurait tout bas, mais elle soignait le malade avec amour et lui adressait par intervalles une parole affectueuse ; c’était sa mère.

M. de Lovedy entra, la tête haute et le sourire à la bouche, au milieu de cette scène de souffrance. Grivet, si accablé tout à l’heure, se leva

brusquement et lui jeta un regard sombre ; la Brandin, qui était en train de battre un cataplasme, en retira une cuillerée toute fumante qu'elle balançait comme si elle voulait la lancer au visage du visiteur. La petite Grivet elle-même se rapprocha de son père, et on eût dit qu'elle devinait dans le nouveau venu un mortel ennemi.

Le banquier ne parut pas remarquer l'hostilité de cet accueil. Il dit de sa voix la plus douce :

– Bonjour, tout le monde. Eh bien ! encore des malheurs par ici ? Cela nous afflige beaucoup, mes parentes et moi. Vous, du moins, l'ami, poursuivit-il en s'adressant au cantonnier, vous êtes hors d'affaire ?

– Ce n'est pas la faute des gredins qui nous ont mis dans l'embarras, répliqua Grivet.

M. de Lovedy ne put retenir un mouvement de surprise, peut-être d'effroi.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il ; attribuez-vous à la malveillance l'accident qui vous est arrivé ?

– C'est bon. Tout cela se saura plus tard. Il y a un bon Dieu au ciel ; tel se croit bien fort et bien caché. Mais, si vous comptez voir M. Noël et Jean, pas moyen pour le quart d'heure.

– Oui, on n'entre pas, ajouta la Brandin en battant son cataplasme avec une espèce de fureur et en allant se placer devant la porte de la seconde chambre.

– Le médecin l'a défendu, murmura la petite Grivet ; cela pourrait faire du mal à M. Noël.

– Allons ! allons ! reprit le banquier, qui redoubla d'inflexions mielleuses et caressantes, je n'ai pas l'intention d'entrer malgré vous. Cependant, ajouta-t-il en haussant le ton, j'aurais voulu rapporter à ma belle-sœur et à ma nièce, qui m'envoient, des nouvelles certaines de ce bon Noël.

– Plus bas, nom de nom ! gronda Grivet.

– Plus bas donc ! répéta la Brandin.

Ces avertissements venaient trop tard. On entendit craquer le lit de camp dans la pièce voisine et une voix faible commanda de laisser entrer M. de Lovedy.

– C'est M. Noël, dit la petite Grivet ; sainte Vierge ! le voilà éveillé.

– Venez donc, puisqu’il le faut, reprit le cantonnier avec colère.

Et il accompagna le banquier dans la seconde pièce, pendant que la femme de ménage faisait un geste de rage impuissante.

La présence de Lovedy ne parut nullement attirer l’attention de Jean Reboux et de sa mère ; Jean avait le délire et la vieille était écrasée de désespoir. Noël voulut se retourner, mais une affreuse douleur qu’il ressentit à l’épaule l’obligea de demeurer immobile. Ses yeux noirs étaient démesurément agrandis par la souffrance, et, il les attacha sur Lovedy avec une fixité, une constance qui lui causèrent un véritable malaise.

Néanmoins, le banquier dit d’un ton amical :

– Combien je regrette, mon cher monsieur Noël, de vous trouver dans ce triste état, ainsi que votre compagnon ! Je n’ai même pas le courage de vous rappeler que c’est par votre faute, car hier, le notaire Perrin et moi, nous étions énergiquement opposés à cette audacieuse entreprise. Pour des motifs que j’ignore, vous avez cru devoir, au milieu de la nuit et sans précautions suffisantes. Toujours est-il que ce matin, quand la fâcheuse nouvelle est parvenue au château, ces dames en ont été bien affligées.

Jusqu’à ce moment, les traits de Noël avaient exprimé la défiance, presque la menace. Tout à coup cette expression changea et il demanda naïvement, comme s’il oubliait à qui il parlait :

– Ces dames !... Quoi ! mademoiselle Adrienne aussi ?

Le banquier fit un haut-le-corps.

– Pourquoi non ? dit-il ; l’indifférence de ma nièce et de sa mère en cas pareil ne serait-elle pas de l’ingratitude ?

Les paupières de Noël s’abaissèrent sur ses yeux, et il parut réfléchir. M. de Lovedy continua :

– Le docteur Bouillet, que je viens de rencontrer à votre porte, m’a donné l’espoir que bientôt vous seriez tous guéris, ce que je désire avec ardeur. Mais, en attendant, les frais de votre maladie doivent être à la charge de ceux que vous avez voulu servir, et on désire que vous ne manquiez de rien.

En même temps, il tira de sa poche un porte-monnaie qui paraissait bourré de billets de banque. Noël agita vivement son bras valide.

– De l’argent ! s’écria-t-il ; je n’en accepte de personne. D’ailleurs, je n’en ai pas besoin, et mes amis n’en auront pas besoin non plus, tant que

j'en aurai. Mon cher Grivet, ajouta-t-il en s'adressant au cantonnier, prenez à ce clou la clef de la commode ; vous trouverez, dans le premier tiroir quelques centaines de francs qui constituent mes économies. Vous y puiserez à discrétion, tant pour vous et pour votre famille que pour Jean et pour sa mère. Nos maux sont en commun, nos ressources doivent être communes.

– Suffit, monsieur Noël, répliqua le cantonnier ; moi aussi, je possède quelques économies et Pierrette, ma fille, les a apportées. Ni vous, ni moi, ni Jean, nous ne serons dans la nécessité de recourir à des étrangers.

M. de Lovedy ne se montra pas offensé de ce refus qu'il prévoyait peut-être.

– Mon. intention était bonne, reprit-il ; mais puisque vous êtes si fiers et puisque vous avez des ressources qu'on ne vous soupçonnait pas, je n'ose insister. Toutefois, avant de retourner à Bligny, vous me permettrez bien de vous adresser une question extrêmement importante : Qu'avez-vous trouvé dans le coffre-fort ?

Noël et Grivet se regardèrent.

– Rien, dit enfin Noël.

– Rien, répéta le cantonnier.

– Voilà qui est surprenant ; comment croire que ce coffre, auquel personne n'avait touché depuis la mort de mon beau-frère, pouvait être vide ? Plusieurs personnes, notamment le notaire Perrin et moi-même, pensaient que- cette cachette devait contenir une somme considérable, cinq cent mille francs que j'avais payés à Duhamel, peu de temps avant sa mort.

Noël, malgré son accablement, sembla comprendre la gravité du cas.

– En effet, reprit-il, le notaire m'avait parlé de cette possibilité.

– Ah ! vous la connaissiez, et elle ne vous a pas empêché de venir, la nuit, avec vos amis, à l'insu de tout le monde.

– Monsieur, interrompit Noël sèchement, je ferai connaître en temps et lieu les motifs qui nous ont déterminés à risquer notre vie. Tout ce que je puis vous dire à cette heure, c'est que la caisse ne renfermait pas d'argent.

– Ainsi vous persistez à soutenir qu'elle était vide ?

– Pas tout à fait ; j'y ai trouvé un portefeuille, qui m'a paru renfermer des papiers insignifiants.

– Et que savez-vous s'ils étaient insignifiants ? demanda le banquier avec vivacité ; ce pouvait être un bon du Trésor, un chèque sur la Banque. Enfin ce portefeuille où est-il ? Qu'en avez-vous fait ? Quelle que soit sa valeur, il appartient à mes parentes, et mon devoir est d'en exiger sur-le-champ la restitution.

Noël et Grivet manifestèrent un très-grand embarras.

– En vérité, monsieur, reprit Noël, je ne sais ce que ce portefeuille est devenu. Pendant que j'étais en train de l'examiner, la catastrophe est arrivée ; la corde qui me soutenait s'est rompue. ou a été coupée par une main criminelle. je ne sais lequel des deux. J'ai lâché tout ce que j'avais à la main, et le portefeuille est resté sans doute dans les démolitions.

– On ne l'y a pourtant pas retrouvé, répliqua M. de Lovedy ; quelqu'un de vos camarades aura dû le ramasser. ce pauvre garçon peut-être ?

Et il s'approcha du taupier, qui faisait entendre des gémissements plaintifs et prononçait des paroles inarticulées.

– Il ne vous comprend pas. Il délire ! murmura la vieille Reboux.

– Allons ! laissez-le en paix, dit le cantonnier avec rudesse ; il n'a rien à vous, non plus que nous autres. Si un objet quelconque a été dérobé la nuit dernière dans la Grande Maison, adressez-vous à cet Hercule, à ce saltimbanque, que.

Un signe de Noël l'interrompit.

– De qui parlez-vous, mon cher ? demanda Lovedy avec une tranquillité forcée.

– De personne. Suffit !... Croyez alors, si ce portefeuille n'y est plus, que le diable l'a emporté !

– Que ce soit le diable ou non, répliqua le banquier sévèrement, il faudra qu'il se retrouve, car dans une affaire de cette importance. Mais, poursuivit-il en reprenant son ton doux, le moment n'est pas favorable pour vous questionner. Songez à vous guérir. Seulement, vous ne devriez pas être surpris que je fasse diligence pour recouvrer une forte somme appartenant à ma belle-sœur et à ma nièce. Vous, monsieur Noël, qui avez montré pour elles un si beau dévouement, vous m'approuverez sans aucun doute ?

– Si cette somme était réellement dans le coffre, répliqua Noël, elle ne saurait être perdue.

M. de Lovedy se disposait à sortir, quand le taupier balbutia péniblement :

– M. Noël est le roi des braves garçons. Grivet est fonctionnaire public. Mais moi j'ai « du nez. » Du nez. à cinq sous pièce.

Un gémissement de sa mère lui imposa silence et le banquier se retira.

Personne ne bougea pour l'accompagner, et, dans la première pièce, comme sous le vestibule, il ne rencontra que des regards malveillants. Il ne s'en inquiéta guère et, tout en s'éloignant à grands pas, il murmurait :

– Peu m'importe l'opinion de ces gens de rien !... Mais qu'a voulu dire l'autre en parlant de l'Hercule ? Est-ce qu'on se douterait. Ces hommes avaient un air mystérieux. Bah ! le portefeuille est bien perdu et c'est là le principal. En avant donc ! et, comme dirait le forgeron Noël : « Battons le fer pendant qu'il est chaud ! »

Il se dirigea alors vers l'hôtel de ville où le juge d'instruction continuait son enquête.

XI

LA PLAINTÉ.

M. de Lovedy, en arrivant au modeste édifice qu'on appelait « l'hôtel de ville, » de Vauvray, pénétra dans une salle d'attente. Là, plusieurs personnes, qui semblaient avoir été appelées en témoignage, attendaient leur tour de paraître devant le juge. Il remit sa carte à une espèce d'huissier qui, après une minute d'absence, rentra et fit signe au banquier de le suivre.

Il n'y avait dans la salle d'audience que le juge d'instruction, le maire et un greffier. Devant le bureau, se tenait debout une femme, que Lovedy ne remarqua pas d'abord et qui subissait en ce moment un interrogatoire.

Les magistrats se levèrent poliment, et le maire vint lui toucher la main. Le juge lui indiqua un fauteuil et dit :

– Permettez-moi d'en finir avec ce témoin, monsieur ; je suis à vous tout à l'heure.

Le banquier s'inclina et s'assit en souriant.

Alors seulement il reconnut la femme qu'on était en train d'interroger, et le sourire se glaça sur ses lèvres. Cette femme était Faquinette.

Elle-même parut le reconnaître ; elle fit une révérence ironique et partit d'un éclat de rire. Cependant elle ne lui parla pas et s'empressa de se

retourner vers le juge.

Il fut heureux pour Lovedy que l'attention ne se portât pas sur lui, car son trouble était visible ; mais, avec cette force de volonté dont il avait déjà fait preuve, il ne tarda pas à recouvrer une sérénité apparente et écouta les questions qu'on adressait à la folle.

– Thérèse Faquin, dit le juge d'un ton caressant en donnant à Faquinette son nom véritable, vous êtes, à ce qu'on assure, une fille honnête et pieuse, malgré la faute que vous avez commise autrefois et que vous avez cruellement expiée. Souvenez-vous donc qu'il ne faut pas mentir à la justice, qu'il faut exposer en toute sincérité ce qui est à votre connaissance.

– Je n'ai jamais manqué d'assister à la messe le dimanche, répliqua la folle en se redressant avec orgueil ; à la vérité, quand j'entre à l'église, les autres femmes ont l'air de se moquer de ma toilette ; mais je suis vêtue comme tout le monde.

Et elle se regarda avec complaisance ; or, ce jour-là, elle avait disséminé sur sa personne autant de petits rubans verts, écarlates et jaunes qu'elle en pouvait porter.

– Eh ! bien donc, poursuivit le juge, savez-vous quelque chose au sujet des incendies ?

Faquinette parut étonnée ; elle attacha ses yeux sur le magistrat, puis elle partit encore d'un éclat de rire.

– Est-il amusant ce monsieur noir ? dit-elle avec un accent de commisération ironique ; comment saurais-je quelque chose ?

– Vous menez, dit-on, une existence assez vagabonde, et vous avez pu apprendre certaines circonstances dont la justice désire être informée. Vous devez, comme tous les honnêtes gens, ressentir de l'indignation contre l'auteur de ces abominables forfaits. Voyons ! soyez franche. le connaissiez-vous, par hasard ?

La folle prit un air fin.

– Peut-être bien ! répliqua-t-elle, en clignant les yeux.

– Nommez-le-moi, reprit le juge d'un ton de plus en plus insinuant ; il faut me le nommer, ma bonne fille.

– Alors, écoutez. C’est M. Noël. ce beau garçon qui fait un doigt de cour à toutes les femmes. à moi, comme aux autres.

Le juge fronça le sourcil.

– Thérèse Faquin, reprit-il sévèrement, comprenez-vous si mal votre situation présente ?

– Vous ne me croyez pas ? reprit la folle ; songez donc. M. Noël est l’officier des pompiers, n’est-ce pas ? et, quand il y a le feu, il arrive avec ses hommes. Aussi est-ce M. Noël par-ci. M. Noël par-là. sans compter qu’il porte les dames dans ses bras et que toutes deviennent amoureuses de lui.

– Taisez-vous. J’avais compté sur votre bon sens et vous ne répondez que par des sottises.

– Allons ! allons ! ne vous fâchez pas et je vous dirai la vraie vérité.

– Dites-la donc. Qui, selon vous, serait le coupable ?

– C’est. c’est M. le curé de Vauvray, un grand vieux, qui donne des sous aux pauvres et qui a des cheveux blancs. Bon ! voilà encore que vous ne me croyez pas !... Mais le curé a dit en chaire que « ceux qui ont l’enfer dans ce monde vont, tout droit au ciel avec les petits anges, après leur mort. » Comprenez bien : l’enfer dans ce monde c’est un incendie ; et, quand on a été brûlé dans un incendie, on est un saint. Alors c’est M. le curé qui pour gagner des âmes à Dieu.

– Assez, interrompit le juge avec découragement.

– Ma foi ! si vous ne voulez pas qu’on vous explique.

Et Faquinette prit un air boudeur.

– Il n’y a rien à tirer de cette femme, reprit le magistrat à demi-voix en s’adressant à ceux qui l’entouraient ; cependant elle conserve, au milieu de ses divagations, une expression de malice sournoise, qui me met en défiance.

– Je vous l’ai dit, monsieur, répliqua le maire de même, Faquinette est bien réellement folle.

– Et s’il m’était permis d’apporter mon témoignage, dit M. de Lovedy en se penchant vers le juge, j’ajouterais que sa folie est tout à fait inoffensive. C’est, j’imagine, un cas de monomanie religieuse, mélangée de monomanie

coquette. ce qui, ajouta-t-il en souriant, s'allie fort bien dans certaines têtes féminines.

– Vous connaissez Faquinette, monsieur ? demanda le juge d'instruction.

– Mon Dieu ! comme tout le monde ici ; elle se multiplie sous les pas ; elle se mêle à tout, cause avec tous ceux qu'elle rencontre. Mais il n'est jamais venu à l'esprit de personne qu'elle puisse être dangereuse, et, le fût-elle, elle ne saurait être responsable de ses actes.

Pendant cette conversation, Faquinette ricanait, regardait à droite et à gauche, chiffonnait ses rubans ; néanmoins elle semblait éprouver un certain malaise et ne se montrait rien moins qu'indifférente à l'examen dont elle était l'objet.

Le magistrat avait trop d'expérience pour ne pas remarquer ces particularités.

– Il est des folies bizarres, reprit-il, et la dissimulation se combine à merveille avec certaines maladies mentales. J'ai beau faire, cette pauvre créature me donne à penser. Je vais essayer d'un autre moyen.

Et, s'adressant à la folle, il lui demanda brusquement :

– Thérèse Faquin, vous aviez autrefois un charmant enfant ; qu'est-il devenu ?

Le juge fut effrayé lui-même de l'effet que produisit sa question. Les traits de Faquinette se contractèrent, ses yeux devinrent étincelants, et elle s'écria d'une voix discordante :

– Jacques ! mon cher petit Jacques !... ah ! oui, qu'il était beau !... Il avait des yeux bleus, puis des cheveux blonds qui frisaient tout seuls. Et j'en raffolais. Je me sauvai avec lui, parce que mon père avait juré de le tuer. Mais, à présent, Jacques est un ange, et il habite le ciel. Il redescend parfois, il me parle à l'oreille et me dit.

– Voilà la pauvre créature retombée dans ses extravagances ordinaires, interrompit M. de Lovedy avec vivacité. Sur ma foi ! si nous l'écoutons, nous allons en entendre de belles !... Et pourtant la communication que j'ai à vous faire, monsieur le juge, est de la nature la plus pressante.

– Patience ! monsieur, répliqua le magistrat sèchement ; vous aurez votre tour. Ainsi donc, Thérèse Faquin, votre fils mort vous apparaît quelquefois et il vous dit.

Faquinette se taisait et regardait fixement le banquier.

– Mais rien, répondit-elle enfin en riant, est-ce que, par hasard, les morts peuvent parler ?

– On l’a troublée, murmura le juge avec humeur, et elle est maintenant sur ses gardes. Tenez, ma bonne fille, poursuivit-il de son ton le plus persuasif, je m’intéresse à votre joli petit Jacques, moi, et je voudrais savoir comment vous l’avez perdu.

Cette fois Faquinette se mit à pleurer.

– Vous êtes un digne monsieur, reprit-elle ; ah ! c’est qu’il était si beau ! Mais, vous savez, il n’avait pas plus de deux ans quand la chose arriva. Nous étions pauvres, on l’appelait un « enfant de misère, » et tout le monde nous voulait du mal ; aussi allions-nous par pays et nous couchions dans les granges. Une nuit, je fus éveillée par une grande, grande lumière, oh ! quelle lumière !... j’en étais éblouie. Je cherchais Jacques qui devait être à côté de moi. Il n’y était plus, et, depuis ce temps, je ne l’ai plus revu jamais, jamais.

Les sanglots lui coupèrent la parole.

– Ainsi donc, demanda le juge ému de cette douleur, votre enfant a péri dans un incendie ?

Faquinette tressaillit et sa contenance changea. Essuyant ses yeux, elle reprit d’un ton décidé :

– Est-ce que je sais ? Il y avait une grande, grande lumière. voilà ! et Jacques est avec les anges.

Le juge ne put retenir encore un geste de désappointement.

– Du moins, Faquinette, reprit-il, pouvez-vous me nommer le lâche qui, après vous avoir rendue mère, vous a abandonnés, vous et votre enfant ?

La folle regarda successivement toutes les personnes présentes ; puis, partant d’un nouvel éclat de rire :

– Pour ça, mon bon monsieur, dit-elle, si on vous le demande, vous répondrez que vous n’en savez rien.

Évidemment cet interrogatoire ne pouvait aboutir à aucun résultat décisif. Le vrai et le faux se confondaient dans l’esprit de la malheureuse insensée ; cependant elle conservait toujours, dans ses extravagances, cet air de ruse et de malice qui avait frappé l’interrogateur.

– Allons ! reprit le juge, il faut renoncer pour aujourd’hui à obtenir quelque chose d’elle. Je reviendrai à la charge plus tard, et je ne désespère pas. Thérèse Faquin, vous pouvez vous retirer.

Faquinette, dont l’humeur remuante ne s’accommodait guère des trop longues séances, battit naïvement des mains pour exprimer sa joie ; puis, elle fit coup sur coup à chacun des assistants une révérence si profonde, que les bords de sa jupe, un peu courte et agrémentée de rubans omnicolores, vinrent toucher la terre. Toutefois, au moment de partir ou plutôt de se sauver, elle se campa devant M. de Lovedy et lui dit avec un accent singulier :

– Ai-je bien parlé, vous ?

– Parfaitement, Faquinette, répondit le banquier avec beaucoup d’aisance et comme s’il voulait flatter la fantaisie de la folle ; vous avez été un modèle de bon sens et de convenance.

Elle parut ravie de cet éloge, poussa encore un éclat de rire et s’enfuit, en bousculant tous ceux qui se trouvaient sur son passage.

– Cette femme semble vous connaître particulièrement ? dit le juge à Lovedy avec curiosité..

– Elle entre parfois au château en passant, et j’ai recommandé qu’on eût pour elle les égards dus à son infortune. Je lui parle avec bienveillance quand je la rencontre ; il n’en a pas fallu davantage pour me concilier ses bonnes grâces.

– Savez-vous quelque chose de son histoire ?

– Ce que tout le monde en sait. On assure que l’enfant, dont la perte a dérangé sa raison, lui a été dérobé par des bohémiens.

– Et moi, dit le maire, j’ai entendu dire qu’il avait péri dans l’incendie d’une ferme à Sartoville, il y a une dizaine d’années.

– Alors, il existe plusieurs versions différentes, répliqua Lovedy, et il est difficile de distinguer la vraie. Mais, pardon, monsieur le juge, ajouta-t-il, me permettez-vous de vous faire part de l’affaire délicate. très-délicate qui m’amène ?

– A vos ordres, monsieur.

– Dois-je me retirer ? demanda le maire.

– Au contraire, reprit le banquier avec empressement ; je serai heureux d’avoir votre avis sur le cas passablement embarrassant qui se présente.

Le maire s’inclina.

– Il ne s’agit donc pas, reprit le juge, des incendies sur lesquels une enquête est ouverte ?

– Pas tout à fait, mais d’un événement qui se rattache à l’incendie de la maison de ma belle-sœur. Sans doute, messieurs, vous avez entendu parler du fâcheux accident arrivé, la nuit dernière, dans les ruines de cette maison ?

– En effet, dit le magistrat ; mais, comme il n’y a qu’un malheur, tout au plus une imprudence et non un crime, la justice n’a pas à intervenir.

– C’est une question dont votre sagesse décidera, messieurs.

En même temps, Lovedy exposa comment une somme de cinq cent mille francs, payée par lui, avait disparu depuis la mort de son beau-frère, et comment, Noël Letellier ayant révélé tout récemment l’existence d’un coffre-fort secret dans la chambre de Duhamel, on était convaincu que ce coffre renfermait la somme en question. Il raconta ensuite comment Noël et ses compagnons, instruits de cette particularité, étaient venus secrètement la nuit, malgré les ordres du notaire Perrin et malgré ses ordres à lui-même, pour dégager le coffre et en forcer la serrure, d’où était résulté l’effroyable accident.

– Mais enfin qu’y avait-il dans ce coffre-fort ? demandèrent le juge et le maire presque en même temps.

– Rien. du moins à ce qu’ils prétendent. J’ai pourtant remis à Duhamel, je l’affirme, cinq liasses de billets de banque qui ne laissaient pas de faire un paquet assez volumineux. Tout ce que ces gens reconnaissent avoir trouvé est un portefeuille « contenant, disent-ils, quelques papiers insignifiants, » preuve certaine qu’ils l’ont ouvert.

– Et ce portefeuille, où est-il ?

– Noël et ses amis assurent qu’il a dû rester dans les décombres ; mais vainement l’ai-je cherché moi-même tout à l’heure avec le plus grand soin.

– Eh bien, monsieur de Lovedy, demanda le juge, que voulez-vous de moi ?

– Je viens, tant en mon nom qu’au nom de mes parentes, invoquer l’intervention de la justice pour nous faire recouvrer la somme perdue.

– Mais rien n’établit qu’elle fût dans le coffre. Voyons ! monsieur, accuseriez-vous Noël et ses amis de se l’être appropriée ?... J’ai vu récemment ce M. Noël Letellier ; il m’a paru un jeune homme doux, intelligent, bien élevé, tout à fait incapable d’une mauvaise action ; d’ailleurs, il m’est signalé pour de nombreux actes de courage et de dévouement. J’ai lieu de penser que ses compagnons sont également honnêtes.

– Et moi je l’affirme, dit le maire ; quant à Noël, M. de Lovedy, moins que personne, ne devrait oublier quel immense service il a rendu aux dames Duhamel.

– Je ne l’oublie pas, messieurs ; je ne doute pas que ce jeune homme et ses compagnons, sur lesquels il paraît exercer un empire absolu, ne soient fort estimables. Aussi suis-je allé les voir ce matin, et, craignant qu’ils n’eussent pas d’argent pour se faire soigner d’une manière convenable, j’ai mis ma bourse à leur disposition. Ce ne sont guère que des ouvriers, vivant au jour le jour de leur travail ; cependant ils ont repoussé mes offres avec une sorte de dédain, en se disant suffisamment pourvus. Je ne veux tirer de là aucune conclusion ; mais M. le juge a trop l’expérience des choses humaines pour ignorer que l’homme le plus honnête jusque-là peut subir, à un moment donné, d’irrésistibles entraînements.

– Enfin, monsieur, interrompt le magistrat impatienté de ces réticences, où voulez vous en venir ? Demandez-vous qu’on fasse des perquisitions chez Noël Letellier ?

– Dieu me garde de le demander !

– Si, en effet, Noël et ses amis ont retiré du coffre, soit des liasses de billets de banque, soit un portefeuille renfermant des titres, soit toute autre chose, que serait devenue leur trouvaille ? Ces malheureux grièvement blessés, ont été dans l’impossibilité absolue.

– C’est là ce qu’ils racontent ; mais si l’on voulait entrer dans le champ des suppositions plus ou moins hasardées. Ne se pourrait-il pas, par exemple, qu’un de ces hommes, pauvres et besoigneux, eût été tenté par l’énormité de la somme et qu’il eût caché, peut-être à l’insu des autres, dans

les ruines ou dans le vaste jardin de la propriété, ce que l'on venait de trouver en commun ?... Mon Dieu ! ces suppositions sont fausses sans doute, je le répète ; mais, en matière d'enquête judiciaire, une proposition ne saurait être traitée d'absurde sans avoir été vérifiée.

Le juge d'instruction réfléchit quelques secondes.

– Parlons nettement, monsieur, dit-il d'un ton brusque ; déposez-vous une plainte contre Noël Letellier et ses compagnons, qui auraient dérobé à la succession de votre beau-frère une somme de cinq cent mille francs ?

– Que le ciel m'en préserve ! Encore une fois, je crois Noël et ses amis de très-braves gens. Mais je dois à mes parentes de ne rien négliger pour les remettre en possession d'une somme qui est une partie considérable de leur fortune. Dans ce but, je fais à la justice une déclaration pure et simple, afin que la justice nous aide à atteindre ce résultat, voilà tout. Je ne veux pas, je ne dois pas aller plus loin.

Et il se leva, comme pour se retirer.

– Je reçois donc votre déclaration, répliqua le juge ; on avisera. on fera des recherches. et, s'il en est besoin, on interrogera les personnes que vous soupçonnez. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ? ajouta-t-il en se levant à son tour.

– Tout, et j'espère que, vous et M. le maire, vous m'accorderez le secours de votre expérience, d votre zèle dans cette affaire. Seulement, messieurs veuillez vous souvenir que je ne réclame aucune mesure de rigueur contre personne.

Il salua avec aisance et sortit.

Le juge s'était rassis tout pensif.

– Ce M. de Lovedy est un véritable serpent, dit le maire avec indignation ; avez-vous vu avec quelle hypocrisie infernale il a porté contre Noël Letellie une accusation de vol. car, au fond, sa déclaration ; n'est pas autre chose qu'une dénonciation e règle !

Le magistrat secoua la tête.

– Cette affaire est embarrassante, reprit-il ; regrette beaucoup que ces ouvriers aient cru devoir agir de leur chef, au milieu de la nuit et sans témoins. Mais quel homme est ce M. de Lovedy ?

– C’est un des plus imposés de la commune, l’avoue. Il mène grand train et fait de la dépense dans notre pays, où il vient chaque année passer trois mois. Il est banquier à Paris ; mais on l’accuse de s’occuper beaucoup plus d’affaires de bourse, de spéculations véreuses et d’agiotage que d’un négoce régulier. Le bruit a couru que son beau-frère, M. Duhamel, sur lequel il exerçait beaucoup d’influence et qui était aussi économe, aussi timoré en affaires que Lovedy est audacieux, l’a tiré de plus d’un mauvais pas ; et, quoique le boursier ait acheté récemment la terre de Bligny, on assure qu’il n’est pas très-bien dans ses affaires en ce moment.

– Ainsi, malgré sa fortune apparente ou réelle, c’est un homme assez peu honorable ? N’importe ! j’ai reçu sa plainte et il faut que je fasse mon devoir. Monsieur le maire, veuillez mander le brigadier de gendarmerie ; j’ai des instructions à lui donner.

Pendant ce temps, M. de Lovedy regagnait l’auberge où il avait laissé sa voiture.

– Qu’on dise maintenant, pensait-il, que je n’ai pas remboursé les cinq cent mille francs à Duhamel ? Avant ce soir, toute la ville ne s’entretiendra pas d’autre chose. Quant à ce Noël, qui s’avise d’être vivant et bien vivant lorsqu’on le croyait mort, il n’est plus à redouter. On aura peu de chose à faire maintenant pour qu’il soit regardé comme un voleur !

XII

PIERRETTE

Trois jours s'étaient écoulés.

Un matin, à l'issue du déjeuner, madame Duhamel et Adrienne faisaient une courte promenade dans le parc de Bligny. Ce parc, planté à l'anglaise, comme nous l'avons dit, parsemé de taillis et de hautes futaies, servait de passage aux habitants des environs, et c'était ainsi sans doute que Faquinette avait pu récemment s'introduire jusque dans le jardin ; mais la mère et la fille ne redoutaient rien des gens du pays, dont elles étaient adorées.

Quoique les arbres, abandonnés à eux-mêmes, présentassent çà et là l'aspect d'une forêt vierge, certaines allées étaient soigneusement entretenues, et les deux dames, abritées sous de grands chapeaux de paille, s'engagèrent dans une des plus pittoresques et des plus ombrueuses. Du reste, quelques nuages blancs, qui couraient dans le ciel par intervalles, cachaient le disque du soleil et tempéraient ses ardeurs.

Sans doute elles craignaient d'être épiées au château, car, en ce moment qu'elles se croyaient bien seules, elles causaient avec vivacité, quoique à voix basse. Adrienne, si timide et si réservée d'ordinaire, parlait avec

fermeté, et, à l'étonnement manifesté par madame Duhamel, on jugeait qu'elle découvrirait chez sa fille des qualités dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

Jusqu'à ce jour, en effet, Adrienne avait vécu de cette vie paisible et sans initiative, qui est celle des jeunes filles bien nées, riches, entourées d'une famille dont elles sont l'idole. On avait toujours pensé et agi pour elle. Son père, à la vérité, était passablement despote ; mais sa mère, indulgente et bonne, ne la contrariait jamais. Or, Adrienne commençait à sentir que, depuis la mort de son père, la direction manquait, et que la faiblesse de madame Duhamel pouvait l'exposer à certains périls. Aussi son caractère bien trempé, qui jusque-là n'avait pas trouvé occasion de s'affirmer, trahissait-il maintenant une vigueur inconnue, et peut-être certains événements récents avaient-ils contribué à le développer.

– Chère maman, disait-elle d'un ton décidé, je vous répète que nous ne saurions rester ici plus longtemps. Notre situation devient intolérable dans cette maison ; et il importe que nous trouvions un autre asile, soit à Vauvray, soit partout ailleurs. Ne deviez-vous pas charger M. Perrin de nous en chercher un ?

– Sans doute, mon enfant, mais nous n'avons pas vu M. Perrin depuis plusieurs jours. Il est absent, je suppose. D'autre part, je crains que notre retraite précipitée n'indispose ton oncle.

– Bon ! mon oncle, tout occupé de ses affaires, ne nous retiendra que par politesse. ou peut-être pour quelque motif d'intérêt personnel. Quant à Hector, j'ai hâte de me trouver sous un autre toit que lui.

– Il ne saurait pourtant t'importuner à présent ; je ne te quitte pas d'une minute.

– Vous ne voyez donc pas les airs sombres qu'il affecte en ma présence, les regards tantôt suppliants, tantôt menaçants qu'il me lance sans cesse ?... En toute occasion, il me glisse un mot qui m'irrite ou m'inquiète. Avez-vous remarqué que, depuis quelques jours, il porte avec affectation un revolver dans la poche de sa jaquette, et il s'est arrangé pour que je m'en aperçoive, quand je lui donne le bras ?

– Un revolver ! bon Dieu, ma chère Adrienne, est-ce que tu le croirais capable.

– Allons donc ! maman, c’est une comédie ; mais le mieux est de lui céder la place. Ne sommes-nous pas ici comme prisonnières ? Depuis que M. Noël a éprouvé ce terrible accident, nous n’avons pu ni aller le voir, ni faire prendre directement de ses nouvelles. Chaque fois que nous avons voulu nous rendre à Vauvray, on a allégué tantôt que la voiture était en réparation, tantôt qu’un cheval était malade, que sais-je ? Notre indifférence apparente envers ces pauvres blessés n’est-elle pas odieuse ?

– C’est vrai, ma fille ; mais Lovedy, qui connaît les usages du monde, prétend qu’il ne serait pas convenable.

– Il ne s’agit pas de convenances, et peut-être y a-t-il, dans les conseils de mon oncle, des intentions que je n’oserais approfondir.

Pendant que la mère et la fille s’entretenaient ainsi, un bruit léger se fit entendre dans le feuillage à côté d’elles et quelqu’un, sortant tout à coup du taillis, se plaça sur leur chemin. Elles tressaillirent et s’arrêtèrent effrayées ; mais elles ne tardèrent pas à se rassurer en reconnaissant Pierrette Grivet, la fille du cantonnier.

Pierrette, que nous avons entrevue déjà, était une honnête enfant, de dix-sept à dix-huit ans, aimée et estimée de tout le monde. Elle avait plus de fraîcheur que de beauté, quoique sa physionomie fût sympathique. Sa mère étant morte depuis quelques années, elle avait pris la direction de la maison de son père et avait élevé une sœur et un frère en bas-âge. Elle s’était acquittée de ces devoirs avec un zèle, un tact, une abnégation qui la faisaient citer comme un modèle parmi les jeunes paysannes des alentours.

La fille du cantonnier était habituellement timide, concentrée, un peu sauvage, et en ce moment surtout sa contenance trahissait un embarras cruel. Bien qu’elle eût l’intention de parler à la mère et à la fille, elle n’osait approcher et se tenait à quelques pas, les yeux baissés, la sueur au front, en tortillant son tablier.

Madame Duhamel lui dit, avec cette bonté familière qui la caractérisait :

– Tiens, c’est toi, Pierrette ? Je ne m’attendais guère à te trouver ici. Comment va ton père ?

Ces paroles affectueuses rendirent le courage à la petite. Elle releva la tête et on put voir que ses yeux étaient pleins de larmes.

– Assez bien, madame, répondit-elle humble ment ; il s’est remis au travail, quoique ses pauvre membres soient encore couverts de noirs et d *bleus*. Mais il est fonctionnaire public et le gouvernement ne plaisante pas. Ensuite, il ne sera pas destitué à cause de son absence de ces jours derniers attendu que le médecin Bouillet lui a donné ur *sanctificat* comme quoi il a été malade, incapable de faire son service.

– Et les autres victimes de l’accident ? interrompit Adrienne ; M. Noël, comment va-t-il ?

Pierrette se détournna brusquement.

– M. Noël ? répéta-t-elle.

Après un moment d’hésitation, elle reprit, en paraissant s’adresser à la mère d’Adrienne :

– M. Noël va mieux aussi, et il commence à marcher dans la chambre. Ah ! vous savez, madame, ajouta-t-elle avec un naïf orgueil, je l’ai soigné, moi ! Oui, il m’a permis de le veiller, et je lui donnais à boire sa tisane, et il avait toujours quelque bonne parole à me dire. Maintenant il n’y a plus que Jean d’alité ; il a toujours la fièvre, et il marmotte des choses qu’on ne comprend guère. Celui-là, du moins, on ne pourra le mettre en prison de sitôt.

– En prison ? demanda madame Duhamel avec surprise, que veux-tu dire, petite ?

– Quoi ! vous ignorez. j’en étais sure ! Aussi ai-je voulu vous avertir, malgré M. Noël, malgré mon père, malgré tout le monde.

– Mon Dieu ! de quoi s’agit-il ? reprit Adrienne avec inquiétude.

– Oui, oui, poursuivit Pierrette sans paraître avoir entendu cette question, j’étais certaine que tout cela se passait à votre insu et je suis venue tout droit à Bligny. Là-bas, à la barrière, j’ai rencontré Joséphine, la fille du garde, celle qui parle à M. Hector ; elle m’a dit que vous vous promeniez souvent de ce côté, et j’ai eu la bonne chance de vous rejoindre.

Alors elle raconta que M. de Lovedy était allé à Vauvray quelques jours auparavant, sous prétexte de voir les blessés ; qu’il leur avait réclamé des papiers précieux et une grosse somme d’argent contenus dans un coffre secret et que, comme on n’avait pu le satisfaire, il avait porté plainte à la justice.

– Depuis ce temps, madame, continua Pierrette, on a bien tourmenté M. Noël, mon père et même le pauvre Jean. Les gendarmes sont venus les questionner à perte de vue, et puis le juge lui-même n'en finissait pas. On les a retournés de toutes les manières, si bien que M. Noël en était pâle et que mon père en pleurait. On disait que c'était vous, ma bonne dame, qui réclamiez absolument les objets perdus.

– Moi, Sainte Vierge ! s'écria madame Duhamel ; je ne réclame rien du tout, et je ne savais pas le premier mot de cette affaire.

– C'est un des tours habituels de mon oncle Lovedy, dit Adrienne avec tristesse ; j'espère pourtant, Pierrette, que M. Noël et ses amis n'ont éprouvé aucun mauvais traitement ?

– Pas encore, répliqua la petite Grivet, en affectant toujours de ne pas s'adresser à Adrienne ; mais le juge a dit que, si demain un certain portefeuille qui, à ce qu'il paraît, renferme des mille et des cent, n'était pas rendu, tous seraient mis en prison.

– En prison ! M. Noël ! s'écria Adrienne hors d'elle-même ; chère maman, vous ne devez pas souffrir.

– Aussi ne souffrirai-je pas qu'on abuse à ce point de mon nom !... Mais dis-moi, Pierrette, pourquoi M. Noël et ton père ne nous ont-ils pas averties plus tôt ?

– Vous ne veniez pas à Vauvray, et on assurait que vous étiez au courant de la chose. Alors M. Noël, qui est fier, a refusé de recourir à vous et de demander grâce. Il disait comme ça, en prenant sa tête dans ses mains : « Puisque l'on me croit capable d'une pareille action, je ne m'abaisserai pas à me justifier. On peut faire de moi ce que l'on voudra ! » Il nous a défendu de chercher à vous voir ; mais moi, qui avais l'idée de quelque manigance du gros monsieur parisien, je me suis défiée et je suis venue. Si M. Noël l'apprend, il sera fâché, j'en suis sûre ! ajouta-t-elle en poussant un soupir.

– Vous avez bien agi, Pierrette, reprit Adrienne avec résolution, et ma mère comprend la noble susceptibilité de M. Noël. Si, en effet, après les services qu'il nous a rendus, nous avons partagé un seul instant ces absurdes soupçons. Eh ! bien, chère maman, le temps presse. Quel parti allez-vous prendre ?

– Le sais-je, ma fille ! Il faudrait réfléchir, combiner un plan.

– Qu'est-il besoin de réfléchir ? Ne savons-nous pas déjà ce qu'il est nécessaire de savoir ? Si vous m'en croyez, nous partirons sur-le-champ pour la ville. Nous verrons M. Perrin, qui doit être de retour, puis les autorités de Vauvray, et nous ne négligerons rien, afin d'assurer une sécurité complète à. aux personnes envers lesquelles nous avons contracté tant d'obligations.

– Soit, mon enfant ; nous allons nous rendre à Vauvray, dussions-nous pour cela louer la carriole de quelque fermier. Merci, ma petite, poursuivit madame Duhamel en se tournant vers Pierrette ; tu as eu raison de venir à nous. Maintenant tu peux annoncer à ton père qu'il n'a plus rien à craindre.

– Ce ne sera pas long. Il est là qui travaille sur la grand'route.

Elle fit une révérence et s'éloignait déjà quand madame Duhamel lui dit :

– Où vas-tu par là ? Ce n'est pas ton chemin.

– Je sais bien, madame ; mais, de l'autre côté je risquerais de rencontrer *cette* Joséphine et à présent je ne me soucie pas de me trouver avec elle.

– Pourquoi cela, ma fille ?

– Voyez-vous, on jase dans le pays parce qu'elle parle au jeune monsieur parisien. Mais ne dites pas à M. Noël que vous m'avez vue.

Et elle s'enfonça dans un massif de feuillage.

Madame Duhamel, quand Pierrette avait laissé échapper ses naïves indiscretions au sujet d'Hector et de Joséphine, avait regardé sa fille. Adrienne, trop agitée pour les remarquer, dit avec impatience :

– Partons, partons, maman ; qu'attendons-nous ?

En traversant le parterre, elles se trouvèrent face à face avec M. de Lovedy qui paraissait les épier. Madame Duhamel, après avoir échangé quelques mots tout bas avec Adrienne, l'aborda et lui dit résolument :

– Lovedy, nous avons besoin d'une voiture pour nous transporter à Vauvray, ma fille et moi.

– Fort bien, ma chère Louise ; n'êtes-vous pas maîtresse ici ? Je vais donner l'ordre qu'on attèle sur-le-champ. Mais ne me permettez-vous pas de vous accompagner ?

– Ce serait abuser de votre patience, car nous aurons de nombreuses courses à faire. Bernardin nous suffira.

– Prenez du moins Hector, qui a tout son temps.

– Hector nous serait inutile. Veuillez commander la voiture ; nous irons seules.

Et elles montèrent précipitamment à leur chambre pour s'habiller.

Le banquier hocha la tête.

– Elles ont vu quelqu'un et appris quelque chose, murmura-t-il ; et pendant ce temps, l'autre nigaud est à courir le guilledou avec les fillettes du pays !... Comment tout cela finira-t-il ?

Néanmoins, il comprenait que le moment des tergiversations était passé, et il jugeait, au ton ferme de sa belle-sœur, qu'elle ne reculerait pas devant une rupture éclatante à la moindre résistance. Il se hâta donc d'ordonner qu'on attelât, après avoir donné des instructions secrètes au cocher.

Quelques instants plus tard, la calèche attendait dans la cour. Madame Duhamel et sa fille descendirent et prirent place dans la voiture.

Comme on allait partir, les deux Lovedy s'approchèrent. Hector, qui venait de rentrer et qui avait eu une courte conférence avec son père, affectait un air sombre et fatal.

– Ma tante, ma chère Adrienne, demanda-t-il, pourquoi ne me permettez-vous pas de vous accompagner ? Quel sujet de mécontentement avez-vous donc contre moi ?

– Nous n'avons aucun sujet de mécontentement, répliqua madame Duhamel ; mais nous nous occupons de nos affaires particulières, comme vous vous occupez des vôtres, Hector.

Le jeune Lovedy parut un peu déconcerté par la verdeur de cette réponse.

– Songez-vous, reprit-il, que certaines personnes à Vauvray peuvent ne pas vous vouloir de bien ? Ceux qui se sont emparés d'une somme énorme et de papiers précieux qui vous appartenaient.

– Ainsi, vous connaissiez déjà cette accusation dont, ma fille et moi, nous venons seulement de recevoir la première nouvelle ?

– Chère maman, interrompit Adrienne, le temps se passe et notre présence est bien nécessaire là-bas.

– Adrienne, cruelle Adrienne, dit Hector d'une voix sourde et mélodramatique, vous semblez avoir pris en horreur cette maison où l'on vous témoigne tant de respect et de tendresse. Eh bien ! ajouta-t-il, si vous pensiez sérieusement à la quitter et si, ce soir, nous ne vous voyions pas

revenir, souvenez-vous de mes paroles : il arrivera les plus grands malheurs !

Adrienne, quoique prévenue, ne put se défendre d'un léger frisson.

– Finissez donc, Hector, dit-elle ; voudriez-vous me faire peur, me menacer ?

– Ce n'est pas vous que je menace, Adrienne, je vous aime trop pour cela. Mais moi, moi seul. et je vous jure que si ce soir.

M. de Lovedy, qui s'était approché, se hâta d'intervenir.

– Hector, malheureux garçon, dit-il à demi-voix, peux-tu me briser le cœur en t'abandonnant à ces transports insensés ? Rentre en toi-même et songe que ta tante et ta cousine n'ont aucun motif. Vous me ferez tous mourir de chagrin !

Et il porta la main à ses yeux, comme pour essuyer des larmes absentes.

Pendant cette scène singulière, Adrienne se taisait et continuait de détourner la tête ; mais madame Duhamel, si crédule d'ordinaire, se pencha vers le père et le fils :

– Allons ! allons ! dit-elle, Hector sera raisonnable. Il craindrait trop d'affliger la fille du garde.

Et, profitant de la stupéfaction que causait cette parole aux deux Lovedy, elle ajouta à haute voix :

– Partons-nous, Bernardin ?

Le cocher toucha ses chevaux et la voiture s'ébranla. Comme elle s'éloignait déjà, Hector se redressa et dit de son ton fatal :

– Adrienne, souvenez-vous que j'ai juré et que je tiendrai mon serment !

Lovedy et son fils rentrèrent consternés au salon.

– Tu leur as joué là un véritable drame de l'Ambigu, dit le banquier ; mais nous ne réussirons pas, je le crains. Elles ont des préjugés fâcheux, et tu leur inspires plus de frayeur que de pitié. Aussi, tu avais bien besoin de te compromettre avec la fille du garde !

– Est-ce à vous, mon père, de m'adresser un semblable reproche, vous qui autrefois. Mais, patience ! Dussé-je y périr, je n'en aurai pas le démenti !

XIII

L'ACCUSATION

En arrivant à la ville, madame Duhamel et Adrienne se rendirent chez le notaire. Il était de retour et le maître clerc s'empessa d'introduire les visiteuses dans le cabinet du patron.

Perrin les accueillit avec toute la politesse et tous les égards que méritaient les plus riches clientes de son étude. Il les installa dans ses deux meilleurs fauteuils et dit à madame Duhamel :

– Vous m'excuserez, madame, si je n'ai pu aller vous voir au château ces derniers temps ; mais, après une absence de deux jours, j'ai trouvé tant de besogne en retard, j'ai eu tant de maladresses de mes clercs à réparer.

Madame Duhamel, excitée par un signe d'Adrienne, exposa le motif de sa venue. Au seul nom de Noël, le notaire fronça le sourcil.

– L'affaire est grave, madame, reprit-il, et je vous avoue bonnement que je ne sais qu'en penser. J'aimais et j'estimais ce Noël ; je commence à craindre de m'être trompé à son égard. Je lui avais défendu positivement de donner suite à son projet, et pourtant, la nuit suivante, aidé de ses deux amis, il s'est empressé de me désobéir. Vous savez ce qui en est résulté. Il est très-vrai qu'une somme de cinq cent mille francs, prix de la vente de

Bligny, ne figure sous aucune forme dans la succession, et, selon l'opinion commune, elle était dans le coffre dont Noël a opéré l'ouverture. J'ai dit tout cela au juge d'instruction, qui m'a fait appeler, et ma déposition a paru produire une grande impression sur lui.

– Quoi ! monsieur, demanda Adrienne avec un mélange de timidité et de colère, vous supposez M. Noël, le courageux jeune homme qui nous a sauvées des flammes ma mère et moi, coupable d'une pareille infamie ?

– Eh ! mademoiselle, cela s'est vu. L'occasion fait souvent les criminels.

– Monsieur, c'est une indignité. Pour moi, j'ai la certitude. j'affirmerais devant Dieu.

Les larmes lui coupèrent la parole. Le notaire fixa sur elle son regard clair et pénétrant.

– Je m'explique cette surprise et cette douleur, mademoiselle, dit-il ; votre âme loyale se révolte à l'idée qu'un homme, dont vous avez éprouvé le dévouement, ait pu se laisser aller à une tentation misérable. Mais, encore une fois, cela s'est vu, et on trouverait d'autres exemples d'héroïsme et de bassesse dans une même personne. D'ailleurs, rien ne prouve que Noël Letellier ait commis personnellement cette soustraction ; peut-être l'un de ses compagnons, malgré la bonne renommée dont ils jouissent tous.

– Mais, vous, monsieur Perrin, interrompit madame Duhamel, pourquoi n'êtes-vous pas intervenu dans cette affaire ? J'ai en vous une confiance absolue ; pourquoi n'êtes-vous pas allé voir M. Noël et les autres, afin de savoir ce qu'ils opposent à ces calomnies ?

– Je pourrais répondre, madame, que, depuis mon retour, le temps m'a manqué ; mais j'aime mieux convenir que, le cas m'ayant paru fort délicat, j'ai voulu attendre la fin de l'enquête judiciaire. D'ailleurs, M. de Lovedy ayant déposé une plainte en votre nom, il ne m'appartenait pas de contredire.

– Je n'ai donné à Lovedy aucune mission de ce genre ! s'écria madame Duhamel.

– Vous le voyez, chère maman, reprit Adrienne avec chaleur, c'est bien mon oncle qui a tout conduit, et voilà pourquoi il nous a laissées, pendant plusieurs jours, ignorer la vérité. Peut-être M. Noël n'aurait-il qu'un mot à dire pour se justifier ; mais, révolté de notre indifférence apparente, blessé

de ce que M. Perrin lui-même paraissait le croire coupable, il a mieux aimé s'exposer à toutes les extrémités que de s'abaisser à une justification. Il a un caractère noble et fier.

Adrienne s'interrompit, intimidée par le regard que le notaire attachait sur elle.

– Ma fille a raison, dit madame Duhamel, et vous, Perrin, je vous croyais plus en garde contre les intrigues de. d'une personne qui me touche de près !

Le notaire gardait le silence.

– Peut-être avez-vous raison, madame, dit-il enfin d'un air confus ; j'aurais dû m'informer directement. et puisque vous n'aviez pas chargé votre beau-frère. Enfin, quelles sont vos intentions ?

– Je désire soustraire sur-le-champ Noël et les autres à ces persécutions. Je le veux à tout prix, même quand il serait prouvé, ce qui est impossible, qu'ils sont en possession de la somme perdue.

– Vous avez qualité, en effet, pour intervenir, et votre intervention pourra être efficace. En ce cas, ajouta Perrin en se levant, il n'y a pas de temps à perdre, car peut-être aujourd'hui même le mandat sera-t-il mis à exécution.

– Le mandat ! que voulez-vous dire ?

– Le mandat d'arrestation ; le juge s'est trouvé dans la nécessité de lancer.

– Partons vite ! s'écria Adrienne impétueusement.

– Mademoiselle, reprit le notaire avec embarras, nous allons d'abord chez Noël Letellier.

– Pourquoi n'irais-je pas aussi ? Je suis entrée déjà dans sa maison, quand ma mère et moi nous étions sans asile ; et, au milieu des circonstances terribles où se trouve notre généreux ami, la ville entière m'approuvera de prendre part à sa délivrance.

– Soit, mademoiselle, puisque madame Duhamel y consent. Quant à moi, je vous demande la permission d'aller passer un habit. Ce ne sera pas long.

Tout en faisant ses préparatifs de départ, l'honnête notaire se disait :

– Ma foi ! si ce Noël est injustement accusé, il est en passe d'avoir un jour beaucoup mieux que le contenu supposé du coffre-fort !

Il vint bientôt en costume de cérémonie rejoindre les dames qui s'impatientsaient. On sortit dans la rue et on se dirigea vers la demeure de Noël, pendant que la voiture continuait de stationner à la porte (lu notaire.

– Ce sera un espion de moins, dit madame Duhamel tout bas en désignant le cocher.

Comme l'on approchait de la maison du jeune mécanicien, on aperçut deux gendarmes, silencieux et appuyés sur leurs sabres, qui en gardaient l'entrée.

Adrienne devint tremblante.

– Mon Dieu ! dit-elle, arriverions-nous trop tard ?

– Non, répliqua le notaire, mais je crois que nous arrivons juste à temps.

Les gendarmes semblèrent vouloir s'opposer au passage des visiteurs ; toutefois Perrin, qui était adjoint au maire, n'eut que quelques mots à dire pour qu'ils se rangeassent avec déférence.

On s'empressa de monter à l'étage supérieur où l'on entendait un bruit de voix. Dans la première pièce, servant de chambre à Noël, se tenait la mère Brandin ; le teint enluminé, la coiffe de travers, elle menaçait d'un manche à balai le brigadier de gendarmerie qui, quoique souriant sous sa moustache grise, ne se montrait pas très-rassuré. Par la porte entr'ouverte de la seconde chambre, on pouvait voir le grand lit où reposait Jean et auprès duquel veillait toujours la vieille Reboux ; puis, le juge d'instruction, qui adressait une adjuration dernière à Noël, tandis que celui-ci l'écoutait respectueusement, mais d'un air de froide opiniâtreté.

A la vue des survenants, la Brandin sauta de joie.

– Enfin ! enfin ! dit-elle, on s'est souvenu !... Vous, mon bel homme, ajouta-t-elle en s'adressant au brigadier, vous allez déguerpir à présent ?

– Rien ne presse, ma belle femme, répliqua le sous-officier d'un ton goguenard, et si je déguerpis, je pourrai bien vous demander l'honneur de votre société jusqu'au plus prochain violon.

– Au violon ! moi ? s'écria la ménagère furieuse.

Mais on ne s'occupait pas d'elle et le brigadier, qui avait reconnu M. Perrin, s'effaça à son tour pour lui livrer passage, ainsi qu'à ses compagnes.

Le notaire et les dames s'avancèrent rapidement vers la seconde pièce. En ce moment, le magistrat disait avec fermeté :

– Encore une fois, réfléchissez bien, monsieur Noël Letellier ; vu votre refus de répondre à la justice, je me trouve dans la nécessité de maintenir votre arrestation et celle de vos deux amis.

– Je suis prêt, répliqua Noël.

La mère du taupier se mit à pleurer.

– Quoi ! mon pauvre Jean aussi ? s’écria-t-elle ; songez donc, mon bon monsieur, que mon fils n’a fait aucun mal. Et puis, quoiqu’il soit mieux, il ne peut ni marcher ni même se remuer.

– On aura égard à son état de maladie ; quant à M. Noël.

Le jeu fut interrompu par l’entrée des dames et de Perrin.

Noël, déjà tout habillé pour partir, était fort amaigri et très-pâle ; cependant il paraissait calme, et ses grands yeux noirs exprimaient la détermination. A la vue d’Adrienne et de sa mère, il éprouva un tressaillement ; on eût dit qu’un cri allait s’échapper de sa poitrine. Mais il se contint et se borna à saluer en silence.

Madame Duhamel marcha vers lui.

– Pardonnez-moi, monsieur Noël, dit-elle en lui prenant la main ; si nous avons tant tardé à venir, c’est que nous ne connaissions pas l’odieuse et mensongère accusation portée contre vous.

– Quoi ! madame, dit Noël au comble de la surprise, c’était à votre insu.

– Depuis quelques instants seulement, dit Adrienne à demi-voix, nous savons par la fille du cantonnier ce qui se passe. et nous voici.

Un sourire d’orgueil et de satisfaction effleura les lèvres de Noël.

– Merci, mademoiselle ! s’écria-t-il ; ainsi donc, ni vous, ni votre mère n’avez cru à cette calomnie ? Ni l’une ni l’autre vous n’avez songé à invoquer l’action de la justice ?

– Jamais.

– Alors, que m’importe le reste !

Pendant ce rapide dialogue, le juge regardait d’un air étonné les nouveaux venus.

– Monsieur le juge, dit Perrin, je vous présente mesdames Duhamel, mes clientes et les uniques héritières de feu M. Duhamel, dont la succession aurait été, dit-on, spoliée. Elles n’ont donné mission à personne de porter plainte au sujet de cette prétendue spoliation. Le parent qui l’a dénoncée n’a

écouté qu'un zèle excessif, et elles n'hésitent pas à le désavouer. Ce que M.'Noël Letellier et ses amis ont fait, ils l'ont fait par leur ordre. Rien ne leur a été dérobé ; elles n'éprouvent que de l'estime et de la reconnaissance pour l'honnête et courageux jeune homme qui est devant vous.

Le magistrat demeurait interdit.

– Sont-ce bien là vos volontés, mesdames ? demanda-t-il.

Madame Duhamel et Adrienne s'inclinèrent.

– Il suffit, reprit le juge ; je n'ai plus qu'à révoquer mon mandat. C'est très-volontiers, je vous assure, car, malgré les apparences, je sentais que M. Noël Letellier était au-dessus de certains soupçons, et, d'autre part, le fond de cette affaire était incompréhensible pour moi. Mais alors quel but avait donc ce M. de Lovedy ?

– Je vous le répète, monsieur le juge, répliqua Perrin, M. de Lovedy a cédé à un zèle exagéré et il ignore certaines choses qui auraient pu modifier sa conduite. Enfin, il n'y a plus ni plainte, ni délit, et cette discussion ne doit pas dépasser désormais le cercle de la famille.

– Je l'y laisserai donc, et je m'occuperai exclusivement de ma mission concernant les incendies, car ma tâche, hélas ! n'avance guère. Monsieur le brigadier, poursuivit-il en élevant la voix, vous pouvez partir avec votre monde. Le mandat est annulé et vos services ici ne sont plus nécessaires.

– Très-bien, monsieur, répliqua le gendarme en touchant son tricorne ; nous allons faire demi-tour, et, ma foi ! c'est sans regret, car on a beau vouloir remplir son devoir, on ne se soucie pas de malmenier des honnêtes gens.

Il fit « demi-tour, » ainsi qu'il l'avait dit, et vit la Brandin lui porter les armes, avec son balai, pour le remercier des paroles réparatrices qu'il venait de prononcer. Il sourit, et bientôt on entendit ses lourdes bottes résonner dans l'escalier, tandis que la vaillante femme de ménage poussait un éclat de rire, semblable à un chant de victoire.

Le juge, à son tour, se disposait à se retirer.

– Sur ma foi ! monsieur Letellier, reprit-il avec gaieté, vous étiez un accusé d'une singulière espèce ; vous aviez pour vous les plaignants, le juge et le gendarme. Allons ! tout est bien qui finit bien. Sans rancune. et, si vous

découvrez quelque chose au sujet de l'enquête, souvenez-vous d'en faire part à la justice.

Il salua et sortit, reconduit par le notaire.

Noël s'approcha alors de madame Duhamel et lui dit, pendant que ses yeux se portaient surtout vers la eune fille :

– Combien je vous remercie, madame, de votre intervention bienveillante. Rien ne me brisait le cœur comme de penser que, vous et mademoiselle Adrienne, vous aviez de moi une si honteuse opinion !

– Nous ne l'avons pas eue un seul instant, dit Adrienne.

– Vous n'en êtes pas moins un vilain orgueilleux, monsieur Noël, reprit la mère ; pourquoi ne nous avez-vous pas instruites des vexations dont on vous accablait ?

– Vous m'excuserez, mesdames ; mais comme vous étiez, disait-on, nos accusatrices.

– Eh bien, et moi ? demanda le notaire, qui rentrait en ce moment ; pour quel motif ne m'avez-vous pas appelé à votre secours au milieu de vos embarras ?

– Vous ne m'aviez donné aucune preuve de bon vouloir, monsieur, et quand vous avez comparu devant le juge, votre témoignage, à ce qu'on assure, ne nous a pas été favorable.

– Il est vrai que je n'ai jamais compris et que je ne comprends pas encore comment, après une défense formelle de ma part, vous avez accompli la périlleuse entreprise qui devait avoir des suites si funestes.

– Vous ne l'avez pas compris ? répliqua Noël en baissant la voix ; je vais donc tâcher de vous le faire comprendre.

Il alla fermer la porte de communication entre les deux chambres, et étant retourné à sa place, il exposa les circonstances, déjà connues du lecteur, qui l'avaient déterminé à tenter, avec l'aide de ses compagnons, le sauvetage du coffre-fort. Il raconta comment, lorsqu'il se proposait de donner contre-ordre à ses amis, Grivet avait rencontré M. de Lovedy en- conférence secrète avec le saltimbanque de la place publique ; comment cette particularité, ayant inspiré des soupçons au cantonnier, il avait épié les deux hommes et les avait vus disparaître ensemble.

Alors, lui, Noël, ne doutant plus que M. de Lovedy ne voulût, avec le secours de l'Hercule, s'emparer du coffre-fort, n'avait pas hésité à pénétrer dans la maison incendiée pour prévenir ce dessein. Il rappela les chuchottements, les bruits de pas que l'on avait entendus plusieurs fois pendant le travail. Enfin, il exprima la conviction que la corde à nœuds avait été coupée par une main criminelle, et on pouvait d'autant plus le croire que cette corde, rapportée récemment au logis, présentait encore des marques évidentes de la coupure, malgré l'effort maladroit tenté pour les effacer.

Ce récit avait été écouté dans un religieux silence. Le notaire semblait suivre avec réflexion les fils de quelque honteuse trame ; Adrienne, terrifiée de ce qu'elle entendait, n'osait pourtant encore exprimer son jugement.

– Bonté divine ! s'écria madame Duhamel, mon beau-frère aurait-il voulu. Mais, dites-moi, monsieur Noël, avez-vous révélé au juge ce que vous venez de nous apprendre ?

– Je m'en suis bien gardé, madame ; ne voyez-vous pas quelle terrible portée mon témoignage, celui de Grivet et de Jean, pouvaient avoir à l'égard de. de votre proche parent ? Ne comprenez-vous pas qu'il y va d'une tentative de vol et d'assassinat ?

– Mon Dieu ! c'est vrai.

– Et vous avez préféré, reprit Adrienne, vous laisser accuser d'un crime abominable, affronter le déshonneur et le châtement que vous justifier en avouant la vérité ?... Ah ! monsieur Noël, de toutes les preuves d'énergie et de généreuse abnégation que vous nous avez données, celle-ci est la plus grande de toutes !

– Peut-être n'aurais-je pu garder le silence jusqu'à la fin, dit Noël ; si j'étais prêt à tout souffrir personnellement plutôt que de causer un dommage à la famille Duhamel, il ne m'était pas permis de continuer à exiger la même discrétion de Grivet et de Jean.

– J'entrevois de fort laides choses dans les faits et gestes d'une certaine personne, reprit le notaire en sortant de sa rêverie ; mais ce saltimbanque, cet Hercule, qui semble avoir trempé dans l'affaire, qu'est-il devenu ?

– Il est parti avec sa bande le lendemain de la catastrophe ; depuis ce temps, on n'a plus entendu parler de lui.

– Bah ! on saura bien le retrouver, s’il le faut. Ne pouvez-vous du moins, monsieur Noël, me donner quelques renseignements sur ce portefeuille, dont la disparition est si inconcevable ?

– Je ne l’ai tenu dans mes mains que quelques secondes, tant la catastrophe a été subite. Il était de moyenne grandeur, en maroquin vert, avec un chiffre doré.

– Je le connais, interrompit madame Duhamel en soupirant ; mon pauvre mari, en effet, y serrait ses papiers les plus précieux.

– Vous l’avez ouvert, reprit Perrin en s’adressant à Noël, que contenait-il ?

– Ce n’étaient pas des billets de banque, comme on a l’air de le croire ; il y avait seulement quelques pièces sur papier timbré, qui semblaient d’écritures différentes. Mais, encore une fois, je n’ai pu y jeter qu’un coup d’œil. Comme je venais de le refermer, la corde a cassé. J’ai été lancé dans le vide, et le portefeuille a dû m’échapper des mains.

– Je soupçonne qu’il renfermait un acte fort important pour quelqu’un, et sans doute. Ne m’avez-vous pas dit, monsieur Noël, que M. de Lovedy, lorsqu’il est venu vous voir, s’était arrêté d’abord dans les ruines, où il semblait avoir fait en personne des perquisitions ?

– Il est vrai, et peut-être a-t-il trouvé l’objet qu’il réclame avec tant d’instances, au nom de ces dames.

– Il l’a trouvé, vous pouvez être sûr qu’il l’a trouvé, s’écria Perrin avec agitation ; de là vient sa hardiesse, et il a intérêt à faire croire. Je gagerais que nous ne sommes pas loin de la vérité !... Oh ! qui me dira ce que contenait le portefeuille !

Cette conversation avait lieu, comme nous le savons, auprès du lit de Jean Reboux. Pas plus Jean que la bonne femme, ne semblaient s’inquiéter de ce qui se disait autour d’eux. Cependant un mot répété plusieurs fois frappa le malade. Ses yeux s’ouvrirent tout à fait et se tournèrent vers les assistants avec un éclair d’intelligence. Un de ses bras s’agita faiblement sur sa couche, et il balbutia :

– Le portefeuille. oui, oui. le portefeuille !

Noël se pencha doucement vers lui.

– Vous nous entendez donc, mon pauvre Jean ? demanda-t-il. Nous parlons, en effet, de ce portefeuille que j’ai trouvé dans le coffre de M. Duhamel. Savez-vous ce qu’il est devenu ?

Jean était attentif ; évidemment le son de cette voix connue et caressante mettait toutes ses facultés en éveil. Il bégaya encore avec peine :

– Le portefeuille. le portefeuille.

– Je vous demande, reprit Noël en pesant sur les mots, si vous savez où il a passé ? Vous étiez juste au-dessous de moi lorsqu’il s’échappa de mes mains.

Le malade faisait des efforts pour comprendre et pour répondre. Enfin il répliqua, d’une voix de moins en moins distincte :

– Le portefeuille. j’ignore. je ne me souviens plus.

La vieille mère se hâta d’intervenir.

– Monsieur Noël, dit-elle d’un ton suppliant, ne le tourmentez pas. il a encore la tête si faible, et M. Bouillet a défendu de le faire parler.

– C’est vrai, répliqua Noël ; d’ailleurs, que pourrait-il dire ?

Il revint vers les dames qui causaient avec Perrin.

– En résumé, poursuivait le notaire, vous ne voulez à aucun prix appeler l’attention de la justice sur les agissements de. de celui dont nous parlons ?

– A Dieu ne plaise ! répliqua madame Duhamel ; c’était le mari de ma sœur et je ne consentirais pas, au prix même de notre fortune. Tu es sans doute de mon avis, Adrienne ?

– Oui, oui, chère maman ; nous ne devons pas, nous ne pouvons pas montrer moins de générosité envers lui que n’en a montré M. Noël.

Le notaire secoua la tête.

– Je crains bien, dit-il, que tôt ou tard et malgré vous. Dans tous les cas, vous ne sauriez désormais demeurer à Bligny ?

– Oh ! pour cela oui, s’écria madame Duhamel ; à présent il me serait impossible de voir en face. Mais alors où nous loger ?

– Chez moi, si vous le voulez bien. J’ai fait disposer, ces jours-ci, un petit appartement dans ma maison, pour mes parents, qui viennent parfois me voir de Nevers. Je le mets à votre disposition, en attendant que vous ayez pu vous en procurer un plus convenable dans la ville, où même jusqu’à ce que votre ancienne maison soit reconstruite. Madame Perrin, ma femme, vous y

tiendra compagnie ; vous serez là sous la protection de ma famille et sous la mienne.

– J’accepte, répliqua madame Duhamel ; et toi, mon enfant, qu’en penses-tu ?

– Chère maman, mon désir le plus vif est toujours de quitter Bligny ; mais vous ne pouvez avoir oublié les menaces qui nous ont été adressées pour un cas pareil.

– Hein ! de quoi s’agit-il ? demanda le notaire.

– Bah ! reprit madame Duhamel, de simples enfantillages. Ainsi, Perrin, nous nous établirons chez vous, et M. Noël, je l’espère, ne refusera pas de venir nous y voir ?

Le jeune mécanicien allégua timidement des travaux en retard qui le réclamaient, maintenant qu’il était assez fort pour se remettre à l’ouvrage.

– On ne peut travailler toujours, dit la bonne dame, et puis vous nous apporterez des nouvelles de ce malade. On dit qu’il va entrer en convalescence, et vous ne devrez pas trouver mauvais que nous prouvions, du mieux que nous pourrons, notre gratitude à vos deux amis blessés à notre service.

Noël ne répondit pas et baissa les yeux ; quoiqu’il ne se crût pas en droit de refuser de pareilles offres pour Jean et pour Grivet, elles ne lui causaient pas moins une humiliation profonde.

Toutefois, il se dérida un peu quand madame Duhamel lui réitéra ses remerciements d’un ton affectueux. Adrienne crut devoir aussi prononcer quelques paroles de reconnaissance, et, au moment de partir, elle lui tendit sa petite main, qu’il osa presser dans la sienne. Quelle fut la surprise de Noël en sentant qu’on répondait faiblement à cette pression !

Il se redressa tout frissonnant de bonheur ; mais déjà la jeune fille s’était retournée et s’éloignait entre sa mère et Perrin.

Noël les accompagna jusqu’à la porte de la rue. Il avait peine à se tenir sur ses jambes, n’entendait pas ce qu’on lui disait et répondait tout de travers. Après le départ des visiteurs, il remonta en courant au premier étage. Il alla embrasser son ami Jean, qui marmottait des paroles sans suite, puis la vieille mère, qui ne savait pas d’où lui venait cette marque

d'affection. Il allait embrasser aussi la robuste Brandin ; mais il s'arrêta à temps.

– Eh ! eh ! monsieur Noël, dit-elle en riant, tout de même. si ça vous fait plaisir !

– Allez au diable ! murmura Noël.

Il tomba sur un siège et, cachant son visage dans ses mains, il versa quelques larmes. L'honnête ménagère le regardait d'un air narquois, comme si elle eût deviné la cause de cette émotion bizarre.

La mère et la fille, arrivées chez le notaire, prirent possession de leur nouvel appartement et madame Duhamel se hâta d'écrire deux lettres : l'une, pour M. de Lovedy, lui annonçait que sa belle-sœur et sa nièce, retenues à Vauvray par des affaires importantes, ne retourneraient pas à Bligny jusqu'à nouvel ordre ; l'autre, destinée à la femme de chambre, lui ordonnait de rapporter chez Perrin les effets que ses maîtresses avaient laissés au château. Ces lettres terminées, on les remit au cocher Bernardin, qui stationnait toujours à la porte de la maison avec la voiture, et on lui intima l'ordre de repartir sur-le-champ.

Livrées à elles-mêmes, les deux dames parurent effrayées de leur action.

– Ah ! maman, que va-t-il arriver ? disait Adrienne ; cet Hector ne recule devant rien, et il est si mauvaise tête !

D'autre part, Perrin pensait, en regagnant son cabinet :

– Je soupçonne Lovedy d'être un véritable scélérat. Dans tous les cas, c'est un homme rusé, plein de ressources. il ne peut manquer de nous servir bientôt quelque plat de son métier.

XIV

LA CARRIEREE

A une lieue environ de Vauvray, au bord d'une vallée qu'arrose l'Yonne, s'élève, comme un mur immense, une ligne de rochers. Autrefois, on en a exploité la pierre, et çà et là, semblables à de grandes bouches béantes, s'ouvrent les entrées de carrières abandonnées. Quelques-unes sont déjà obstruées de ronces et d'arbustes parasites ; d'autres semblent inabordables par suite d'éboulements extérieurs et intérieurs. Une route jadis assez fréquentée, mais devenue presque déserte depuis l'établissement d'un chemin de fer, passe au pied de ces roches. Néanmoins, sauf quelques pauvres habitations qu'on entrevoit dans le feuillage au fond de la vallée, sauf les trains de bois qui descendent souvent la rivière, avec leur cortège de bruyants travailleurs, le paysage est solitaire, silencieux, presque sauvage.

C'est dans une de ces anciennes carrières, la plus écartée et la plus inabordable de toutes, que nous allons retrouver plusieurs personnages déjà connus de nos lecteurs.

La voûte de celle-ci, malgré les broussailles qui l'encadraient, était assez haute pour admettre un chariot chargé, et la voiture des saltimbanques de

Vauvray s'était établie près de l'entrée de l'excavation depuis plusieurs jours. Cette voiture, comme nous savons, était elle-même une véritable maison mobile, où la troupe entière pouvait se loger et dormir. Pour plus de commodité, on avait installé extérieurement le fourneau de la cuisine et quelques autres ustensiles de nature encombrante. Au fond, dans l'obscurité de la carrière, des branchages et des blocs de roche formaient une sorte d'écurie pour un vieux cheval, si maigre, si rogneux, qu'on se demandait par quel prodige il avait pu traîner jusque-là le lourd véhicule, à travers les ravins et les ronces.

Telle était la retraite que la troupe « incomparable » s'était choisie. Dédaignant les applaudissements de la foule, elle semblait se reposer de ses triomphes passés, à moins qu'elle n'eût de motifs particuliers pour ne pas attirer l'attention sur elle en ce moment.

Du reste, elle ne se composait plus que des trois personnes qui paraissaient former une seule famille : d'abord l'Hercule, chef souverain de l'association, puis sa femme, la Belle Américaine, et enfin Zozo le Disloqué, leur fils ou soi-disant tel. Tout ce monde n'était plus paré des costumes à paillettes destinés aux représentations publiques, ni même des habits à peu près propres que l'on revêtait à la ville. La Belle Américaine, en jupon court et les jambes nues, avait l'apparence d'une bohémienne ; l'Hercule cachait l'ampleur majestueuse de son torse sous une blouse bleue. Quant à l'enfant, son costume consistait en une chemise et un caleçon ; il avait les pieds nus, dans des bottines jadis rouges, déchirées et décolorées par un trop long usage.

Malgré cet extérieur misérable, la bande ne paraissait pas condamnée à une trop rigoureuse abstinence dans son isolement. Aussitôt après son arrivée, l'Hercule, qui connaissait très-bien le pays, était monté sur le cheval, s'était rendu dans un gros village, situé sur l'autre revers des rochers, et avait acheté de nombreuses provisions, tant solides que liquides. On vivait donc plantureusement, et les paysans qui passaient par hasard sur la voie publique, à une centaine de pas de la carrière, auraient pu sentir l'odeur des ragoûts épicés que confectionnait la Belle Américaine sur son petit fourneau. Sans doute aussi on ne manquait pas d'argent, car souvent le chef de famille se glissait vers les cabarets borgnes les plus rapprochés de

sa demeure temporaire, et, après y avoir fait d'assez longues stations, rentrait les yeux rouges, le teint enflammé, d'un pas incertain.

Il était dans cet état de demi-ivresse, un jour qu'il revenait à la carrière, et l'ivresse, même incomplète, pouvait être fort redoutable chez un homme de cette vigueur et de cette brutalité.

En ce moment, la Belle Américaine, assise sur une pierre, raccommodait un vieux maillot couleur de chair, qu'elle supposait pouvoir être encore de quelque usage, tandis que Zozo était allé faire paître le cheval au bord des chemins. Du premier coup d'œil, la femme reconnut d'où venait l'Hercule ; elle mit son travail de côté et se leva impétueusement :

– Encore ! s'écria-t-elle en marchant sur son mari avec colère ; misérable sac à-vin, fainéant ! n'as-tu pas de honte ? Non-seulement nous ne gagnons rien ici, mais encore tu gaspilles l'argent que le bourgeois t'a donné. J'espérais que tu profiterais de cette aubaine pour acheter un autre cheval ; car le nôtre va crever un jour ou l'autre de maigreur et de vieillesse ; au lieu de cela, tu bois du matin au soir, tu jettes l'argent au vent. Je ne sais ce qui me retient de t'étrangler !

Notez que la Belle Américaine était faible, grêle, et que l'Hercule l'eût broyée d'un seul coup de poing. Mais elle exerçait sur lui un ascendant remarquable, et jamais l'idée n'était venue au saltimbanque d'employer sa force contre sa chétive compagne. Il répliqua d'un ton confus, en s'asseyant sur le marchepied de la voiture :

– Ne te fâche pas, Marion. Tu sais bien que nous avons promis de nous cacher quelque part, jusqu'à ce que l'on sache comment tournera une certaine histoire. Alors que veux-tu qu'on fasse ? On s'embête à mort et on a l'idée d'aller boire quelques sous d'eau-de-vie. Rien ne nous presse de partir. Et puis, Marion, poursuivit l'ivrogne en clignant des yeux, ne crois pas que je t'ai oubliée ? Je t'apporte ta part pour tes maux d'estomac.

Il tira de sa poche un petit flacon d'eau-de-vie, le déboucha et en lampa quelques gorgées, afin sans doute de s'assurer si la liqueur ne s'était pas avariée pendant le trajet. La Belle Américaine ou Marion, comme on voudra, se précipita sur lui et lui arracha le flacon en s'écriant :

– Sans cœur, n'en as-tu pas assez ?... Puisque c'est ma part !

Et, portant la bouteille à ses lèvres, elle but un tel coup qu'elle semblait vouloir la vider d'un trait. Toutefois, elle se contint avec effort et, la serrant à son tour, elle dit d'un ton déjà fort radouci :

– Tu as du bon, Jérôme, et, si tu voulais prendre un peu souci de tes affaires. Tu n'as pas fait de mauvaise besogne avec le bourgeois ; seulement, il paraît que c'est chanceux, puisque nous voilà obligés de nous cacher dans ce nid de hiboux. Ah çà ! que s'est-il donc passé, la nuit que tu es sorti avec le gros monsieur ? Tu n'aimes pas à en parler, mais tu peux bien me dire à moi.

– Suffit, Marion, répliqua l'Hercule qui devint sombre tout à coup et détourna la tête ; j'ai gagné l'argent, voilà la chose, et tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. Où est l'enfant ?

C'était Zozo le Disloqué que Jérôme désignait ainsi.

– Il fait manger le cheval. Mais, décidément, tu ne veux pas-m'apprendre.

– Tais-toi, que je te dis ! Tu le sauras peut-être un jour. Je voudrais donner sa leçon à l'enfant, et il ne revient pas. Je gage qu'il se sera endormi quelque part ! Quel propre à rien !... Du diable si je ne regrette pas les dix écus payés aux Bohémiens qui nous le vendirent quand il était encore tout petit !

– Chut ! chut, Jérôme ; nous n'en pourrions rien tirer s'il a la certitude qu'il n'est pas notre fils, et je t'approuve d'avoir congédié ce maudit pitre qui lui montait la tête. Mais voici Zozo qui rentre, et tu vas pouvoir le faire travailler.

En effet, on entendit un sifflement monotone, ou même temps que le piétinement du vieux cheval, dans le sentier rocailleux qui conduisait à la carrière. Marion retourna à sa besogne, et bientôt Zozo parut, traînant par une corde la bête poussive. A la vue de Jérôme, il cessa de siffler et prit un air sournois, comme un écolier qui se trouve tout à coup face à face avec un maître détesté. Il lâcha la longe, et le cheval alla de lui-même reprendre possession de sa litière en feuilles sèches au fond de la grotte. Zozo ne dit rien à personne et s'assit.

On ne le laissa pas longtemps en paix.

– Ici, petit drôle ! dit l’Hercule de sa voix avinée ; voyons ta leçon. Je n’entends pas te nourrir à ne rien faire.

– Je ne veux pas, répliqua Zozo avec un mélange de crainte et d’audace ; j’aime mieux ne pas manger du tout. du tout. Je suis fatigué.

Sans s’émouvoir, l’Hercule avait étalé sur le sol raboteux un petit tapis rapiécé.

– Pas de simagrées, reprit-il, viens ici !... Nous allons essayer encore le *grand écart*.

De tous les exercices de l’apprenti saltimbanque, celui-là était le plus difficile, le plus douloureux.

– Non, non, pas le *grand éccirt* ! s’écria le malheureux enfant en se levant avec vivacité ; je ferai le saut périlleux ou je marcherai sur les mains. Mais l’autre tour est trop fort pour moi.

– C’est quand on est jeune et tendre qu’on peut apprendre ces choses-là ; plus tard, les os sont trop durs, les jointures trop raides. Tu me remercieras un jour de t’avoir donné des talents qui te mettront le pain à la main. Voyons, en finirons-nous ?

L’enfant ne bougeait pas et semblait méditer quelque résistance désespérée.

– Allons, mon pauvre Zozo, dit la prétendue mère d’une voix caressante, sois gentil ; si tu fais bien le *grand écart*, tu auras une goutte d’eau-de-vie que je garde pour toi.

Elle tira le flacon de sa poche et le porta à ses lèvres, autant pour satisfaire son goût que pour exciter l’envie de son fils adoptif.

Zozo était insensible à la tentation. Ils épiait chaque mouvement du maître dont la colère commençait à crisper la face bestiale.

– Ah çà, tonnerre ! tu te fiches de moi ? s’écria le saltimbanque.

Et il courut sur l’élève récalcitrant. Mais, si Zozo était rebelle aux exercices de sa profession, il ne manquait pas d’une certaine agilité. En voyant son soi-disant père se mettre en mouvement, il s’élança hors de la carrière et, en quelques bonds, fut à vingt pas de Jérôme.

Celui-ci voulut le suivre et s’aperçut aussitôt qu’il n’était pas solide sur ses jambes ; d’ailleurs, le terrain était en pente et tout encombré de roches.

Sentant que la tête lui tournait, il s'arrêta prudemment et cria avec un accent d'indulgence :

– Bah ! reviens. Je ne te battra pas, je te le promets.

– Reviens, ajouta la Belle Américaine, en montrant le flacon aux trois quarts vide ; tu auras ta part. s'il en reste.

Zozo le Disloqué semblait avoir médité profondément sur le mot de Lafontaine :

Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.

Aussi recula-t-il encore et il cria d'un ton farouche :

– menteurs ! menteurs !

Cette insulte porta au comble l'exaspération de l'ivrogne.

– Ah ! c'est comme ça ! dit-il ; on me manque de respect. A nous deux donc !

Et il se lança sur la pente pierreuse, sans écouter sa femme qui lui criait :

– Prends garde, Jérôme ; tu vas te tuer.

Il ne s'arrêta pas, et, malgré quelques zigzags involontaires, il gagnait du terrain. Zozo, lui aussi, détalait de son mieux. Il était frappé d'épouvante et savait que, s'il était repris, son châtimenl serait terrible. Cependant cet enfant de dix ans, habitué de longue date à ne compter que sur lui-même, ne pleurait pas, ne criait pas, ne songeait pas à appeler du secours ; il fuyait avec célérité, grâce peut-être à sa maigreur et à son ventre vide, se contentant de retourner la tête par intervalles.

La chasse continua pendant quelques minutes. Zozo choisissait les endroits les plus difficiles, les plus hérissés d'obstacles, pour s'y faire poursuivre ; mais Jérôme, quoique tout haletant, ne se décourageait pas et semblait attendre que la fatigue de cette faible créature finit par la lui livrer sans défense.

L'enfant se dirigeait vers un petit bois taillis, où il espérait trouver une retraite. En traversant un ravin, le malheureux Zozo, qui ne connaissait pourtant pas l'histoire de David et du géant Goliath, ramassa, comme

David, quelques cailloux dont il comptait se faire une défense en cas de besoin.

Cette action, si rapide qu'elle eût été, avait un peu ralenti sa course, et Jérôme en profita pour prendre de l'avance. Glorieux de cet avantage, il cria de sa voix rauque et essoufflée :

– Ah ! polisson, je te tiens, et cette fois tu ne m'échapperas pas.

Zozo lui-même se crut perdu ; il fit brusquement volte-face, jeta à l'Hercule une de ses pierres et l'atteignit au front.

David avait atteint Goliath de cette manière ; mais sa fronde imprimait sans doute plus de vigueur au caillou que le bras du jeune apprenti saltimbanque, ou bien le crâne de l'Hercule était plus dur que celui du géant biblique. Quoi qu'il en fût, Jérôme ne tomba pas ; seulement il s'arrêta étourdi, et le sang jaillit à flots de sa blessure.

L'enfant s'imagina l'avoir tué ou du moins l'avoir blessé gravement. Terrifié de ce qu'il venait de faire, il s'enfuit avec une ardeur nouvelle.

Mais il n'était nullement débarrassé de son adversaire. Celui-ci, après avoir épongé avec un mouchoir en lambeaux son front meurtri, reprit sa course, en poussant des blasphèmes et en accablant son élève des plus terribles menaces.

Cette fois, Zozo savait que sa mort était sûre s'il tombait entre les mains du redoutable Hercule. Il l'entendait rugir derrière ses talons, et, bien qu'il redoublât d'efforts, la distance qui existait entre le poursuivi et le poursuivant n'augmentait pas. Aussi renonça-t-il à l'idée d'atteindre le taillis, et il se dirigea vers la plaine, dont le sol mouvementé, entrecoupé de routes, lui offrait plus de chances de se dérober aux regards.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement le sentiment d'une injure à venger ou le profit à retirer des services de l'enfant qui causait l'acharnement du saltimbanque ; il songeait que quelque passant, ou même quelque agent de la force publique, pouvait rencontrer Zozo, l'interroger et tirer de lui certains renseignements fort dangereux dans les circonstances actuelles. Il lui importait donc au plus haut point de n'avoir pas le dessous dans cette lutte de vitesse.

Le petit fuyard, hors d'haleine et tout en nage, sentait que les forces allaient lui manquer. Comme il promenait autour de lui un regard

d'angoisses, il atteignit un endroit où plusieurs chemins se croisaient, et ces chemins étaient étroits, tortueux, profondément encaissés. Il prit celui qui lui semblait le plus âpre, le plus désert, et s'y enfonça avec l'espoir de dérouter son opiniâtre patron, peut-être de lui échapper.

Le calcul n'était pas mauvais, car l'Hercule, en arrivant au carrefour, hésita un moment ; puis, supposant que le jeune garçon, fatigué, ne pouvait avoir choisi le chemin le plus rude, il prit l'embranchement opposé.

Zozo s'aperçut bientôt de ce succès ; mais, convaincu que l'Hercule ne tarderait pas à reconnaître sa méprise, il avançait aussi vite que le permettait son excessive lassitude.

Il venait de déboucher au milieu des champs cultivés quand il rencontra, pour la première fois depuis le commencement de cette course prolongée, une créature humaine. C'était une femme qui, errant dans une chènevière fraîchement coupée, semblait chercher quelque chose parmi les gerbes encore étalées sur le sol. Elle tournait le dos à l'apprenti saltimbanque et, tout en se livrant à sa besogne, elle chantonait à demi-voix ou poussait des éclats de rire sans motif apparent. Son costume, du reste, n'était pas celui des paysannes et rappelait de loin les modes de la ville, mais avec un caractère d'excentricité qui frappait au premier aspect.

Le jeune bohème avait songé d'abord à invoquer l'appui de cette femme ; mais, déconcerté par l'air étrange, les manières bizarres de l'inconnue, il s'arrêta sans oser lui adresser la parole.

XV

LA PROTECTRICE

Tout à coup la femme se retourna. A la vue de Zozo, elle cessa de chanter et le regarda fixement. Puis, laissant tomber un paquet de chènevottes sèches qu'elle tenait à la main, elle s'élança sur lui et le saisit par le bras :

– Petit coquin, s'écria-t-elle, on t'a chargé sans doute de m'espionner ?... Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Comment t'appelles-tu ?

L'enfant était interdit de cette violence. Il essayait en vain de se dégager, et lui, qui avait résisté en face au terrible Jérôme, tremblait de frayeur devant cette femme furieuse, aux yeux hagards, aux mouvements saccadés. Toutefois, il répliqua en pleurnichant :

– Je ne sais pas ce que vous me voulez, la bourgeoise. Mon père me poursuit pour me casser les reins. Aidez-moi. cachez-moi. Il va venir !

La femme, dans laquelle le lecteur a sans doute reconnu Faquinette, le regardait toujours avec fixité.

– Eh ! c'est un petit sauteur ! s'écria-t-elle enfin en partant d'un éclat de rire ; ah ça, mon mignon, tu fais donc des tours de force ? Moi aussi je pourrais en faire, si je voulais. Je grimpe aux arbres, je franchis des fossés.

Je gage que je marcherais sur une corde roide !... Nous nous exercerons ensemble.

Zozo ne savait que penser de cette inconnue, dont les actions et les paroles étaient si singulières. Il répliqua avec impatience :

– Allons ! dépêchez-vous. Le père Jérôme tricote des jambes. Voulez-vous, oui ou non, me protéger ou me cacher ?

Faquinette était subitement redevenue grave. Elle examinait Zozo avec attention.

– Quel âge as-tu ? demanda-t-elle.

– Dix ans.

– Dix ans ! répéta-t elle comme en se parlant à elle-même ; c'est bien l'âge qu'il aurait aujourd'hui !

Elle se tut encore.

– Comment t'appelles-tu ? reprit-elle.

– Zozo le Disloqué.

– Ce n'est là qu'un sobriquet. ton nom véritable ?

– Je ne sais pas.

Nouveau silence. La folle paraissait fort agitée, et ses traits mobiles exprimaient successivement les sentiments plus contraires. Elle finit par saisir Zozo par les deux mains.

– Regarde-moi, dit-elle ; regarde-moi bien en face. tes yeux dans les miens. comme cela.

Le jeune garçon obéit machinalement ; mais bientôt il baissa la tête, fasciné par Faquinette. Elle finit par le repousser brusquement et marmotta en fondant en larmes :

– Ils ont bien raison de dire que je suis folle !... Je vois partout mon petit Jacques, et Jacques est mort depuis huit ans !... J'en suis bien sûre, il a péri dans l'incendie d'une grange et il est devenu un ange du ciel. Celui-ci a pourtant des yeux comme Jacques et je crois reconnaître dans ses traits. Mais non, non. Jacques était bien plus beau ; il était blanc et rose, avec des cheveux bouclés. Au lieu que celui-ci avec ses membres maigres et tordus, ses joues creuses et truitées. Mais ses yeux, oh ! ses yeux !

Les angoisses de la pauvre femme étaient bien capables d'inspirer de la pitié. Cependant Zozo, ennuyé de ce verbiage qu'il ne comprenait pas, dit

avec humeur :

– Ma foi ! puisque vous n’êtes pas plus charitable, je file. Le père Jérôme arrive là-bas, et, s’il m’attrape, mon compte est bon. Serviteur !

En effet, l’opiniâtre Hercule venait d’apparaître dans le chemin, à quelque distance, et faisait des enjambées énormes comme l’ogre du Petit-Poucet. Zozo détalait déjà, quand Faquinette le rejoignit :

– Viens avec moi, dit-elle, je te cacherais. Et si ton maître-sauteur est méchant, je saurais bien le rembarrer. Je n’ai pas peur, moi !

Elle lui fit quitter le chemin et l’entraîna vers des haies qui devaient dissimuler leur marche. On allait fort vite, à travers les champs cultivés et les vignes. Faquinette tenait le petit saltimbanque par la main et l’aidait à franchir les obstacles. Elle ne lui parlait pas, mais elle le regardait avec cette fixité qui causait tant de malaise à Zozo.

On se rapprocha ainsi de la rivière, dont les bords paraissaient fréquentés ; mais Faquinette n’alla pas jusque-là. Elle s’engagea dans un sentier, tout hérissé d’orties et de chardons, et, au bout de quelques minutes, elle atteignit une ferme en ruines, inhabitée et inhabitable depuis longtemps. Des ormes et des noyers, qui l’entouraient, avaient poussé avec vigueur, couvrant de leur feuillage sombre des murs sans toit envahis par le lierre.

Ce lieu avait un sinistre renom dans le pays. Vingt ou trente ans auparavant, la ferme appartenait à un pauvre diable de cultivateur qui, ruiné par plusieurs mauvaises récoltes consécutives, était tombé dans le désespoir et s’était pendu. Depuis cette époque, le bâtiment, déjà fort délabré, avait été abandonné par ses nouveaux maîtres. L’exploitation ayant été transportée ailleurs, les toitures s’étaient effondrées, on avait enlevé la plupart des matériaux, et les passants avaient achevé la destruction. Du reste, on parlait de revenants qui rôdaient la nuit autour des vieux murs, et les bonnes femmes du voisinage ne se seraient pas souciées de se trouver le soir auprès de ces ruines, qu’on appelait encore la Ferme-du-Pendu.

Peut-être la folle connaissait-elle cette légende ; cependant elle continua de suivre le sentier, qui serpentait au milieu des décombres, et gagna une partie du bâtiment un peu moins délabrée que les autres. Parvenue à une porte basse, rongée de mousse, elle souleva le loquet et introduisit l’enfant dans une pièce, dépourvue de meubles, qui, seule, était restée debout. La

fenêtre du côté du chemin n'avait plus de châssis vitré, mais un simple volet, qui tournait avec peine sur ses gonds criards.

Nous avons dit que la pièce était dépourvue de meubles ; cependant, deux ou trois billots de bois tenaient lieu de sièges, et une dalle, scellée dans le mur, pouvait servir de table. Sur cette dalle étaient quelques fruits et un morceau de pain. Dans un coin, on voyait plusieurs faisceaux de ces chènevottes desséchées, dont Faquinette semblait faire la récolte lorsqu'elle avait rencontré le petit saltimbanque.

Le volet étant ouvert en ce moment, il était facile de remarquer tous ces détails. Au premier coup d'œil, maître Zozo ne parut point ravi de l'asile qu'on lui offrait.

– C'est ici que vous demeurez ? demanda-t-il avec une légère grimace.

– Non, répondit Faquinette ; j'y viens quelquefois, quand on me tourmente trop à la ville. Ici je puis faire ce que je veux, rire ou pleurer si j'en ai la fantaisie. Mais repose-toi. Si tu as faim, mange ; voilà mon déjeuner.

Et elle désignait les frugales provisions déposées sur la pierre.

Zozo, dont l'appétit était excité par la fatigue, n'y mit aucune délicatesse ; s'asseyant sur un billot, il expédia gaillardement le déjeuner de son hôtesse.

Celle-ci s'était assise en face de lui et son visage continuait à refléter les sentiments les plus divers. Tout à coup, elle dit :

– Petit, veux-tu que je t'appelle Jacques ?

– Appelez-moi comme vous voudrez, répliqua Zozo qui était en train de mordre à belles dents dans une pomme rouge.

– Jacques !... Jacques ! mon petit Jacques ! s'écria la folle.

Et elle vint embrasser le prétendu Jacques, qui se laissa faire sans sourciller.

Comme il achevait son frugal repas, on entendit marcher dans le chemin désert qui passait devant les ruines. Faquinette courut à la fenêtre et vit l'Hercule qui rôdait d'un air irrésolu, se demandant sans doute si ces mesures ne servaient pas de retraite au fugitif. La folle fit un signe à Zozo, qui alla se blottir dans un coin. Quant à elle, se mettant à la fenêtre de

manière à empêcher qu'on ne pût du dehors plonger un regard dans l'intérieur de la maison, elle attendit.

L'Hercule parut étonné en l'apercevant. Il demanda avec hésitation :

– Eh ! la bourgeoise, n'auriez-vous pas vu passer par ici un gamin qui s'est sauvé de chez nous ? C'est un mauvais sujet, dont sa mère et moi ne pouvons rien faire. Voyez comme il m'a arrangé !

Et, soulevant son vieux feutre, il montra la blessure béante de son front,

– Il n'est pas votre fils, dit Faquinette précipitamment ; convenez qu'il n'est pas votre fils !

Jérôme la regarda d'un air irrité.

– Dites donc, la petite mère, qu'est-ce que c'est que ce genre-là ? Du diable, si vous n'avez paune mouche dans le bonnet !... Mais que ce garnement soit mon fils ou non, l'avez-vous vu ?

– Ah ! vous l'avouez donc ? il n'est pas votre fils ! Alors, d'où vient-il ? On assure que vous autres, saltimbanques, vous achetez les enfants ou que vous les volez. vous avez volé celui-là, hein ?

L'Hercule haussa les épaules.

– Femme, dit-il, on ne répond pas à de pareilles insolences. J'ai un papier de la mairie qui prouve. Mais, tonnerre ! poursuivit-il en se redressant, je parie que vous avez vu mon chenapan et que c'est de lui que vous tenez ces balivernes ? Un coquin de valet, que j'ai renvoyé, les lui avait fourrées dans la tête. Voyons, vous l'avez rencontré, n'est-ce pas ? et peut-être vous l'avez reçu chez vous ?

En même temps, il essayait de voir par la fenêtre, qui était à hauteur d'appui.

Faquinette eut un mouvement de chatte effarouchée et allongea le bras, comme pour appliquer ses cinq griffes sur la figure de l'Hercule. Mais elle se ravisa et reprit du ton le plus patelin qu'elle put trouver :

– Vous ne m'avez pas comprise, mon brave homme ; je n'ai pas vu votre garçon ; j'ai voulu dire seulement qu'un fils capable de frapper son père était une chose monstrueuse, impossible. et je ne pourrai jamais y croire.

Faquinette avait un air de candeur et de vertu inc -e ; malgré sa folie, elle était la plus habile co-me de cent lieues à la ronde.

L hercule fut complètement dupe.

– Ah ! comme ça oui, répliqua-t-il, quoique dans notre état il y ait souvent de mauvais gredins qui ne se gênent guère. Mais puisque vous n’avez pas vu mon fuyard, où pensez-vous qu’il est allé ?

– Eh ! sans doute là-bas, auprès de la rivière, où il y a des maisons.

– C’est possible, car je n’ai pas osé encore me risquer de ce côté... Il faut pourtant que je le retrouve, car il serait de force à faire des potins du premier numéro. Bonjour.

– Bonjour, l’ami ! dit doucement Faquinette.

L’Hercule s’éloignait ; mais il revint bientôt sur ses pas et reprit d’un ton grivois :

– Ah ça, la belle, est-ce que vous êtes seule dans cette mesure ?

– C’est ma maison de campagne, répliqua la folle en minaudant ; je suis la femme d’un gendarme et j’attends ici mon mari, qui parcourt les environs avec deux ou trois autres.

– La femme d’un gendarme ! murmura l’Hercule.

Et il disparut aussi rapidement qu’une muscade entre les doigts d’un habile escamoteur.

Faquinette ne se gêna pas pour le saluer d’un éclat de rire, puis, quittant la fenêtre, elle se rapprocha de son jeune protégé. Il était toujours blotti dans son coin, immobile, l’oreille au guet.

– L’homme est parti, dit-elle ; mais sais-tu, Jacques, que tu es méchant ? Tu l’as abîmé... Ah ça, est-il vraiment ton père ?

– Non, non, s’écria Zozo avec énergie ; Rabat-Joie, qui m’aimait, m’a dit que Jérôme n’était pas mon père et que Marion n’était pas ma mère... que leur enfant à eux était mort et que moi.

– Alors, toi, qui es-tu ?

– Je ne sais pas.

La folle était retombée dans ses agitations. Elle allait et venait, riant, pleurant et prononçant des paroles sans suite. Enfin elle se posa devant Zozo et leva le doigt pour commander l’attention :

– Écoute bien, petit, reprit-elle ; Jacques est parmi les anges, puisqu’il est mort dans le feu, et tu sais bien que, dans ce cas, on n’a plus à craindre les flammes de l’enfer ou du purgatoire, et que l’on va tout droit au ciel. D’ailleurs, il avait deux ans ; il était si doux et si bon. Il est au ciel, c’est

certain. Mais moi, sa mère, je veux que tu sois Jacques tout de même ; j'en ai bien le droit, n'est-ce pas ? Tu as ses yeux, sa bouche, et puis. Enfin, je le veux. tu comprends ?

Sans doute Zozo avait l'intelligence dure, car sa mine effarée n'annonçait pas qu'il comprît nettement les propos de Faquinette.

Elle poursuivit :

– Ainsi donc, c'est toi qui es Jacques, et, si quelqu'un ose dire le contraire, je le secouerais joliment. A présent, mon Jacques, mon enfant chéri, tu vas venir avec moi. Tu ne manqueras de rien et tu ne me quitteras plus.

– Mais Jérôme et Marion ?

– Ils ne sont pas tes parents et n'oseront te réclamer. D'ailleurs, sans doute ils ne tarderont pas à s'en aller du pays.

– Comme ça c'est vous qui me donnerez à manger et. des habits ?

– Je crois bien ! Tu seras habillé comme un prince, tu mangeras de la viande, de la soupe, des pommes de terre.

– Et y aura-t-il de l'eau-de-vie ? J'en avais chez Jérôme ; on disait que c'était pour me donner de la force.

Faquinette prit l'air dédaigneux d'une duchesse.

– De l'eau-de-vie ! fi donc ! répondit-elle ; c'est trop commun. tu auras du vin !

– Du vin ! alors, je vais avec vous. Seulement, comment faudra-t-il que je vous appelle ?

– Eh ! comme tu m'appelais autrefois, quand tu étais tout petit : « Maman Thérèse. » Tiens, tu prononçais ainsi.

Et elle imita la prononciation d'un tout jeune enfant.

– Maman Thérèse ! répéta Zozo en reproduisant les mêmes intonations.

Tous les deux tressaillirent. Faquinette était très-émue ; le petit saltimbanque lui-même paraissait troublé, sans savoir pourquoi. La folle finit par l'embrasser convulsivement :

– C'est toi, Jacques, c'est bien toi ! s'écria-t-elle ; je te reconnais. Si tu as péri jadis, eh bien ! c'est que tu es ressuscité. A présent, mon Jacques bien-aimé, partons. J'ai hâte de te montrer à tout le pays ; Dieu ! que je vais être fière !

Elle saisit l'enfant par la main et, quittant la Ferme-du-Pendu, ils descendirent vers les habitations qui longeaient la rivière.

XVI

L'ÉMEUTE

Un matin, le notaire, après s'être fait annoncer, entra dans un petit salon occupé par les dames Duhamel. La mère, un peu souffrante, était étendue sur un canapé, tandis qu'Adrienne, assise à son côté, travaillait à un ouvrage d'aiguille.

Maître Perrin paraissait grave et soucieux ; il tenait à la main une lettre décachetée, ainsi qu'un journal, et semblait avoir quelque chose d'important à communiquer aux deux dames. Adrienne ne lui en laissa pas le temps.

– Mon bon monsieur Perrin, demanda-t-elle, les actes sont-ils prêts ?

– Pas encore, mademoiselle, répondit le notaire distraitement ; mais ils le seront ce soir même. J'ai trouvé quelques difficultés auprès du père Mouillon, propriétaire de Moulin-Ballard, où demeure Grivet, et il a fallu lutter de finesse avec ce vieux ladre. Mais les paroles sont données, nous signerons tout à l'heure.

– Et ce qui concerne Jean Reboux, le taupier ?

– Oh ! de ce côté, tout est fini. La maison, le jardin et la petite vigne, dont Reboux était locataire, sont dès à présent sa propriété. Décidément, mes chères dames, vous faites bien les choses et deux pauvres familles vont

vous bénir. Toutes ces acquisitions vous coûtent la somme de douze mille et tant de francs.

– Et dire, s’écria Adrienne, que ces bonnes gens ne se doutent de rien ! Quelle joie pour nous quand nous leur remettrons les actes qui les constituent propriétaires !

– Nous leur devons bien cela, dit madame Duhamel ; cependant, je me demande toujours comment nous pourrions reconnaître les services, bien autrement importants de Noël Letellier.

Adrienne baissa les yeux en silence.

– Oh ! pour celui-là, dit le notaire d’un ton un peu narquois, il n’acceptera rien. peut-être parce qu’il désire trop.

Comme madame Duhamel le regardait avec étonnement et cherchait à pénétrer sa pensée, Adrienne reprit avec vivacité :

– Eh bien, chère maman, voulez-vous que demain nous allions porter ces papiers aux destinataires ?

– Ce serait bien volontiers, ma fille ; mais mon rhumatisme vient de me prendre et tu sais que les accès durent deux ou trois jours.

– Je suis pourtant fort impatiente. Voyons, nous attendrons que vous soyez guérie pour aller chez M. Noël, où demeurent encore Jean Reboux et sa mère ; mais ne me permettez-vous pas de me rendre seule au Moulin-Ballard et d’apporter moi-même l’acte de propriété à Pierrette Grivet ? Le Moulin-Ballard n’est guère à plus de deux ou trois cents pas de la ville, et je pourrais me faire accompagner par Catherine, la femme de chambre.

La simplicité des mœurs était telle à Vauvray que le désir d’Adrienne n’avait rien de choquant, quoique la demeure des Grivet fût un peu écartée. Adrienne avait fait souvent, soit seule, soit accompagnée d’une servante, des promenades beaucoup plus longues, dans ce pays où tout le monde aimait et respectait la famille Duhamel.

– Mon Dieu ! Adrienne, demanda la mère, d’où te vient une pareille impatience ?

– Je vais vous le dire, maman. Pierrette semble avoir contre moi je ne sais quelles préventions fâcheuses. Comme c’est une bonne et honnête fille dont on cite partout les excellentes qualités, je veux me concilier son affection et c’est pour cela que je souhaite lui remettre, en personne, l’acte

qui doit lui causer tant de plaisir. D'ailleurs, du moment que l'affaire restera entre elle et moi, la délicatesse du père sera moins effarouchée.

– Si délicat que soit le cantonnier, dit Perrin, je doute qu'il faille y mettre tant de façons. Mais vous oubliez, mademoiselle, que nous sommes dans la moisson, et que, selon toute apparence, demain vous trouverez la maison vide. Pendant que le père est occupé sur la route, la grande sœur, ainsi que le frère et la jeune sœur seront à moissonner quelque part. car tout le monde travaille chez Grivet !

– Ce serait bien ennuyeux, dit Adrienne en faisant la moue ; mais pourquoi ne lui écrirais-je pas de rester demain chez elle ? La chose en vaut la peine, je pense !... Et pourvu qu'elle sache écrire.

– Certainement elle sait écrire ; elle a appris à l'école des sœurs, et Grivet est trop intelligent pour n'avoir pas senti l'utilité de l'instruction. Allons ! mademoiselle, puisque vous avez à cœur ce projet, vous pouvez préparer un billet pour Pierrette et j'enverrai Tintin, mon petit clerc, le porter au Moulin-Ballard. Le polisson aimera mieux cela que de demeurer à l'étude !

– Merci, monsieur Perrin, et si maman le permet.

– Fais ce que tu voudras, Adrienne ; puisque tu tiens tant à cette idée, je ne te contrarierai pas.

Adrienne se levait pour se mettre à son bureau, quand le notaire l'arrêta par un geste presque solennel.

– A présent, mesdames, reprit-il, voudriez-vous me prêter un moment d'attention ? Il s'agit d'une affaire de haut intérêt pour vous. Je viens de recevoir une lettre de M. de Lovedy.

Un nuage passa sur les traits de la mère et de la fille.

– Hector aura fait quelqu'une de ces frasques dont il nous menace sans cesse ! dit Adrienne avec un mélange de colère et d'inquiétude.

– Il n'est que fort peu question de M. Hector dans cette lettre. Du reste, elle n'est pas longue, et j vais vous en donner connaissance.

La lettre était ainsi conçue :

« Maître Perrin,

» Les chagrins que nous causent, à mon fils et à moi, certaines manières d'agir si offensantes et si injustes, me décident à quitter ce pays, à rompre toute attache avec lui. En conséquence, je vous charge de mettre en vente, dans le plus bref délai, le domaine de Bligny où je réside en ce moment.

» Autrefois, lorsque certaines espérances étaient permises, je comptais faire de Bligny la dotation de mon fils Hector. Il n'y faut plus penser ; mais, comme il s'agit d'une propriété de famille, vos clientes pourraient vouloir la racheter, afin qu'elle ne passât pas dans des mains étrangères. Je vous autorise donc à leur dire que, pour le prix de cinq cent mille francs (ce que cette terre m'a coûté), je serais prêt à la leur retrocéder. Seulement, il faudrait se hâter, car je suis très-impatient de retourner à Paris et d'arracher mon malheureux fils au désespoir qui le mine.

» Réponse prompte, je vous prie ; et mettez aux pieds de nos ingrates et trop chères parentes, l'expression de nos respects et de nos regrets.

J. DE LOVEDY.

Les dames Duhamel ne s'attendaient pas à ce ton humble et élégiaque. Bien qu'aucune explication n'eût été échangée entre elles et les Lovedy depuis qu'elles avaient quitté le château, elles supposaient que le fils et le père devaient être très-irrités de certains procédés, pour lesquels, du reste, elles ne manquaient pas d'excuses. Aussi demeuraient-elles interdites et même attristées par le désespoir dont témoignait la lettre du banquier.

– Il veut vendre Bligny ! dit madame Duhamel avec une sorte d'effroi.

– Et il n'y a dans cette lettre, dit Adrienne, aucune menace, tant de sa part que de la part d'Hector !

Un sourire railleur se jouait sur les lèvres fines du notaire.

– Que supposez-vous, monsieur Perrin ? demanda madame Duhamel.

– Bien des choses, chère madame. Mais, afin que vous compreniez parfaitement l'épître de M. de Lovedy, je vais y ajouter certains commentaires, et ces commentaires, le journal me les fournira.

Il déplia la feuille publique qu'il tenait à la main et lut un article dans lequel on annonçait que, deux jours auparavant, à la suite d'une liquidation désastreuse, le banquier J. de L. avait été exécuté à la Bourse de Paris, autrement dit, qu'on avait vendu à tout prix les valeurs à lui appartenant, ce qui entraînait sa déchéance complète dans le monde des affaires.

Cette nouvelle redoubla la consternation des deux dames.

– Pauvre Hector, murmura Adrienne ; lui qui aimait tant le luxe et les plaisirs du monde !

– Comme ça, dit madame Duhamel dont l'intelligence était toujours un peu lente, ce malheureux Lovedy est ruiné. absolument ruiné ?

– A vrai dire, madame, répliqua le notaire, la chose est faite depuis longtemps et il a résisté le plus qu'il a pu afin de retarder la catastrophe. Sou venez-vous que je vous ai avertie des bruits sinistres répandus à cet égard. Le père et le fils ont espéré un moment se relever par ce qu'on appelle « un bon » mariage ; mais, grâce au ciel, leurs espérances de ce côté ont été déçues. Maintenant, madame, vous voyez quels motifs a votre beau-frère de vendre Bligny. Peut-être veut-il soustraire cette propriété aux revendications de ses créanciers, peut-être aussi compte-t-il s'en faire une ressource pour tenter de renouveler la fortune.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! disait la bonne dame, quoique nous ayons fort à nous plaindre d'eux, je ne leur souhaitais pas de mal. Mon pauvre mari eût été désolé de cet événement, car il avait beaucoup d'affection pour son beau frère !... Ruinés ! que vont-ils devenir ?

– Chère maman, dit Adrienne, nous ne devons pas souffrir que la terre de Bligny sorte de la famille ; vous savez combien mon père tenait à cette propriété !

– C'est vrai, dit Perrin, et quand je lui demandais autrefois comment il avait pu consentir à la vendre, il me répondait par un sourire qui me donnait toujours à penser.

– Alors, répliqua madame Duhamel, il n'y a pas à hésiter ; il faut accepter la proposition de Lovedy et racheter le domaine.

– Le placement n'est pas mauvais, reprit le notaire, et Bligny vaut plus de cinq cent mille francs. Seulement, mesdames, si, comme je le suppose, votre intention est de venir en aide à M. de Lovedy d'une manière efficace,

il faudrait mener les choses bon train et rembourser la somme, sur-le-champ, car, si les créanciers avaient le temps de poser la griffe dessus. Or, votre fortune consiste surtout en propriétés et on ne trouve pas du jour au lendemain une pareille somme.

– Arrangez les choses du mieux possible, mon cher Perrin, dit madame Duhamel ; je compte sur votre savoir-faire.

– Allons ! on réussira peut-être à se procurer cet argent dans les délais voulus. Cependant, mesdames, s'il faut dire toute ma pensée, je flaire dans cette proposition quelque abominable coquinerie.

– Une coquinerie, Perrin ! y pensez-vous ! qu'avons-nous à craindre ?

– Voilà ce que je ne sais pas ; mais je connais assez votre très-avide et très-rusé parent pour le soupçonner. Quel malheur que l'on n'ait pas retrouvé le portefeuille de ce fameux coffre !... Enfin je veillerai et je n'agirai qu'avec une extrême prudence. Je vais néanmoins écrire à M. de Lovedy que vous acceptez sa proposition et que les fonds lui seront versés aussitôt que j'aurai pu me les procurer.

Cet arrangement convenait beaucoup aux dames Duhamel, d'abord parce qu'elles y voyaient un moyen d'éloigner ces parents turbulents dont les obsessions leur devenaient insupportables, et puis parce qu'elles trouvaient ainsi l'occasion de les secourir dans leur infortune. Le notaire se disposait à regagner son cabinet, quand une rumeur subite s'éleva de la rue.

C'était pourtant une de ces paisibles rues de petite ville, dans lesquelles un passant est presque une rareté, et un étranger ne peut se montrer, sans que du seuil des portes on se demande les uns aux autres : « où va-t-il ? » Cette rumeur ressemblait à une émeute d'enfants et de femmes : on entendait des rires, des huées, des menaces, et le bruit croissait en se rapprochant.

Le fait était trop extraordinaire pour ne pas éveiller la curiosité des dames Duhamel et du grave notaire lui-même. La mère descendit de son canapé et, malgré ses souffrances, se traîna vers un balcon en s'appuyant sur Adrienne, tandis que Perrin courait à l'autre fenêtre.

Une cinquantaine de personnes, enfants pour la plupart, s'agitaient, en goguenardant et en poussant des lazzi, autour d'une femme, vêtue d'une façon bizarre et d'un jeune garçon, non moins bizarrement accoutré, qu'elle

tenait par la main. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette femme et cet enfant étaient Faquinette et son fils d'adoption.

Les excentricités de la folle causaient souvent des émotions de ce genre ; mais Faquinette était la première à en rire et ces rassemblements ne tardaient pas à se dissiper. Or, ce jour-là, la pauvre femme, d'habitude si joyeuse et si tranquille, paraissait arrivée au comble de l'exaspération. Tirillée en tous sens, assourdie par les cris et les quolibets, elle se démenait furieusement et tenait tête à la foule. Des coups de pied et des taloches, qu'elle détachait avec prestesse, avaient diminué l'ardeur des plus hardis, et maître Zozo la secondait de son mieux en envoyant des ruades à tort et à travers. Ces voies de fait avaient pour résultat d'exaspérer la foule à son tour, et déjà, au milieu des risées, on distinguait, comme nous l'avons dit, des imprécations et des menaces.

Les dames Duhamel et Perrin, bien qu'ils eussent reconnu Faquinette, ne savaient que penser, quand la voix de la folle, s'élevant au milieu du bruit, leur donna une idée de la situation..

– N'avez-vous pas de honte, disait Faquinette à ses persécuteurs, de traiter ainsi une mère et son enfant. Car c'est mon fils, entendez-vous ? c'est mon Jacques, qui a grandi dans le ciel et qui est redescendu sur la terre afin de m'être agréable. Je l'amène pour vous le faire admirer, et vous lui jetez des pierres !... Racaille maudite, si l'un de vous le touche. Oui, oui, c'est mon fils Jacques que j'avais perdu !

– C'est Zozo le Disloqué, le petit des saltimbanques ! s'écria un polisson, habitué des spectacles forains ; je le reconnais bien, moi, quoiqu'il n'ait plus sa perruque de filasse.

– Faquinette l'a volé, s'écria un autre ; mais l'Hercule et la Belle Américaine le lui feront rendre.

– Peut-être pourtant le leur aura-t-elle acheté ! dit un troisième ; elle ne peut l'avoir payé bien cher. Il est si laid !

Ces propos exaltèrent Faquinette jusqu'à la frénésie. Elle fit une charge à fond sur la canaille, tandis que le prétendu Jacques, de sa part, se remettait à jouer des pieds et des poings. La foule, ainsi malmenée, se fâcha tout de bon ; les clameurs, les imprécations redoublèrent de violence. La folle et son protégé recevaient force horions par derrière, et déjà les pierres, ainsi

que d'autres projectiles à peine moins redoutables, tombaient dru comme grêle autour d'eux.

Leur position critique toucha vivement les dames Duhamel et le notaire lui-même.

– Bon Dieu ! maman, dit Adrienne, ces petits vagabonds vont-ils assommer la pauvre folle et l'enfant qu'elle a recueilli sans doute par charité !

– C'est odieux ! ajouta madame Duhamel ; monsieur Perrin, n'y aurait-il pas moyen de faire entrer Faquinette et l'enfant dans la maison et de les soustraire à ces insultes ?

– Je vais voir, mesdames, dit le notaire en se dirigeant précipitamment vers la porte.

– Amenez-les ici, s'écria Adrienne ; nous les calmerons par de bonnes paroles.

Le tumulte redoublait dans la rue. Déjà la pauvre Faquinette, les cheveux épars, avait sa robe déchirée, et le prétendu Jacques, quoiqu'il égratignât, mordît et ruât de son mieux, avait reçu plus d'une contusion. La bande de vauriens, comme une meute hurlante, s'éparpillait et s'enfuyait quand ses victimes faisaient face, mais revenait à l'attaque avec une ardeur nouvelle dès qu'elles tournaient le dos.

L'arrivée de Perrin, escorté de ses clercs, imposa pourtant aux polissons et aux commères qui s'arrêtèrent à quelque distance, sans cesser leurs criailleries. La vaillante Faquinette voulait profiter de ce renfort pour charger encore une fois, et son fils d'adoption, tout à fait digne d'elle, se tenait prêt à imiter son courage. Mais le notaire, s'approchant avec autorité, prit Faquinette par le bras et l'invita à entrer dans la maison, tandis que les clercs, non sans rire, maintenaient la foule à distance.

Comme la folle, dans son ardeur belliqueuse, ne paraissait pas disposée à terminer la lutte, madame Duhamel lui cria du balcon :

– Entrez, Thérèse, et montez ici. Adrienne et moi, nous voulons vous voir.

Faquinette leva les yeux et, apercevant la mère et la fille, poussa un cri de joie.

– Me voici, me voici, mes bonnes dames, s'écria-t-elle ; vous désirez connaître Jacques, n'est-ce pas ? C'est mon fils, mon vrai fils. Ceux-là refusent d'y croire. Ils sont si bêtes et si méchants !

Et elle se laissa conduire.

Aussitôt qu'elle fut entrée, la porte se referma, et une voix, risiblement imposante, qui venait d'une fenêtre du rez-de-chaussée, annonça que quiconque s'approcherait trop, recevrait une potée d'eau sur la tête.

Cette menace produisit son effet sans doute, caria canaille commença à se disperser, et il ne resta bientôt plus, devant la demeure du notaire, que quelques curieux obstinés, mais nullement agressifs.

Faquinette et son prétendu fils, sous la conduite du maître du logis, furent introduits dans le salon, et on put alors s'expliquer ce qui avait excité les moqueries de la population de Vauvray. Ce jour-là, la foll< avait multiplié sur sa personne les nœuds de ruban fanés et les guirlandes de fleurs flétries ; elle s'était coiffée d'un bonnet de tulle, enjolivé de rubans omni colores qui entouraient son visage, comme des rayons entourent l'image du soleil. Quant à l'enfant, elle lui avait taillée, tant bien que mal, dans une vieille robe rose, un costume complet, habit, veste et culotte qu'elle avait agrémenté de passementeries et de rubans ; elle lui avait procuré un chapeau de paille, que surmontait une grande plume blanche, toute cassée, Enfin, elle avait frisé « à la chérubin » sa chevelure rude et inculte, ce qui faisait ressortir encore les traits halés, farouches et sournois du jeune garçon. Ainsi accoutré, jamais maître Zozo n'avait porté de vêtements aussi grotesques, au temps où il courait les foires avec la troupe « incomparable ».

Si nous ajoutons que la toilette de tous deux avait reçu de rudes atteintes dans la bagarre récente, que le bonnet « rayonnant » de la folle penchait sur une oreille, tandis que de grosses mèches de cheveux débordaient sur l'autre ; que, de son côté, le prétendu Jacques avait déchiré sa culotte rose dans une charge trop audacieuse, et que son chapeau à plume blanche était tout maculé de boue, on aura une idée de l'aspect peu majestueux que présentaient Faquinette et son fils adoptif en ce moment.

On s'empressa de les faire asseoir, car ils étaient rendus, à la suite de leur aventure. Madame Duhamel avait repris sa place sur le canapé ; mais

Adrienne apporta des gâteaux et du vin d'Espagne, qu'elle of-fait à la femme et à l'enfant pour leur remettre le cœur. D'abord, Zozo regardait avec défiance la liqueur inconnue ; mais, à peine en eut-il goûté qu'il vida lestement son verre, et ses yeux en sollicitèrent une nouvelle rasade, tandis qu'il dévorait des meringues et des petits fours.

Les dames Duhamel, ainsi que Perrin qui redoutait quelque nouvelle fantaisie de la folle, se tenaient un peu à l'écart, attendant le moment favorable pour demander des explications. Faquinette, tout en grignotant un gâteau, était sans cesse occupée de son petit compagnon. Elle lui essuyait le front, arrangeait ses cheveux, effaçait les maculatures de ses vêtements roses et lui témoignait les soins les plus tendres.

Enfin, rassurée au sujet de son idole, elle se tourna vers ses protectrices et dit d'un ton reconnaissant :

– Quelles bonnes âmes vous faites ! Ma foi ! il est heureux que vous ne soyez pas devenues des anges, à la dernière occasion. Sans vous, tout à l'heure, ces sacripants nous auraient mis à mal. A-t-on idée de chenapans pareils ! Malmener une mère et son enfant !

– Votre enfant, Thérèse, demanda madame Duhamel, je croyais qu'il était mort ?

– C'est une erreur, ma chère dame, car le voici.

– Ça ? allons donc ! dit le notaire ; je reconnais ce garçon pour l'avoir vu dans la troupe des saltimbanques qui s'étaient installés dernièrement sur la promenade. Viens là, petiot ! Peux-tu me dire où se trouve ton père l'Hercule en ce moment ?

Le ci-devant Zozo répliqua, la bouche pleine :

– Je sais pas. Je ne vous parle pas, à vous.

Faquinette regarda Perrin de travers.

– Est-ce que vous prétendriez le mieux connaître que moi, qui suis sa mère ? s'écria-t-elle ; c'est mon Jacques, le vrai Jacques, quand je vous le dis !

Son ton était si dur que le notaire n'osa insister, de peur d'exciter un nouvel accès de fureur.

– Vraiment, Faquinette, reprit Adrienne en souriant, si c'est là votre fils, il faut avouer que vous l'avez habillé d'une singulière façon.

– Tiens ! mademoiselle, vouliez-vous donc que cet enfant, qui arrive du ciel, fût habillé comme le premier venu ?

– Ah ! il arrive du ciel ?

– Oui, mademoiselle, en droite ligne. Comment la chose s’est faite, vous sentez bien que je ne pourrais le dire, moi, pauvre femme. Et croiriez-vous que Jacques, qui a habité le paradis pendant si longtemps, refuse avec obstination de me conter les belles choses qu’il y a vues !

La folle parlait avec tant d’assurance et de conviction qu’elle semblait n’admettre aucune possibilité de doute. On n’osait la contredire, quoique l’on se regardât à la dérobée. Adrienne reprit :

– Tout cela est fort bien, Faquinette, mais je persiste à croire que le costume que porte votre fils est trop. beau, trop. céleste, ce qui cause sans doute la jalousie des autres enfants de la ville. Voulez-vous que ma mère et moi, qui avons l’habitude de ce genre de travail, nous fassions un habillement complet pour votre. Jacques, comme vous l’appellez ?

Faquinette, malgré son égarement d’esprit, sentit l’intention charitable de cette proposition.

– Merci, ma gentille demoiselle, répliqua-t-elle ; on sait que, votre mère et vous, vous travaillez volontiers pour les pauvres. Mais Jacques n’est pas pauvre, voyez-vous, et quand son père l’aura reconnu. Tout de même, j’accepte que vous lui fassiez un nouvel habillement, puisque celui-ci est trop beau. J’ai pour cela des raisons. que je dirai plus tard.

Et elle partit d’un de ces éclats de rire qui lui étaient habituels.

– Quoi ! donc, Thérèse, demanda madame Duhamel, allez-vous enfin révéler le nom du père de votre enfant ?

– J’avais toujours cru, murmura le notaire, que ce père était un être. fantastique.

Bien prit à Perrin que Faquinette n’eût pas entendu ce mot insultant.

– Oui, reprit-elle avec plus d’exaltation que de folie, le moment est venu. Jusqu’ici j’ai accepté sans me plaindre les avanies, les humiliations, les misères. Je croyais mon fils parmi les anges et je me disais : « A quoi bon ! » Mais, à présent que Jacques m’est rendu, les choses ont changé de face. Je ne souffrirai plus que ce père égoïste demeure dans l’ombre. Je le

mommerai hautement. S'il ne se trouve pas tel qu'il doit être, je saurai me venger d'une manière terrible !

Elle se pencha vers Zozo, tout barbouillé de confitures, et l'embrassa convulsivement :

– Jacques, enfant du ciel, poursuivit-elle avec exaltation, j'entends que tu sois riche, que tu aies un nom et un rang dans le monde. Patience ! patience ! Dieu est pour nous. A présent, partons, ajouta-t-elle résolûment ; les insulteurs ne sont plus là.

« L'enfant du ciel », bien qu'il fût bourré de gâteaux et à moitié gris de vin d'Espagne, ne paraissait pas très-satisfait de ce prompt départ.

– Pourquoi s'en aller ? dit-il d'un air morose ; j'aimerais mieux rester ici que de marcher par les rues, où l'on veut me battre !

– Vous sortirez par le jardin, Faquinette, dit Adrienne, et, de ce côté, vous ne rencontrerez per— sonne. Cependant, croyez-moi, ne vous hasardez plus dans la ville avec ce petit bonhomme tant qu'il n'aura pas d'autres habits.

– Bien, bien, mademoiselle ; nous rentrons chez nous. Ah ! vous êtes une excellente personne, vous, et il serait dommage que vous devinssiez la femme de ce méchant Hector !... C'est un menteur et un trompeur comme. comme les autres.

Adrienne, fort embarrassée, ne répondit rien. Les dames s'empressèrent de prendre la mesure des habits, se réservant d'y ajouter un trousseau complet à l'usage du prétendu Jacques. Faquinette, redevenue tout à fait douce, remercia humblement, multiplia les révérences, et sortit avec Adrienne, qui devait la conduire jusqu'à la porte du jardin. Quant à son petit protégé, il n'eut pas un mot, pas un signe de reconnaissance ou de politesse, pour ceux qui l'avaient si bien reçu, et il suivit la folle en rechignant.

Lorsqu'elle se trouva seule avec le notaire, madame Duhamel dit avec intérêt :

– Avez-vous remarqué, monsieur Perrin, les aveux échappés à cette pauvre femme ?

– Depuis longtemps, répliqua Perrin, on a constaté autant de malice que de folie chez cette bizarre créature. Par moments, l'on croirait. Mais, bah ! ce n'est qu'un cerveau fêlé après tout. Et je signalerai à la mairie le danger

de laisser ce petit saltimbanque au pouvoir de Faquinette. Elle serait capable, dans un accès d'égarement.

– Il n'y a pas à craindre qu'elle lui fasse du mal. Mais avez-vous entendu ce qu'elle disait au sujet du père de son enfant ? Jusqu'ici elle avait constamment refusé de s'expliquer sur ce point.

– Oui, oui, dit Perrin en riant, et vous verrez que, lorsqu'elle nommera ce père mystérieux, ce sera l'empereur du Mogol ou le prince héritier de Cochinchine. D'ailleurs, dans l'état notoire de démente où se trouve cette femme, son témoignage ne saurait avoir la moindre valeur ; nommât-elle le père véritable, personne ne croirait à ses assertions. Mais, ajouta le notaire en voyant rentrer Adrienne, voici mademoiselle Duhamel qui va écrire sa lettre à Pierrette Grivet, et je cours prévenir Tintin.

Adrienne, en effet, traça quelques mots afin d'engager Pierrette à rester chez elle le lendemain, car on avait, disait-elle, « à lui remettre quelque chose qui ne pouvait manquer de lui être agréable. » Elle signa ; mais, ne voulant pas donner un caractère trop sérieux à cette missive, elle ne la cacheta pas et la confia ouverte au petit clerc, qui partit aussitôt pour le Moulin-Ballard.

Maître Tintin ne rentra que très-tard à l'étude. Lorsqu'on lui demanda le résultat de sa mission, il donna des explications embarrassées. Il n'avait rencontré personne au moulin ; il avait été dans la nécessité de revenir plusieurs fois et d'attendre. Enfin, il avait trouvé, à la porte même de la maison des Grivet, une demoiselle « fort bien » qui se disait l'amie de Pierrette et s'était chargée de lui remettre la lettre d'Adrienne à son retour.

On pouvait raisonnablement soupçonner le drôle d'avoir employé la meilleure partie du temps à jouer aux billes avec les polissons des alentours. Mais, comme la mission était remplie tant bien que mal et comme, du reste, elle n'avait pas beaucoup d'importance, on n'y donna pas grande attention et Adrienne demeura convaincue que Pierrette l'attendrait chez elle le lendemain.

XVII

LE PIÉGE

La famille Grivet demeurait, comme nous l'avons dit, à quelques centaines de pas de la ville, non loin de la route où travaillait le cantonnier. L'habitation, appelée le Moulin-Ballard, était, en effet, un ancien moulin ou plutôt un « essai » de moulin, qui n'avait jamais produit beaucoup de farine. On avait eu la fantaisie, une vingtaine d'années auparavant, d'utiliser un ruisseau descendu des hauteurs environnantes, et on avait construit le susdit moulin. Malheureusement, le ruisseau était beaucoup trop maigre pour alimenter une usine, et, pendant huit mois de l'année, l'eau ne suffisait pas à faire marcher les meules une heure par jour. Le meunier s'était donc ruiné, et, depuis cette époque, le bâtiment, employé comme simple corps de ferme, était loué à des cultivateurs. La grande roue de bois se trouvait bien encore en place, mais les planches en paraissaient vermoulues, brisées, tout à fait hors de service. Quant à l'écluse, elle était ouverte de tout parts, et l'eau formait au-dessous une sorte de mara où croissaient en abondance les herbes aromatique. Quelques beaux peupliers disséminés çà et là, que quelques saules, qui marquaient le cours tortueux ruisseau, donnaient à ce lieu un aspect pittoresque et frais, qui eût charmé un peintre de paysage.

Telle était la propriété que les riches dames Du hamel venaient d'acquérir au nom de la famille Griv et dont Adrienne se faisait une fête d'apporter elle même les titres à Pierrette. Du reste, le mérite ce domaine n'était pas uniquement dans le pître que ; un jardin attenant au bâtiment, une belle prairie qui occupait les bas-fonds, une vigne qui s'éleva sur la coteau, y ajoutaient une valeur plus sérieuse pour les amis du positif.

Donc, à l'heure indiquée par sa lettre, Adrienne quitta la maison du notaire afin de se rendre à Moulin-Ballard. Elle avait fait une toilette fort simple mais gracieuse et de bon goût. Abritée sous un ombrelle rose, portant sous le bras un léger carton qui contenait les titres précieux, elle marchait d'un pas délibéré, tout heureuse du bonheur qu'elle allait causer. Sa mère avait voulu qu'elle fût accompagnée de Catherine, la femme de chambre ; mais à peine eut-on fait la moitié du trajet, qu'Adrienne songea la renvoyer. Le temps était magnifique. Les verges et les vignes, de chaque côté de la route, regorgeaient de monde. Mademoiselle Duhamel s'arrête et dit gaiement :

– Inutile d'aller plus loin, ma chère, nous ne sommes plus qu'à deux pas du Moulin-Ballard... Rentrez à la maison, car ma mère est souffrante et aura peut-être besoin de vos services.

Catherine, qui n'était plus jeune, ne paraissait pas trop fâchée d'interrompre cette promenade. Cependant elle dit avec hésitation :

– Madame me grondera, et s'il vous arrivait un accident.

– Eh ! que voulez-vous qu'il m'arrive, ma bonne Catherine ? Sans doute Pierrette me ramènera à la ville. Retournez donc ; si ma mère vous gronde, vous lui direz que c'est moi qui ai voulu absolument vous renvoyer.

Et, sans attendre de réponse, Adrienne s'éloigna si lestement que Catherine aurait eu peine à la suivre. La bonne femme hésita encore ; mais enfin, rassurée par les allures paisibles de sa jeune maîtresse, elle se décida à revenir sur ses pas.

Au bout de quelques instants, Adrienne entra dans une étroite et verdoyante vallée où s'élevait le Moulin-Ballard. A mesure qu'elle en approchait, son cœur battait avec plus de force et elle s'attendait à voir accourir Pierrette, qui sans doute épiait son arrivée. Mais personne ne vint au devant d'elle et la solitude la plus profonde paraissait régner dans la maison, comme dans la campagne.

Cette solitude apparente, toutefois, ne pouvait l'effrayer. Grâce à la précaution qu'elle avait prise d'annoncer sa visite, mademoiselle Duhamel se croyait sûre de trouver à qui parler, et elle continua sa marche vers le bâtiment.

Parvenue à la porte, qui était close, elle finit par éprouver un certain embarras. Rien ne bougeait dans l'habitation ; au dehors, on n'entendait d'autre bruit que celui du ruisseau, tombant avec un murmure monotone dans la prairie où il se perdait parmi les hautes herbes.

Adrienne, après un moment d'attente, frappa à la porte, et une voix de l'intérieur l'invita à entrer. Bien qu'elle fût choquée du peu d'empressement qu'on mettait à la recevoir, elle souleva le loquet et pénétra dans une pièce du rez-de-chaussée, où la famille semblait se tenir d'ordinaire.

Cette pièce, meublée très-modestement, quoique d'une propreté extrême, était assez obscure, car elle ne recevait de lumière que par une petite fenêtre ; mais la jeune fille put s'assurer d'un regard qu'il n'y avait personne. En revanche, dans une seconde pièce, dont la porte restait entr'ouverte, on entendait remuer, et c'était de là sans doute que la voix était partie.

Adrienne, impatientée, se dirigea de ce côté.

– Pierrette, s'écria-t-elle, où êtes-vous donc ? En vérité, malgré votre sauvagerie, je comptais sur un accueil différent !

On ne répondit pas, et, comme la seconde pièce était à peine moins obscure que la première, elle crut encore qu'il n'y avait personne.

Un bruit assez fort, qui s'éleva derrière elle, ne tarda pas à la détromper ; la porte qu'elle venait de franchir s'était vivement refermée et la clef avait grincé deux fois dans la serrure.

Adrienne se retourna toute tremblante. Un homme se tenait entre elle et la porte, et elle reconnut Hector de Lovedy.

– Soyez la bienvenue, ma belle cousine ! dit-il avec un accent de triomphe.

Adrienne éprouva d'abord une grande frayeur. La présence d'Hector, dans les circonstances actuelles, lui annonçait quelque intention désespérée. Toutefois, nous savons qu'une âme énergique s'était révélée récemment chez la jeune campagnarde et que la lutte exaltait son courage. Aussi,

dominant sa faiblesse, finit-elle par jeter sur Lovedy fils un regard assuré, plein d'indignation.

Hector, quoique vêtu avec son élégance ordinaire, était très-pâle ; sa physionomie, d'habitude si gaie et si railleuse, avait une expression de haine et de menace. Adrienne dit, avec une assurance peut-être un peu forcée :

– Que faites-vous ici, monsieur Hector de Lovedy ? Ce n'était pas vous que je comptais rencontrer dans cette maison où l'on n'a aucune raison pour vous aimer ! Qui vous y a introduit ? que voulez-vous ? M'auriez-vous attirée dans un piège ?

– Je ne vous y ai pas attirée, Adrienne, répliqua Hector, c'est vous qui vous y êtes jetée toute seule.

– Encore une fois, j'espérais trouver ici Pierrette Grivet ou son père, ou quelqu'un de sa famille, car j'ai des papiers importants à remettre. Mais sans doute Pierrette n'est pas loin et va rentrer d'un moment à l'autre ; elle a dû recevoir hier un billet où je lui annonçais ma venue.

– Pierrette est au travail, avec les autres personnes de la maison, et ne rentrera pas avant ce soir. Elle n'a pas reçu le billet que vous lui avez envoyé. En voici la preuve.

Hector tira de sa poche un papier tout froissé dans lequel Adrienne reconnut sur-le-champ sa lettre à Pierrette.

– C'est une infamie ! s'écria-t-elle. Comment cette lettre est-elle entre vos mains ? Vous l'avez achetée. dérobée peut-être ?

– Je ne l'ai ni achetée, ni dérobée : le hasard, un hasard heureux, l'a fait tomber en mon pouvoir. Hier, votre messenger, impatient de s'acquitter de sa tâche, a confié ce billet tout ouvert à. une personne qui, voyant votre signature, s'est imaginée qu'il pouvait avoir de l'intérêt pour moi. Elle m'en a donné connaissance, et moi, trouvant là l'occasion, que je cherche depuis si longtemps, de vous voir et de vous parler sans témoins, je me suis approprié ce papier. Si c'est là un crime, Adrienne, prenez-vous en à la passion qui me dévore et me rend fou t

– Et cette personne obligeante, reprit mademoiselle Duhamel avec mépris, c'est, comme je l'avais soupçonné, Joséphine, la fille du garde. Tout cela est infâme, je vous le répète, monsieur de Lovedy, et les derniers liens

d'affection qui existaient entre nous viennent de se rompre. Maintenant, laissez-moi sortir de cette maison, puisque les personnes que je venais y chercher sont absentes. Prétendriez-vous me retenir par force ?

– Vous ne sortirez pas avant de m'avoir entendu, Adrienne, répliqua Hector avec violence ; vous m'avez poussé à bout, et je n'ai pu être délicat sur les moyens de vous dire en liberté ce qu'il importe que vous sachiez.

Cette fois, mademoiselle Duhamel ne put dissimuler sa frayeur. La porte était fermée à double tour et Lovedy se tenait obstinément devant cette porte. Elle reprit, d'un ton presque suppliant :

– Voyons ! cousin Hector, quittez cet air tragique et parlons comme de bons parents. Qu'avez-vous à me dire que vous n'eussiez pu me dire librement chez moi, en présence de ma mère et de mes amis ?

– Et oubliez-vous, Adrienne, comment depuis quelque temps vous accueillez mes plaintes et mes prières ? Votre mère et vous, vous avez rompu violemment avec nous ; vous vous êtes affranchies à notre égard même des devoirs de la simple politesse. Et cela sans doute, Adrienne, parce que vous saviez de longue date la ruine qui nous menaçait, ruine, hélas ! qui maintenant n'est un secret pour personne !

– Ce n'est pas cela, Hector, non, ce n'est pas cela, je vous l'affirme ! s'écria mademoiselle Duhamel ; nous ne vous rendons pas solidaire des torts de votre père et nous avons vivement déploré cette perte de votre fortune. Aussi nous proposons-nous de faire tout ce qui sera en notre pouvoir afin de vous en conserver quelques débris. Dans ce but, nous nous sommes décidées à racheter Bligny, et le notaire Perrin s'occupe déjà de réunir les fonds.

– Que m'importent ces intérêts misérables ? interrompit Hector impétueusement ; si je tenais à la fortune, c'est qu'elle pouvait me rapprocher de vous. car c'est toi que j'aime, Adrienne, toi que nos deux familles semblaient m'avoir destinée, toi sans qui, tu le sais bien, je ne saurais plus vivre !

Ces paroles avaient été prononcées avec passion et les larmes aux yeux. Lovedy voulut prendre la main d'Adrienne, mais elle se détourna vivement et s'enfuit vers la fenêtre.

– Je ne puis vous permettre ce langage, Hector, s’écria-t-elle ; et je vous crois trop galant homme pour abuser d’une situation. Je vous ai déjà déclaré qu’un mariage entre nous était impossible !

– Pourquoi cela, Adrienne ?

– Vous connaissez mes motifs. La différence des goûts et des habitudes. notre lien de parenté, l’incompatibilité des caractères. Enfin, monsieur, en cas pareil, ma volonté, quel qu’en soit le mobile, doit être respectée.

– Ne serait-ce pas, mademoiselle, reprit Hector d’un ton de raillerie haineuse, que vous éprouvez pour un homme de basse condition des sentiments honteux, indignes de vous et dont vous rougissez ? Vous, Adrienne Duhamel, la plus belle, la plus parfaite, la plus riche des demoiselles du pays, vous avez abaissé vos regards sur un méprisable artisan, aux mœurs vulgaires et dont la grossièreté serait pour vous une source continuelle d’humiliations et de regrets !

– Taisez-vous, Hector, je ne vous ai donné aucun droit de me parler ainsi. Et la personne dont il s’agit pourrait, malgré son humble condition, vous servir de modèle pour la délicatesse et la générosité.

– Ainsi, vous ne niez pas, s’écria Lovedy avec violence, et vous osez faire son éloge devant moi ?... Allons ! toutes mes craintes se réalisent, tous mes soupçons étaient fondés. Mais croit-on que je me soumettrai en silence aux projets ridicules, aux hontes, aux injustices qui se préparent, tandis que j’irai au loin traîner une existence obscure, en compagnie d’un père ruiné et déshonoré ? Croit-on que je laisserai ma parente, ma fiancée, devenir la proie d’un homme de rien, d’un ouvrier prétentieux, qui profitera d’un engoûment passager. Non, non, de par tous les diables ! je ne le souffrirai pas.

Il se promenait dans la chambre avec une exaltation extraordinaire.

Nous savons déjà qu’Hector Lovedy éprouvait pour sa cousine un amour qui n’était ni bien violent, ni bien exclusif ; mais l’orgueil blessé, la jalousie, toutes sortes de sentiments fougueux le bouleversaient en ce moment. Comme certains acteurs qui, dans les pièces tragiques, s’identifient avec l’esprit de leur rôle, il paraissait fort capable de prendre ce rôle tout à fait au sérieux. La pauvre Adrienne, réfugiée près de la fenêtre, était palpitante et balbutiait :

– Hector, revenez à vous. Il n'est pas question. qui peut vous faire supposer.

Hector s'arrêta devant elle :

– Adrienne, reprit-il d'un ton suppliant, ne m'accablez pas. Il dépend de vous que tous nos malheurs cessent, que tous nos désastres se changent en prospérités. Quant à moi, je suis déterminé à mourir plutôt que de renoncer à vous. Adrienne, chère Adrienne, aime-moi. aime-moi !

Et il voulut la serrer dans ses bras.

Mais la jeune campagnarde était nerveuse et forte, tandis qu'Hector, qui reproduisait assez bien le type actuel des petits crevés, était frêle et débile. Elle le repoussa vigoureusement et s'enfuit à l'autre extrémité de la chambre.

– Vous êtes un lâche, monsieur, s'écria-t-elle, et vos procédés justifient la sévère opinion que j'avais de vous.

Il ne se découragea pas et marcha sur elle, les yeux étincelants.

– Adrienne, reprit-il, je ne dois pas souffrir que tu deviennes le proie de cet odieux Noël. Tu vas me promettre, tu vas me jurer.

Il essaya encore de lui prendre la main ; cette fois, mademoiselle Duhamel le repoussa avec tant d'énergie qu'il faillit tomber à la renverse.

Il pâlit de fureur et revint vers elle, mais armé d'un revolver.

Adrienne, malgré son courage, ne put retenir un cri d'effroi.

– Mon Dieu ! s'écria-t-elle, voulez-vous donc m'assassiner ?... Au secours ! au secours !

Hector sourit avec dédain.

– Personne ne vous entend, répliqua-t-il. D'ailleurs, rassurez-vous, Adrienne ; je vous l'ai dit déjà, ce n'est pas contre vous que cette arme peut être dirigée, mais contre moi. contre moi seul !

– Contre vous, monsieur ? Alors j'espère que vous ne vous hâterez pas d'en venir à une pareille extrémité !

– Ne m'insultez pas, ne me défiez pas ! Parce que vous m'avez toujours connu frivole, ne croyez pas que je reculerai devant une détermination ferme et virilement exécutée. Je n'ai plus rien à perdre ; toutes mes espérances sont anéanties ; mon nom lui-même a reçu une tache ineffaçable. Croyez-vous que, dans de telles conditions, je tiens beaucoup à

l'existence ? Je vous le jure donc, Adrienne, si vous ne prenez l'engagement solennel de devenir ma femme, je vais, dans une minute, tomber mort à vos pieds. Or, quand on saura que nous nous sommes rencontrés ici sans témoins, la responsabilité de mon acte de désespoir retombera sur vous, et vous n'essuierez pas sans peine le sang qui vous aura rejailli au visage !

Réellement Hector était hors de lui et pouvait céder à un sentiment de vertige. Toutes les terreurs de la pauvre Adrienne se réveillèrent.

– Cousin Hector, reprit-elle en joignant les mains, soyez raisonnable, je vous en conjure. Si vos revers de fortune sont cause de ce découragement, on peut y remédier. Ma bonne mère ne me refuse rien de ce que je lui demande, et nous vous rendrons riche de nouveau. Quant à l'affection que vous dites éprouver pour moi, je suis sûre qu'elle n'est pas insurmontable. Consentez seulement à prendre patience. Plus tard, peut-être.

– Je n'ai pas le temps d'attendre, Adrienne. Vous voulez me leurrer par des promesses évasives ; mais, si vous n'êtes pas prête à jurer.

– Je ne peux pas, je ne veux pas, je ne dois pas prendre l'engagement que vous exigez, répliqua Adrienne avec angoisse ; Hector, songez à Dieu, songez à votre père, à vos amis, à moi, qui vous implore !

– Alors je n'ai plus qu'à mourir !

Et Hector éleva le revolver à la hauteur de son front. Mademoiselle Duhamel fit un mouvement pour s'élancer vers lui et arrêter son bras.

– Ne bougez pas, dit-il impétueusement ; le moindre geste de votre part ne ferait que précipiter la catastrophe. Vous pouvez réfléchir encore. Ma vie dépend de vous. Je vais compter jusqu'à trois. si, après le mot trois, vous n'avez pas donné le consentement que je sollicite, tout sera fini pour moi. Je commence. *Un !*

Et il porta de nouveau le revolver à son front. Adrienne fit entendre un douloureux gémissement et se cacha le-visage dans ses mains.

– *Deux !* poursuivit Hector d'un ton solennel : Adrienne, je vous pardonne ma mort.

– Hector ! Hector ! s'écria la pauvre enfant, folle de terreur et de souffrance ; ayez pitié de vous-même !

– *Trois !* prononça Lovedy lentement.

Mais, s'il avait, en effet, l'intention d'en finir avec la vie, on ne lui laissa pas le temps d'accomplir son dessein. Comme il prononçait le mot fatal, une porte, dont il ignorait l'existence et qui donnait sur le jardin, s'ouvrit tout à coup derrière lui. Un homme, agile et robuste, s'élança, lui saisit le bras et arracha le revolver, qu'il lança par la fenêtre, dans la mare voisine. En même temps, on s'écria d'une voix railleuse :

– Que diable est ceci, monsieur ? De quel droit prétendez-vous imposer vos volontés à mademoiselle Duhamel ?

Celui qui parlait ainsi et dont l'arrivée semblait providentielle, était Noël Letellier.

Expliquons par suite de quelles circonstances Noël se trouvait si à propos au Moulin -Ballard.

Dans la matinée, un des clerks de Perrin, qu'il connaissait de longue date, lui avait appris comment Adrienne avait l'intention de porter en personne à Pierrette les titres de la propriété récemment acquise. Noël ignorait l'histoire de la lettre, mais il savait par Grivet que Pierrette serait absente toute la journée, et qu'ainsi mademoiselle Duhamel allait faire une course inutile au Moulin-Ballard. Poussé par le sentiment vague de quelque danger auquel Adrienne pouvait être exposée dans ce lieu solitaire, surtout par le désir de rencontrer la jeune fille, d'échanger peut-être avec elle un mot ou un regard, il s'était hâté de quitter ses vêtements de travail et de se diriger vers la demeure du cantonnier. La vue de Catherine qui s'en retournait lui ayant donné la certitude que mademoiselle Duhamel était seule, il avait doublé le pas.

Il était arrivé à temps pour voir de loin Adrienne entrer chez les Grivet, et il supposait qu'elle allait en ressortir aussitôt. Mais Adrienne ne ressortait pas et il s'approcha de l'ancien moulin pour s'assurer de ce qui s'y passait. Le bruit d'une conversation animée ayant attiré son attention, il se glissa près de la porte, prêta l'oreille et reconnut la voix d'Hector de Lovedy. Enfin, bien convaincu que du secours était nécessaire à mademoiselle Duhamel, il avait pénétré dans la maison par la porte du jardin et s'était montré au moment le plus inattendu.

Hector resta d'abord interdit par la rapidité de cette intervention. Quant à Adrienne, qui, à demi-évanouie et appuyée contre la muraille, semblait elle-

même attendre le coup mortel, elle ne put retenir un cri de délivrance.

– Ah ! monsieur Noël, est-ce vous ? dit-elle ; Dieu vous envoie toujours quand un péril me menace !

Et elle s'affaissa mourante sur une chaise de paille. Noël s'avancait pour être à portée de la protéger, quand Hector se jeta entre eux en s'écriant :

– Ah ça, tonnerre ! de quoi vous mêlez-vous ? Qui vous a permis d'entrer ici et qu'y venez-vous faire ?

– Qu'y faites-vous, vous-même, monsieur ? dit Noël froidement ; moi, je suis dans une maison amie, où l'on m'accueille toujours avec affection, au lieu que vous.

– J'y viens, parce que telle est ma volonté. Mais, sacrebleu ! on dirait qu'Adrienne s'attendait à vous rencontrer au Moulin-Ballard ?... En serions-nous déjà aux rendez-vous ?

– Taisez-vous, monsieur ! s'écria Noël indigné. Vous insultez mademoiselle Duhamel !

– Et c'est toi qui prends sa défense ? dit Lovedy en s'élançant sur lui, le bras levé.

Cette démonstration menaçante poussa au paroxysme la colère de Noël. Sans effort apparent, il saisit l'insolent par le milieu du corps, l'enleva de terre et l'emporta vers la fenêtre.

– Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Adrienne.

Mais Noël était trop animé pour tenir compte de cet appel. Il balança quelques secondes son chétif adversaire, puis le lança dans le marais qui s'étendait au-dessous de la fenêtre et où il avait déjà jeté le revolver. On entendit un bruit sourd, comme un rejaillissement d'eau et de boue.

– Juste ciel ! dit Adrienne, vous l'avez tué !

– Non, non, mademoiselle ; je n'ai pas voulu le tuer, mais seulement lui donner une leçon, parce qu'il vous a manqué de respect. Il en sera quitte pour envoyer à la lessive ses élégants habits parisiens.

– Etes-vous bien sûr ?... Venez, venez vite. il est peut-être en danger.

Adrienne déverrouilla la porte et sortit de la maison, suivie de Noël. En arrivant au bord de la mare, la jeune fille put reconnaître que ses alarmes étaient vaines. Il y avait à peine un demi-pied d'eau croupissante sous les grandes herbes, et Hector était tombé comme dans un lit élastique, sans se

faire le moindre mal. Aussi était-il déjà debout et il travaillait à se dépêtrer de ce sol perfide. Mais dans quel état il se trouvait, bon Dieu ! Ses vêtements étaient souillés de vase ; son visage, ses cheveux, ses mains étaient couverts de ces petites frondes vertes qu'on appelle « lentilles d'eau » et qui pullulent dans les eaux stagnantes ; il ressemblait à une gigantesque grenouille.

En tout autre moment, Adrienne eût ri volontiers de sa mine piteuse ; mais elle n'y songeait guère et observait ses mouvements avec inquiétude. Enfin le jeune homme, tout ruisselant d'eau et de boue, parvint à se tirer de la mare.

– Je regrette vivement ce qui s'est passé, Hector, dit Adrienne en allant au-devant de lui ; je suis fâchée que M. Noël se soit laissé entraîner.

– Aussi est-ce lui qui payera cette offense ! répliqua Lovedy d'un ton de rage sourde.

– Venez-y donc ! s'écria Noël en se mettant en garde.

– Je sais que la force physique est de votre côté ; mais ce n'est pas ainsi que je l'entends. Je ne descendrai pas jusqu'à vous, je vous élèverai jusqu'à moi. Vous n'êtes qu'un ouvrier, monsieur Noël, et moi je suis gentilhomme ; mais vous m'avez gravement insulté et vous me devez une réparation. Je vous enverrai mes témoins. Nous nous battons, monsieur, et jusqu'à la mort !

La mâle physionomie de Noël exprima autant d'orgueil que de joie.

– Je vous remercie, monsieur, dit-il avec un sentiment chevaleresque qui semblait naturel chez lui ; c'est beaucoup d'honneur que vous me faites, et j'accepte. Vous savez où je demeure. J'attendrai vos ordres.

– Il suffit ; à bientôt donc, monsieur. Maintenant je vous laisse à mademoiselle Duhamel, qui sans doute préfère votre compagnie à la mienne.

Il salua avec toute la dignité que comportait le désordre de sa toilette et s'éloigna à grands pas.

– Hector, cousin Hector ! s'écria Adrienne, revenez, je vous en conjure ! Écoutez-moi, je ne dois pas permettre.

Mais le jeune Lovedy poursuivit sa marche sans répondre et disparut bientôt derrière un pli du terrain.

Adrienne était retombée dans ses vives angoisses.

– Monsieur Noël, reprit-elle, vous ne pouvez accepter cette provocation. Hector est, dit-on, d'une grande habileté aux armes, et il s'est nombre de fois battu en duel. Vous, au contraire.

– Moi, en effet, répliqua tranquillement Noël, j'ai passé plus de temps dans les ateliers que dans les tirs et dans les salles d'armes ; aussi n'ai-je touché de ma vie une épée ou un pistolet. N'importe ! mademoiselle, si humble que je sois, mon honneur m'est aussi cher qu'à personne. J'ai outragé M. Hector de Lovedy, je lui donnerai la réparation à laquelle il a droit !

– Mais, Noël, Noël, il vous tuera ! dit Adrienne en fondant en larmes.

– Eh bien ! mademoiselle, j'espère qu'alors vous accorderez parfois un souvenir à un malheureux qui vous aime bien. qui vous aimera jusqu'au dernier soupir.

Il lui prit la main, qu'il retint dans les siennes, et ils se turent un moment. Tout à coup Adrienne se recula et dit avec confusion :

– Il faut que je retourne chez ma mère, monsieur Noël ; je vous prie de ne pas m'accompagner et de vous rendre à la ville par un autre chemin. Je vous charge de remettre à votre ami Grivet ces papiers, que je me proposais d'offrir moi-même à sa fille et qui ont été cause de cette funeste aventure. Adieu ! Vous réfléchirez et vous éviterez cet abominable duel. Moi-même je ne vais rien négliger pour. Mais songez surtout au chagrin que vous causeriez. à vos amis !

Elle salua du geste et s'éloigna toute bouleversée.

Noël la suivit du regard tant qu'il put.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-il, ne fais-je pas un rêve délicieux ?

XVIII

LES VICTOIRES DE LA FOLLE

Tandis que ceci se passait au Moulin-Ballard, une scène d'un autre genre avait lieu au château de Bligny.

M. de Lovedy père était assis dans une grande pièce qui lui servait de cabinet de travail. Devant lui, sur une table, étaient étalés des registres, des papiers, des correspondances, et il paraissait absorbé par une occupation fort peu agréable, car il avait le sourcil froncé et parfois il ne pouvait retenir une exclamation de colère.

L'ancien boursier ne semblait pas près d'interrompre sa besogne, quand le bruit d'une conversation animée, qui ne tarda pas à dégénérer en dispute, s'éleva sous ses fenêtres. Comme les invités de Lovedy s'étaient hâtés de partir en apprenant sa ruine, il ne donnait qu'une attention distraite à cette discussion. Néanmoins, la persistance du bruit finit par l'impatienter. Il se leva brusquement, courut à la fenêtre qu'il ouvrit, et, se penchant au dehors, il essaya de reconnaître de quoi il s'agissait.

La querelle avait lieu entre Bernardin, qui était maintenant à peu près l'unique domestique de la maison, et Faquinette, qui tenait par la main l'ancien petit saltimbanque. La folle n'avait pas eu la patience d'attendre

que les habits promis par les dames Duhamel fussent faits, et elle avait encore revêtu le ci-devant. Zozo de cet habit rose, de ce chapeau à panache, qui avaient produit tant d'effet sur la populace de la ville. Peut-être, dans son esprit troublé, avait-elle aussi des motifs particuliers pour présenter son soi-disant fils sous un costume qu'elle supposait poétique et imposant. Quoi qu'il en fût, elle était fort exaspérée et disait à Bernardin :

– Je vous le répète, j'ai besoin de voir sur-le-champ M. de Lovedy. Les affaires dont je dois l'entretenir ne sont pas de votre compétence. Allons ! je sais qu'il est chez lui livrez-moi passage ou je vous ferai mettre à la porte comme un insolent que vous êtes.

Le domestique ne s'émouvait pas beaucoup de ces injures.

– C'est bon, c'est bon, Faquinette, dit-il dédaigneusement ; mais monsieur n'a pas le temps d'écouter vos sottises pour le quart d'heure et vous allez déguerpir bien vite, avec cette espèce de singe que vous traînez avec vous !... Sur ma foi ! j'ai vu quelque part un chien savant qui était habillé de la même manière !

– Chien savant ! s'écria Faquinette furieuse ; attends, je vais t'apprendre si mon fils est un chien savant !

Elle sauta sur lui en cherchant à le mordre, à lui égratigner le visage. Bernardin, quoique d'une force supérieure, avait peine à se défendre. La folle était d'une souplesse et d'une agilité étonnantes ; elle bondissait autour de lui, l'attaquant de tous les côtés à la fois, tandis que Zozo, édifié déjà sans doute sur les excentricités de sa prétendue mère, attendait dans une impassibilité philosophique le résultat du conflit.

– Il ne manquait plus que cela ! dit le boursier témoin invisible de cette scène ; voilà maintenant Faquinette qui vient me relancer. que l'enfer la confonde ! Cependant je dois la ménager et il importe de gagner du temps.

Se penchant à la fenêtre, il cria :

– Allons ! Bernardin, ne tourmentez pas cette pauvre femme. Si elle veut monter, qu'elle monte ; je l'apaiserai bien, moi.

Au son de cette voix, les disputeurs avaient relevé la tête. La folle se mit à rire ; quant au valet, il dit avec stupéfaction :

– Quoi ! monsieur, vous permettez qu'une pareille coureuse entre au château avec ce petit mendiant ? Vous êtes certainement le maître, mais

j'aurais pensé.

– Cela te vexe, mon vieux ? reprit Faquinette en le regardant arrogamment sous le nez ; c'est comme ça, et tu en verras bien d'autres avant qu'il soit peu. Bonjour, monsieur de Lovedy, ajouta-t-elle en faisant avec toutes sortes de minauderies des révérences multipliées ; mon fils et moi, nous acceptons votre aimable invitation.

Elle prit Zozo par la main et le conduisit vers le grand escalier, dont Bernardin n'osait plus défendre l'abord. Elle paraissait fort bien connaître les êtres du château et se rendit sans hésitation à l'appartement du banquier. Bernardin la laissa faire.

– Tout va ici maintenant au rebours du sens commun ! murmura-t-il ; recevoir de pareilles drôlesses ! On pourrait croire... Hum !... Enfin, je ne resterai pas longtemps dans cette baraque... dès qu'on m'aura payé mes gages !

Et il retourna en grommelant à ses affaires.

M. de Lovedy, sur le seuil de son cabinet, semblait attendre Faquinette. A peine fut-elle entrée qu'il referma la porte derrière elle et dit d'un ton sévère :

– Je ne suis pas content de vous, Thérèse. Je vous avais défendu de faire du scandale, et je n'aime pas qu'on me désobéisse.

La folle prit un air confus.

– Pardonnez-moi, Raymond, répliqua-t-elle ; j'ai toujours été soumise à vos volontés, vous le savez. Mais, cette fois, il s'agit d'une chose si importante...

Elle alla s'assurer que la porte était bien fermée ; puis, elle ajouta d'un ton solennel, en désignant l'enfant qui paraissait tout ahuri de se trouver dans cette pièce somptueuse :

– Raymond, c'est Jacques... Embrassez votre fils et le mien.

Si bizarre que parût cette assertion, la folle avait en l'exprimant un accent ferme, décidé, qui n'annonçait plus aucun égarement. De son côté, M. de Lovedy, ou Raymond, comme l'appelait Faquinette, ne se récria pas.

– Fort bien, Thérèse, dit-il avec un sourire ; si c'est là notre fils, en effet, je ne demande pas mieux que de l'embrasser. Mais ne m'avez-vous pas dit que Jacques était mort, il y a huit ans, dans l'incendie d'une grange ?

– C’est vrai.

– Alors comment se fait-il ?...

– Vous ne comprenez donc pas, Raymond ?... Jacques était mort, et bien mort. mais il est ressuscité.

Malgré son parti pris de ne pas heurter de front la malheureuse folle, Lovedy ne put retenir un mouvement d’impatience.

– Voyons, voyons, Thérèse, comment l’entendez-vous ? reprit-il. Voulez-vous dire que ce Jacques, que vous croyiez mort, a été sauvé par quelqu’un. peut-être par ces Bohémiens, qui, dit-on, se trouvaient, cette nuit-là, dans la même grange et dont on perdit toute trace après l’événement ?

Cette explication était trop simple, trop naturelle pour convenir à Faquinette.

– Ce n’est pas cela, répliqua-t-elle avec son. imperturbable assurance. Jacques avait bien péri dans l’incendie, quoique l’on n’ait pas retrouvé son corps ; mais le bon Dieu a eu pitié de mes larmes et a daigné me le rendre. Regardez, Raymond, ne reconnaît-on pas à sa beauté, à sa grâce, à la pureté de ses yeux, qu’il a longtemps habité le ciel ?

Il semblait au banquier que l’enfant était assez laid, vulgaire, sournois, et surtout fagotté d’une façon ridicule. Il répondit pourtant :

– Hum ! hum ! il a beaucoup grandi là-haut... Enfin, Thérèse, comment, après huit ans d’absence, avez-vous reconnu votre fils ?

– Une mère peut-elle s’y tromper ? Aussitôt que je l’ai vu, quelque chose en moi m’a crié : « C’est lui ! »... et tout de suite, je l’ai reconnu, je l’ai aimé.

– Ces preuves ne vaudraient rien en justice, et il sera peut-être difficile de reconstituer l’état civil de cet enfant... Eh bien, et toi, mon garçon, ajouta-t-il en s’adressant à Zozo, prétends-tu aussi que tu es tombé du ciel... comme ça tout à coup... sans dire gare ?

Zozo le regarda :

– Bourgeois, dit-il, je vous ai vu déjà... C’est vous qui êtes venu, un soir, parler au père Jérôme, l’Hercule, quand nous étions en représentation à Vauvray. Vous êtes sortis ensemble, et Jérôme n’est rentré à la baraque que fort tard dans la nuit... et, quand il est revenu, il avait beaucoup d’argent... et

nous sommes partis bien vite pour aller nous cacher, avec la voiture, là-bas, dans les carrières... C'est-il vrai cela ?

Cette allusion à certaines circonstances mystérieuses fit tressaillir le banquier. Faquinette n'était pas moins inquiète et moins agitée.

– Ainsi, reprit Lovedy, tu te trouvais avec ces saltimbanques qui s'étaient installés dernièrement sur la promenade. Que sont-ils devenus ?

– Ne l'écoutez pas, interrompit la folle précipitamment ; est-ce qu'il sait, lui ? C'est un pauvre petit chérubin qui n'a pas idée des choses de ce bas-monde et qui ne peut répondre à rien.

– Il répond pourtant lorsqu'il s'agit de ces saltimbanques, et je désirerais savoir...

– J'ai jeté une pierre à Jérôme, répliqua Zozo, et comme il voulait me tuer, je me suis *ensauvé*.

Cette persistance à parler des saltimbanques porta au comble l'exaspération de Faquinette. Ne pouvant s'en prendre à l'enfant, qu'elle considérait comme un être divin, elle fit retomber sa colère sur Lovedy.

– Ah ça, Raymond, s'écria-t-elle avec violence, est-ce que vous croyez à cette histoire ridicule de sauteurs et de faiseurs de tours ? Jacques est trop jeune pour rien savoir ; mais moi, sa mère, je sais ce que je sais. Voudriez-vous chercher encore un prétexte pour nous chasser, mon fils et moi ? Cette fois cela ne prendra plus, je vous en avertis ; et, si vous me poussez à bout, la foudre nous écrasera tous !

La folle avait le teint enflammé, les yeux hors la tête ; sa voix prenait des accents rauques dû plus alarmant caractère.

Réellement ce séducteur inconnu, dont Faquinette s'était refusée jusqu'à ce jour à révéler le nom, n'était autre que Lovedy. Quelque douze ans auparavant, en effet, le banquier n'avait rien encore de l'homme lourd et obèse que nous connaissons. Il était tout au plus dans sa quarantième année, et, quoiqu'il fût marié depuis longtemps, quoique son fils Hector fût déjà au collège, il affectait des airs de jeunesse. Quand il venait, avec sa famille, passer trois mois chez son beau-frère Duhamel, il cherchait volontiers hors de la maison des distractions à la monotonie de la vie conjugale, et c'était ainsi qu'il avait connu Thérèse Faquin.

Thérèse avait reçu une sorte d'éducation. Moitié paysanne, moitié demoiselle, elle ne manquait pas de coquetterie, et éprouvait surtout ce désir de s'élever qui s'empare parfois des jeunes campagnards. Peut-être fut-elle éblouie par la richesse et le rang de son adorateur ; et, bien qu'elle ne pût ignorer qu'il était marié, elle ne résista pas à la séduction.

Nous en savons déjà les résultats. Le fermier, en s'apercevant du déshonneur de sa fille, la chassa brutalement. Thérèse, devenue mère, dut chercher asile chez des personnes charitables et mener une existence vagabonde.

Ce qu'il y avait de remarquable, dans cette triste et vulgaire histoire, c'était que personne ne pouvait deviner le nom du séducteur. Lovedy, grâce aux facilités que donne en pareil cas l'isolement de la campagne, avait trouvé moyen de cacher à tous les yeux ses assiduités auprès de la fille du fermier. Lorsque la catastrophe arriva, il était déjà retourné à Paris et il ne l'apprit que beaucoup plus tard. Du reste, plein de finesse et d'égoïsme, il exerçait sur sa malheureuse victime une influence absolue ; quelles que fussent les raisons mises en usage, Faquinette lui avait religieusement gardé le secret ; elle avait mieux aimé supporter les hontes, les souffrances de toute sorte que de le trahir.

Depuis qu'il était veuf et depuis qu'il se trouvait propriétaire dans le pays, il s'était relâché un peu de sa circonspection. La malheureuse femme ayant perdu son enfant et étant devenue folle, ses exigences, non plus que ses aveux, ne semblaient fort redoutables. Lovedy l'avait donc vue quelquefois, à la dérobée, et il restait convaincu qu'elle se laisserait couper en morceaux avant de révéler leurs anciennes relations. Il avait vécu dans une complète sécurité à cet égard pendant plusieurs années. Aussi éprouvait-il, en ce moment, une profonde inquiétude en entendant Thérèse, jusque-là si humble et si soumise, lui parler sur le ton de la menace.

Il savait, néanmoins, par expérience comment il fallait en agir envers cet esprit malade, et il répliqua avec une douceur affectée :

– Allons ! allons ! ne nous fâchons pas, ma bonne Thérèse. Vous vous souvenez combien j'ai regretté de n'avoir pas connu ce cher enfant ; je l'aurais tant aimé !... Si c'est bien là notre Jacques que je croyais mort et qui vient de ressusciter, dites ce que vous attendez de moi.

La folle sauta de plaisir.

– A la bonne heure, Raymond ! s’écria-t-elle ; alors, puisque vous le reconnaissez pour votre fils, embrassez-le, et voyez comme il vous ressemble.

– Qu’à cela ne tienne ! répliqua M. de Lovedy avec une complaisance inaltérable.

Il se pencha pour embrasser le prétendu Jacques, et cédant machinalement à l’invitation qu’il avait reçue, il regarda avec fixité le visage du petit saltimbanque. Cet examen sembla produire sur lui quelque impression.

– Eh ! eh ! c’est étrange en effet ! murmura-t-il d’un air pensif.

Il posa sur le front de l’enfant un baiser froid, que maître Zozo reçut avec la plus complète indifférence. En revanche, Faquinette se livra à des transports désordonnés, riant, battant des mains, ébouriffant ses cheveux.

– Oui, oui, il le reconnaît ! disait-elle ; maintenant tout va marcher à merveille !

M. de Lovedy commençait à perdre patience.

– Eh bien ! Thérèse, reprit-il, j’ai fait tout ce que vous avez voulu ; à cette heure, laissez-moi travailler. J’ai de grandes et tristes affaires, ma pauvre Thérèse ; des affaires qui vont amener peut-être de cruels changements dans ma situation !... Retournez chez les Bricard, où vous demeurez ; je vous reverrai bientôt, vous et votre Jacques.

Faquinette demeura tout à coup immobile et manifesta une sombre défiance.

– Raymond ; s’écria-t-elle, vous me trompez, vous ne songez qu’à m’amadouer avec de belles paroles. Mais vous ne vous débarrasserez pas ainsi de votre fils et de moi. Nous ne retournerons pas chez les Bricard, nous nous établissons ici pour toujours. Nous verrons bien si vous osez chasser de cette maison votre fils et sa mère !

En même temps, elle se campa dans un fauteuil et mit Jacques sur ses genoux. Le banquier fronça le sourcil.

– Que signifient une pareille conduite et un pareil langage, Thérèse ? demanda-t-il sévèrement ; vous montriez autrefois plus de soumission.

– Ce temps est passé, s'écria la folle en serrant les dents. Ah ! monsieur Raymond de Lovedy, vous pensiez que je serais toujours timide et muette devant vous, que je prendrais toujours pour moi les privations, les hontes et la misère, tandis que vous continueriez à vivre, riche et heureux, au milieu des grandeurs ? N'y comptez plus. Autrefois vous étiez marié ; vous prétendiez qu'un mot de ma bouche pouvait causer les plus grands malheurs, en vous brouillant avec votre femme, avec toute votre famille. Je fus généreuse, j'acceptai courageusement mon sort. Aujourd'hui tout est bien changé ; vous êtes veuf, libre de vos actions. Ce fils, que je croyais ne plus revoir en ce monde, m'a été rendu par un miracle. Pourquoi donc renoncerait-il à ses droits ? Le condamnerez-vous, comme moi, à vivre pauvre et méprisé ?... Non pas, non pas, Raymond. Regarde, Jacques, poursuivit-elle avec véhémence en désignant Lovedy ; ce beau monsieur, ce riche bourgeois, c'est ton père ; ce magnifique château, où nous sommes, lui appartient ; ces jardins, ce parc, ces terres, ces vignes, ces forêts qui nous entourent, tout cela est à lui... c'est-à-dire à toi, qui es son fils devant Dieu !

Le petit saltimbanque roulait de gros yeux effarés.

– Puisqu'il est mon père, répliqua-t-il, pourquoi ne nous donne-t-il pas des gâteaux et du vin sucré ?

– Il te doit mieux que cela, s'écria la folle ; il te doit place à son foyer et à sa table ; il te doit ta part dans sa fortune, il te doit un nom. Et malheur, malheur à lui s'il te refuse ton dû !

Les éclats de voix de Faquinette pouvaient s'entendre au loin, et il était nécessaire de l'apaiser au plus vite.

– Encore une fois, calmez-vous, ma bonne Thérèse, reprit le banquier de son ton hypocrite ; j'aime votre. Jacques beaucoup plus que vous ne pensez, et je lui accorderai tout ce qui dépendra de moi. Seulement comment pourrais-je vous recevoir ici tous deux ? Que dirait le monde ? Comment expliquer...

– Vous n'avez qu'à faire connaître la vérité, répliqua Thérèse avec la persistance d'une idée fixe ; vous annoncerez que Jacques est votre fils. et que moi je vais devenir votre femme, car j'entends que la naissance de

notre enfant soit légitimée ! Raymond, cette fois, il faut en finir ; Jacques et moi, nous nous installons ici ; nous n'en sortirons plus.

Le banquier se redressa brusquement.

– Thérèse, reprit-il avec autorité, tout cela est absurde ; vous n'obtiendrez rien en parlant sur ce ton. Savez-vous qu'au besoin je pourrais...

– Eh bien, vous ou l'un de vos valets, essayez de porter la main sur moi ! s'écria Faquinette.

Son attitude était si menaçante que Lovedy se rejeta en arrière.

– Je n'ai pas l'intention d'employer la force, dit-il ; mais je suis bien déterminé... Encore une fois, Thérèse, vous ne pouvez rester au château.

– Nous ne sortirons pas, s'écria la folle en se cramponnant avec une sorte de rage aux bras du fauteuil. Tenez ! ne m'agacez pas, monsieur Raymond de Lovedy, car je vous en ferai repentir. Je conterai à tout le monde l'histoire de nos relations passées je révélerai certains détails...

– Bah ! on ne vous croira pas, répliqua Lovedy en répondant à sa pensée plutôt qu'aux paroles de Faquinette.

– Parce que l'on prétend que je suis folle, n'est-ce pas ? Hélas ! c'est possible ; je sens bien que parfois mes idées se troublent et que ma tête se perd... Mais il est des souvenirs tellement nets, des faits tellement précis... Prenez garde, Raymond... que j'aie bien ou mal agi, personne ne soupçonne certaines actions secrètes, et, si je ne les dénonce pas, nul ne les soupçonnera jamais. J'ai obéi à des inspirations d'en haut ; mais les juges et les gendarmes voient les choses autrement, et, si je leur disais qu'une fois un homme avare, un parent dénaturé, a abusé de ma faiblesse d'esprit pour me pousser...

– Paix ! taisez-vous, Thérèse ! interrompit Lovedy, qui était devenu vert d'épouvante ; vous avez rêvé tout cela... Mais si l'on vous entendait... Oui, vous avez rêvé et vous rêvez encore !

Il se mit à réfléchir, tandis qu'un sourire singulier errait sur les lèvres de la folle.

– Allons t Thérèse, reprit-il enfin avec son accent doux, nous pouvons nous mettre d'accord. Je vais faire préparer, dans le château, une chambre pour vous et votre fils. On vous y fournira tout ce qui vous sera nécessaire et l'on vous traitera du mieux possible ; vous aurez la liberté

d'aller et venir... Seulement, personne au monde ne doit savoir à quel titre vous habitez cette maison. Si vous parlez de nos rapports passés, du lien qui nous attache à Jacques, de nos projets d'avenir, nous ne saurions plus demeurer ensemble... Voyons ! me promettez-vous de ne faire aucune allusion à tout cela ? Je vous crois capable de tenir votre parole si vous me la donnez.

– Mais enfin, pourquoi cacherions-nous la vérité ?

– Vous ne comprenez donc pas, Thérèse, que j'ai des ménagements infinis à garder avec ma famille, surtout avec mon fils Hector ? Hector est orgueilleux, violent, jaloux... S'il apprenait, sans préparation, que je vais me remarier, reconnaître Jacques pour mon fils, Dieu sait à quels excès il se laisserait aller... Il a constamment un revolver sur lui... Dans sa colère, il se porterait aux plus terribles extrémités contre nous, et surtout contre ce cher petit Jacques avec lequel il refuserait de partager mon héritage !

Cette fois, le banquier avait frappé juste. Faquinette prit l'alarme.

– Oui, oui, dit-elle, ce M. Hector est méchant, je le sais... Et vous croyez qu'il oserait attenter à la vie de son frère innocent ?

– J'en suis sûr. vous n'avez pas idée combien il est redoutable. Il a déjà tué en duel plusieurs personnes.

– Mon Dieu ! dit la folle, en serrant l'enfant dans ses bras et en l'entourant d'un pan de sa robe comme pour le protéger, s'il allait me tuer mon pauvre petit Jacques !... Mais je le défendrais, moi !... Allons ! nous nous cacherons de M. Hector jusqu'à nouvel ordre, puisqu'il le faut. On dira que je suis une dame... veuve... qui arrive de Paris avec son fils pour passer quelques jours à Bligny... Vous recevez beaucoup de beaux messieurs et de belles dames ; on me prendra pour une de vos invitées. J'ai l'air comme il faut, et mon fils, avec ses habits roses, a tout à fait l'air d'un prince.

Lovedy ne put retenir un sourire.

– Voilà qui est convenu, reprit-il ; eh bien, Thérèse, on va vous conduire à votre chambre, ainsi que votre fils. Hector peut rentrer d'un moment à l'autre et il ne doit pas nous voir ensemble, jusqu'à ce que je lui aie fait entendre raison, ce qui demandera peut-être deux ou trois jours... Jusque-là

vous me promettez, vous me jurez de ne révéler à personne ce qui existe entre nous, n'est-ce pas ?

– Je vous le promets, je vous le jure, répliqua Faquinette en prenant tout à coup cette mine madrée que nous lui connaissons ; j'en ai pipé de plus fins que M. Hector !

Lovedy tira le cordon d'une sonnette et Bernardin parut. Son maître lui parla bas quelques instants, en désignant la folle et son prétendu fils. Le domestique ne put cacher son étonnement ; mais, en valet bien appris, il s'inclina et engagea Faquinette à le suivre.

– Vous voyez, mon cher, lui dit la folle en se rengorgeant, que je suis une dame « de conséquence » ; tâchez donc, désormais, d'avoir pour moi les égards que je mérite ! Et elle se mit en marche d'un pas majestueux.

– Ah ! ça, dit Zozo avec humeur, puisque nous sommes ici chez nous, pourquoi ne me donne-t-on pas du pain et des confitures, avec du vin, comme on me l'a promis ?

Faquinette posa la main sur la bouche du petit gourmand, et, tandis que l'on parcourait les longs corridors du château, afin de gagner une modeste chambre que Lovedy avait assignée pour demeure à ses nouveaux hôtes, Bernardin disait entre ses dents :

– En voilà une idée !... Bligny est bien décidément une maison de fous !

De son côté, l'ancien banquier, resté seul, s'abandonnait à ses réflexions.

– Que le diable emporte cette Thérèse ! pensait-il ; mais elle était montée et, si je n'avais prudemment mis les pouces, elle m'eût jeté dans de cruels embarras. Il y a des moments où elle n'est pas aussi folle que je le voudrais. Quant à ce petit vagabond, qu'elle a ramassé sur les grandes routes, est-il vraiment son fils et le mien ? Ma foi ! je serais tenté de le croire, car il a une ressemblance... Certainement l'enfant de Faquinette n'a pas péri dans l'incendie de la grange ; j'ai vu le procès-verbal dressé par les autorités du pays après l'événement et il serait très-possible... Bah ! qu'importe ! Pour moi, je n'ai plus qu'à tirer mon épingle du jeu. Si les choses marchent comme je l'espère, dans trois jours je serai en route pour la Belgique, et on s'arrangera ici comme on pourra... Pourvu que ce satané Hector ne vienne pas déranger mes combinaisons !

Et il se remit à son travail, qui consistait à dissimuler le plus possible à ses nombreux créanciers les valeurs qu'il possédait encore.

Il fut interrompu de nouveau par un facteur du télégraphe, qui lui apportait une dépêche datée de Clamecy. Sans doute cette dépêche contenait une bonne nouvelle, car, après l'avoir lue, il se frotta les mains.

– Bravo ! murmura-t-il ; je réussirai, si l'on m'en laisse le temps.

Il s'était replongé dans l'examen de ses paperasses, quand il entendit sur l'escalier une voix impétueuse et irritée qui ne pouvait appartenir qu'à Hector. C'était Hector, en effet, qui revenait du Moulin-Ballard, et Lovedy l'appela dans son cabinet. Le jeune homme entra en rechignant.

– Je suis pressé, mon père, dit-il, et il faut que je change d'habits... Ne voyez-vous pas comme je suis arrangé ?

Hector, en effet, était encore couvert d'une boue verdâtre ; son visage décomposé avait la même teinte et ses cheveux dégouttaient de limon.

– Au fait, d'où diable sors-tu ?

– De la mare du Moulin-Ballard. J'ai voulu frapper un grand coup et tout a manqué par la faute d'un drôle que je trouve sans cesse sur mon chemin.

Il raconta rapidement ce qui venait de se passer entre lui et sa cousine, et exposa comment l'intervention inattendue de Noël avait été cause pour lui d'une humiliation sanglante.

– Tout cela, pourtant, n'était pas trop mal imaginé, reprit le père ; et que feras-tu à présent ?

– Je veux tuer ce rustre qui m'a insulté... Je lui ai dit que je consentais à me battre avec lui, et il a accepté le duel... Je le tuerai donc aussi sûrement qu'il fera jour demain !... et cette ingrate et malavisée Adrienne, qui l'aime déjà, aura occasion de pleurer !

M. de Lovedy secoua la tête.

– Mauvais moyen, dit-il ; si on l'aime vraiment, on ne te pardonnera pas cette mort, et tu ne pourras plus épouser Adrienne... Or, il ne faut jamais désespérer du caprice d'une femme... Et puis, as-tu réfléchi, Hector, qu'il ne convient pas de te battre, toi gentilhomme, avec un ouvrier forgeron ? On se moquerait de toi.

– Ce sont là des préjugés d'un autre âge, mon père. Ce Noël me gêne, tous les moyens sont bons pour me débarrasser de lui au plus vite... Quant à

Adrienne, je ne sais si maintenant je ne la déteste pas autant que cet homme !

– Allons donc !... colère d’amoureux !... Écoute, Hector : tu ne dois pas sacrifier à une ridicule vengeance les graves projets que je médite et dans lesquels tu auras ta part. Si je touche les cinq cent mille francs, provenant de la vente de Bligny, nous pouvons nous sauver à l’étranger et commencer, avec cette somme, une fortune nouvelle. Or, je viens de recevoir une dépêche du notaire Perrin qui est en ce moment t à Clame ; il m’annonce qu’il a vu les banquiers de la ville et qu’il espère mettre demain à ma disposition la somme entière... Tiens, lis toi-même.

Il lui présenta la dépêche qu’on venait d’apporter. Hector y jeta un coup d’œil distrait.

– Fort bien, mon père, répliqua-t-il ; mais qu’y a-t-il là qui doive m’empêcher de châtier cet insolent Noël ?

– Eh ! ne sens-tu pas que ce duel va violemment irriter la mère et la fille... la fille surtout, dont la volonté fait loi pour madame Duhamel ? Elles sont capables, dans leur colère, de retarder le paiement des cinq cent mille francs, peut-être même de rompre le marché ; et alors que deviendrions-nous tous les deux ?... Je t’en prie, renonce à cette sottise équipée. Est-ce qu’on se venge, lorsque la vengeance est contraire aux intérêts ?

– Libre à vous, mon père, de mettre l’intérêt avant tout. Songez à vous-même et ne vous inquiétez pas de moi... Chacun de nous agira à sa guise.

– Encore une fois, ton obstination va nous aliéner ta tante et ta cousine, anéantir notre dernier espoir... Hector, il faut renoncer à ce duel... ou du moins retarder cette rencontre jusqu’à ce que j’aie touché les cinq cent mille francs... Trouve des prétextes pour traîner les choses en longueur... Je te demande deux jours, rien que deux jours... Ensuite tu pourras tuer qui tu voudras.

– Mon père, répliqua Hector froidement, désolé de vous refuser ; mais vous tenez à votre argent, moi je tiens à ma vengeance... Je vais donc, avec votre permission, changer bien vite d’habits ; puis je me mettrai en quête de nos voisins, les frères Desbarres, qui me serviront de témoins.

M. de Lovedy essaya de le retenir.

– Un moment encore ! s’écria-t-il ; tu réfléchiras aux conséquences terribles... Et puis, je dois te prévenir que, si tu rencontres dans la maison cette pauvre folle qu’on appelle Faquinette...

Mais Hector était déjà loin.

– Brut ! tête de fer ! murmura le banquier en refermant la porte avec fracas ; il va peut-être sacrifier notre avenir à une lubie stupide. Sapristi ! me voilà dans de beaux draps, moi ! Thérèse et son petit vagabond, d’un côté ; cet enragé Hector, de l’autre... Eh bien ! je suivrai les conseils de mon tendre fils ; je tâcherai de me tirer de cette bagarre : que les autres s’arrangent !

XIX

LE SECRET DU PORTEFEUILLE

Le même jour, vers le soir, il y avait plusieurs personnes dans la chambre occupée par Jean Reboux chez Noël Letellier. Noël était absent, mais il devait rentrer bientôt et, en attendant, une vive allégresse régnait parmi les assistants. Jean n'était pas encore guéri de ses fractures, quoiqu'il se trouvât en pleine convalescence. Assis à demi-vêtu sur son lit, il compulsait, de la main qui lui restait libre, une liasse de papiers timbrés. Sa vieille mère, qui l'avait soigné avec tant d'affection et de dévouement, se tenait encore à son chevet et cherchait à le calmer, bien qu'elle-même partageât sa joie. De l'autre côté du lit, le cantonnier Grivet et sa fille Pierrette ne paraissaient pas moins ravis. Eux aussi avaient un gros paquet de papiers où, peut-être, ils ne comprenaient pas grand'chose, mais dont ils savaient la haute importance. Cependant Grivet, au milieu de sa joie, semblait préoccupé. De temps en temps, un nuage passait sur son front et il jetait les yeux vers la porte avec inquiétude.

Comme la nuit commençait à tomber, Jean repoussa les pièces qu'il maniait avec tant d'amour.

– Mère, dit-il, serrez bien ces papiers dans vos grandes poches. Est-il Dieu possible que nous soyons vraiment propriétaires de la maison, de l'enclos, de la vigne ?... Sur ma parole, je crois rêver !... Ah ! les bonnes dames, les dignes dames, les saintes dames, qui nous ont rendus si riches !

– Fort bien, Jean, dit la mère Reboux, mais elles ne t'ont ni rendu la santé, ni raccommodé tes pauvres os rompus, et tu remues si fort...

– Bah ! il s'agit bien de mes os ! Dans huit jours, je pourrai bêcher mon jardin et piocher ma vigne, à moins que je n'aie « prendre des nez » à cinq sous pièce, chez mes pratiques ordinaires... Il me semble que je pourrais, dès à présent, sauter, danser, et... aïe !

Le nouveau propriétaire avait voulu exprimer sa joie par des gestes trop vifs, et une douleur, aussi atroce que subite, venait de l'en punir. Il pâlit et se rejeta en arrière sur l'oreiller.

– Tu vois bien ! dit la mère.

Heureusement, cette douleur passa aussi vite qu'elle était venue.

– Ah ça, et nous, dit la petite Pierrette en agitant sa liasse de papiers, croyez-vous donc qu'on nous a donné cela pour envelopper du beurre ?... Dire que mon père est maître à présent du Moulin-Ballard, qu'il ne payera plus de loyer et que d'autres lui en payeront !... C'est-y ça un sort !... Ensuite vous me direz : « il faut en remercier les bonnes dames. » Certainement qu'il faut les remercier ; mais il faut d'abord savoir gré de tout ce qui nous arrive à M. Noël, qui est pour nous tous comme une providence sur la terre...

– Ça c'est vrai ! répliqua la mère Reboux.

– C'est vrai, répétèrent les autres.

– Monsieur Noël, poursuivit la petite Grivet attendrie jusqu'aux larmes, est le jeune homme le meilleur, le plus généreux, le plus brave...

Son père fixa sur elle un regard perçant et elle s'interrompit en baissant la tête.

– Tu as raison, petite, dit le cantonnier ; cependant, il ne faut pas oublier que les dames Duhamel ne nous devaient rien à nous autres, car nous n'avons fait qu'exécuter les volontés de M. Noël, et tous les riches ne sont pas d'aussi bonne composition... D'ailleurs, n'était-ce pas une gentille idée à mademoiselle Adrienne de vouloir t'apporter en personne... à toi qui, je le

sais, lui as fait souvent la mine, sans qu'on puisse deviner pourquoi... les titres qui nous rendent riches ?

– Oui, oui, père, répliqua Pierrette avec confusion ; mademoiselle Adrienne est une excellente per— sonne ; je l'ai méconnue ; mais je la voyais si belle, si heureuse... Tout le monde l'aime et... Ah ! par exemple, poursuivit-elle en se redressant d'un air vindicatif, si cette Joséphine, qui m'a joué un si vilain tour, se rencontre sur mon chemin, ce sera une autre histoire. Voyez-vous cette « rien qui vaille », qui s'empare de ma lettre et va la porter au jeune monsieur du château !... Qu'elle ne me tombe pas sous la patte, ou je lui dirai son fait, et je lui arracherai son faux chignon... car elle en a un, l'effrontée !

– C'est bon, reprit Grivet avec un léger sourire, vous arrangerez cela entre vous... Mais, tout bien examiné, Pierrette, il faut que tu épouses au plus vite le fils Trincart, qui m'a déjà demandé ta main ; c'est un honnête garçon, bon travailleur, et il a quelques sous devant lui. Maintenant que nous possédons du bien au soleil, il va devenir plus pressant et je veux que le mariage ait lieu... ma foi ! dès que notre ami Jean sera en état de danser à la noce.

– J'y danserai, Grivet, s'écria le taupier tout joyeux ; j'y danserai bientôt !

Pierrette ne paraissait pas aussi contente de ce projet de mariage. Elle ne dit rien ; mais, se levant brusquement, elle se réfugia dans un coin où elle étouffa à grand'peine ses sanglots.

Le père n'eut pas l'air de s'en apercevoir ; il reprit en s'adressant au taupier :

– J'ai bien peur, Jean, que ce qui s'est passé aujourd'hui chez moi, par la faute de la méchante fille du garde, n'ait de vilaines suites. M. Noël et le mirliflore parisien ne se sont pas entendus du tout ; alors M. Noël a lancé le mirliflore par la fenêtre, au beau milieu de la mare... D'après quelques mots que j'ai attrapés au passage, l'affaire n'est pas finie.

Jean Reboux se souleva vivement, malgré ses attelles.

– Que dites-vous, Grivet ? demanda-t-il ; est-ce que le Parisien serait capable de porter un mauvais coup...

– Si ce n’était que cela !... Il ne serait certainement pas le plus fort... Mais, voyez-vous, Jean, M. Noël a été élevé comme les bourgeois et a les idées des bourgeois. Si donc, ainsi que je le soupçonne, la fantaisie lui prenait de se battre en duel...

– Se battre en duel, avec des épées ou des pistolets ? s’écria Jean terrifié ; miséricorde ! le mirliflore nous tuerait notre ami !

Le cantonnier fit un geste de désespoir. Pierrette, qui pleurnichait tout bas dans son coin, se redressa.

– Père, cher père, demanda-t-elle, est-ce que ça n’irait pas bien pour M. Noël ?

– C’est bon ; ces choses-là ne regardent pas les petites filles telles que toi. Et Grivet se rapprocha du lit.

– Où est-il maintenant ? demanda Jean à voix basse.

– Je l’ignore ; mais, en sortant, il avait l’air tout chose, et peut-être s’occupe-t-il déjà de cette malheureuse affaire. Il m’a dit qu’il allait chez le médecin Bouillet... Ensuite, vous savez, Jean, je me trompe peut-être ; il ne faut pas vous faire de bile encore.

– J’ai bien peur que vous ne vous trompiez pas, Grivet. Ah ! si un malheur devait arriver à M. Noël, que m’importerait d’être riche ! J’aimerais mieux être misérable ; j’aimerais mieux mendier par les chemins que de voir...

– Eh bien, et moi aussi, dit le cantonnier.

Ils se turent et ils s’abandonnaient à de lugubres réflexions, quand des pas se firent entendre dans l’escalier, puis dans la première pièce, et Noël entra. Il était tout essoufflé et tout en nage.

– Mes bons amis, dit-il, excusez-moi de vous avoir laissés seuls ; mais vous aviez à causer de vos prospérités nouvelles, dont nul ne se réjouit plus que moi... N’est-il venu personne me demander en mon absence ?

– Personne.

– Et il n’y a aucune lettre ?

– Aucune.

– A la bonne heure ; j’arrive à temps.

Il s’empressa d’allumer une lumière et s’assit à côté de ses amis. Le cantonnier demanda timidement :

– Comme ça, monsieur Noël, vous revenez de chez le médecin Bouillet ?

– Oui, je voulais savoir de combien nous lui sommes redevables, pour les soins qu’il nous a prodigués à tous avec tant de zèle et de talent. J’avais aussi à lui parler d’autre chose que de ses honoraires, et, après m’avoir écouté, il s’est mis aussitôt à ma disposition.

– Ah ! ah ! dit Grivet en jetant à Jean un regard oblique.

Le taupier poussa un profond soupir.

– En sortant de là, continua Noël, je me suis rendu à la maison Perrin, afin de m’informer si mademoiselle Duhamel n’avait pas été trop fatiguée des émotions d’aujourd’hui, et j’ai appris avec plaisir qu’elle était rentrée sans accident. De plus, j’ai vu M. Henri Mussot, le second clerc de l’étude, un brave garçon de ma connaissance, et il s’est montré aussi obligeant pour moi que le docteur Bouillet.

Un silence morne accueillit ces paroles.

– Et que vouliez-vous donc à M. Mussot et au docteur Bouillet, monsieur Noël ? demanda enfin le cantonnier.

Noël s’aperçut qu’il venait de révéler des choses qu’il eût mieux fait de garder. Comme il allait répondre, on frappa bruyamment à la porte de la rue. Il se leva et alluma une seconde bougie.

– Voilà sans doute ce que j’attends ? dit-il.

Et il passa dans la première chambre, dont il eut soin de refermer la porte derrière lui.

Après quelques pourparlers en bas, la Brandin introduisit un jeune drôle, revêtu d’une sorte de livrée grise, et qu’on savait être le fils du jardinier de Bligny.

– Monsieur Noël, dit-elle, il s’agit d’une lettre qu’on ne veut remettre qu’à vous.

– C’est bien... Madame Brandin, attendez en bas, et tenez-vous prête à éclairer quand on redescendra.

La Brandin leva les yeux et les mains vers le ciel, comme pour le prendre à témoin qu’elle ne comprenait rien à ce qui se passait, et elle se retira.

La lettre, ainsi que sans doute on l’a deviné, venait d’Hector de Lovedy. Elle contenait ce peu de mots :

« Monsieur, mes témoins sont MM. Desbarres, propriétaires au château de Chabrol, et c'est avec eux que vos témoins auront à s'entendre.

» Je vous salue.

» HECTOR DE LOVEDY. »

Noël s'assit à une table, et répondit :

« Monsieur, mes témoins sont M. le docteur Bouillet, ancien médecin major, et M. Henri Mussot, second clerk de notaire à l'étude de M. Perrin. MM. Desbarres peuvent, dès à présent, se mettre en rapport avec le docteur Bouillet, à Vauvray.

» Je vous salue.

» NOEL LETELLIER. »

Il plia la lettre, la cacheta et la remit au messenger qui se retira, sans écouter les questions captieuses que lui adressait la Brandin en le reconduisant.

Noël alors rentra dans la chambre, où l'on n'avait pas échangé un mot pendant son absence. Il semblait délivré d'un grand poids et avait l'air souriant.

– Vous paraissez bien joyeux, monsieur Noël, dit Grivet ; mais vos amis, je le crains, n'ont pas sujet d'être aussi contents !

– Oui, ajouta Jean d'une voix gémissante, et peut-être auront-ils bientôt, au contraire, sujet de se désoler !

– Et toujours, murmura Pierrette, à cause de cette mademoiselle Adrienne ! Ah !... si l'on voulait, je lui rendrais, moi, tous ses beaux présents !

Noël n'entendit pas cette observation.

– Allons ! mes amis, reprit-il brusquement, vous savez de quoi il retourne ?... Eh bien ! oui, je vais me battre avec M. Hector de Lovedy ; je l'ai insulté et il m'a demandé réparation... Écoutez donc, c'est une condescendance de sa part, vu que l'on a beau se monter la tête sur

l'égalité, il y a encore diablement loin d'un noble comme lui à un simple ouvrier comme moi !

– Vous, un mécanicien ! gronda Jean.

– Presque un ingénieur, ajouta Grivet ; à votre place, je l'aurais envoyé promener, et s'il avait marronné, je lui aurais administré une volée de coups de poing...

– Ou de coups de bâton ! ajouta le taupier d'un ton féroce.

– Vous n'entendez rien à ces choses-là, interrompit Noël avec humeur ; aussi ne vous ai-je pas choisis pour témoins. D'abord, Jean n'est pas encore en état de marcher et de sortir. Quant à Grivet, il est père de famille et « fonctionnaire public », comme il dit, et je ne voudrais pas lui causer des embarras... Et puis, encore une fois, vous ne sauriez ni l'un ni l'autre comment il faut s'y prendre ; moi-même, je l'avoue, je suis très-novice en pareille affaire... Mais tout est convenu et il s'agit de s'en tirer le mieux possible.

Malgré cette résolution bien arrêtée, ses deux amis unirent leurs instances pour qu'il renonçât à ce duel. Ils lui remontrèrent qu'Hector de Lovedy passait pour un bretteur et s'était battu souvent, tandis que lui, Noël, n'avait aucune habitude des armes. La petite Pierrette ne parlait pas, mais on l'entendait sangloter à l'écart, tandis que la mère Reboux poussait des gémissements, bien qu'elle ne se rendît pas compte exactement peut-être du danger que l'ami de son fils allait courir.

Noël, qui, en temps ordinaire, montrait tant de déférence pour ces braves gens, demeurait inébranlable, et, sans entrer dans des considérations qui peut-être n'eussent pas été comprises, il se contentait de hocher la tête. Le cantonnier trouva néanmoins un argument qui parut produire une vive impression sur lui.

– Monsieur Noël, dit-il, vous tenez aux bonnes grâces des dames Duhamel, n'est-ce pas ? Eh bien ! croyez-vous que ces dames approuvent un duel contre leur proche parent ?

C'était là, en effet, une réflexion qui s'était présentée à l'esprit du jeune mécanicien, et il répliqua :

– J'espère qu'elles me pardonneront... Mademoiselle Adrienne a vu tout ce qui s'est passé ; je n'ai songé qu'à la défendre.

– Et dire, marmottait Pierrette, que c’est cette « pas grand’chose » de Joséphine qui a produit le grabuge... sans compter qu’il me faudra épouser le fils Trincart !... Oh ! Joséphine me le payera !

– Oui, poursuivit Noël, ces dames ne sauraient m’en vouloir, car elles ne peuvent conserver maintenant ni estime ni affection pour M. Hector.

– Cependant, si vous le tuez ?

– Je ne le tuerai pas.

– Alors ce sera lui qui vous tuera !

– Que la volonté de Dieu s’accomplisse ! Je n’ai plus de famille, et excepté de vous, mes amis, de vous dont j’ai éprouvé l’amitié si souvent, je serai bien vite oublié !

Grivet et le taupier fondaient en larmes.

– Et moi ! et moi ! pensait Pierrette en sanglotant.

Noël, qui s’était attendri lui-même, finit par pousser un *hem* ! sonore et se redressa gaillardement.

– Bah ! reprit-il, nous sommes des enfants et les choses s’arrangeront peut-être mieux que nous ne l’espérons... Ce qui me fâche, mes amis, c’est que nous n’ayons pas rendu un dernier service à ces dignes dames qui viennent de faire votre fortune... Ah ! comme vous les récompenseriez de leur générosité, si vous pouviez leur restituer ce portefeuille qui a disparu d’une manière si inconcevable !

– Quel portefeuille ? demanda Jean Reboux d’un air de réflexion ; on en a parlé déjà plusieurs fois devant moi ; mais j’étais si faible, si malade...

– Parbleu ! il s’agit du portefeuille que je trouvai dans le coffre-fort de M. Duhamel et qui m’échappa au moment de l’accident...

– Attendez ! reprit le taupier en fermant les yeux, je crois me souvenir... J’ai reçu tant de pierres sur le crâne que ma mémoire est partie. Cependant, il me semble que je sais quelque chose au sujet de ce portefeuille... Oui, oui, c’est cela... Lorsqu’il tomba, j’avais la main étendue, et je le saisis au vol... Je me rappelle confusément que je voulais le conserver parce que j’en soupçonnais l’importance ; mais qu’est-il devenu quand je fus écrasé par les débris de la muraille ?

Tout le monde se taisait, afin de ne pas troubler l’effort de sa mémoire. Jean passait et repassait la main sur son front. Tout à coup il se redressa et

rouvrit les yeux.

– Où sont, demanda-t-il, les habits que je portais la nuit de l'événement ?

– Là dans l'armoire, répondit sa mère ; personne n'y a touché depuis que tu es malade... Ah ça, tu ne songes pas, j'espère, à te lever ?

– Non, non ; mais donnez-moi bien vite la veste que je portais cette nuit-là.

La mère Reboux courut à l'armoire et en tira une grosse veste de travail, encore blanchie par la poussière de l'écroulement. Tout le monde s'était levé ; cependant nul n'osait prononcer une parole, et on suivait des yeux chaque mouvement de la mère et du fils.

Jean promena vivement la main sur le modeste vêtement ; puis, il fouilla dans la poche et dit tout joyeux :

– Le voilà !

Et il montrait un vieux portefeuille, que Noël reconnut sur-le-champ.

Un cri de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines

– Est-il possible, dit Noël, qu'un objet pour lequel on a fait tant de recherches, dont la perte nous a exposés à d'outrageants soupçons et même à un emprisonnement, fût si près de nous, ici, presque sous nos yeux ?

– C'est machinalement, reprit le taupier, que je l'ai fourré dans ma poche... Plus tard, la fièvre m'a pris, j'ai battu la campagne, et quoique je conservasse une idée vague. Ah t ça, monsieur Noël, c'est donc quelque chose de bien précieux ?

– Je le suppose, d'après la valeur que M. de Lovedy paraissait attacher à sa possession ; mais je vais m'en assurer.

Il s'approcha de la lumière et ouvrit le portefeuille contenant seulement quelques papiers, comme nous l'avons dit. C'étaient plusieurs vieilles lettres, puis deux pièces sur papier timbré, l'une portant la signature *Lovedy*, l'autre la signature *Duhamel*. Noël ne les lut pas et se contenta de les examiner superficiellement.

– Nous n'avons pas le droit, dit-il, de nous immiscer dans un secret de famille... Seulement, mes amis, je crois que vous allez faire un véritable cadeau aux dames Duhamel et qu'elles n'auront pas lieu de regretter leur libéralité envers vous.

– Et cela vous empêchera-t-il de vous battre avec le Parisien ? demanda Jean.

Noël sourit.

– Il ne s'agit pas de cela, répliqua-t-il. Je désirerais que ce portefeuille fût remis sur-le-champ à ses propriétaires ; malheureusement, il est tard, ces dames ne reçoivent personne à pareille heure, et l'étude est fermée. Il faut donc attendre à demain pour restituer ces papiers., "

Il mit ostensiblement le portefeuille dans l'armoire, dont il retira la clef, puis il porta cette clef à Jean.

– Vous en serez le gardien, dit-il.

– Pourquoi pas vous, monsieur Noël ?

– Je ne m'appartiens déjà plus, et en mon absence... D'ailleurs, mes amis, je dois sortir encore, malgré l'heure avancée. Il importe que je donne, sans retard, connaissance au docteur Bouillet et à M. Henry Mussot de la lettre que j'ai reçue.

– Nous allons partir aussi, dit Grivet ; viens-tu, Pierrette ?

La jeune fille se leva à son tour.

– A propos, monsieur Noël, reprit le cantonnier, Pierrette, à présent que nous avons de quoi, va épouser le fils Trincart... N'est-ce pas qu'elle a raison ?

– Certainement, répliqua tranquillement Noël, sans même soupçonner la portée de cette question, et je félicite Pierrette en lui souhaitant toutes sortes de prospérités.

La pauvre fille éclata en sanglots.

– Eh bien ! oui, monsieur Noël, s'écria-t-elle, j'épouserai Trincart, je ferai tout ce qu'on voudra... Mais à la condition que vous ne vous battrez pas avec le Parisien... C'est un mauvais sujet, ets'il vous tue, je. je ne m'en consolerai pas !

Les pleurs l'étouffaient et elle fut obligée de se rasseoir.

Noël lui prit les mains et se mit à l'encourager d'un ton moitié riant, moitié affectueux, bien qu'il ne devinât toujours pas la cause de ces larmes. Pendant ce temps, le cantonnier s'approcha de Jean qui l'avait appelé par un signe furtif.

– Grivet, dit le taupier à voix basse, il faut empêcher M. Noël de se battre en duel... Je ne peux rien, moi, avec mon bras et ma jambe couverts d'éclisses. Mais vous, alerte et robuste, vous allez vous démener rondement, n'est-ce pas ?

– Je le voudrais, Jean ; mais comment s'y prendre ?

– Voyons ! sous prétexte que ce monsieur de Lovedy est venu dans votre maison faire les cent dix-neuf coups, ne pourriez-vous l'attendre quelque part et lui casser les reins ? Vous êtes bien plus fort que lui, et cela vous serait facile... Dans ce cas, il ne pourrait se battre contre M. Noël.

– C'est une idée... Mais on me mettra en prison, et, comme je suis fonctionnaire public...

– Bah ! qu'importe, à présent que vous êtes riche ? Aimeriez-vous mieux une autre manière ? Vous diriez publiquement des injures à ce M. Hector, qui est orgueilleux, emporté, et ce serait lui qui vous casserait les reins... Vous porteriez plainte, et ce serait lui qu'on mettrait en prison.

– Ma foi ! je préférerais cela, Jean, quoique j'aie été soldat et qu'il soit dur de recevoir des gifles sans les rendre... Mais du moment qu'il s'agit de M. Noël... seulement, êtes-vous bien sûr qu'on oserait arrêter ce jeune noble ?

Le cas parut embarrassant au preneur de taupes ; comme il y réfléchissait, Noël revint vers eux :

– Que diable complotez-vous là ? dit-il en souriant ; allons, résignez-vous à ce qui est inévitable... et partons.

Mais ses deux amis ne paraissaient nullement tentés de se résigner ; et, quand Grivet vint serrer la main de Jean, celui-ci lui dit à la dérobée :

– Bah ! assommez-le... c'est plus sûr.

– J'y penserai, répliqua Grivet.

XX

LES SUPPLICATIONS

Le lendemain matin, madame et mademoiselle Duhamel, Adrienne surtout, étaient en proie à une vive anxiété dans l'appartement, modeste, mais convenable, qu'elles occupaient chez le notaire Perrin. Madame Duhamel, encore un peu souffrante, était assise dans un fauteuil, enveloppée d'une ample robe de chambre. Quant à Adrienne, déjà habillée et coiffée, pour être prête à tout événement, elle allait et venait sans cesse, regardant fréquemment à la fenêtre. Elle était pâle ; ses yeux cernés attestaient qu'elle avait passé une mauvaise nuit.

A mesure que l'heure avançait, Adrienne paraissait plus agitée.

– Maman, chère maman, disait-elle, le duel doit avoir lieu ce matin ; sans doute ils se battent en ce moment. Peut-être même déjà le sang a-t-il coulé, peut-être... et personne pour nous renseigner sur ce qui se passe !... J'ai écrit à mon oncle Lovedy ; mais, aux termes où nous en sommes, aura-t-il égard à ma prière ? J'avais compté aussi sur M. Perrin, et M. Perrin n'arrive pas ; quand il reviendra de Clamecy, tout sera terminé... Que faire ? que faire ?

La bonne madame Duhamel était encore plus chagrine de l'état violent où elle voyait sa fille bien-aimée que des événements qui s'accomplissaient

sans doute.

– Chère petite, dit-elle, calme-toi... Ton cousin Hector, dont nous avons tant à nous plaindre... mérite-t-il que tu te tourmentes à ce point ?

– Eh ! maman, ce n'est pas pour Hector que je suis inquiète... Lui, je le sais, sortira intact de cette rencontre. Mais l'autre, l'excellent jeune homme qui s'est engagé dans cette querelle pour me défendre, ne lui devons-nous rien ?

– Vraiment, Adrienne, reprit la mère avec quelque impatience, tu t'intéresses trop à ce jeune homme... plus qu'il ne serait convenable de le montrer... D'ailleurs, que pouvons-nous ?

– Eh ! le sais-j e, maman ?... Cependant, attendez... N'ai-je pas entendu dire que les duels sont défendus et que la justice doit les prévenir de tout son pouvoir ?

– Certainement, et les duellistes sont poursuivis quand l'un d'eux est blessé.

– En ce cas, il n'y a pas à hésiter... Il faut que vous écriviez sur-le-champ à M. D***, le maire de la ville, pour le supplier d'empêcher ce duel. Il était autrefois l'ami de mon père, et il nous a toujours témoigné beaucoup d'affection. D'ailleurs, il comprendra sans peine que vous interveniez en faveur d'un parent... Oh ! maman, écrivez... écrivez, je vous en prie.

– Volontiers, ma fille ; le moyen est bon, car M. D*** mettra les gendarmes sur pied, s'il en est besoin. Seulement, ajouta la digne dame avec embarras, je n'ai pas l'habitude... et puis ma vue est si mauvaise... écris toi-même et je signerai.

Adrienne courut à son bureau et traça rapidement un billet ainsi conçu :

« Monsieur le maire,

» Un duel est imminent entre mon neveu, M. Hector de Lovedy, et M. Noël Letellier, mécanicien à Vauvray. Je vous supplie instamment de faire tout ce qu'il dépendra de vous pour l'empêcher. Il n'y a pas une minute à perdre, et peut-être est-il déjà trop tard... Je vous demande cette intervention légale au nom de l'humanité, au nom de votre devoir, et aussi au nom des

sentiments d'amitié que vous aviez autrefois- pour mon cher et regretté mari.

" Votre servante,
» Veuve DUHAMEL. »

La mère signa et Adrienne s'empressa de glisser la lettre dans une enveloppe.

– Maintenant, comment envoyer cela ? reprit la jeune fille.

– Pourquoi ne chargerais-tu pas de ce papier Catherine, la femme de chambre ?

– Catherine est si lente !... N'importe !

Elle sonna et Catherine parut. Mademoiselle Duhamel lui remit la lettre, en recommandant de la porter sur-le-champ à son adresse.

– Vous allez d'abord vous rendre chez M. D***, dit-elle, et, si vous ne le rencontrez pas, vous le chercherez à la mairie, ou en quelque lieu qu'il soit. Ne revenez pas sans l'avoir trouvé.

Catherine qui avait les privilèges d'un ancien serviteur, réclama des explications ; on la poussa doucement vers la porte, en lui disant avec vivacité :

– Partez donc... partez vite... Le moindre retard peut coûter la vie à une personne et peut-être à deux !

La femme de chambre, terrifiée, n'en demanda pas davantage et sortit précipitamment.

Les fiévreuses angoisses d'Adrienne ne tardèrent pas à recommencer. Elle ne pouvait tenir en place, et Catherine n'était pas partie depuis un quart d'heure qu'elle s'étonnait de ne pas la voir revenir.

– Cette pauvre fille, disait-elle, est si peu intelligente ! Elle est capable de n'avoir pas trouvé le maire, et pendant ce temps... Mon Dieu ! on arrivera trop tard... Déjà peut-être il est blessé, mourant... Peut-être même...

Elle se cacha le visage dans les mains.

Comme madame Duhamel allait répondre, on frappa à la porte de la chambre. Adrienne se redressa.

– Serait-ce Catherine ? dit-elle.

Et elle courut ouvrir.

Ce n'était pas Catherine, c'était un homme qui se tenait, timide et respectueux, dans l'ombre du corridor, son chapeau à la main.

– Monsieur Noël ! s'écria Adrienne toute frémissante.

Noël entra.

– Mesdames, balbutia-t-il, excusez cette visite matinale ; mais il s'agit d'une affaire de haute importance pour vous, et je n'ai pas voulu tarder...

Adrienne était tombée dans un fauteuil ; la secousse avait été si forte qu'elle ne pouvait prononcer un mot.

Madame Duhamel désigna un siège au visiteur.

– Vous êtes toujours le bien venu, monsieur Noël, dit-elle, mais nous ne vous attendions guère en ce moment... Ah ça, ce duel, dont on parle, n'a donc pas eu lieu ?... et, s'il ne doit pas avoir lieu, que le ciel soit loué !

Noël fit un mouvement de surprise :

– Quoi ! madame, vous savez... qui a pu vous dire... Je viens, continua-t-il les yeux baissés, pour opérer la restitution d'un objet, précieux sans doute, qui vous appartient. Il s'agit de ce portefeuille, si longtemps cherché et qui était en la possession de Jean Reboux ; mais, à la suite de l'épouvantable accident qui a failli lui coûter la vie, Jean est resté longtemps malade, et hier au soir seulement il a recouvré la mémoire. Lui et Grivet eussent bien souhaité opérer eux-mêmes cette restitution, en remerciement des bienfaits dont vous les avez comblés ; ne le pouvant pas, c'est moi qu'ils ont chargé de remplir ce devoir,

Et il présentait le portefeuille à madame Duhamel, qui le prit distraitemment :

– Oui, oui, dit-elle, je le reconnais pour avoir appartenu à mon cher défunt... Merci, monsieur Noël, et remerciez aussi ces braves gens !

Elle le posa sur un meuble, à côté d'elle.

– Madame, reprit Noël étonné et peut-être un peu fâché de cette indifférence, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il y a là-dedans des papiers du plus grand intérêt pour vous. J'ai jeté un coup d'œil, un seul, sur le contenu de ce portefeuille et je me suis assuré...

– Fort bien ; Adrienne, qui a de bons yeux, va l'examiner.

– Eh ! maman, répliqua Adrienne, qui avait repris son sang-froid, M. Perrin doit arriver d'un moment à l'autre, et il jugera mieux que personne de la valeur de ces papiers... Tenez, monsieur Noël, ajouta-t-elle d'une voix altérée, si profitable que puisse être pour nous cette restitution, nous verrions avec plus de plaisir encore que vous auriez renoncé à une funeste rencontre dont, je le crains, je suis la véritable cause.

Noël parut mortellement embarrassé.

– Mademoiselle, balbutia-t-il, vous me rendrez cette justice que, dans ce qui s'est passé hier au Moulin-Ballard, je n'ai songé qu'à vous défendre.

– Je le sais, monsieur, dit madame Duhamel ; ma fille m'a tout conté et je vous suis bien reconnaissante pour le secours énergique et efficace que vous avez porté à cette pauvre enfant.

– Le reste, madame, ne dépend plus de moi. J'appartiens à la personne que j'ai offensée... et aux amis que j'ai chargés du soin de mon honneur. Ces amis décident en ce moment avec ceux de M. Hector de Lovedy ce qu'il convient de faire, et je me soumettrai à leur décision. A raison des distances, on a perdu beaucoup de temps en allées et venues ; c'est pour cela que j'ai pu m'échapper, afin de vous apporter ce portefeuille... et aussi, murmura-t-il en baissant la tête, afin de vous dire... adieu.

– Ainsi donc, s'écria Adrienne avec désespoir, vous persistez à accepter cette provocation insensée ?

Noël demeura muet.

– J'aurais cru, dit madame Duhamel, que vous, homme doux et sensé, vous désapprouveriez ces duels, que la religion et la morale condamnent, ainsi que la raison et la loi ?

– Tant que le duel restera dans nos mœurs, il ne sera pas permis à un pauvre garçon tel que moi de le refuser, au risque d'encourir le mépris public... Ce n'est pas à moi, madame, que ces reproches auraient dû être adressés !

– Eh ! vous savez bien, s'écria Adrienne, que nous n'obtiendrions rien d'Hector !... Monsieur Noël, poursuivit-elle en joignant les mains, renoncez, je vous en conjure de nouveau, à ce duel qui vous sera fatal... Faites cela pour ma mère... pour moi !

Et ses larmes recommencèrent à couler. Noël lui-même était vivement ému.

– Mademoiselle, répliqua-t-il, vous ne m'estimeriez plus, si la considération que ce duel me sera fatal pouvait m'arrêter... Et puis, pourquoi consentirais-je à racheter ma vie par une lâcheté ? Trouverai-je jamais une mort aussi belle que celle-ci : mourir pour votre défense !

– Mais c'est de la folie ! s'écria Adrienne. Au nom du ciel, ne vous abandonnez pas vous-même... Vous n'êtes pas seul au monde, vous avez des amis...

– Cela ne suffit pas pour remplir le cœur ! répliqua Noël avec un sourire triste :

– Si vous êtes ambitieux, vous ne pouvez manquer, par votre travail, par votre intelligence, d'arriver bientôt à la considération et à la fortune. Nous avons contracté envers vous des obligations infinies, que la restitution de ce portefeuille va sans doute augmenter encore ; pourquoi ne voulez-vous pas donner à notre reconnaissance une occasion de se manifester ?... Tenez, désirez-vous monter un grand établissement industriel ? Voici maman qui mettra à votre disposition telles sommes que vous pourrez souhaiter.

– Adrienne a raison, reprit madame Duhamel ; vous n'avez qu'à fixer vous-même...

– Merci, madame... merci, mademoiselle Adrienne, répliqua Noël en poussant un profond soupir ; mais à quoi bon ? Rien ne pourrait me faire atteindre le but élevé, magnifique, auquel j'aspire dans mes impuissantes rêveries...

– Eh ! qu'en savez-vous ? dit Adrienne.

Mais aussitôt elle détourna la tête en rougissant.

Il y eut un moment de silence, et nul ; pour des motifs différents, n'osait reprendre la parole. Enfin, Adrienne demanda avec timidité :

– Oh ! n'est-ce pas, monsieur Noël, que vous serez raisonnable à *présent* ?

Noël fit un geste douloureux.

– Dieu m'est témoin, mademoiselle, répliqua-t-il, que je donnerais sans regret mon existence pour vous ; mais ne me demandez pas ce qui est hors

de mon pouvoir... Je ne rechercherai ni n'éviterai ce duel contre M. Hector de Lovedy.

Adrienne se retira, d'un air irrité, à l'autre extrémité de la pièce, tandis que la mère faisait de nouveaux efforts pour dissuader Noël de son projet.

Elle ne semblait pas près de réussir, quand on entendit un cheval s'arrêter devant la porte de la maison. Puis, un pas lourd résonna dans l'escalier, et le notaire Perrin, en habit de voyage et en grandes bottes, entra dans la chambre. Il avait à la main une serviette d'avocat qu'il déposa sur la table.

– Mes respects, chères dames, dit-il d'un ton amical ; ah ça ! j'espère qu'on ne va pas me ménager les remerciements et les marques de reconnaissance, car j'ai fait des miracles !... Voilà la somme au grand complet que je me suis procurée à Clamecy.

– Toujours complaisant et dévoué, monsieur Perrin ! dit madame Duhamel.

Quant à Adrienne, elle s'était contentée de saluer distraitemment le notaire. Celui-ci aperçut alors Noël qui se tenait à quelques pas.

– Ah ! ah ! monsieur Letellier, dit-il en allant lui serrer la main, je savais bien que la besogne dont j'ai été chargé récemment pour vos amis vous obligerait à venir présenter vos remerciements à qui de droit !

Et il se mit à rire en clignant des yeux.

– Je suis venu pour cela, monsieur, répliqua Noël, mais aussi pour apporter une chose dont la disparition nous a causé à tous bien des ennuis et qu'on a retrouvée au moment le plus inattendu.

– Le portefeuille du coffre secret ! s'écria Perrin en devenant grave tout à coup ; où est-il ?

– Le voici, dit Noël ; ces dames, poursuivit-il non sans une certaine nuance de reproche, ont voulu vous attendre pour en connaître le contenu.

Sans répondre, le notaire s'empara du portefeuille et l'ouvrit. Il s'en échappa plusieurs papiers qu'il parcourut rapidement. A mesure qu'il lisait, un mélange de joie, d'étonnement et de colère se peignait sur sa figure.

– Morbleu ! dit-il enfin, je comprends pourquoi M. de Lovedy tenait tant à ravoir ce portefeuille !... Si ces paperasses étaient tombées entre mes mains deux jours plus tôt, elles m'eussent épargné la rude corvée que je viens de faire à Clamecy pour trouver cinq cents billets de banque.

– Ah çà, qu’y a-t-il donc, monsieur Perrin ? demanda madame Duhamel.
Noël, par discrétion, voulait se retirer ; Adrienne le retint d’un signe.

– Ce qu’il y a, madame ? répliqua le notaire, eh bien, il y a que vous n’avez pas besoin de payer à M. de Lovedy la somme de cinq cent mille francs pour rentrer en possession du château et de la terre de Bligny, car château et terre n’ont pas cessé un instant de vous appartenir... La vente que votre mari avait consentie à son beau-frère n’était qu’une vente simulée... Il ne saurait rester aucune incertitude à cet égard, car voici l’acte secret, que nous appelons « une contre-lettre, » tout entier de la main de M. de Lovedy et signé de son nom ; puis un écrit, dans le même sens, de feu M. Duhamel ; et, enfin toute une correspondance, qui fait comprendre les motifs de cet étrange arrangement... Vos droits sont clairs, nets, indubitables.

En même temps, Perrin donna des explications que lui fournissaient les pièces du portefeuille et que nous allons résumer en peu de mots.

Deux ans avant l’époque où commence notre récit, M. de Lovedy, par suite du jeu effréné auquel il se livrait à la Bourse, avait déjà des affaires très-embarrassées. Il crut devoir recourir, comme il l’avait fait en diverses circonstances, à son beau-frère Duhamel, dont l’immense fortune, au contraire, s’accroissait de jour en jour, et il lui remontra que son crédit se relèverait promptement s’il paraissait devenir acquéreur d’une grande propriété. Il lui proposa donc une vente simulée de la terre de Bligny. Duhamel, malgré l’influence que le banquier exerçait sur lui, repoussa d’abord la proposition ; mais, convaincu que cette mesure sauverait le mari de sa sœur, il finit par accepter.

Le plus profond secret couvrit cette opération ; les notaires, qui y prirent part, ne se doutèrent pas de la portée réelle des actes qu’ils dressaient ; tout se passa entre les deux beaux-frères. Les familles elles-mêmes ne furent pas mises dans la confidence de la vérité, le banquier ayant annoncé que la moindre indiscretion pouvait faire manquer le but que l’on voulait atteindre. Toutefois, Duhamel ne négligea aucune précaution pour conserver ses droits intacts ; il veilla avec grand soin à la rédaction de la contre-lettre qui annulait la vente apparente, et il la serra précieusement, ainsi que toute la correspondance relative à cette affaire, dans le coffre construit par Noël.

La mort subite de M. Duhamel, frappé d'apoplexie foudroyante à la suite d'une promenade, l'avait empêché de divulguer à qui que ce fût le secret de cette vente. De son côté, Lovedy s'était bien gardé de le révéler, et il avait attendu que les héritières de Duhamel jugeassent à propos de revendiquer la terre de Bligny. Comme ni elles, ni les hommes de loi chargés de gérer la succession, ne semblaient avoir connaissance de la contre-lettre, il avait fini par croire que cette pièce décisive était perdue ou avait été anéantie dans l'incendie de la maison. Or, voilà que, grâce aux efforts de Noël et de ses amis, elle reparaissait inopinément pour renverser les espérances de l'astucieux boursier.

Le notaire Perrin exposa tout cela à ses clientes.

– Vous le voyez, mesdames, reprit-il, nous n'avons plus besoin de ces cinq cent mille francs, et qu'allons-nous faire, à cette heure, d'une somme aussi énorme ? Réellement, M. de Lovedy, en la réclamant, n'a pas montré une extrême délicatesse.

– C'est vrai, dit madame Duhamel, et pourtant elle lui serait très-nécessaire.

– Sans aucun doute, car on assure qu'il se dispose à partir pour l'étranger. Il aura d'autant plus raison de partir vite, qu'un huissier arrive de Clamecy avec une nuée de recors, et va faire une descente au château.

– Malheureux Lovedy ! reprit la bonne madame Duhamel ; malgré les chagrins qu'il nous cause, je ne puis m'empêcher de le plaindre.

Adrienne se taisait et paraissait absorbée par ses réflexions, quand on frappa à la porte. Le clerc Mussot venait annoncer que M. Noël était attendu sur-le-champ chez lui.

– Me voici, dit Noël en se levant aussitôt ; j'avais recommandé en effet... Mesdames, veuillez m'excuser.

– Il n'est pas difficile, dit madame Duhamel, avec un accent de reproche, de deviner pour quel motif pressant on vient vous chercher jusqu'ici... Monsieur Noël, vous êtes donc inflexible ?

Noël fit un geste de douleur.

– Ingrat ! lui dit Adrienne à voix basse.

Noël paraissait agité des sentiments les plus contraires.

– Mademoiselle, murmura-t-il, pardonnez-moi, je vous en conjure... Je souffre cruellement... Mais, si nous ne devons plus nous revoir... Adieu... adieu !

Et il sortit avec précipitation.

Le notaire ne comprenait rien à ce qui se passait. Madame Duhamel s'empressa de le mettre au courant de la querelle survenue, le jour précédent, au Moulin-Ballard.

– Eh ! eh ! dit Perrin avec satisfaction, ce Noël n'a pas froid aux yeux, et je comprends que les Lovedy, père et fils, ne lui veuillent pas de bien... Mais il ne faut pas qu'il se batte, car on aurait trop facilement raison de lui.

– Comment s'y opposer ? s'écria Adrienne. Il est resté sourd aux instances de ma mère... et aux miennes.

– C'est qu'en effet il ne dépend pas de lui de résister à certains préjugés féroces et stupides... Enfin Hector va, sans aucun doute, accompagner son père en exil, et si l'on pouvait retarder l'événement...

– Mon bon monsieur Perrin, vous qui êtes notre ami, conseillez-nous... que faut-il faire ?

– Adrienne a déjà écrit à Lovedy père, reprit madame Duhamel, et je viens d'envoyer une note au maire de la ville afin qu'il s'oppose à ce duel de tout son pouvoir.

– Hector, quoiqu'il soit l'associé de son père, passe pour fort indépendant, et je doute qu'il subisse beaucoup l'influence paternelle... ce dont je serais disposé à le féliciter, car cette influence ne saurait qu'être pernicieuse. Quant à l'avis donné à l'autorité, je ne crois pas qu'il ait un bon résultat en présence de deux adversaires dont un tient à honneur de tout accepter et dont l'autre paraît exalté jusqu'à la frénésie.

– Il nous reste un moyen, reprit Adrienne résolûment ; ne nous avez-vous pas dit, monsieur Perrin, que mon oncle était décidé à partir pour l'étranger aussitôt qu'il aura touché cette somme de cinq cent mille francs, son unique ressource ?

– Oui, et cette nécessité devient de plus en plus pressante... Il devrait déjà être loin.

– Voici donc ce que je propose : il faut lui annoncer que, s'il consent à empêcher le duel et à partir sans retard avec son fils, cet argent lui sera

remis intégralement... sinon il n'obtiendra rien de nous.

Le notaire ouvrit de grands yeux.

– Y songez-vous, mademoiselle ? Il s'agit d'une forte somme, presque d'une fortune... et cette somme n'est pas due aux Lovedy.

– C'est possible ; mais si coupables qu'ils soient envers nous, ni ma mère, ni moi, nous ne souffrirons que de proches parents restent exposés à la misère... N'est-il pas vrai, maman ?

– Mon Dieu ! chère Adrienne, je ferai ce que tu voudras.

La mère et la fille, comme sans doute on s'en est aperçu déjà, n'avaient pas une idée bien précise de la valeur de l'argent. Du vivant de M. Duhamel, elles restaient complètement étrangères aux affaires de la maison ; tout en jouissant d'une grande opulence, elles ignoraient comment on la gagne, et, ce qui est souvent plus difficile, comment on la conserve. Depuis trop peu de temps elles se trouvaient en possession de cette fortune pour avoir acquis la moindre expérience à cet égard, et une perte sèche de cinq cent mille francs leur semblait chose toute simple et naturelle. Le notaire essaya de leur faire comprendre l'énormité du sacrifice.

– Monsieur Perrin, interrompit Adrienne, ma mère et moi nous voulons assurer notre repos et aussi remplir un devoir de conscience... Nous ne saurions payer trop cher cette double satisfaction.

– Adrienne dit vrai... Nous devons être indulgentes envers ce beau-frère, pour lequel mon excellent mari montrait tant de faiblesse... Que les Lovedy renoncent donc à ce duel et partent avec notre argent ; puis, que nous n'entendions plus jamais parler d'eux !

Le notaire, voyant qu'il était impossible de les faire renoncer à ce projet, reprit en soupirant :

– Soit ; je vais exécuter votre volonté. J'étais sûr que vous m'enverriez sur-le-champ porter cette somme à Bligny, et mon cheval, encore tout sellé et bridé, m'attend à la porte... En un temps de galop je serai au château.

– Partez donc, monsieur Perrin, dit Adrienne avec vivacité, partez sans retard... Votre sagesse et votre prudence préviendront bien des malheurs.

Comme le notaire allait sortir :

– Quoi, monsieur, reprit Adrienne en désignant sur la table, l'enveloppe de maroquin qui contenait les cinq cent mille francs, n'emportez-vous pas

cet argent ?

– Je m'en garderai bien, répliqua Perrin avec un sourire ; aussitôt que Lovedy tiendrait la somme, il ne s'inquiéterait guère de remplir les conditions que je compte lui imposer... Ces fonds doivent rester entre nos mains jusqu'à nouvel ordre... Fiez-vous à moi pour prendre les précautions que la situation exige !

En même temps, il sortit, et Adrienne, se penchant à la fenêtre, le vit bientôt partir de toute la vitesse de son cheval.

– Noël doit avoir beaucoup d'avance, murmura-t-elle ; pourvu que Perrin n'arrive pas trop tard !

XXI

LES OBSTACLES

Pendant que l'on faisait tant d'efforts à Vauvray pour rendre le duel impossible, Hector, au château de Bligny, éprouvait de cruels embarras.

Une lettre qu'il avait reçue le matin d'un de ses témoins, lui annonçait que la rencontre aurait lieu le jour même, à deux heures, dans le bâtiment en ruines qu'on appelait la Ferme-du-Pendu, et qui se trouvait, comme nous savons, sur le bord de l'Yonne. L'arme choisie était le pistolet, les témoins de Noël ayant menacé de se retirer si l'on imposait l'épée à leur ami, qui de sa vie n'avait touché une épée. On devait se rendre isolément au lieu du rendez-vous, situé à égale distance de Vauvray et du château.

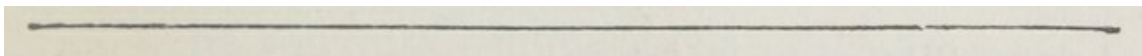
Hector avait accepté sans hésiter toutes ces conditions, car le maniement du pistolet lui était aussi familier que celui de l'épée, et il se croyait sûr, quelle que fût l'arme, d'en finir promptement avec son adversaire. Plus les obstacles se multipliaient, plus sa haine prenait des proportions considérables et il eût tout sacrifié afin de l'assouvir.

A peine avait-il expédié un messenger pour faire connaître son acceptation, qu'il reçut, dans sa chambre, la visite de son père. M. de Lovedy, quels que fussent les moyens mis par lui en usage, était exactement

renseigné sur ce qui se passait, et venait, encore une fois, supplier son fils de renoncer au duel ou du moins de l'ajourner sous un prétexte quelconque. Mais Hector demeura inébranlable, et, comme Lovedy insistait, des mots aigres furent échangés entre eux. A la suite de cette explication orageuse, le père sortit fort irrité.

Hector ne s'en inquiéta pas et écrivit quelques lettres, car il devait se mettre en voyage d'un moment à l'autre, et tenait à régler certaines affaires. Sa correspondance terminée, il regarda la pendule et reconnut qu'il aurait bien juste le temps de gagner l'endroit du rendez-vous avant l'heure prescrite. Il se hâta donc de s'habiller ; puis, un léger stick à la main, il voulut sortir de sa chambre... Qu'on juge de sa fureur ! Il était enfermé.

Son père seul avait pu prendre cette mesure violente pour le retenir. Hector poussa de grands cris, attaqua la porte avec les pieds et les poings ; mais cette porte, véritable porte d'ancien régime, était épaisse, solide, garnie de grosses ferrures, et semblait devoir résister longtemps à ses assauts. Découragé, il courut à la fenêtre qui donnait sur le jardin ; elle était élevée d'un grand étage, et pour descendre de ce côté une corde eût été nécessaire. Or, Hector n'avait pas de corde, ni rien qui pût en tenir lieu. Il appela, espérant être entendu de quelque domestique ou de quelque jardinier. Mais, quoique sa voix dût retentir au loin, le château paraissait s'être changé tout à coup en château de la Belle-au-Bois-dormant. Personne ne répondait à ses cris, ni du dedans ni du dehors ; et dans le jardin, ainsi que dans le parc, on n'apercevait personne.



Hector, toujours pestant et sacrant, revint à la porte dont il essaya de forcer la serrure au moyen des pincettes. Comme il s'y prenait maladroitement et s'irritait contre lui-même, il crut entendre rire dans le corridor voisin. Il interrompit sa besogne.

– Qui est là ? s'écria-t-il ; qui ose se moquer de moi ? Allons ! mille tonnerres ! ouvrez-moi vite ou je brise tout ici.

Les rires recommencèrent et une voix joyeuse chanta ce refrain d'une vieille chanson populaire :

Elle lui dit : « Compère Nicolas,
Compte les clous de la porte,
Tu sauras combien y en a. »

Hector reconnut Faquinette, à qui l'on avait donné asile depuis la veille dans le château, sans qu'il sût encore pourquoi.

Son premier mouvement fut d'adresser des menaces à la folle ; mais, certain que les flatteries réussiraient mieux avec cette étrange créature, il lui dit d'un ton caressant :

– Ah ! est-ce toi, Faquinette, ma belle ? Ouvre-moi, car j'ai un rendez-vous d'amour, et tu es trop bonne fille pour le faire manquer... Je gage que tu as aussi des amoureux, toi ?

De nouveaux éclats de rire s'élevèrent du dehors.

– Ah ! ah ! répliqua-t-on, voyez-vous ce M. Hector comme il est enjôleur !... Mais, je l'ai dit déjà, bon sang ne peut mentir... Ah çà, monsieur Hector, à ce rendez-vous est-ce la demoiselle ou la paysanne que vous comptez trouver ? On assure que, comme certains chasseurs, vous courez deux lièvres à la fois !

– Que le diable t'étouffe ! répliqua Hector perdant patience. Voyons, délivre-moi vite ou tu me le paieras.

– Eh bien, reprit Faquinette d'un ton confidentiel et en paraissant se rapprocher de la porte, je vous ouvrirai si vous voulez me promettre une chose...

– Quoi donc ?

– Ce sera, quand vous serez libre, d'embrasser votre frère, qui est là avec moi, et d'avoir toujours de l'amitié pour lui.

– Mon frère ! que me chantes-tu ? Je n'ai pas de frère.

– Mais si, mais si, mon petit Jacques, qui est beau comme un ange et qui est descendu du ciel pour se faire reconnaître de sa famille... Est-ce convenu ? l'embrasserez-vous ?

Hector ne vit dans ces paroles que la folie ordinaire de Faquinette et répondit brusquement :

– Hâte-toi de m'ouvrir et j'embrasserai le diable, s'il le faut.

La folle poussa un nouvel éclat de rire, tandis qu'une voix enfantine disait :

– Je ne veux pas embrasser le monsieur, moi !

Faquinette parut adresser une admonestation bénigne à l'enfant rebelle ; Hector, poussé à bout, se remit à frapper la porte du pied.

– Ah ça, en finirons-nous ? s'écria-t-il.

– Voilà ! voilà !... Dieu ! qu'il est bouillant !

La clef avait déjà tourné une fois dans la serrure, mais Faquinette se ravisa :

– Un mot encore ! dit-elle ; où doit avoir lieu votre rendez-vous ?

– A la Ferme-du-Pendu, répliqua Hector qui, dans sa colère, ne songea même pas à chercher un mensonge ; mille tonnerres ! ouvre-moi, ou sinon...

– La Ferme-du-Pendu ! répéta Faquinette ; tiens, je connais cet endroit... C'est « ma maison de campagne » et justement j'ai besoin d'y aller aujourd'hui pour prendre... Ma foi ! monsieur Hector, nous ferons route ensemble, et Jacques, qui marche très-bien, sera de la partie. En chemin, nous causerons

Tout en parlant, elle avait achevé de tourner la clef et la porte s'ouvrit. Hector, craignant quelque nouvelle lubie de sa fantasque libératrice, sortit comme un ouragan et s'élança dans le corridor. Faquinette, le sourire aux lèvres, élevait l'enfant dans ses bras pour l'offrir aux embrassements de son frère. Le tendre frère les repoussa avec tant de brutalité qu'ils faillirent tomber l'un et l'autre :

– Laissez-moi tranquille, toi et ton vilain singe ! s'écria-t-il ; j'ai bien autre chose à faire que de m'occuper de vous !

– Vilain singe ! répéta la folle avec indignation ; ah ! c'est ainsi que vous traitez mon Jacques, le fils de votre père et le mien ? Il faut enfin que nous nous expliquions... Je vais avec vous à la Ferme-du-Pendu et je vous apprendrai de quoi il retourne.

– Encore une fois, je n'ai pas besoin de votre compagnie.

Et Hector courut vers l'escalier. L'opiniâtre Faquinette le suivait déjà, quand M. de Lovedy parut.

– Stupide créature ! s'écria-t-il avec colère, qu'avez-vous fait ? Vous n'êtes ici que depuis quelques heures et déjà vous bouleversez ma maison.

Par votre faute, les plus grands malheurs peuvent arriver et vous mériteriez d'être chassée honteusement de chez moi.

A la vue d'une personne qu'elle était habituée à respecter, la folle s'arrêta toute confuse.

– Raymond, dit-elle, il importe que M. Hector apprenne la vérité. Déjà il manifestait les meilleures dispositions pour son jeune frère et, si vous m'aviez donné le temps...

– Taisez-vous, sottise... Et moi qui vous supposais capable de vous tenir tranquille un jour ou deux ! Vous serez cause... Hector ! Hector ! poursuivit Lovedy en s'adressant à son fils, attends un instant. Écoute-moi, je t'en conjure !

Hector n'avait garde de répondre à cet appel ; il descendit l'escalier et s'enfuit à travers le jardin, sans s'inquiéter d'une bruyante discussion qui s'élevait entre son père et la folle.

Il avait eu d'abord l'intention de prendre son cheval pour se rendre à la Ferme-du-Pendu, mais il réfléchit qu'il perdrait beaucoup de temps à faire seller sa monture et qu'il pourrait à pied suivre des sentiers beaucoup plus courts que le grand chemin. Or, un coup d'œil jeté sur sa montre l'avertissait qu'il ne lui restait plus qu'un quart d'heure pour atteindre le lieu du rendez-vous. Il précipita donc sa marche et s'engagea dans le parc, afin de gagner la campagne.

Il faisait un temps sombre et couvert, sans être pluvieux ; un vent violent courbait la cime des arbres et secouait le feuillage avec vigueur. Outre que la poussière, volant en tourbillons, obligeait Hector à marcher les yeux à demi-fermés, il était assourdi par un sifflement continu à ses oreilles.

Cependant, il ne ralentissait pas sa course, et, comme il entra dans cette partie du parc servant habituellement de passage aux gens du pays, il aperçut tout à coup une femme qui, appuyée contre une barrière, semblait attendre quelqu'un. En le voyant, elle se redressa et marcha vers lui ; c'était Joséphine, la fille du garde-chasse.

Hector eût bien voulu l'éviter ; mais il était si près d'elle, qu'à moins de détalier à toutes jambes, la rencontre était inévitable. Il continua donc d'avancer ; seulement, quand il eut rejoint la fille du garde, il ne s'arrêta pas davantage, bien qu'elle parût avoir quelque chose à lui dire.

Joséphine était une petite brune de dix-sept à dix-huit ans, assez piquante. Sa mise, quoique peu coûteuse, rappelait les modes de la ville, ce qui n'était pas un léger motif de jalousie pour les autres jeunes filles du voisinage. Par malheur, sa toilette en ce moment semblait avoir subi de rudes assauts. Son chapeau de paille était bossué, posé de travers ; ses cheveux noirs, vrais et faux, témoignaient d'un grand désordre qui ne devait pas être l'effet du vent. Sa robe, de couleur claire, était déchirée en plus d'un endroit, et sur son visage mutin on voyait de nombreuses égratignures, causées certainement par des coups d'ongle. Enfin, elle avait les yeux pleins de larmes, et son attitude trahissait la douleur, la colère et la honte.

Hector ne remarqua rien de tout cela et dit froidement :

– Ah ! c'est vous, ma gentille Joséphine !... Bien content de vous voir... Seulement, impossible de causer aujourd'hui, car je suis très-pressé.

Et il essaya de passer outre ; mais la fille du garde, se plaçant à son côté, marcha du même pas.

– Il faut pourtant, monsieur Hector, que je vous conte. Vous ne m'avez donc pas regardée ? Vous ne voyez donc pas dans quel état m'a mise cette paysanne mal élevée, la fille du cantonnier, parce que je vous ai donné la lettre de mademoiselle Duhamel ?

Hector daigna enfin jeter un regard plus attentif sur la malencontreuse Joséphine et partit d'un éclat de rire :

– Ainsi, ma pauvre petite, dit-il d'un ton railleur, vous vous êtes mesurée en combat singulier contre la fille de Grivet et vous n'avez pas remporté la victoire ?... Saprستي ! j'aurais payé cher pour être témoin des exploits de deux amazones comme elle et vous ! J'espère pourtant que vous avez rendu à « cette paysanne, » comme vous dites, la monnaie de sa pièce et que, de votre côté, vous lui avez bravement griffé la figure ?... Tout est donc pour le mieux, et l'affaire doit en rester là.

– Quoi ! monsieur Hector ! s'écria Joséphine, dont les larmes se séchèrent brusquement, est-ce ainsi que vous me plaignez ? Elle m'a arraché mon chignon, m'a déchiré ma robe ; et tout cela à cause de vous... Et puis, si vous aviez entendu les horreurs qu'elle vomissait contre moi !... Elle m'a dit que j'étais une fille perdue, que mon père était bien bête de ne

pas voir ce que tout le monde voyait, qu'aucune honnête fille ne voulait plus me fréquenter.

– Eh bien, ma charmante, que puis-je faire à cela ?

– Ce que vous pouvez faire ? Me protéger contre Pierrette, contre les gens du pays, contre mon père qui finira bien par apprendre... Tenez, savez-vous ce qu'elle me disait encore ? que vous étiez un débauché, un coureur, et que, tout en me contant fleurette, vous jouiez la grande passion pour épouser votre cousine, qui est si riche ; que d'ailleurs votre père et vous, vous étiez ruinés, que le château allait être vendu, que vous étiez dans l'obligation de partir et que bientôt il ne me resterait plus que les yeux pour pleurer !... Voyons ! est-ce vrai, tout cela ?

– Votre belliqueuse camarade n'a pas le sens commun, ma belle Joséphine, répliqua Hector avec une gaieté forcée ; mais nous nous expliquerons à cet égard dans un autre moment... Je suis très-pressé, je vous le répète.

– Où allez-vous ? demanda Joséphine en se dressant sur ses ergots comme un jeune coq en colère ; pensez-vous déjà à vous sauver, ainsi qu'on assure que vous devez le faire aujourd'hui ou demain ? Dans ce cas, que deviendrai-je, moi ? Je ne veux plus vous quitter, je veux partir avec vous. vous m'avez promis bien des fois...

– On ne tient que ce que l'on peut, ma mignonne ; et, s'il y avait quelque chose de vrai dans ces bavardages de commères, vous sauriez sans doute vous résigner à la nécessité.

– Moi ! s'écria la fille du garde dont les yeux noirs s'enflammèrent, ah ! vous ne me connaissez pas, monsieur Hector ! Si vous étiez capable de m'abandonner, j'irais tout conter à mon père, puis je me jetterais dans l'Yonne... Mais, auparavant, je m'attacherais à vos pas, je vous reprocherais vos mensonges, et quand vous devriez me battre aussi...

– Tiens ! tiens ! c'est une véritable tigresse que nous avons là ! reprit Hector ; mais vous voilà tout essoufflée, ma chère, et vous ne sauriez marcher du même pas que moi... Laissez-moi donc ; ce soir ou demain vous vous montrerez, j'espère, plus raisonnable.

– Je ne veux pas vous laisser ! reprit Joséphine en pleine révolte et en se cramponnant à son bras ; je suis sûre que vous partez pour tout de bon... Et

Moi, je resterai seule, méprisée dans le pays, exposée à la vengeance de mon père... Non, non, je ne vous quitte plus et partout où vous irez, j'irai avec vous.

Dans un autre moment Hector n'eût pu s'empêcher de rire de ces naïves protestations, mais elles venaient d'une manière fort inopportune, et il dit d'un ton moitié irrité, moitié moqueur :

– Allons ! Joséphine, je n'ai que faire de vous à l'endroit où je vais... Séparons-nous, je vous en prie. Je vous l'ordonne !

Et il voulut se dégager. Alors la petite campagnarde devint comme une furie. Elle s'attacha aux vêtements d'Hector, en criant, en trépignant, et elle disait d'une voix entrecoupée de sanglots :

– Non, je ne m'en irai pas... affronteur, scélérat, infâme, vous avez menti, vous m'avez trompée... Non, je ne m'en irai pas. Tuez-moi plutôt ; j'aime mieux qu'on me tue !

– Eh ! cette fille m'ennuie à la fin ! répliqua Hector avec dureté.

Il saisit Joséphine par la taille et, l'enlevant avec facilité, comme Noël l'avait enlevé lui-même le jour précédent, il la lança non dans un marais, mais dans une touffe de hautes herbes où elle ne pouvait se faire de mal. Puis, profitant de l'étourdissement que ce procédé expéditif avait causé à Joséphine, il gagna un taillis voisin.

Il entendit bientôt la malheureuse fille, qui s'était relevée, courir après lui en appelant de toutes ses forces. Il ne s'arrêta pas et se hâta de mettre entre lui et elle une distance assez grande pour ne plus être importuné de ses cris.

Toutefois, parvenu à l'extrémité du parc, il se retourna afin de voir ce que devenait son Ariane abandonnée. Il l'aperçut, cheminant d'une allure assez piteuse, mais elle n'était plus seule ; elle avait été rejointe par une femme, qui conduisait un enfant par la main, et dans laquelle il reconnut aisément Faquinette. Toutes deux marchaient côte à côte en gesticulant, comme si elles étaient déjà en communauté de sentiments et de colère.

Le débauché sans cœur ne vit là qu'un nouveau motif de gaieté.

– A la bonne heure ! dit-il ; la folle et Joséphine sont dignes de s'entendre... Le présent et le passé se consoleront mutuellement... Mais, ajouta-t-il en regardant encore à sa montre, il ne me reste plus que quelques minutes pour me rendre à la Ferme-du-Pendu... Peste soit de la pécore qui

m'a retardé !... Ce grossier Noël serait capable de croire que j'ai peur de lui !... Patience ! je le désabuserai, et, vu l'éloignement, on m'accordera bien le quart d'heure de grâce !

Afin d'arriver plus vite et de dépister ceux qui le poursuivaient, il perçait à travers champs, franchissant fossés et buissons. Il croyait, pour cette fois, être à l'abri de toute importunité et atteindre sans encombre le lieu du rendez-vous.

Il avait compté sans son hôte. Comme il traversait un grand chemin où il devait forcément passer, un homme, qui était assis sur une borne, se leva avec empressement et se dirigea vers lui.

– Un moment, monsieur Hector de Lovedy, cria-t-on ; j'aurais quelques mots à vous dire.

Hector toisa la personne qui l'interpellait ainsi ; c'était le cantonnier Grivet.

Le « fonctionnaire public » n'était pas dans son costume de travail et n'avait aucune arme apparente. Néanmoins, sa mine sombre et résolue n'annonçait rien de bon.

Hector s'était contenté de ralentir un peu le pas.

– Je n'ai pas le temps de vous écouter, l'ami, répliqua-t-il sèchement.

En quelques enjambées, le cantonnier l'eut rejoint.

– Vous m'entendrez pourtant... Ce n'est pas tout de venir faire bacchanal chez les gens quand ils n'y sont pas ; il faut les écouter quand on les rencontre.

Et il se plaça devant Hector pour lui barrer le passage.

Grivet était vigoureux, dans la force de l'âge, et Hector sentait qu'il n'en viendrait pas aussi facilement à bout que de Joséphine. Il s'arrêta donc.

– Ah ! çà, que me voulez-vous et qu'avez-vous à me dire ?

– Seulement ceci, reprit Grivet avec rudesse ; si, une autre fois, vous vous avisez de détourner des lettres destinées à quelqu'un de ma famille ou d'entrer dans ma maison pour tendre des guet-apens à d'honnêtes personnes, ce sera moi qui me chargerai de vous châtier... et je vous rosserai, tout noble que vous êtes !

L'indignation de Grivet était parfaitement légitime ; mais il y avait dans son ton, dans son attitude, comme un parti pris de provocation. Hector s'en

aperçut et, au lieu de s'offenser, il se mit à rire.

– Bon ! répliqua-t-il, je vois d'où vient le vent !... Votre intention est de me chercher querelle, n'est-ce pas ? Vous savez sans doute où je vais à cette heure ; et, comme j'ai entendu parler de votre célèbre amitié pour le serrurier de Vauvray, vous vous êtes arrangés ensemble, afin que je ne puisse me trouver aujourd'hui au lieu convenu. Cela ne prendra pas, mon cher, et je ne répondrai pas, maintenant, à vos insultes. Ce soir, demain, quand vous voudrez, ce sera différent... Bonjour.

Une profonde stupéfaction s'était peinte sur la figure de l'honnête cantonnier. Il paraissait confondu de la perspicacité d'Hector ; il s'effrayait surtout qu'on pût supposer un accord entre lui et Noël, car il savait combien son ami serait peiné d'un pareil soupçon.

Tout en continuant de barrer la route, il dit d'un ton moins agressif :

– Ne craignez rien de moi pour le quart d'heure, quoiqu'il me soit facile de vous mettre en morceaux rien qu'en vous touchant... Quant à M. Noël, il ignore que je suis ici et n'a pas peur de vous... J'ai mes affaires comme il a les siennes ; et si vous vous permettiez à l'avenir...

– Eh ! sacrebleu ! je me permettrai ce qu'il me plaira, s'écria Hector avec d'autant plus d'arrogance, qu'il se croyait sûr de l'impunité ; allons ! faites-moi place ; j'ai assez de vos stupides bavardages.

– Mes bavardages valent mieux que vos coquinerie ; et si vous n'étiez pas aussi insolent que débauché...

Il n'acheva pas. Hector, qui avait toujours son stick à la main, lui en avait cinglé deux fois le visage, avec tant de vigueur que deux balafres sanglantes apparurent aussitôt.

Peut-être était-ce là le résultat que le simple et dévoué cantonnier voulait atteindre. Néanmoins, l'instinct de la défense se réveilla en lui ; ses yeux brillèrent et il poussa une exclamation farouche. Il fit un mouvement comme pour broyer son chétif adversaire ; mais il eut la force de se contenir, et dit avec sang-froid :

– C'est vous qui m'avez frappé ; moi, je n'ai pas levé la main. A présent, nous verrons si, d'une manière ou d'une autre, on ne parviendra pas à vous mater !

– Ah ! ah ! reprit Hector en riant toujours, ces coups que vous avez reçus étaient une spéculation de votre part ?... Bien à votre service, l'ami ! Seulement votre affaire est manquée, car vous n'avez pas de témoins.

– Des témoins, en voici ! cria une voix moqueuse.

Hector se retourna ; Joséphine, Faquinette et l'enfant venaient de déboucher sur la route et ne se trouvaient plus qu'à quelques pas ; c'était Faquinette qui avait répondu à l'observation de Lovedy.

Celui-ci parut éprouver un nouvel accès de gaieté :

– Peut-être, reprit-il, ne pourrais-je lutter avec avantage contre les troupes fraîches qui vous arrivent... Au revoir donc ! maître Grivet, et n'oubliez pas que, ma canne et moi, nous serons toujours à vos ordres !

Il sauta hors du grand chemin et reprit sa course à travers champs.

Grivet essaya de le poursuivre ; mais, s'il était plus vigoureux qu'Hector, il était beaucoup moins lesté. D'ailleurs, le sang de ses balafres l'aveuglait et avait besoin d'être étanché. Le cantonnier resta donc en arrière et ne tarda pas à être rejoint par Faquinette et sa compagne.

Quand il fut à une certaine distance, Hector voulut voir ce que devenait la troupe ennemie. Après un moment d'arrêt, destiné sans doute à se concerter, homme, femmes et enfant s'étaient remis à ses trousses. Ils n'allaient pas bien vite, comme s'ils ne tenaient plus à l'atteindre, mais ils ne le perdaient pas de vue et s'attachaient à ses pas avec ténacité.

Le jeune viveur parisien fit la grimace.

– Tonnerre ! murmura-t-il, ne voilà-t-il pas un beau cortège pour se présenter à un rendez-vous d'honneur !... Comment ai-je pu m'encanailler ainsi ?... Mais, bah ! contre la canaille, j'ai mon stick ; contre son cher Noël, je vais avoir un bon pistolet et je sais m'en servir... En avant donc ! Il faut que je tue Noël, peu importe le reste !

Et il se dirigea vers le lieu du rendez-vous qui n'était plus très-éloigné.

XXII

LA FERME-DU-PENDU.

Nous savons que la Ferme-du-Pendu, où devait avoir lieu le duel projeté entre Hector de Lovedy et Noël Letellier, était une ruine pittoresque, située sur un coteau boisé, en face de l'Yonne. Pendant qu'Hector subissait les tribulations dont nous venons de faire le récit, plusieurs personnes l'attendaient à la Ferme avec impatience.

On s'était réuni dans une enceinte, qui avait été autrefois la pièce principale du bâtiment, mais qui, n'ayant plus ni porte ni toiture, entourée de murs ébréchés, présentait maintenant l'aspect d'une cour. Des herbes parasites croissaient çà et là, et une mousse abondante revêtait les murailles. Il ne restait plus des anciennes constructions aucune partie debout, comme nous l'avons dit déjà, sauf la petite pièce délabrée que Faquinette appelait « sa maison de campagne. » Mais nul ne songeait à pénétrer dans ce réduit dont la porte paraissait close, et on se promenait çà et là, en attendant l'événement qui avait amené tant de personnes dans ces ruines, habituellement solitaires. Du reste, on s'y trouvait à l'abri du vent violent qui secouait les arbres au dehors, et cet avantage n'était pas à dédaigner en pareille circonstance.

Noël y était arrivé un des premiers, accompagné du clerc Mussot, tandis que le docteur Bouillet, enveloppé d'une longue redingote sous laquelle il dissimulait sa trousse de chirurgien, s'y rendait de son côté. Les deux frères Desbarres, témoins d'Hector, n'avaient pas non plus été en retard. C'étaient deux riches propriétaires des environs, dont l'aîné avait été officier de cavalerie, et qui entretenaient avec les Lovedy père et fils des relations de bon voisinage. Bien avant l'heure, ils étaient arrivés dans un petit char-à-bancs qu'ils avaient laissé au bord du chemin, sous la garde d'un domestique. Tout était donc prêt ; le capitaine Desbarres venait d'exhiber une boîte contenant des pistolets ; on n'attendait plus qu'Hector, et Hector ne paraissait pas.

Noël, après s'être entretenu longuement avec ses témoins, s'était assis sur une grosse pierre, un peu à l'écart. Il semblait pensif : non pas que le résultat du duel lui causât la moindre appréhension, mais il songeait à sa récente entrevue avec Adrienne, et il cherchait à interpréter, dans un sens favorable à ses sentiments secrets, certaines paroles de la charmante jeune fille. Son absorption était telle qu'il oubliait sa situation présente et qu'il ne remarquait pas le retard inconcevable de son adversaire.

En revanche, les autres assistants ne montraient pas la même indifférence. Le docteur Bouillet tirait de temps en temps sa grosse montre d'or et se contentait de dire quelques mots en souriant à son compagnon ; mais les deux frères Desbarres, tout en se promenant de leur côté, paraissaient moins tranquilles. Le capitaine, qui se distinguait par sa mâle figure, par son énorme moustache et ses cheveux coupés en brosse, était surtout très-irrité. Lui aussi tirait fréquemment sa montre et à mesure que l'heure avançait, il fronçait le sourcil, frappait du pied et disait bas à son frère :

– Sacrebleu ! est-ce que ce petit Lovedy, après avoir tant levé la crête, *clampinerait* maintenant ? On peut se faire attendre pour un bal ou un dîner, mais pour un duel !... Je suppose pourtant que son papa ne l'aura pas mis en pénitence, car l'enfant est diablement émancipé !

– Il viendra, mon frère, il viendra, sois-en sûr, répondait l'autre ; Hector de Lovedy est trop furieux pour renoncer aisément à cette affaire... Mais tu

sais que tout ne va pas bien à Bligny, et il sera peut-être survenu du grabuge au dernier moment.

Le capitaine serrait les lèvres et jetait sur les autres témoins des regards menaçants, comme s'il eût voulu les rendre responsables de son humiliation.

Si solitaires que fussent les alentours de la Ferme-du-Pendu, ces allées et ces venues, aussi bien que le stationnement de la voiture sur le chemin, avaient excité l'attention des gens du pays. Des passants s'étaient approchés des ruines pour observer les personnes qui s'y trouvaient. Toutefois, la manière peu amicale dont on les avait accueillis ne leur ayant pas donné envie de prolonger leurs observations, ils s'étaient hâtés de battre en retraite.

Il n'en fut pas ainsi d'un gros et grand gaillard, vêtu d'une blouse et coiffé d'un chapeau à larges bords, qui vint se poster à l'entrée de la cour et se mit à dévisager les assistants, sans s'inquiéter le moins du monde si son importunité ne lui attirerait pas des rebuffades. Le capitaine Desbarres ne perdit pas cette occasion de faire retomber sur quelqu'un sa mauvaise humeur. Il marcha droit au curieux et lui dit brusquement :

– Allons ! camarade, tu n'as rien à voir ici. File bien vite, car je n'aime pas qu'on me moucharde.

L'inconnu paraissait être de tempérament à ne pas supporter volontiers une insolence ; néanmoins, il répondit avec humilité :

– Pardon, excuse, bourgeois ; mon intention n'est pas de vous déranger... Je guette ici une coquine de femme qui m'a joué un vilain tour... et, si elle me retombe sous la patte, nous aurons à causer ensemble.

– Suffit, mais il n'y a pas de femme parmi nous ; décampe donc... on n'a pas besoin de toi.

L'autre, malgré sa douceur apparente, ne se pressait pas de céder à cette injonction, quand Noël se leva et s'approcha de lui.

– Eh ! mais, dit-il, c'est le père Jérôme, l'Hercule de la troupe de saltimbanques qui a passé récemment à Vauvray !

Jérôme ne put s'empêcher de tressaillir, car nous savons qu'il n'avait pas la conscience bien nette. Il regarda Noël, en cherchant à se rappeler où ils

s'étaient rencontrés. Comme il ne pouvait y parvenir, il dit en détournant la tête :

– Je ne vous connais pas, vous.

– Nous nous sommes vus pourtant... et sans nous voir, nous nous sommes fort occupés l'un de l'autre... J'aurais cru, monsieur l'Hercule, qu'à la suite d'une certaine affaire, vous auriez jugé prudent de vous en aller bien loin !

Cette allusion redoubla le malaise de Jérôme, bien qu'il ne voulût pas avoir l'air d'en comprendre la portée.

– Je ne demanderais pas mieux, répliqua-t-il, que de quitter ce chien de pays, où je gaspille mon temps et mon argent... Mais je ne saurais partir sans avoir retrouvé mon fils, un petit vaurien dont les tours et les facéties poussaient joliment à la recette... Il m'a été enlevé par une femme que j'ai vue une fois dans ces ruines, et je viens chaque jour ici dans l'espoir de la rencontrer.

– Ah ! vous voulez parler de Faquinette la folle... elle se fait suivre, en effet, d'un enfant qu'elle donne pour sien... Mais ce n'est pas ce lieu désert qu'elle habite, et c'est à Vauvray que vous eussiez dû la chercher.

L'Hercule ne se souciait pas de convenir que la ville lui semblait un endroit trop dangereux pour qu'il osât y reparaître. Il se borna à répondre :

– J'ai vu cette femme, là, dans la chambre à côté ; je suis certain qu'elle y vient quelquefois.

Et il désignait la porte du petit bâtiment.

– Comment ! comment ! demanda Noël avec surprise, il y a donc ici une pièce habitable ?

– Habitable... pas trop ! Mais, si le cœur vous en dit, il n'est pas difficile d'y entrer, quoiqu'on l'ait fermée à clef... Sa serrure ne vaut pas le diable.

Il s'approcha de la porte, sur laquelle il appuya sa large main sans effort apparent, et il l'ouvrit.

Les personnes présentes, qui jusque-là n'avaient jamais soupçonné l'existence d'une pièce à peu près intacte dans ces ruines, s'approchèrent distraitemment ; mais, en reconnaissant qu'il s'agissait d'un cabinet vide et tout nu, ils n'y pénétrèrent pas. Seul, Noël eut la curiosité de visiter avec Jérôme la « maison de campagne » de Faquinette.

Nous savons ce qu'il y vit : quelques billots de bois, une dalle servant de table, puis des épluchures de fruits et de légumes que la dame châtelaine y avait laissées lors de sa dernière venue.

Une chose le frappa surtout, c'étaient des paquets de chènevottes, arrangés d'une façon particulière et coupés à une certaine longueur. Ces chènevottes ne paraissaient pas destinées à être converties en chanvre, et Noël en examina plusieurs brins avec une extrême attention.

– Monsieur Jérôme, demanda-t-il brusquement, est-ce que vous êtes déjà entré ici ?

– J'y suis entré deux ou trois fois, dans l'espoir d'y rencontrer la femme, mais inutilement.

– Serait-ce vous, par hasard, qui y auriez apporté ces objets-là ?

Et il montrait un paquet de chènevottes qu'il tenait à la main.

– Moi ! répliqua l'Hercule avec une bonhomie très-réelle, à quoi pourraient me servir ces herbes sèches ? Je ne connais rien à l'agriculture.

– Oui, oui, répliqua Noël avec ironie, vous savez mieux comment on coupe les câbles que comment on les fabrique !

Jérôme pâlit en entendant cette parole : mais déjà le jeune homme ne paraissait plus songer à ce qu'il venait de dire. Il retournait les mystérieuses chènevottes et murmurait tout rêveur :

– C'est étrange... bien étrange !

Comme il poursuivait son examen, on cria de la cour voisine :

– Noël ! monsieur Noël ! nous n'attendons plus que vous !

Noël saisit l'Hercule par le bras.

– Venez, monsieur Jérôme, dit-il ; nul ne doit rester ici jusqu'à ce qu'une enquête sévère... Aussi bien, la personne que vous cherchez ne s'y trouve pas.

Ils sortirent, et Noël tira la porte avec vigueur.

Dans la cour, il aperçut Hector de Lovedy qui venait d'arriver. Le capitaine Desbarres ne semblait pas lui épargner les reproches et lui parlait bas avec animation.

– Allons, allons ! capitaine, répondit Hector avec sa légèreté ordinaire, je regrette d'avoir abusé de votre patience... Mais certaines personnes sont faites pour attendre... Du reste, nous réparerons le temps perdu.

Il fallut se contenter de ces excuses, et les assistants se partagèrent en deux groupes.

Tandis qu'on exposait aux champions les conditions du combat, Hector affectait une profonde indifférence et Noël approuvait tout d'un signe de tête. L'Hercule s'étant avancé pour voir de quoi il s'agissait, le capitaine Desbarres remarqua sa présence.

– Toi encore ? dit-il avec colère ; ah ça, faudra-t-il que je te reconduise à ma façon ?

Le capitaine tenait en ce moment un pistolet qu'il était en train d'amorcer et, Jérôme, qui redoutait toute autre arme que les pieds et les poings, s'empressa de sortir des ruines.

Aussitôt, du côté où il venait de disparaître, s'éleva une grande rumeur. On eût dit qu'une querelle éclatait ; on distinguait des voix d'hommes, de femmes et d'enfants, exprimant l'indignation, la douleur et la crainte.

Malgré leurs graves préoccupations, adversaires et témoins ne purent s'empêcher de prêter l'oreille.

– Que diable est ceci ? demanda le docteur Bouillet.

– On pourrait croire qu'il vient d'arriver quelque accident ! dit Noël avec inquiétude.

– Bah ! ce sont des femmes qui se chamaillent, répliqua Hector dédaigneusement ; nous n'avons pas à nous inquiéter de cela... Finissons-en, messieurs... Il est des gens auxquels tout prétexte conviendrait afin de retarder ce qui est inévitable, mais moi je ne me soucie pas de perdre mon temps.

– Messieurs, dit Noël, je joins mes instances à celles de M. de Lovedy pour que nous en finissions au plus vite.

Ainsi mis en demeure, les témoins ne songèrent plus qu'à compléter leurs préparatifs. Les armes étant chargées, on tira au sort la place que chaque adversaire devait occuper et on les posta l'un et l'autre à la place désignée par le hasard. Le pistolet en main, ils n'attendaient plus que le signal pour faire feu, quand une troupe turbulente envahit la Ferme-du-Pendu.

On devine de quelles personnes cette troupe se composait. C'était d'abord Faquinette, le teint rouge, les yeux hagards, portant dans ses bras son prétendu fils qui braillait de toutes ses forces ; puis Joséphine, avec ses

cheveux en désordre et sa robe déchirée, puis le cantonnier, dont le visage était zébré de sillons sanglants, et enfin Jérôme qui criait et gesticulait. L'Hercule, en effet, venait de reconnaître son ancien élève dont Faquinette s'était emparée et il le réclamait avec une opiniâtre énergie. Faquinette le défendait avec une énergie égale ; Joséphine et Grivet avaient pris parti pour la folle, et de là était résultée la bruyante querelle.

Tout ce monde ne paraissait pas se douter du motif qui réunissait Noël, Hector et leurs témoins dans l'enceinte des ruines. On s'était jeté tumultueusement entre les deux champions, au risque d'attraper une balle au passage.

– Va donc, canaille, vagabond, voleur d'enfants ! oriait Faquinette hors d'elle-même en courant çà et là ; le plus souvent que je te livrerai mon fils Jacques, un enfant béni que j'ai pleuré si longtemps !... Je sais d'où il vient et il ne vient pas de ta baraque, menteur, brigand effronté !... Si tu m'approches, je t'arrache les yeux !... Mon fils ne te connaît pas.

– Non, je ne veux pas aller avec le père Jérôme, moi ! criait l'enfant à son tour en se démenant ; il me tordait les os, et il me battait, et il ne me donnait pas de confitures... Je ne veux pas aller avec Jérôme.

– Mes braves messieurs, disait le saltimbanque, à son tour, du ton qu'il prenait pour ses boniments sur la place publique, vous pouvez affirmer que c'est bien là mon fils Zozo, que tout le monde connaît à Vauvray. Je voulais lui apprendre mon état, mais il tourne mal et cause le désespoir de mon épouse et le mien. Il s'est sauvé, par crainte d'une correction, et a été ramassé par cette femme... une folle, je crois... qui prétend le ravir à ma tendresse paternelle... Je ne me laisserai pourtant pas emberlificoter, la petite mère, dit-il à Faquinette en enflant sa voix ; vous allez me rendre mon mioche, et tout de suite !

– Viens le prendre ! répliqua Faquinette qui avait déposé le jeune garçon contre la muraille et qui, le couvrant de son corps, se tenait dans la plus formidable attitude.

L'Hercule voulait joindre l'action aux paroles ; Grivet et la fille du garde s'interposèrent.

– Puisque Faquinette jure que c'est son fils Jacques ! s'écria Joséphine.

– Il faudrait prouver, alors, dit le cantonnier, que le petit drôle est bien à vous et que vous ne l’avez ni volé ni acheté.

– Ah ! ça, va-t-on m’échauffer la bile ? s’écria l’Hercule impatienté ; je prends ce qui m’appartient où je le trouve.

Comme il se mettait en devoir de bousculer ceux qui lui faisaient obstacle, les héros du duel et leurs témoins accoururent pour expulser les intrus.

– Triple tonnerre ! nous laisserez-vous tranquilles ? dit le capitaine Desbarres en passant la main sur sa grosse moustache ; vous nous rompez la tête... Hommes, femmes et marmaille, allez vous disputer ailleurs !

Des clameurs discordantes couvrirent sa voix.

Noël, s’étant glissé vers le cantonnier, lui dit d’un ton de reproche :

– Que faites-vous ici ? Vous ne pouvez ignorer que votre présence m’est extrêmement désagréable en ce moment.

– Excusez-moi, monsieur Noël, répliqua Grivet confus ; mais voyez comme votre Parisien de malheur m’a arrangé, parce que je me plaignais de ses insolences ! Je ne peux pourtant pas supporter...

– Et vous, Grivet, ne vous êtes-vous réellement rendu coupable d’aucune provocation ?

Le cantonnier, embarrassé, allait répondre, quand le capitaine Desbarres fit une charge irrésistible.

– Que tout le monde sorte ! s’écria-t-il ; déguerpissez ou il va vous en cuire... dehors ! sacrebleu ! dehors... et plus vite que ça !

Son air terrible et surtout le pistolet qu’il tenait encore à la main frappèrent les nouveaux venus d’épouvante. Joséphine, Grivet, l’Hercule lui-même sortirent de l’enceinte des ruines. Quant à Faquinette, qui avait repris l’enfant dans ses bras, au lieu de suivre les autres, elle se dirigea vers la porte du réduit, l’enfonça d’un coup d’épaule et s’élança dans l’intérieur, en s’écriant :

– Me voici chez moi... essayez de m’en déloger !

Et on l’entendit pousser des verrous, qui semblaient plus solides que la serrure.

Le terrain ainsi déblayé, le capitaine reprit d’un ton triomphant :

– A la bonne heure !... Maintenant, peut-être allons-nous pouvoir respirer... Jamais je n’ai vu de duel aussi empêtré, aussi enguignonné... En place donc, messieurs, et tâchons de bâcler l’affaire avant qu’il ne survienne de nouvelles anicroches !

Les deux adversaires ne se firent pas répéter l’invitation et allèrent reprendre leur place.

Il avait été convenu qu’ils tireraient ensemble aussitôt qu’un des assistants aurait frappé trois coups dans ses mains, et c’était le docteur Bouillet qui avait la mission de frapper.

Un profond silence, à peine troublé par une rumeur légère venue du dehors, s’établit dans la cour. Hector et Noël, le pistolet à la main, en face l’un de l’autre, attendaient le signal.

Le docteur frappa les deux premiers coups avec lenteur, pour donner à son ami inexpérimenté le temps de viser. Enfin il allait frapper le troisième, qui devait faire partir les détentes, quand on cria impérieusement :

– Arrêtez au nom de la loi !... Que personne ne bouge !

Quatre gendarmes, le sabre à la main, se précipitèrent dans la cour et se jetèrent entre les combattants avec prestesse.

Ce coup de théâtre causa une véritable stupeur. Champions et témoins se regardaient mutuellement pour chercher à deviner qui avait pu avertir la force armée. Hector poussa un effroyable blasphème et dit en se tournant vers Noël :

– Ah ! je m’explique maintenant pourquoi on faisait si bonne contenance et on prenait des airs si superbes !... On avait prévenu la police.

– J’en suis étonné et affligé comme vous, monsieur, répliqua Noël avec un accent de sincérité ; et je ne pardonnerais jamais à celui qui m’aurait joué ce vilain tour.

Les gendarmes avaient profité du premier moment de surprise pour s’emparer des pistolets ; de plus, deux d’entre eux se placèrent à droite et à gauche d’Hector de Lovedy, tandis que les deux autres prenaient la même position à l’égard de Noël Letellier.

– Qu’est ceci, brigadier ? demanda le capitaine Desbarres avec hauteur ; prétendriez-vous arrêter ces messieurs pour un délit qu’ils n’ont pas commis encore ?

– Avec votre permission, capitaine, répondit le brigadier en touchant son tricorne, j’ai mes ordres... Si ces messieurs veulent donner leur parole d’honneur qu’ils renoncent à se battre et qu’ils vont rentrer paisiblement chez eux, chacun de son côté, je les laisserai aller, mais s’ils s’obstinent dans leur idée...

– Moi, je refuse d’engager ma parole, dit Hector impétueusement ; j’ai été offensé, je dois poursuivre à tout prix la réparation de cette insulte.

– Puisque M. de Lovedy, reprit Noël plus froidement, mais avec non moins de fermeté, refuse d’engager sa parole, je ne saurais engager la mienne.

– Dans ce cas, messieurs, répliqua le brigadier, vous trouverez bon que nous vous gardions à vue provisoirement. Deux de mes hommes vont accompagner M. de Lovedy, pendant qu’un autre et moi nous suivrons M. Letellier, et cette surveillance durera tant que nous aurons lieu de craindre une rencontre entre vous.

Cette prétention des gendarmes suscita une vive discussion avec les assistants. Le capitaine Desbarres, à raison de son ancien grade dans l’armée, se montrait le plus ardent et le plus opiniâtre. Le brigadier finit par lui dire d’un ton sec :

– Capitaine, vous avez donné souvent des consignes militaires et vous savez qu’elles doivent être respectées. J’ai la mienne et je la ferai respecter, même de vous, s’il en est besoin.

Le capitaine allait riposter, mais son frère se hâta de l’entraîner à quelques pas, en lui remontrant le danger de toute résistance en cas pareil.

Cependant Faquinette, toujours flanquée de l’inévitable Zozo, était sortie de son réduit, rassurée par la présence des gendarmes. Grivet et Joséphine revinrent aussi ; et Jérôme, qui commençait à croire que décidément certains de ses méfaits étaient ignorés de la justice, ne tarda pas à reparaitre. Or, Faquinette et l’Hercule ne pouvaient être en présence l’un de l’autre, sans que leur querelle se réveillât.

Profitant du moment où le sous-officier causait avec Noël, Jérôme s’approcha de lui, le chapeau à la main.

– Pardon, excuse, mon brigadier, dit-il d’un ton mielleux, ça serait-il un effet de votre complaisance de commander à cette femme (et il désignait

Faquinette) qu'elle ait à me restituer sur-le-champ mon petit gars qu'elle m'a subtilisé ?... Vous me connaissez et vous le connaissez aussi, car nous nous sommes vus déjà... S'il s'agissait de m'en emparer par force, je ne serais pas en peine ; mais je désire ne rien faire contre l'autorité ; j'aime et je vénère la gendarmerie, moi, et si vous étiez assez bon...

– Oui, oui, je vous reconnais, répliqua le brigadier, et ce petit bonhomme aussi, qui débitait des gaudrioles et marchait sur les mains... Ah ça, Faquinette, poursuivit-il s'adressant à la folle, pourquoi ne rendez-vous pas cet enfant à son père ?

Faquinette, qui se promenait triomphante, se remit sur la défensive. Elle prit l'enfant dans ses bras, suivant son habitude dans les moments de péril.

– Ne le croyez pas, brigadier, s'écria-t-elle ; ne croyez pas cet imposteur, ce bateleur, cette mauvaise langue... Il prétend que c'est son fils et peut-être comme ça, au premier coup d'œil, ça en a-t-il un peu l'air... Mais, moi, je vous dirai la vérité pure... C'est mon Jacques, qui est mort il y a une dizaine d'années et qui est revenu du ciel par amitié pour moi... Je l'ai reconnu tout de suite, et son père, qui est un homme de marque l'a reconnu de même... Hein ! est-ce assez clair ? Maintenant ce maudit sauteur va nous laisser la paix peut-être !

Malgré ces lumineuses explications, le brigadier ne paraissait pas complètement éclairé. Faquinette trouva du secours dans l'assistance.

– Tous ceux qui ont vu autrefois l'enfant de Faquinette, dit Joséphine, assurent que ce gars ressemble beaucoup au petit Jacques.

– Et il ne serait pas impossible que le saltimbanque eût volé l'enfant, ajouta Grivet ; vous savez, brigadier, que ces gens-là sont sujets à caution.

L'Hercule détourna la tête avec un certain embarras ; mais il dit en affectant le dédain :

– Vous sentez bien, mon brigadier, que l'on ne répond pas aux allégations de ces individus ! Quant à moi, je le répète, c'est là mon fils Zozo, dit le Disloqué, que j'élevais pour les beaux-arts et pour la satisfaction du public.

– C'est mon fils Jacques ! s'écria Faquinette.

Le brave brigadier semblait fort perplexe ; n'ayant pas la sagesse de Salomon pour se prononcer entre ce père si affirmatif et cette mère si convaincue, il s'écria avec impatience :

– Ma foi ! je n’y comprends rien... Adressez-vous à M. le juge de paix de Vauvray qui en décidera... J’ai bien d’autres affaires !

Ce déni de justice désola l’Hercule, en causant une grande joie à Faquinette. Jérôme, toute réflexion faite, ne se souciait pas de comparaître devant un magistrat, à quelque titre que ce fût ; la folle vit son désappointement.

– J’ai pour moi ces beaux messieurs de la gendarmerie, s’écria-t-elle en riant aux éclats ; à présent, essaye un peu de me reprendre mon fils !

Et, craignant que Jérôme ne profitât d’une occasion favorable pour employer la force, elle manœuvra adroitement afin de s’esquiver avec son trésor.

Pendant cette petite scène, on eût pu voir le capitaine Desbarres aller et venir sans affectation au milieu des assistants et glisser quelques mots, d’abord à Lovedy, puis à Noël. Le brigadier reprit à voix haute, en s’adressant aux deux héros du duel :

– Allons, messieurs, consentez à vous retirer, et nous nous bornerons, mes hommes et moi, à vous suivre de loin pour nous assurer que chacun de vous rentre chez soi ; sinon, vous ne vous débarrasserez pas facilement de nous, je vous l’affirme.

Hector cligna des yeux en se tournant vers Noël.

– Eh bien, dit-il avec une résignation apparente, puisqu’il n’y a pas moyen de faire autrement, je vais retourner à Bligny.

– Et moi, dit Noël en lui rendant son clignement d’yeux, je vais retourner à Vauvray.

– Je n’en demande pas davantage.

On se disposa à quitter les ruines et on se partagea de nouveau en deux bandes : l’une, celle de Lovedy, était sous la surveillance discrète de deux gendarmes ; l’autre, celle de Noël, devait être escortée par le brigadier et un de ses subordonnés. Comme on allait se séparer, Grivet qui, jusqu’à présent, s’était tenu à l’écart, s’approcha du sous-officier :

– Monsieur, demanda-t-il, est-ce que vous allez laisser partir M. Hector de Lovedy ?

– Certainement.

– Alors je m’y oppose, moi, brigadier. Je porte plainte contre M. Hector de Lovedy... Voyez comme il m’a frappé avec la petite canne qu’il tient à la main ; c’est encore tout frais, ainsi que vous pouvez vous en assurer.

Et il montra les deux marques sanglantes qui lui traversaient le visage.

Nous avons regret de dire que les traits du gendarme n’exprimèrent pas une bien vive compassion.

– Ma foi ! répliqua-t-il, on ne vous a pas manqué... Mais que voulez-vous que j’y fasse ?

– Ce que je veux que vous y fassiez ? Je veux que vous arrêtiez M. de Lovedy et que vous le mettiez en prison... Encore une fois, je dépose une plainte ; je signerai tout ce qu’il faudra... Je suis fonctionnaire public et propriétaire ; on ne peut pas me traiter par-dessous jambe... empoignez-le donc bien vite.

Il ajouta plus bas avec volubilité :

– Brigadier, défiez-vous... *Ils veulent se rebattre !*

Le sous-officier de gendarmerie ne soupçonnait pas le dévouement de Grivet envers son ami. Néanmoins il répondit, d’un ton plus sérieux :

– Je n’ai pas d’ordre ; je ne peux arrêter personne sans mandat, excepté dans le cas de flagrant délit... Or, si M. de Lovedy nie le fait...

– Je ne le nie pas ! s’écria Hector, et je suis prêt à recommencer, si l’on se permet de me parler comme on m’a parlé déjà.

– Vous l’entendez ? reprit Grivet tout joyeux ; non-seulement il avoue, mais il menace encore !

– S’il donnait suite à sa menace, on verrait ; mais, hors de ce cas, il ne vous reste qu’à vous pourvoir devant la justice civile... Messieurs, poursuivit-il en s’adressant à Hector et à sa troupe, vous êtes libres de partir.

Hector salua en ricanant et s’éloigna avec ses témoins ; ils furent suivis à distance par les deux gendarmes chargés de s’assurer qu’ils rentraient réellement au château de Bligny.

Le cantonnier demeurait ébahi, consterné, ne s’expliquant pas que sa plainte eût produit, un tel résultat.

– Ah ça, mais, s’écria-t-il avec explosion, est-ce que je vais comme ça garder bonnement les gifles que j’ai reçues ? Si on laisse l’autre s’en aller, les mains dans ses poches, est-ce qu’on s’imagine que moi je vais rester,

seul et content, avec mes balafres et mes yeux pochés ?... Non, non, de par tous les diables ! Puisqu'il n'en est que ça, je rendrai généreusement ce que l'on m'a donné !... Je ne veux rien de ce mirliflore, moi !

Et il courait vers la sortie des ruines.

– Prenez garde, mon cher, lui cria le brigadier en riant ; il y aura flagrant délit et alors ce sera vous qui irez en prison !

– Je m'en moque pas mal, répliqua Grivet sans se retourner.

– Grivet ! mon cher Grivet ! s'écria Noël à son tour, songez à ce que vous allez faire ! Revenez, je vous en conjure... Écoutez-moi, je vous prie.

Mais le cantonnier, soit qu'il n'entendît pas, soit que la voix de son ami eût perdu sur lui son pouvoir ordinaire, continua de courir. Noël voulut le poursuivre pour essayer de le ramener ; le brigadier s'y opposa.

– Ceci est contraire à nos conventions, monsieur Letellier, dit-il ; je ne saurais vous permettre d'aller du même côté que M. Hector de Lovedy... Du reste, rassurez-vous ; votre ami le cantonnier, quoiqu'il ait la tête montée pour le quart d'heure, est un homme froid, posé, qui ne commettra pas d'imprudence... et puis, M. de Lovedy est bien accompagné en ce moment, sans compter qu'il serait fort capable de se défendre tout seul !

Ces considérations tranquillisèrent Noël, et il put donner toute son attention à des intérêts qui le préoccupaient d'autre part, malgré la gravité de sa situation personnelle.

– Qu'est devenue Faquinette, demanda-t-il, cette folle qui était là tout à l'heure avec un enfant ?

– Faquinette, répliqua le docteur Bouillet, elle est partie, et nous devrions avoir fait comme elle, mon cher monsieur Noël, car mes malades me réclament à Vauvray.

– Oui, elle est partie, reprit le brigadier, et avec elle ce gros saltimbanque qui ne me revient guère... Je gage qu'il y aura encore quelque algarade entre eux, au sujet du polisson !... Mais, tant que je ne suis pas requis directement, je n'ai rien à dire... Au diable ! Depuis quelques heures, on ne voit, dans ce malheureux pays, que criailleries, batailles, duels, coups de canne et coups de langue... c'est à n'y plus tenir !

Et le brave gendarme s'essuya le front.

– Cependant, brigadier, reprit Noël, avant que nous retournions à la ville, je vous prie, ainsi que ces messieurs, de procéder avec moi à certaines investigations qui peuvent avoir la plus haute importance.

Tous les assistants se regardèrent avec étonnement.

– De quoi s’agit-il ? demanda le sous-officier.

– Venez par ici.

Noël se dirigea vers le réduit d’où était sortie Faquinette quelques instants auparavant, l’ouvrit sans trop de peine et y pénétra suivi des personnes présentes.

Dans cette pièce, qui ne semblait, au premier aspect, contenir aucun objet digne de curiosité, il fit remarquer, au brigadier et aux assistants, plusieurs paquets de chènevottes, dont les pailles étaient préparées d’une certaine manière, avec un petit morceau d’amadou fiché à l’extrémité.

Malgré l’intérêt que Noël semblait attacher à ces détails, on continuait de se regarder avec stupéfaction.

– Ah ça, demanda le gendarme en tourmentant sa moustache, où voulez-vous en venir ?

– A ceci, monsieur, que les chènevottes, ainsi préparées et ainsi disposées, doivent brûler lentement, sans odeur ni fumée, et que par conséquent elles doivent offrir à certains criminels de terribles facilités pour mettre le feu... J’ajouterai, et vous ne pouvez ignorer cette circonstance, que, dans l’enquête ouverte sur les divers incendies du voisinage, on a constaté, deux ou trois fois, l’existence de paquets de chènevottes imparfaitement brûlés...

Le brigadier fit un tel bond qu’il semblait vouloir enfoncer les briques du plancher avec ses lourdes bottes.

– C’est vrai ! s’écria-t-il ; mais alors, mille millions de diables ! nous sommes dans l’atelier même de cet abominable incendiaire qui désole le pays t

– Le fait me semble probable.

– En ce cas, il importe de savoir qui vient dans cette mesure pour y préparer ces infernales machines !

– Quant à moi, dit Noël, j’y ai vu aujourd’hui... tout à l’heure... deux personnes différentes : le saltimbanque et Faquinette.

– C’est donc l’un des deux et peut-être tous les deux ?

– Je doute qu’ils s’entendent mieux sur ce point que sur d’autres ; et, à vrai dire, le saltimbanque semble n’être venu que pour chercher Faquinette.

– Alors c’est cette maudite Faquinette qui est l’auteur des incendies ?

– Ne nous hâtons pas d’accuser la malheureuse folle. Cependant, je dois déclarer qu’elle paraît fréquenter cet endroit, et plusieurs paquets de chènevottes, avec leur amorce d’amadou, qui se trouvaient sur cette dalle, il y a quelques instants, ont disparu depuis sa visite.

– Elle les aura cachés dans ses jupes, dit le gendarme, et sans doute elle prépare encore quelque plat de sa façon... Sacrebleu ! je vais donner la chasse à cette coquine et je l’empoignerais avant qu’elle ait pu accomplir sa vilaine besogne.

– Avec votre permission, rien ne presse, brigadier, répliqua Noël. Cette femme peut être innocente ; si elle est coupable, elle peut avoir des complices ; qui sait même si, inconsciente du mal qu’elle cause, elle n’est pas un instrument entre les mains d’un scélérat ? Croyez-moi, toutes ces considérations méritent un examen approfondi, et un magistrat expérimenté peut seul prendre des mesures efficaces... Attendez donc que le juge instructeur, qui est encore à Vauvray, ait décidé de ce qu’il convient de faire. Je vais m’en entendre avec lui, si vous le voulez bien. Seulement j’ai désiré que, ces messieurs et vous, pussiez rendre témoignage de ma découverte.

– Vous avez raison, monsieur Noël, dit le brigadier avec réflexion ; le plus sage est de prévenir le juge ; et ma foi ! si vous avez deviné juste, vous pourrez vous vanter d’avoir rendu un fier service à la commune !... Quelle vipère que cette Faquinette !... Mais partons, messieurs, poursuivit-il en s’adressant aux assistants, et pas accéléré !... Fichtre ! voilà une affaire plus « conséquente » que vingt duels, les champions fussent-ils tous d’aussi ancienne noblesse que le père Adam !

Néanmoins, avant de se retirer, le brave gendarme releva certaines particularités, qui devaient figurer plus tard dans son procès-verbal et sur lesquelles il appela l’attention des personnes présentes. De plus, il chargea son subordonné de plusieurs paquets de chènevottes avec leur mèche, afin de les présenter au magistrat comme pièces à conviction. Enfin, tout le

monde sortit ; et, après qu'on eut refermé du mieux possible la porte de la mesure, on quitta les ruines.

Les alentours en étaient déserts maintenant et les curieux avaient disparu. Nous savons pour quels motifs Faquinette et son enfant, l'Hercule et le rancunier Grivet s'étaient éloignés. Quant à Joséphine, la fille du garde, voyant Hector prendre la route du château avec sa nombreuse escorte, elle s'était mise à le suivre tristement de loin.

En cheminant vers Vauvray, Noël et ses compagnons causaient surtout de la découverte qu'on venait de faire à la Ferme-du-Pendu. Le docteur Bouillet profita d'un moment où l'attention du brigadier était distraite pour se pencher à l'oreille de Noël.

– Vous savez, dit-il, pourquoi cet enragé de Lovedy a montré tout à l'heure tant de condescendance ?... Le duel est remis à demain matin huit heures... Le lieu du rendez-vous est à la Croix-Verte, tout près d'ici. Les armes, les conditions du combat resteront les mêmes, et cette fois il est à présumer que nous ne serons pas dérangés.

– Il suffit, monsieur le docteur ; je ne manquerai pas de me rendre à la Croix-Verte, répliqua Noël.

Deux heures plus tard, toute la gendarmerie de Vauvray était en mouvement afin d'opérer l'arrestation de Faquinette, contre laquelle un mandat d'amener venait d'être lancé. Mais vainement battit-on tout le voisinage ; vainement se présenta-t-on chez les Bricard, dont elle était la pensionnaire, et au château de Bligny, où elle s'était établie depuis la veille ; nulle part on ne trouva sa trace et celle de l'enfant. En revanche, le bruit se répandit dans la ville qu'on avait découvert, non loin du château, le corps d'un homme fraîchement assassiné.

XXIII

LA VEILLÉE

Le même soir, à la nuit close, M. de Lovedy et son fils Hector achevaient de dîner au château. Ce dîner n'avait pas lieu dans la somptueuse salle à manger, toute pleine autrefois de parasites, mais bien dans la propre chambre du banquier, sur une table dressée à la hâte. Les mets n'avaient pas non plus l'abondance et la recherche ordinaires ; ils se composaient de viandes froides provenant des repas précédents. Par compensation, plusieurs bouteilles, d'aspect vénérable, s'alignaient devant les convives et on en voyait d'autres dans un panier à portée de la main. Deux bougies éclairaient d'une manière insuffisante ce repas, évidemment improvisé et dans lequel, comme dans les festins de certains prodiges, les superfluités abondaient, tandis que les choses les plus nécessaires faisaient défaut.

C'est qu'en effet, à raison de la catastrophe récente, les domestiques étaient déjà partis ; il ne restait plus en ce moment au château, avec le banquier et son fils, que Bernardin, le cocher, qui encore ne servait ses maîtres qu'en rechignant. Aussi, impatienté de ses maussaderies, Lovedy venait-il de le renvoyer dans sa chambre, après lui avoir donné, à voix basse, des ordres pressants pour le lendemain matin.

Il y avait quelque chose de lugubre dans ce repas, le dernier sans doute que le père et le fils devaient faire à Bligny. La pièce était grande ; la lumière des bougies dépassait à peine les limites de la table. Nous savons qu'un vent violent soufflait sur la contrée, et ce vent avait acquis une nouvelle force depuis la chute du jour. A chaque bouffée, l'habitation se remplissait de mugissements et de plaintes ; les meubles craquaient, les cheminées grondaient, des courants d'air froid passaient en agitant faiblement les draperies. Mais, quand le fracas extérieur cessait par hasard, le silence qui régnait dans cette vaste maison déserte prenait un caractère effrayant.

Le père et le fils n'avaient d'ailleurs aucun motif d'être joyeux, et paraissaient chercher dans le vin le courage et la philosophie qui peut-être leur manquaient. Le père surtout vidait fréquemment son verre et ne laissait jamais vide celui d'Hector.

– Allons ! mon garçon, disait-il avec une sorte de surexcitation fiévreuse, ne ménageons pas ce vieux Château-Laffite, car ce que nous ne boirons pas aujourd'hui d'autres le boiront demain... Que veux-tu ? Nous sommes arrivés au bout du fossé, acceptons crânement la culbute... Le sort nous a été contraire ces derniers temps ; mais j'ai l'expérience des affaires, et nous nous relèverons, si tu veux m'aider tant soit peu.

– Je ne demande pas mieux, répliqua Hector d'un air sombre ; cependant, n'oubliez pas que je prétends conserver ma liberté d'action, et n'employez plus à mon égard certains moyens que vous avez mis en usage aujourd'hui.

– Est-il rancunier ! reprit Lovedy avec un enjouement forcé ; il fallait bien, grand nigaud, t'empêcher d'accomplir une sottise !... Enfin tout s'est arrangé, grâce à ces bons gendarmes, qui sont intervenus comme une Providence en bottes fortes. Demain matin nous quitterons le pays pour longtemps, sinon pour toujours, et nous tenterons des chances nouvelles.

– Mon père, n'y aurait-il pas moyen de retarder ce départ de quelques jours, ou du moins de quelques heures ?

– Impossible ; c'est à peine si cette nuit nous appartient encore. Les plus effroyables difficultés se multiplient devant mes pas, je suis entouré de dangers. Nous allons tirer des dames Duhamel tout ce que nous pouvons en tirer. Déjà, pour divers mo

tifs, elles étaient très-irritées contre nous, et la découverte de cette contre-lettre, que je croyais détruite dans l'incendie de la maison, n'est pas de nature à nous rendre leurs bonnes grâces... D'un autre côté, je suis prévenu qu'un huissier, arrivé ce soir à Vauvray, doit procéder demain à la saisie du château et du mobilier de Bligny... Ma foi ! je voudrais voir la mine que feront mes créanciers quand ils apprendront que cette belle propriété est à l'abri de leurs atteintes !

M. de Lovedy fit entendre un rire lugubre et remplit encore les verres.

– Il n'est pas, poursuivit-il, jusqu'à cette folle, la Faquinette, qui ne me cause de vives inquiétudes... Je n'ai pas besoin de te dire, Hector, que cette femme a dans mes affaires une part beaucoup plus grande qu'on ne le croit !

– Je le sais, mon père, et certaines propositions baroques, qu'elle m'a adressées aujourd'hui en me délivrant de ma prison, ne peuvent être entièrement attribuées à la folie.

– Que veux-tu, mon garçon ? J'ai été jeune aussi, et voilà pourquoi je me montre si indulgent pour tes péchés de jeunesse... Beaucoup de pères n'agissent pas de même... Toujours est-il que cette folle est pour moi un sujet de graves préoccupations. Il faut qu'elle ait commis quelque nouvelle frasque, car ce soir on la cherchait, afin de l'arrêter. Elle est profondément dissimulée, mais pleine de courage à l'occasion, et comme elle sait bien des choses... Par bonheur, sa folie est notoire, et s'il lui prenait fantaisie de révéler certains faits, personne n'y ajouterait foi. Enfin, elle n'est pas rentrée au château, avec cet enfant qu'elle donne comme sien, et peut-être sommes-nous débarrassés d'elle. Si elle revient demain dans la journée, nous n'aurons plus à nous inquiéter de sa colère.

Et il se mit à rire de nouveau.

Or, il sembla que, derrière la porte de la chambre, un rire étouffé répondait en forme d'écho. Le banquier redressa la tête ; mais, comme, en ce moment, un coup de vent furieux s'abattait sur le château, Lovedy crut être trompé par quelqu'un des bruits étranges que produisait la tempête. Aussi bien, Hector lui dit avec une sorte d'impatience :

– Laissons cette femme, mon père ; nous ne manquons pas d'autres inquiétudes... J'ignore encore sur quelles ressources nous pourrions compter

pour recommencer notre fortune, quand nous serons en Angleterre ou en Belgique.

L'ancien boursier sourit, emplît les verres et répliqua, en sirotant lentement le sien :

– Nous pouvons compter, mon garçon, sur cinq cent beaux mille francs, en billets de banque, que nous emporterons en partant ; et tu connais assez mon habileté en affaires pour être certain que je parviendrai promptement à doubler cette somme.

Hector ne put retenir une légère grimace, comme si « l'habileté » de son père lui eût laissé quelques doutes. Cependant, il répondit avec surprise :

– Je croyais que, depuis la découverte de la contre-lettre, nous n'avions plus à réclamer cet argent qui devait être le prix de la rétrocession de Bligny ?

– C'est vrai, mais j'ai reçu aujourd'hui la visite de ce finassier de Perrin, le factotum des dames Duhamel. Il m'a appris que ses clientes, par pure bonté d'âme envers un proche parent, consentaient à me remettre la somme convenue, à la condition toutefois que ton duel avec Noël Letellier n'aurait pas lieu et que nous partirions l'un et l'autre pour l'étranger dans le plus bref délai... Comme, en ce moment-là, tu étais précisément au rendez-vous de la Ferme-du-Pendu, tu peux juger de l'anxiété mortelle où je me trouvais, quand on est venu nous annoncer que le duel avait manqué, grâce à l'intervention de la gendarmerie... Alors Perrin m'a déclaré que les conventions tenaient toujours, si nous voulions nous y conformer.

– Et vous avez palpé les cinq cent mille francs ?

– Malheureusement non ; Perrin est défiant ; il n'avait pas apporté la somme et il exige des garanties. Tu comprends bien que, malgré les protestations hypocrites de nos chères parentes, ce n'est pas uniquement pour nos beaux yeux qu'elles font un pareil sacrifice. D'abord, elles veulent se débarrasser de nous ; ensuite, elles veulent être assurées que ton duel avec leur ami Noël ne recommencera pas sur nouveaux frais. Voici donc ce qui a été convenu avec Perrin : Demain matin, toi et moi, nous monterons dans le petit char-à-bancs avec nos bagages et nous nous arrangerons pour qu'à six heures précises nous soyons à Vauvray ; de là, nous nous rendrons à Clamecy où nous devons prendre la voie ferrée. A la même heure, Perrin

se tiendra dans son étude et, quand nous passerons, il nous remettra la somme promise. Il n'y a pas eu moyen de le faire déborder de ces exigences et j'ai été forcé de m'y soumettre. Aussi Bernardin a-t-il reçu mes ordres ; à cinq heures du matin, quoiqu'il ne soit pas jour à pareille heure dans cette saison, nous partirons d'ici... Tâche d'être prêt, afin que nous exécutions exactement les articles du programme.

M. de Lovedy s'attendait à voir son fils manifester beaucoup de joie en apprenant le bonheur inespéré qui leur arrivait au milieu de leurs désastres. Il fut tout surpris qu'Hector ne montrât rien de semblable.

– Mon père, dit le jeune homme résolûment, demain à six heures du matin, je ne saurais me trouver à Vauvray avec vous ; car, à huit heures, il faut que je sois à la Croix-Verte, où je me bats avec Noël.

– Miséricorde ! s'écria le banquier consterné, que me dis-tu là ? Le stupide point d'honneur n'est-il pas satisfait ? Ce duel, aujourd'hui, a été empêché par une circonstance indépendante de votre volonté à l'un et à l'autre, que souhaitez-vous de plus ?... Hector, tu renonceras à cette équipée dont les conséquences seraient des plus tristes pour toi et pour moi !

– Avec votre permission, mon père, je n'y renoncerai pas, répliqua Hector ; je suis un homme aussi, et j'ai bien le droit de suivre mes inspirations comme vous suivez les vôtres. Jusqu'ici vous m'avez traité en égal, vous avez eu des ménagements pour mes écarts. De mon côté, je n'ai pas voulu jeter un regard trop curieux dans votre existence passée et présente, de peur d'y trouver des choses... blâmables selon mes idées particulières. Continuons cette trêve, je vous prie... A votre âge on préfère la fortune à la vengeance ; au mien, c'est le contraire. Ma haine contre ce Noël en est venue au point que je lui sacrifierais tout le reste... Je veux le tuer, et je le tuerai, quand le monde entier s'élèverait contre moi !

– Mais, malheureux enfant, ton opiniâtreté consommera notre ruine.

– La ruine, soit ; mais je serai vengé.

M. de Lovedy employa les arguments les plus forts pour le faire revenir sur cette détermination ; ayant perdu le droit de donner des ordres et même des conseils, il s'abaissa jusqu'aux prières ; Hector demeura inflexible et le banquier dut cesser des instances inutiles.

Pendant cet entretien, la tempête sèche continuait au dehors. Le vent semblait par intervalles vouloir arracher l'habitation de ses fondements.

En même temps, les bruits singuliers que Lovedy avait entendus déjà se multipliaient tantôt au-dessus de lui, tantôt au-dessous, parfois même à la porte de la chambre. On eût dit des meubles que l'on traîne et que l'on entasse, des pas précipités, des accents de voix humaine, des ricanements. Mais le maître du logis ne voyait toujours là que des effets du vent impétueux, s'engouffrant dans le château par quelque fenêtre laissée ouverte, et il n'y donnait aucune attention.

Après un assez long silence, dont Hector avait profité pour allumer un cigare, Lovedy sortit de ses réflexions et dit tout à coup d'un ton gai :

– Bah ! il s'agit de prendre le bon côté des choses !... Hector, buvons un peu de vieux cognac, et voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger l'affaire à notre satisfaction commune.

Il prit un flacon sur la table et versa à son fils un petit verre d'eau-de-vie que le jeune homme vida distraitement.

– Volontiers, répliqua Hector ; qu'avez-vous à me proposer ?

– Une innocente tricherie qui conciliera tout. Écoute : Ton rendez-vous à la Croix-Verte est pour huit heures, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, pourquoi à six ne viendrais-tu pas à Vauvray avec moi ? On te verra dans le char-à-bancs, on sera bien convaincu que nous partons ensemble et on n'hésitera pas à nous remettre la somme promise. Or, qui t'empêchera, aussitôt que nous serons hors de la ville, de sauter à bas de la voiture et de courir à ton rendez-vous ? Tu as le solide jarret d'un chasseur, et le trajet ne sera pour toi qu'une promenade ; puis, quand tu en auras fini avec Noël, qui t'est si odieux, tu seras libre de venir me joindre à Clamecy où je t'attendrai.

Si corrompu que fût déjà Hector, cet arrangement sembla lui causer une profonde répugnance.

– Mon père, répondit-il, je ne suis pas puritain, vous en avez des preuves, mais je ne suis pas hypocrite non plus, et, quand je fais une gredinerie, je suis toujours prêt à en supporter bravement les conséquences... Ce que vous me proposez a l'apparence d'une véritable escroquerie.

L'ancien boursier haussa les épaules.

– Ce sont là des mots, Hector, répliqua-t-il avec dédain, et, malgré ta prétention d'être un homme., tu parles comme un enfant. Quand tu auras un peu plus l'expérience de la vie et des affaires, tu sauras que, si l'on veut réussir, il ne faut pas se montrer si scrupuleux sur les moyens ; il ne faut pas surtout trouver de vilains noms aux choses utiles, imposées par la nécessité... Du reste, si tu imagines quelque autre manière de nous tirer d'embarras, tu n'as qu'à le dire.

– Je n'en chercherai pas, répliqua Hector d'un air d'ennui. Aussi bien, une coquinerie de plus ou de moins, dans la vie d'expédients et de ruses que nous menons depuis longtemps... Pourvu que je puisse assouvir ma haine contre Noël, je consens à tout.

– A la bonne heure ! J'étais sûr que nous finirions par nous entendre.

Ce point réglé, Lovedy exposa les projets qu'il avait conçus pour doubler vite et d'une manière certaine la somme qu'il allait toucher le lendemain. Hector l'écoutait à peine, ne répondant que par monosyllabes. Peut-être faisait-il un retour sur lui-même, et Lovedy s'efforçait de le distraire en multipliant les plus brillantes promesses. Dans le même but sans doute, il versait petits verres sur petits verres à son fils, qui les buvait presque sans s'en apercevoir. Aussi peu à peu les yeux d'Hector prirent-ils une expression d'hébétement, et ses paupières s'appesantirent.

Plusieurs heures s'étaient passées de cette façon, et il ne pouvait être loin de minuit. Hector avait fini par laisser tomber de ses lèvres son cigare éteint et par s'endormir dans un fauteuil. Le père n'était pas fâché de ce résultat, car il désirait ne pas perdre de vue ce jeune homme capricieux et volontaire, qui était capable de lui échapper au dernier moment. Il le porta avec précaution sur un canapé, sans l'éveiller, et se crut assuré du succès de ses plans.

Lui-même songeait à se jeter sur son lit pendant quelques heures, quand les bruits qu'il avait entendus déjà, et qu'il attribuait au vent, semblèrent se rapprocher. Tout à coup la porte s'ouvrit, une sorte d'éclair brilla dans l'antichambre voisine. Une femme, tenant un enfant dans ses bras, entra brusquement et s'empressa de refermer la porte ; c'était Faquinette et son prétendu fils.

La folle paraissait très-fatiguée ; elle était rouge, et la sueur ruisselait sur son front. Néanmoins, tout en serrant contre sa poitrine le ci-devant Zozo qui dormait du lourd sommeil de l'enfance, elle avait cette expression malicieuse et narquoise qui, chez elle, n'annonçait rien de bon. Elle salua le père et le fils d'un de ses éclats de rire habituels.

– Bonsoir, Raymond, dit-elle. Vous ne m'attendiez pas ? Mais nous passerons cette soirée tous ensemble. en famille ! C'est bon de ne plus se quitter, quand on est bien uni et quand on s'aime bien, n'est-ce pas ?... Ensuite, vous savez... le feu purifie tout !

L'apparition inattendue de la folle et ses propos bizarres causèrent à Lovedy une vague appréhension ; mais, pour faire comprendre les événements qui vont suivre, nous sommes dans la nécessité de raconter ce qu'il était advenu de Faquinette, à partir du moment où elle avait quitté la Ferme-du-Pendu.

XXIV

LES DERNIERS EXPLOITS DE FAQUINETTE

On se souvient que, pendant les pourparlers qui suivirent l'intervention de la gendarmerie à la Ferme, Faquinette avait trouvé moyen de tromper la surveillance de l'Hercule et s'était enfuie dans la campagne avec l'enfant en litige.

Jérôme ne tarda pas à remarquer cette disparition. Il s'élança à son tour hors des ruines, et eut la satisfaction de revoir la folle à quarante ou cinquante pas en avant. Il se mit à lui donner la chasse et, du train dont il allait, il ne pouvait manquer de la rejoindre bientôt.

Le saltimbanque et sa femme commençaient à épuiser leurs ressources dans cette carrière où ils s'étaient établis, selon l'habitude des bohémiens, et, voulant reprendre leur vie vagabonde, ils avaient réfléchi que la troupe, réduite à eux deux, n'aurait pas grandes chances de succès. Zozo leur était véritablement indispensable, moins par les tours de force qu'il exécutait et pour lesquels il avait si peu de goût, que par ses lazzis enfantins qui servaient d'intermèdes et égayaient le public. Jérôme voulait donc à tout

prix recouvrer son jeune apprenti et, n'osant le réclamer devant la justice, comme on le lui conseillait, il avait résolu de l'arracher à Faquinette, même par la force, après quoi il se proposait de décamper avec tout son monde et tout son équipage.

Il mettait donc une ardeur extrême à poursuivre la folle, et celle-ci qui, tout en fuyant, retournait fréquemment la tête, n'avait pas de peine à deviner son dessein. Elle passait pour très-agile, et si elle n'eût été chargée du poids de l'enfant, elle aurait échappé avec facilité au gros saltimbanque. Mais Jérôme savait que, dans cette lutte de vigueur, il ne pouvait manquer de l'emporter à la fin. Il se bornait donc à marcher d'un pas égal, sans perdre Faquinette de vue, certain qu'à un moment donné l'épuisement la mettrait à sa merci.

En effet, la pauvre femme montra bientôt des signes de fatigue. Elle avait pris une avance considérable sur l'Hercule, mais elle était haletante, et il devenait évident qu'elle ne pourrait soutenir encore longtemps une semblable allure. Elle chercha des yeux quelque secours contre son ennemi acharné ; par malheur, l'endroit était désert ; les personnes, réunies naguère à la Ferme-du-Pendu, n'avaient pas pris cette direction et d'ailleurs elle eût hésité peut-être à invoquer leur aide.

Dans son angoisse, elle remarqua à une petite distance un petit bois taillis. Quelques arbres de haute futaie s'élevaient çà et là au-dessus des broussailles et, malgré le peu d'étendue de ce bois, il semblait qu'on pût y trouver une retraite. Aussi Faquinette courut-elle de ce côté, et elle s'engagea dans un sentier qui serpentait à travers le taillis.

Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir que ce refuge ne présentait aucune sécurité. Le bois n'avait pas plus de cinquante pas de long sur autant de large, et, sauf quelques touffes isolées de feuillage, il était si clair qu'un regard pouvait l'embrasser d'une extrémité à l'autre. Faquinette eût donc voulu passer outre ; mais elle était à bout de forces et la nécessité l'obligeait de s'arrêter un peu pour reprendre haleine.

L'Hercule qui, dans ses promenades aux environs, était peut-être déjà venu en cet endroit, semblait avoir conscience des embarras de la folle, et s'avavançait, toujours sans se presser, vers le fourré.

Il n'en était plus loin quand Faquinette parut prendre une résolution énergique. Elle mit à terre le petit garçon, qui était lui-même fort effrayé de l'approche de son redoutable persécuteur.

– Jacques, lui dit-elle à voix basse, sais-tu grimper aux arbres ?

– Je crois bien ! Autrefois, quand j'étais avec Jérôme et sa femme, et que nous passions à côté d'un enclos, je me glissais par le trou de la haie et j'allais chipper des pommes et des cerises.

– Ne dis pas cela, Jacques, on croirait... Eh ! bien, puisque tu sais grimper, monte dans ce grand arbre, et tu te cacheras au milieu des feuilles jusqu'à ce que ce méchant Jérôme soit passé... Tu ne bougeras pas, tu comprends... Ensuite, je reviendrai te prendre et nous nous sauverons.

– Oui, oui, je ne veux pas retourner avec Jérôme.

– Monte donc.

Et Faquinette ajouta, d'un air mystique :

– Comme ça, tu seras plus près du ciel... d'où tu viens !

Elle éleva l'enfant dans ses bras, afin qu'il pût atteindre les premières branches d'un chêne.

Jacques, bien qu'il n'eût pas fait tous les progrès désirables dans l'art des saltimbanques, ne manquait pas de souplesse. Il saisit la branche qui était le plus à sa portée, puis-gagna les branches supérieures, avec une agilité qui tenait beaucoup plus du singe que d'un être céleste auquel la pauvre folle le comparait, et il disparut prestement au plus épais du feuillage.

Alors Faquinette respira. Après avoir adressé à l'enfant caché un signe mystérieux pour l'engager à ne faire aucun mouvement, elle erra dans le taillis, comme si elle eût cherché quelque chose. Elle finit par découvrir sur le sol une énorme trique, ou plutôt une espèce de rondin, oubliée par le bûcheron. Elle s'en empara et, contenant avec effort un de ses éclats de rire ordinaire, elle vint se blottir derrière une touffe d'arbustes, au bord du sentier.

On entendait déjà les pas pesants de l'Hercule sur les feuilles sèches. Il s'avancait en jurant entre ses dents et en regardant à droite et à gauche. Il parut désappointé quand il ne vit personne dans le bois ; et, convaincu que ceux qu'il poursuivait n'avaient fait que le traverser, il prit le sentier à son tour.

Faquinette était tapie dans sa cachette, comme un tigre qui guette sa proie. Repliée sur elle-même, elle tenait si peu de place, que l'Hercule frôla, sans se douter de sa présence, la touffe d'arbustes qui la couvrait. Mais à peine eut-il dépassé la folle qu'elle s'élança d'un bond impétueux, éleva sa massue des deux mains et lui en déchargea un formidable coup sur la tête.

Jérôme tomba comme un bœuf assommé ; son mauvais chapeau avait volé au loin et laissait voir son crâne fendu, d'où jaillissaient des flots de sang. Cependant un homme aussi robuste ne pouvait être tué d'un seul coup et, selon toute apparence, il n'était qu'étourdi. Faquinette, qui s'en doutait, s'acharna impitoyablement sur son ennemi à terre. Elle continua de frapper avec une sorte de rage. Les yeux hors de la tête, la bouche écumante, les dents serrées, elle piétinait ce corps palpitant, rugissait et murmurait d'une voix étranglée :

– Viens-y... Mais viens-y donc me prendre mon Japques !

Elle ne cessa de frapper tant que le misérable saltimbanque fit le moindre mouvement. Alors seulement épuisée, haletante, frémissant de tous ses membres, elle s'arrêta ; aussi bien sa terrible massue s'était brisée et elle n'avait plus dans les mains qu'un tronçon inutile.

Le meurtre accompli, sa surexcitation tomba ; elle demeura quelques instants morne et taciturne. Peut-être, malgré l'égarement de son esprit, avait-elle conscience du crime qu'elle venait de commettre. Mais ce sentiment, s'il existait, fit bientôt place à des sentiments contraires. Elle retourna avec le pied le visage tuméfié du cadavre et éclata de rire en disant :

– Il est bien mort... Il ne viendra plus me disputer mon fils !

Elle courut vers le chêne où l'enfant était juché et cria joyeusement :

– Descends, Jacques, descends vite ! Il n'y a plus rien à craindre ; j'ai tué ton méchant maître.

– C'est bien fait ! répliqua Jacques en avançant hors du feuillage sa figure effarée ; mais en êtes-vous sûre ?

– Oui, tu vas le voir ; il est là, à deux pas... C'est très-drôle !

– Allons ! je descends... Mais vous me donnerez des biscuits et du vin quand nous arriverons à la cassine ?

Ayant ainsi posé ses conditions, maître Zozo se laissa glisser le long de l'arbre et sauta sur l'herbe. Faquinette le pressa dans ses bras, le couvrit de baisers.

– A présent, tu m'appartiens... à moi, seule ! dit-elle.

Le prétendu Jacques, qui n'aimait ni à faire ni à recevoir des caresses, se dégagea avec impatience.

– Allons voir, dit-il.

Ils retournèrent à l'endroit où était resté le corps en travers du sentier. La folle continuait ses ricanements, mais le petit saltimbanque s'arrêta à quelques pas, et, le cou tendu, l'œil fixe, il examina son ancien maître qu'il avait cru longtemps être son père.

– J'ai peur, dit-il tout à coup ; allons nous-en.

Et, se cachant le visage, il s'éloigna à grands pas. Faquinette s'empressa de le rejoindre.

En dépit d'elle-même, le meurtre qu'elle venait d'accomplir semblait la préoccuper ; elle regardait autour d'elle avec inquiétude ; il y avait dans ses mouvements quelque chose de saccadé qui trahissait une agitation intérieure.

– Ces gens de justice sont si bêtes ! grommelait-elle ; il ne faut pas qu'ils nous trouvent... Ils ne comprennent rien de rien... Ensuite vous me direz : le feu purifie tout !

La folle et l'enfant s'étaient engagés dans la partie la plus solitaire des rochers qui dominent le cours de l'Yonne. Faquinette connaissait fort bien les environs et se dirigea vers une cavité que cachaient des plantes sauvages. Cette espèce de grotte était située loin de tout chemin battu, à l'opposite de la carrière où Jérôme et la Belle Américaine avaient établi temporairement leur demeure.

Faquinette s'y installa pour attendre la nuit. Elle tira de sa poche du pain et quelques fruits, que le jeune garçon expédia avec son appétit ordinaire ; après quoi il s'endormit sur un lit de mousse et de feuilles sèches.

La folle s'était assise à côté de lui et elle retira de dessous sa robe plusieurs paquets de ces chênévottes que Noël avait vus à la Ferme-du-Pendu. Elle se mit à les disposer d'une certaine manière, avec un soin

minutieux. Pendant qu'elle s'occupait de cette besogne, le rire était revenu sur ses lèvres et elle marmottait :

– Faut voir, faut voir... Nous avons versé le sang, et ce n'est pas la même chose qu'autrefois. Heureusement... le feu purifie tout !

Cette dernière phrase s'était incrustée depuis peu dans sa cervelle et ne semblait pas près d'en sortir.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. Aux approches du soir, Faquinette supposa qu'elle pouvait regagner le château sans risquer d'être reconnue. Elle éveilla l'enfant qui grognait, et on marcha vers Bligny. Il faisait déjà nuit quand on y arriva.

Les portes du château étaient fermées ; mais Faquinette, qui venait de traverser le parc et les jardins, avait la clef d'une petite porte de service et elle pénétra dans la maison, sans recourir à l'obligeance douteuse de Bernardin. Cependant, lorsqu'elle traversa, avec son petit compagnon, une cour où se trouvait l'écurie, elle ne put éviter d'attirer l'attention du cocher valet de chambre, qui était en train de panser les chevaux. Il apparut sur le seuil de l'écurie, une lanterne à la main, et cria avec colère :

– Ah ! c'est vous encore, coureuse ? Que demandez-vous ? Il paraît que vous avez fait de *la belle ouvrage* aujourd'hui, car les gendarmes sont venus vous chercher... Enfin, pour le temps que nous avons tous à rester dans cette bicoque, peu m'importe qui y entre ou qui en sort... Demain matin sans doute il y aura du nouveau ici.

Faquinette demeura calme et souriante.

– Comme cela, monsieur Bernardin, dit-elle, vos messieurs comptent partir demain ?

– Avant le jour ils auront déguerpi... Je prépare la voiture et les chevaux, puis j'irai me coucher, car je n'ai pas envie de m'éreinter pour ces gens ruinés.

– Vous êtes un excellent domestique, monsieur Bernardin ; mais, avant de remonter à notre chambre, nous voudrions bien, Jacques et moi, manger un morceau.

– Ma foi ! voyez dans la cuisine si vous ne trouverez pas quelques bribes de viande et de pain... Il y a encore, je crois, une bougie allumée. et ne

m'ennuyez plus de vos affaires, ajouta-t-il avec impatience, car j'ai assez des miennes !

– Merci, monsieur Bernardin, reprit la folle de son ton le plus doux ; nous ne tarderons pas non plus à nous mettre au lit, car nous sommes fatigués... Ah çà, monsieur Bernardin, où donc couchez-vous ?

– Parbleu ! comme toujours... là, dans la chambre de l'écurie... à côté de mes chevaux.

– Bien, bien... la place est bonne ! répliqua Faquinette.

Et elle s'éloigna, en répétant avec une ironie singulière :

– La place est bonne ! la place est bonne !

Le valet ne daigna pas relever ce propos et rentra en pestant tout bas.

Dans la cuisine, Faquinette trouva de la lumière, comme on l'avait annoncé, et elle eut le bonheur de découvrir, au fond d'un buffet, quelques restes de nourriture qu'elle fit manger à l'enfant ; mais elle-même n'y toucha pas. Elle était agitée et avait les yeux brillants ; souvent ses lèvres remuaient sans qu'il en sortit aucun son. Elle attendait avec impatience que Jacques eût fini son repas, et le petit goinfre n'y mettait nulle complaisance.

Enfin, les provisions venant à manquer, il s'arrêta.

– A présent montons, dit la folle ; j'ai beaucoup à faire... et tu dîneras bien mieux au ciel.

L'enfant était habitué à ne rien comprendre aux dires de sa mère d'adoption, et il la suivit en se frottant les yeux.

Ils gagnèrent la très-modeste chambre qui leur avait été assignée dans les combles et à laquelle on arrivait par un superbe escalier à balustres de chêne sculpté, la merveille du château. Faquinette ne songea pas à débarrasser le petit saltimbanque de ses vêtements, et le déposa tout habillé sur le lit, où il ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

La folle, debout devant lui, le regarda d'abord sommeiller ; il semblait qu'une nouvelle lutte, peut-être celle de la folie et de la raison, eût lieu dans son esprit ; la crispation de ses traits devenait effrayante. Quel que fût le résultat de cette lutte, Faquinette fit tout à coup un mouvement farouche et, saisissant la lumière, s'élança hors de la chambre.

A partir de ce moment, elle se mit à errer dans le château, dont toutes les pièces étaient désertes, et la bougie qu'elle portait apparaissait

successivement à chaque étage, à chaque fenêtre. Le vent qui s'engouffrait dans les corridors, ayant fini par éteindre cette lumière, la folle n'en continua pas moins son œuvre dans les ténèbres. Elle s'arrêtait çà et là, secouant les meubles, fermant certaines portes dont elle retirait les clefs ; et c'était elle qui, pendant la soirée, avait produit ces bruits extraordinaires dans lesquels Lovedy voyait des effets du vent. Plus d'une fois, en passant devant la chambre où se trouvaient le père et le fils, elle ne s'était pas gênée pour appliquer son œil au trou de la serrure et écouter ce qui se disait. Quel était le but de ces allées et de ces venues ? Nous ne tarderons pas à le savoir.

Comme la nuit était déjà avancée, elle fit une tournée dernière dans tout le château. Celle-là fut très-rapide ; la folle ne s'arrêtait que quelques minutes à la même place ; puis, elle se remettait à courir d'un pas furtif, et on eût pu l'entendre rire avec précaution, comme un enfant qui prépare une espièglerie. Cette promenade terminée, elle retourna à sa chambre, saisit le petit Jacques que le mouvement n'éveilla pas, et redescendant avec légèreté l'escalier, elle opéra dans la pièce où étaient Lovedy et son fils, la subite irruption dont nous avons parlé.

L'ancien boursier, revenu de sa surprise, s'écria d'un ton de colère :

– Ah ! ça, sottie créature, qu'est-ce qui vous amène ici à pareille heure ? Ce n'est pas le moment de bavarder ; il est tard, je veux me coucher, et vous voyez qu'Hector est déjà endormi.

– Tiens ! c'est vrai, dit Faquinette en souriant ; en ce cas, nous allons mettre les deux frères à côté l'un de l'autre... le grand et le petit... ça fera deux anges !

Elle déposa Jacques sur une peau de tigre, devant le canapé où Hector était étendu.

– Eh ! qu'avons-nous besoin de cet enfant et de vous ? s'écria Lovedy avec colère ; allez-vous-en tous deux.

La folle ne bougea pas.

– Non, non, Raymond, répliqua-t-elle ; nous ne devons plus nous séparer. Nous sommes maintenant en famille et nous aurons le même sort... car le feu purifie tout.

En même temps, elle s'assit dans un fauteuil.

– Mais, abominable coquine, puisque je vous dis...

– Raymond, poursuivit Faquinette gravement, vous savez que j’ai mal travaillé aujourd’hui ! J’ai tué ce saltimbanque qui voulait m’enlever mon fils Jacques ; et comme Jacques s’en est réjoui, comme il m’a presque encouragée à ce crime, il en a sa part devant Dieu !

Lovedy, malgré son impatience, ne put cacher l’intérêt que lui causait cette nouvelle.

– Est-il possible, Thérèse ? s’écria-t-il. Voilà donc pourquoi la gendarmerie vous réclamait ce soir... qui sait même si l’on n’a pas épié votre rentrée au château ? Vous devriez profiter de la nuit et vous sauver bien loin !

Faquinette se mit à rire.

– Les grippe-Jésus seront joliment attrapés ! dit-elle.

Elle reprit aussitôt sa gravité :

– Oui, j’ai fait cela et bien d’autres choses, poursuivit-elle ; mais vous, Raymond, et votre fils Hector, n’avez-vous rien aussi sur la conscience ? Hector est déjà un débauché, comme vous l’avez été vous-même, trompant les femmes, abandonnant les enfants, tuant en duel ceux qui le gênent, comme il voulait tuer ce beau Noël...

– Chut ! chut ! Thérèse, interrompit le banquier en désignant Hector, qui s’agitait sur le canapé ; il pourrait vous entendre.

– Vous ne voulez pas que nous parlions de lui, Raymond, alors parlons de vous... Si autrefois, quand j’étais jeune et innocente, je ne vous avais pas rencontré sur mon chemin, combien j’aurais été heureuse ! J’étais fille de gens honnêtes, qui avaient de l’aisance ; j’aurais épousé quelque brave garçon, et je serais devenue une bonne mère de famille. Au lieu de cela, vous savez ce que j’ai été : une fille perdue, reniée par les siens ; une mendicante qui donna le jour dans une grange à un pauvre enfant voué à la misère ; une créature méprisable, que l’on dit folle et qui, selon le monde, a commis bien d’autres crimes que de tuer ce saltimbanque...

– Chut ! chut ! reprit Lovedy ; à quoi bon revenir sur ces anciennes histoires ?

Il s’alarmait de voir Hector qui essayait de se soulever, en prononçant des paroles sans suite.

– Il faut y revenir maintenant oujamais, Raymond, reprit la folle. Comme on serait surpris dans le pays si l'on savait que c'est moi qui allume des incendies dont on recherche l'auteur avec tant de soin ! Ai-je bien, ai-je mal agi ? Dieu en décidera. Je croyais... je crois encore... accomplir une action méritoire. Tous ceux qui périssent dans un incendie vont au ciel, c'est connu... Aussi, quand des personnes s'étaient montrées bienveillantes pour moi, je les récompensais en leur fournissant l'occasion de passer dans une vie meilleure. J'avais toujours une provision de ces chènevottes, que je sais préparer si habilement ; nul ne me soupçonnait... et puis, j'étais fine, allez ! M. Noël, qui est si malin, y a lui-même été trompé.

Cette pensée la fit rire de nouveau.

– A tous les diables vos confidences ! interrompit Lovedy furieux ; je vous défends...

– Laissez-la parler, mon père, dit Hector qui, les yeux grands ouverts, s'était mis sur son séant.

– Ah ! te voilà éveillé !... Vas-tu écouter ce que dit cette folle ?

– Folle ! s'écria Faquinette avec impétuosité, vous le croyez donc aussi ?... Eh bien ! oui, je l'ai été une fois, quand j'ai suivi vos conseils abominables au sujet des dames Duhamel. Un jour, vous m'avez dit, sans avoir l'air d'y penser : « Ma belle-sœur et sa fille sont d'excellentes créatures ; si la Grande-Maison brûlait, elles iraient droit au ciel. » Et, comme je ne comprenais pas, vous m'avez rappelé combien elles avaient été indulgentes et généreuses à mon égard... Ma pauvre tête s'est montée... Je l'ai fait... Mais Dieu n'a pas voulu de nouveaux anges, et, peut-être, malgré mes bonnes intentions...

– Vous avez inspiré cette infamie, mon père ? demanda Hector qui, malgré sa voix rauque et empâtée, semblait avoir recouvré toute sa raison.

– Je te répète, répliqua Lovedy avec brusquerie, que ce sont là des divagations stupides.

– Ah ! quand vous me poussiez ainsi, reprit la folle avec son air narquois, vous aviez bien votre idée !... D'abord, vous vouliez obliger les dignes dames à venir habiter Bligny, où votre vaurien de fils comptait mettre sa riche cousine dans la nécessité de l'épouser. Ensuite, vous espériez qu'un certain papier, qui est de la plus haute importance pour vous, serait détruit

dans l'incendie. Enfin, dans le cas où j'aurais réussi ; vous héritiez, comme proches parents, de l'immense fortune des Duhamel... Osez dire, Raymond, que tout cela n'est pas vrai ?

– Vous rêvez !

– Mon père, balbutia Hector en s'agitant sur son canapé, si peu scrupuleux que j'aie été jusqu'ici, ces honteuses révélations me font horreur. Cette femme n'est pas folle en ce moment, et si j'avais pu vous croire capable...

– Avec ça, monsieur Hector, reprit Faquinette, qu'il vous convient bien, à vous, de lui jeter la pierre ! N'êtes-vous pas sur le point de faire pour Joséphine, la fille du garde, exactement ce que votre père a fait pour moi ?... Allez, je sais la vérité... Malgré vos promesses, vous deviez partir tous les deux dans quelques heures, et on ne vous eût jamais revus ici... Que vous importait ce que nous deviendrions, nous autres pauvres créatures, que vous avez écrasées du pied en passant ?... Tenez, ajouta-t-elle en riant aux éclats, nous sommes tous des coquins dans cette chambre, et nous ne nous en devons guère... Heureusement, le feu purifie tout... Nous voilà réunis ; nous serons blancs comme la neige, quand nous paraîtrons devant Dieu !

Pendant cette conversation, l'air était devenu peu à peu suffocant autour des interlocuteurs, et une fumée âcre, quoique légère, commençait à se répandre. Le père et le fils ne remarquaient pas d'abord cette circonstance, mais ils finirent par éprouver du malaise, une grande difficulté à respirer. Faquinette elle-même essayait de temps en temps son front baigné de sueur, et l'enfant, couché sur la peau de tigre, s'agitait en poussant de faibles plaintes, comme si son sommeil était troublé par un cauchemar.

Une idée terrible, qui se présenta à l'esprit d'Hector, suffit pour dissiper en lui les dernières fumées de l'ivresse. Il se souleva en pâlisant :

– Ah ça, que veut donc dire cette femme ? s'écria-t-il ; on sent ici une chaleur accablante, on étouffe.

– En effet, répliqua Lovedy, on croirait respirer du feu... Mais, de par le diable ! cette exécration folle nous a joué un de ses tours !

Pour toute réponse, Faquinette poussa son éternel éclat de rire, et cette fois, il avait un caractère plus railleur, plus sinistre qu'à l'ordinaire.

Le père et le fils restaient debout, écoutant un grondement majestueux qui s'élevait au dehors. Ce grondement ne ressemblait pas aux bruits inégaux et passagers du vent ; il était sourd, continu et il s'y mêlait des pétilllements significatifs. En même temps, une fumée de plus en plus épaisse envahissait la chambre et troublait l'éclat des lumières.

– Bon Dieu ! s'écria le banquier, le château est en feu !

Il s'élança vers la porte qu'il ouvrit ; un tourbillon de flammes l'obligea de la refermer bien vite. La première pièce, servant d'antichambre, n'était déjà plus qu'un brasier ardent.

Or, il n'y avait pas d'autre issue, et l'air semblait de moins en moins respirable.

Hector voulut courir à la fenêtre ; mais, si la raison lui était revenue, son étourdissement ne devait pas être complètement dissipé, car il chancela et fut obligé de s'appuyer sur un meuble pour se soutenir. Ce fut son père qui s'empressa d'écarter les rideaux et d'ouvrir la fenêtre. De ce côté encore, jaillirent des flammes et de la fumée, car le feu s'échappait avec abondance de l'étage inférieur et déjà la persienne brûlait extérieurement,

Lovedy dut donc refermer le châssis vitré, dont les vitres ne tardèrent pas à éclater avec un bruit lugubre.

– Mais c'est l'enfer ! s'écriait-il en poussant d'effroyables jurons et en courant çà et là ; nous sommes perdus !

Hector, de son côté, allait de meuble en meuble. Comme il passait près de Faquinette, il leva la main sur elle :

– Scélérate créature, dit-il, tu mériterais...

La folle lui échappa par un saut rapide, puis elle s'empara du jeune garçon, que la chaleur et la difficulté à respirer avaient éveillé et qui gémissait douloureusement.

– Tenez, monsieur Hector, dit-elle avec son sinistre sang-froid, vous devriez ne songer qu'au salut de votre âme... Réellement, ça va plus vite que je ne pensais, à cause du grand vent... Prenez-en donc votre parti ; nul de nous ne s'en sauvera. Il n'y avait que ce moyen de nous réconcilier avec Dieu !... Toute la maison flambe à la fois... Je ne manquais pas de chènevottes, et nous y resterons tous... tous, tous, car le feu purifie tout !

Pendant la soirée précédente, en effet, Faquinette avait disposé avec un art infernal des foyers d'incendie aux divers étages, dans toutes les pièces. Elle avait particulièrement multiplié les centres d'ignition autour de la chambre où étaient le père et le fils et où elle comptait, le moment venu, se rendre elle-même avec l'enfant. Rien n'avait été négligé pour produire le résultat le plus prompt, le plus terrible, pour ne laisser aux victimes désignées aucun moyen de s'échapper. Toutes les parties de la maison, depuis les caves jusqu'à la toiture, brûlaient en même temps ; par toutes les ouvertures sortaient des flammes et de la fumée.

M. de Lovedy, livide, malgré les plaques rouges qui apparaissaient sur son visage, les cheveux hérissés, l'œil hagard, ne cessait de tourner dans la chambre, comme une bête fauve dans une cage trop étroite. Il ne témoignait aucun sentiment de pitié pour ses compagnons d'infortune, il ne songeait même pas à eux, bien qu'ils dussent lui tenir au cœur à des titres différents.

– Que faire ? que faire ? murmurait-il d'une voix sifflante ; je ne veux pas mourir... Je peux rétablir ma fortune... Je ne veux pas mourir !

Il essaya encore d'ouvrir la fenêtre, mais il en retira vivement les mains ; elle brûlait et les ferrures étaient rougies. Il courut de nouveau à la porte et la poussa ; les tourbillons recommencèrent à envahir la chambre.

Cependant, après un moment d'examen, Lovedy crut remarquer une place que les flammes avaient épargnée jusque-là et qui se trouvait dans la direction de l'escalier.

Il se rapprocha de la folle.

– Thérèse, demanda-t-il avec une douceur simulée, croyez-vous que l'incendie ait déjà gagné le grand escalier ?

– Je ne sais trop, répondit tranquillement Faquinette qui berçait dans ses bras l'enfant à demi-étouffé ; cet escalier a été le principal de mes soucis... Il est formé de grosses pièces de chêne qui brûleront difficilement.

– Eh ! bien alors, j'ai chance de me sauver ! s'écria Lovedy.

– Je ne crois pas... Le plancher doit être déjà miné.

– N'importe ! Je ne veux pas mourir, moi !

Cependant les flammes l'obligèrent encore à reculer.

– Mon père, s'écria Hector, qui lui-même ne pouvait tenir en place, vous ne feriez sans doute qu'aller au-devant du péril.

– Paix, répliqua Lovedy brusquement ; chacun pour soi... Restez si vous voulez ; je tenterai le sort.

Il hésitait toujours ; mais, pris d'une sorte de vertige, il s'élança au milieu des flammes.

A peine eut-il, fait quelques pas que le plancher, rongé en dessus et en dessous, s'effondra avec un bruit horrible, en projetant des millions d'étincelles. On entendit un cri épouvantable, puis des plaintes, des sons inarticulés, qui se perdirent dans le grondement majestueux de l'incendie.

Hector, par un mouvement machinal, se pencha sur le gouffre de feu qui venait de s'ouvrir :

– Mon père !... mon pauvre père ! s'écria-t-il.

Il ne reçut aucune réponse ; tout était déjà fini. Lui-même fut obligé de reculer vivement et se réfugia sous le manteau d'une vaste cheminée, à l'autre bout de la chambre.

La fumée était si dense que l'on ne voyait déjà plus Faquinette et le petit garçon ; mais l'enfant ne cessait de tousser et de crier. Pour l'apaiser et couvrir sa voix, la folle, qui pourtant souffrait cruellement elle-même, se mit à chanter. Plus il criait, plus elle donnait de force à son chant. Enfin, il ne fit plus entendre que des sons faibles, presque insensibles ; Faquinette s'interrompit.

– Allons ! murmura-t-elle d'une voix altérée par la suffocation qui la gagnait, voilà Jacques qui va le rejoindre, et moi je ne veux pas me séparer de mon fils... Le feu... purifie... tout.

Elle essaya encore de chanter, en balançant avec précaution l'enfant inanimé, mais sa voix s'éteignit bientôt dans un râle d'agonie.

– Venez par ici, dit Hector mû par un sentiment d'humanité ; il y a encore un peu d'air et de fraîcheur.

Mais il ne reçut pas de réponse, et la force lui manquait pour se traîner jusqu'à ses compagnons d'infortune.

Hector lui-même, dans le refuge qu'il avait trouvé, ne semblait pas devoir résister au delà de quelques minutes. Quoique la cheminée fût une de ces larges et solides cheminées de pierres, qui souvent ne sont pas détruites par l'incendie et se soutiennent avec les grands murs, des vapeurs ardentes s'y engouffraient et menaçaient Lovedy d'une asphyxie prochaine. Un secours

immédiat eût pu encore le sauver ; mais où trouver des secours dans cette habitation déserte, isolée au milieu de la campagne, à cette heure avancée de la nuit ?

XXV

NOEL LETELLIER

Aux premières lueurs du jour suivant, une foule nombreuse, venue de toutes les villes et de tous les villages des environs, entourait le château de Bligny. Plusieurs pompes versaient des torrents d'eau sur les constructions embrasées ; mais les travailleurs n'agissaient guère que pour l'acquit de leur conscience, car il n'y avait plus moyen de sauver la moindre partie du bâtiment. L'incendie, ainsi que nous l'avons dit, avait éclaté sur tous les points à la fois, et, quoique le vent se fût un peu calmé aux approches de l'aurore, il ne restait plus de cette belle habitation que les quatre murs.

Noël Letellier, comme on peut croire, avait été des premiers à accourir. Un paysan attardé, passant vers minuit sur la route voisine, avait vu le château en feu et s'était empressé d'aller donner l'alarme à Vauvray. Aussitôt le tocsin avait mis la population entière sur pied, et les pompiers du bourg s'étaient dirigés en toute hâte vers le théâtre de la catastrophe.

Là, Noël avait organisé rapidement les premiers secours, bien que son expérience lui en fit comprendre l'inutilité. Ce qui le préoccupait d'abord c'était de sauver, si la chose était possible, quelques habitants du château ; mais les portes étaient fermées à l'intérieur, les flammes débordaient par les

fenêtres et les lucarnes. D'ailleurs, nul n'avait vu rentrer Faquinette et l'enfant, et on croyait généralement les Lovedy partis dès la veille au soir pour l'étranger. On pouvait donc supposer que le château était complètement vide et que l'incendie n'avait fait aucune victime..

Une découverte, toutefois, ne tarda pas à contredire cette opinion. On avait enfoncé la porte de l'écurie, et, quoiqu'une fumée épaisse n'eût pas permis d'avancer, on avait acquis la certitude que le cocher Bernardin et les deux chevaux de la maison avaient été brûlés. Or, les maîtres auraient dû prendre les chevaux pour voyager, et, puisque l'attelage se trouvait là, sans doute les maîtres n'étaient pas partis.

Aussi, pendant que l'on s'efforçait de concentrer le feu dans son foyer, les suppositions allaient-elles bon train parmi les travailleurs. Noël, après avoir pourvu à tout et largement payé de sa personne, se reposait un moment de ses fatigues et causait avec des personnes notables qui venaient d'arriver ; c'étaient le maire de Vauvray, le notaire Perrin et quelques autres fonctionnaires publics, parmi lesquels le brigadier de gendarmerie.

– Messieurs, disait Noël, je ne crois pas me tromper en affirmant que ce que nous voyons est encore l'œuvre de cette malheureuse folle, la Faquinette. Longtemps on a pu croire qu'elle n'était pas dangereuse ; mais la découverte d'hier au soir à la Ferme-du-Pendu, et aussi le meurtre qu'elle a commis sur la personne de ce saltimbanque, prouvent combien il fallait s'en défier. Il existait je ne sais quels rapports mystérieux entre elle et M. de Lovedy père, mais je ne m'explique pas à quel mobile elle a dû obéir en accomplissant ce nouveau crime.

– Ah ! la coquine ! s'écria le brigadier, si je la pince... et je la pincerai, je vous en réponds, car elle ne saurait aller vite et loin avec son enfant volé !

Noël secoua la tête ; cependant il ne dit mot, comme s'il craignait d'exprimer une pensée absurde.

– Ah ça, et les messieurs de Lovedy, demanda Perrin, que sont-ils devenus ? Je sais bien, moi, qu'ils ne peuvent être partis hier au soir, puisque je devais recevoir leur visite à Vauvray, aujourd'hui même à six heures du matin ; j'ai des raisons de croire que le banquier n'eût manqué pour rien au monde à ce rendez-vous.

– Et moi, dit Noël, je devais me rencontrer quelque part avec M. Hector de Lovedy, à huit heures, et M. Hector m'en veut trop pour abandonner facilement la partie... Ensuite, comme le père et le fils sont, dit-on, empêtrés dans de vilaines affaires, peut-être ont-ils reçu quelque avis menaçant qui les a déterminés à fuir tout à coup, seuls et à pied.

– Avec votre permission, mes bons messieurs, dit une voix flûtée et pleurnichante, ni l'un ni l'autre n'a quitté le château la nuit dernière, et Faquinette devait s'y trouver aussi avec cet enfant qu'elle prétend être le sien.

La personne qui parlait était Joséphine, la fille du garde, enveloppée tout entière dans une espèce de mantelet qui ne laissait voir de son visage que ses yeux pleins de larmes.

On s'empressa de l'interroger, et alors Joséphine exposa en rougissant que, pour des motifs qu'elle ne donnait pas, elle avait passé la soirée précédente à errer autour du château. Elle affirmait avoir vu, à la nuit close, Faquinette rentrer avec son enfant par une porte dérobée. Quant aux messieurs de Lovedy, sur les onze heures, lorsqu'elle s'était retirée chez elle, ils se trouvaient encore à Bligny, car une lumière n'avait cessé de briller, à travers les persiennes, dans la chambre du père.

Ce récit, dont on n'avait aucun motif de contester l'exactitude, frappa de stupeur tous ceux qui l'entendirent.

– Est-il possible ! s'écria Noël ; ainsi, en comptant le cocher, cinq personnes auraient péri d'une mort affreuse dans cet incendie !

– Tout cela n'est encore que des conjectures, dit Perrin, mais si les deux Lovedy sont morts, de cette manière, il me semble qu'il y a là une punition de Dieu.

Les assertions de Joséphine se répandirent dans la foule et y éveillèrent des sentiments de compassion. On s'entretenait des drames lugubres qui, sans doute, s'étaient passés peu d'heures auparavant derrière ces murs embrasés. Toutefois, en présence de ces réalités terribles, deux hommes, qui avaient écouté avec attention ce que l'on disait, montraient plus de colère que de douleur. L'un d'eux, qui était vêtu de noir et paraissait étranger au pays, s'écriait avec indignation :

– N'est-ce pas une infamie ? priver ainsi de pauvres créanciers de leur gage !... Et moi qui devais saisir ce matin ! Qui me payera mes frais à présent ?

Celui qui parlait ainsi était, comme on le voit, l'huissier dont l'arrivée à Vauvray avait été signalée la veille. Perrin, entendant ses doléances, répliqua d'un ton railleur :

– Ne vous désolez pas trop, monsieur Grimaud. Pas plus aujourd'hui qu'hier, je ne vous aurais permis de mettre la patte sur la terre de Bligny, et cela par l'excellente raison que cette terre n'appartient pas sérieusement à M. de Lovedy, mais bien à mes clientes, les dames Duhamel, comme je suis prêt à le prouver.

– Miséricorde ! s'écria l'huissier en ouvrant de grands yeux.

Pendant que le notaire lui expliquait le cas, Grivet, venu comme les autres pour porter secours, s'était approché de Noël et lui disait avec un accent lamentable :

– Quel malheur ! monsieur Noël ! Pouvait-on imaginer de semblables choses ?

– Vous avez raison, mon pauvre Grivet ; c'est un grand malheur. Il est maintenant sûr que plusieurs personnes ont succombé dans ce désastre !

– Sans doute... mais ce n'est pas cela que je veux dire. Voyez-vous, ma conscience n'est pas tranquille. M. Hector a été grillé, rôti, que sais-je ? et moi je reste avec mes claques. et je ne pourrai plus jamais les rendre !... Ah ! pourquoi, hier au soir, n'ai-je pas sauté sur lui, pendant qu'il revenait avec tout ce monde ? Nous serions quittes à cette heure !... Ce que j'en ai fait, c'était pour vous, monsieur Noël, car vous n'aimez pas les batteries !

– Allons donc, Grivet, pouvez-vous penser encore à de telles misères ?

– Misères ! misères !... Regardez ma figure... Elle est de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel !... Et à qui rendre cela maintenant ?... A moins que ce ne soit au premier qui aura l'air de se moquer de moi !

Noël n'écoutait qu'avec distraction les doléances de son malencontreux ami.

Cependant le jour grandissait et, aux vagues lueurs du crépuscule, succédait une lumière rosée, qui permettait de distinguer les objets à une

certaine distance. Les flammes de l'incendie pâlissaient, tandis que les tourbillons de fumée paraissaient devenir plus sombres.

Noël s'était approché de l'édifice en feu, pour juger sur quel point devait se porter le plus efficacement l'effort des travailleurs. Depuis longtemps le toit d'ardoises, orné de girouettes, qui donnait au château un aspect seigneurial, avait croulé au milieu des débris. Seuls, les gros murs et de massives cheminées avaient résisté à la destruction.

Or, pendant que Noël promenait ainsi les yeux de la base au faite du château, il crut distinguer à une immense hauteur, précisément au point d'intersection d'une de ces cheminées avec le mur, quelque chose qui bougeait par intervalles. Il s'imagina d'abord être dupe d'une illusion de ses sens ; mais, après un examen plus attentif, il reconnut une forme humaine.

Il rejoignit le groupe des fonctionnaires.

– Regardez, messieurs, dit-il, n'est-ce pas un homme que j'aperçois là-haut ?

Tous les yeux se portèrent dans la même direction, et il y eut encore un moment d'incertitude. Des nuages de vapeur montaient sans cesse de l'intérieur des bâtiments. Enfin, un souffle de vent ayant écarté la fumée, on vit d'une manière distincte une main qui s'agitait en signe de détresse.

– C'est un homme ! c'est un homme ! s'écria-t-on unanimement, et il demande du secours.

Une des personnes présentes avait une lunette de poche et on s'empressa de la braquer sur le malheureux qui venait de signaler sa présence. Mais l'étroite corniche sur laquelle il était étendu ne permettait pas des observations bien exactes ; on pouvait seulement reconnaître qu'il était tête nue, qu'il avait des vêtements noirs de fumée et de charbon. Il devait être d'une faiblesse extrême, car il avait peine à se mouvoir, et ses cris, s'il en poussait, ne parvenaient pas jusqu'à la foule.

Cependant Noël, ayant réclamé la lunette à son tour et examiné l'inconnu, s'écria bientôt :

– C'est M. Hector de Lovedy.

– Lui ! s'écria Perrin, et comment serait-il arrivé en pareil endroit ?

– Je n'en sais rien, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. M. de Lovedy paraît épuisé, à moitié mort... Il faut aller le délivrer.

– Et comment ?

Noël ne répondit pas d’abord et parut chercher un moyen d’accomplir son généreux dessein. Au premier aspect, une pareille œuvre semblait absolument impossible. Hector, car c’était bien lui, était juché, comme nous savons, au sommet du bâtiment, sur un petit massif de maçonnerie que la fumée enveloppait par intervalles.

Au-dessous était un mur lisse, d’une élévation à défier les plus longues échelles, en ajoutât-on plusieurs bout à bout. Comment parvenir à cette hauteur ? D’autre part, il était évident que le jeune homme, épuisé, blessé peut-être, se trouvait tout à fait incapable de s’aider lui-même. Enfin, à supposer que l’on pût arriver jusqu’à lui, comment le descendre à terre quand, d’un côté, on avait un gouffre béant de quatre-vingts pieds et de l’autre une vaste fournaise ?

Cependant Noël, après quelques minutes d’études et de réflexions, parut s’être fait un plan qu’il se mit en devoir d’exécuter.

– Avons-nous ici, demanda-t-il à un des pompiers de Vauvray, des cordes et des grappins ?

– Oui, oui, monsieur Noël, tous les appareils sont dans le traîneau.

– C’est bien !

Il alla au traîneau et en retira différents cordages et crochets qui lui étaient nécessaires. Puis, il se débarrassa d’une partie de ses vêtements, ce qui permit d’apprécier les belles et robustes proportions de sa personne ; et, ayant enroulé les cordes autour de son corps, afin d’avoir les mains libres, il se dirigea de nouveau vers le bâtiment incendié.

– Ah ça, que va-t-il faire ? se demandait-on avec étonnement.

Comme Noël ne pouvait réussir sans le concours d’un grand nombre de personnes, il n’hésita pas à exposer le plan qu’il avait conçu.

Ce plan était d’une exécution aussi difficile que périlleuse.

A l’angle du château et à l’extrémité de ce grand mur dont Hector occupait le faîte, étaient étagées des pierres d’attente, comme si les anciens constructeurs avaient eu l’intention d’ajouter plus tard une aile au bâtiment. Ces pierres formaient des espèces de marches grossières, inégales, qui montaient jusqu’à la toiture écroulée, et c’était d’elles que Noël comptait s’aider pour opérer une partie de l’ascension. Parvenu à cette hauteur, il

devait marcher sur le mur en pente, qui avait soutenu les combles du château et qui supportait quelques tronçons de poutres, encore en feu. Il espérait ainsi gagner le massif de maçonnerie sur lequel Hector s'était réfugié. Là, il se proposait d'attacher le jeune Lovedy avec une corde solide et de le faire glisser avec précaution le long de la muraille, après quoi il descendrait, lui, Noël, comme il pourrait.

Ce programme fit dresser les cheveux à tous les assistants.

– C'est de la folie ! s'écria le notaire Perrin ; ce que vous voulez tenter, monsieur Noël, est au dessus des forces humaines, et vous y périrez vous-même sans aucun doute. Songez, ajouta-t-il plus bas, aux magnifiques espérances que vous êtes en droit de concevoir pour l'avenir !

Noël secoua la tête.

– Des espérances ! murmura-t-il tristement ; ah ! monsieur Perrin, il me sera cent fois plus facile de monter là-haut sauver Hector de Lovedy que d'atteindre le but secret de mes désirs !

Comme Perrin allait répondre, le maire de Vauvray dit, en élevant la voix :

– Ce projet est d'une témérité inouïe ; je me crois en droit, messieurs, d'interposer mon autorité pour empêcher qu'on ne le mette à l'essai.

– Et pourquoi l'interposeriez-vous, monsieur le maire ? demanda tranquillement Noël ; permettez-moi, du moins, de tenter l'aventure, sauf à y renoncer si je rencontre des difficultés insurmontables.

– Ma foi ! dit le brigadier de gendarmerie, ce M. Noël est un lapin du premier numéro !

– Et il réussira ! s'écria Grivet ; je lui ai vu faire des choses encore plus étonnantes... Il serait, j'imagine, capable de voler en l'air, s'il lui en prenait fantaisie.

Une voix s'écria tout à coup derrière les interlocuteurs :

– Non, non, ne souffrez pas, mes bons messieurs, qu'il s'expose à ce point... Cette fois, il y laisserait la vie... Croyez-moi... j'ai du nez. Il n'en reviendrait pas !

On se retourna et on aperçut un grand garçon maigre, jaune, aux joues creuses, tout empaqueté de linges par-dessous ses modestes vêtements. C'était le taupier Jean Reboux, qui, en apprenant l'incendie du château,

avait prévu quels nouveaux périls Noël allait affronter. Repoussant sa mère qui voulait le retenir, il s'était habillé à la hâte, avait quitté Vauvray et était monté dans un fourgon qui se rendait à Bligny. Il arrivait à l'instant, se soutenant à peine, exposé à quelque fâcheuse rechute. On n'avait aucune aide à attendre de lui dans ce désastre, mais il connaissait la témérité de Noël, et n'avait pas voulu rester loin de son ami en ce moment de crise.

– Jean, lui dit Noël d'un ton sévère, pourquoi êtes-vous ici ? Vous deviez encore garder la chambre pendant plus de quinze jours !... Malheureux imprudent ! tenez-vous si peu à la vie ?

– Je vous assure, monsieur Noël, que je me sens fort bien. Mais vous pouvez me repousser, vous pouvez *recasser* mes os mal raccommodés, j'ai voulu être là pour vous empêcher de faire une nouvelle sottise, si c'est possible.

Noël n'eut pas la force de malmener davantage une affection si sincère et si dévouée. Après avoir jeté un dernier regard sur Hector qui multipliait les signes de détresse, il se mit en devoir de réaliser sa généreuse pensée.

– Messieurs, dit-il au maire, et aux autres personnes notables qui l'entouraient, vous vous exagérez les difficultés d'une pareille tâche. Je suis habitué aux ascensions de ce genre et je réussirai... Ayez bon espoir.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers les bâtiments incendiés, suivi de ses deux amis. Jean, tout en clopinant, le suppliait de rester. Grivet, au contraire, lui disait d'un ton résolu :

– Comptez sur moi, monsieur Noël, pour exécuter toutes les manœuvres nécessaires ; vous n'aurez qu'à me faire signe... Prenez ma gourde, ajouta-t-il, en tirant de sa poche une petite bouteille clissée, peut-être vous sera-t-elle utile... à vous ou à l'autre.

– A la bonne heure ! reprit Noël avec gaieté ; vous, du moins, Grivet, vous n'êtes pas un poltron comme ce pleurard de Jean.

– Je ne serais pas poltron, monsieur Noël, répliqua le taupier, s'il s'agissait de ma chétive peau !

– Et moi j'ai peut-être bien mon idée ! murmura le cantonnier.

Noël, avec la présence d'esprit que donne l'habitude, fit certaines recommandations aux travailleurs ; et, après avoir adressé quelques mots

affectueux à ses deux amis, qui s'étaient postés au pied de la muraille pour exécuter ses ordres, il commença la redoutable ascension.

Une échelle lui permit de franchir commodément les premières assises de pierre ; mais bientôt ce secours lui manqua et il fallut escalader un à un des blocs énormes, placés à une grande distance l'un de l'autre. Il avait une souplesse, une vigueur telles que, malgré le lourd attirail dont il était chargé, il s'élevait de pierre en pierre avec une aisance qui tenait du prodige. En bas, on avait interrompu les travaux, on se taisait ; tous les yeux se fixaient sur l'audacieux jeune homme, tandis que toutes les poitrines étaient haletantes.

Quant à lui, il poursuivait son œuvre, sans paraître songer à l'anxiété profonde qu'il causait. Plusieurs fois, il dut employer la corde et le grappin afin de franchir certains obstacles en apparence infranchissables. Toujours, quand on le croyait arrêté par une difficulté, il venait à bout de la surmonter. Il faisait continuellement des progrès et, s'élevant avec lenteur mais sans relâche, il finit par atteindre le faite de l'édifice.

Dès qu'il eut touché la dernière marche de pierre, un immense applaudissement et des hourrahs frénétiques saluèrent son succès. Mais il ne se retourna même pas pour remercier les spectateurs de cet encouragement.

D'ailleurs, la partie la plus hasardeuse de son entreprise restait à accomplir. Maintenant il fallait, pour arriver à Hector de Lovedy, cheminer sur un mur étroit, à pente très-raide, parsemé de débris encore en ignition, et qui, souvent, était enveloppé tout entier par des tourbillons de fumée.

Aussi, les angoisses des spectateurs ne tardèrent-elles pas à se réveiller et le silence devint plus grand encore qu'auparavant. Noël, debout à la crête du bâtiment incendié, se dessinait sur le ciel resplendissant des clartés matinales.

Après un moment d'immobilité, employé sans doute à se rendre compte des difficultés nouvelles il s'étendit sur ce mur calciné par places et croulant ; puis, avec une hachette dont il était muni, il se mit à tailler dans la maçonnerie des espèces de marches qui lui permettraient de se hisser plus haut. Ce travail, lent et pénible, provoquait parfois des éboulements partiels ; de grosses pierres tombaient dans l'abîme de l'un ou de l'autre côté. Souvent aussi la fumée environnait Noël et l'obligeait de rester couché

sur le ventre, en se cramponnant à la muraille. Mais, quand les tourbillons s'étaient dissipés, on le voyait se redresser aussitôt et reprendre sa tâche avec une ardeur, une opiniâtreté, un mépris du danger, bien dignes d'admiration.

Pendant qu'il rampait sur ce pignon perfide, où le moindre faux mouvement pouvait déterminer une chute mortelle, ses deux amis l'observaient d'en bas, avec une perplexité croissante. Grivet était très-pâle ; la sueur ruisselait sur son front, et son cœur battait avec violence. Il se disait à lui-même :

– J'ai eu tort de le pousser... Il eût mieux valu que l'*autre* restât où il est... A présent si M. Noël tombe, je me mettrai dessous pour qu'il m'écrase en tombant.

Quant à Jean Reboux, il s'était agenouillé au moment où Noël s'aventurait sur la pente, et il murmurait une prière qu'interrompaient des sanglots.

Il n'avait plus le courage de regarder en l'air, quand une nouvelle clameur, poussée par les assistants, l'avertit que le hardi jeune homme touchait enfin la cime du pignon. En effet, le taupier, s'étant décidé à lever les yeux, aperçut Noël sur l'étroite plate-forme où se trouvait Hector de Lovedy.

Néanmoins, cette fois, on n'osa pas applaudir. Tout le monde comprenait combien était encore critique la situation de ces deux hommes, placés sur un espace de quelques pieds, à une effrayante élévation, au milieu de débris embrasés, de vapeurs suffocantes, et on attendait ce qui allait arriver.

Or, en ce moment où chaque minute était précieuse, Hector et celui qui venait pour le sauver ne bougeaient pas. Ils semblaient causer avec vivacité, et ne faisaient aucun préparatif de descente. Le temps s'écoulait sans qu'on remarquât le moindre changement dans leur attitude.

Cette inaction singulière étonna d'abord, puis inquiéta les spectateurs.

– Ah ça ! à quoi pense donc Noël ? dit le maire ; est-ce uniquement pour bavarder avec Hector de Lo-yedy qu'il a grimpé là-haut en bravant mille morts ?

– Peut-être, dit Perrin, s'est-il révélé quelque difficulté imprévue et insurmontable ?

– La chose ne serait pas impossible.

Les deux amis de Noël, surpris et aussi inquiets que personne, se communiquèrent à voix basse les réflexions que ces pourparlers inconcevables leur inspiraient. Disons sans retard ce qui se passait sur le faîtage du château de Bligny.

Hector, malgré l'espèce d'anéantissement dans lequel il semblait plongé, n'avait pas tardé à s'apercevoir des efforts que l'on tentait pour monter vers lui. De sa place, il ne pouvait distinguer la personne qui venait à son secours, mais il l'entendait écréter le mur et devinait, au bruit de plus en plus rapproché, qu'elle faisait des progrès rapides. Enfin, comme il se penchait pour en juger, il vit tout à coup près de lui la figure douce et bienveillante, quoique énergique, de Noël Letellier.

Aussitôt qu'Hector l'eut reconnu, l'expression d'espérance et de joie qui déjà brillait sur son visage, s'effaça complètement. Il se rejeta en arrière et détourna la tête d'un air farouche.

Noël ne remarqua pas, ou ne voulut pas remarquer cette attitude hostile.

– Courage ! monsieur de Lovedy, dit-il d'un ton amical, je vous tirerai de là.

Et, tout en reprenant haleine, il promenait un regard plein de compassion et de curiosité sur son ancien ennemi.

Hector avait les traits décomposés, les yeux rouges ; ses cheveux et sa barbe étaient à moitié brûlés ; ses vêtements, noircis, tombaient en lambeaux ; de nombreuses contusions se voyaient sur ses mains et sur son visage.

Le rebord de maçonnerie sur lequel il avait trouvé un refuge, à l'intersection de la cheminée et de la muraille, était si peu large qu'il lui fallait s'y tenir accroupi, et qu'un mouvement mal calculé eût suffi pour le précipiter dans l'abîme. Il était pourtant depuis plusieurs heures dans cette affreuse situation et semblait à bout de force comme d'espérance.

Or, pendant que Noël faisait ces remarques dont il pouvait avoir à tirer parti, sa position à lui-même ne paraissait pas moins dangereuse. Il se cramponnait à la cime du mur, où il avait taillé deux excavations légères, et il était loin d'avoir la liberté d'action qui lui eût été nécessaire en pareille circonstance. Néanmoins, c'était à Hector seul qu'il songeait.

– Bon Dieu ! monsieur de Lovedy, reprit-il, comment êtes-vous venu à cette place ?

– Je n'en sais rien, répliqua Hector d'un ton brusque. Peut-être, continuait-il avec ironie, suis-je monté par la cheminée... comme un ramoneur. C'est très-plaisant, n'est-ce pas ? Un ramoneur ! un ramoneur !

Et il fit entendre une espèce de rire lugubre.

Noël supposa que de violentes émotions avaient troublé l'esprit du malheureux jeune homme, et peut-être cette supposition n'était-elle pas sans fondement. Néanmoins il reprit, toujours avec douceur :

– Au fait, il importe peu de savoir comment vous êtes là ; le principal est de vous en tirer, et c'est à quoi je pense. J'ai apporté des crochets et des cordes ; permettez-moi de prendre les dispositions convenables...

– Laissez-moi tranquille, je ne veux rien de vous, interrompit Hector avec un accent haineux et irrité. Vous venez ici étaler un héroïsme dont vous comptez bien être récompensé plus tard.... Cherchez un autre moyen pour attester votre magnanimité... et votre gymnastique. Quant à moi, j'aimerais mieux me précipiter dans ce brasier que d'accepter vos services... Ne m'approchez pas, ne me touchez pas... Si je veux vivre, ce n'est que pour me venger de vous !

Noël était de plus en plus convaincu qu'Hector avait le délire, mais il redoubla de patience et de bonhomie.

– Allons ! monsieur de Lovedy, répliqua-t-il, chassez de pareilles idées... Quand nous serons en bas, sur la terre ferme, je ne songerai nullement à vous imposer de la reconnaissance, et nous nous battons en duel si vous en avez encore la fantaisie. En attendant, souffrez que j'essaye de vous sauver, ce qui ne sera pas commode, je vous assure !

– Non, non, ne me touchez pas, je vous le défends ! reprit Hector avec un redoublement de violence ; si vous portez la main sur moi, je vous saisirai dans mes bras et nous tomberons ensemble au milieu des flammes... Ainsi je serai sûr que vous ne pourrez me survivre !

Noël fut effrayé de cette haine indomptable. Lovedy s'agitait sur son étroite corniche, comme s'il eût voulu réaliser sa menace.

Telle était donc la cause de cette inaction qui étonnait les spectateurs.

Noël éprouvait un mortel embarras. Que faire ? Comment vaincre cette aveugle obstination ? Employer la force était impossible, car la moindre apparence de lutte eût déterminé la chute des deux adversaires. Il recourut de nouveau aux raisonnements, aux instances ; il alla jusqu'à la prière. Hector demeurait inflexible, ne répondait que par des paroles brèves et insultantes.

Le généreux Noël commençait à se demander s'il ne lui faudrait pas redescendre sans avoir terminé son œuvre de salut, quand il remarqua, dans son interlocuteur, un changement subit. Hector devint plus pâle, ses yeux se fermèrent, sa tête oscilla sur ses épaules ; enfin, il se renversa en arrière et, s'appuyant contre le massif de la cheminée, il demeura sans mouvement. Les fatigues, les émotions de cette nuit terrible l'avaient fort affaibli et la colère avait achevé d'épuiser ses forces ; il était complètement évanoui.

Quand Noël reconnut la vérité, il s'assura d'abord qu'Hector ne pouvait tomber ; puis, cherchant dans sa poche la gourde que Grivet lui avait remise et qui contenait de l'eau-de-vie, il voulut lui en faire avaler quelques gouttes ; mais il se ravisa aussitôt.

– A quoi pensé-je donc ? se dit-il ; s'il reprend connaissance, il refusera de nouveau mon secours... C'est la Providence qui envoie cet évanouissement... Oui, à présent je le sauverai malgré lui... Je vais le traiter comme un ballot, c'est plus sûr.

Il remit la gourde dans sa poche et, déployant les cordes qu'il avait enroulées autour de son corps, il se prépara à ce difficile sauvetage.

La maçonnerie de la cheminée était munie, à l'extérieur, de barreaux de fer, comme il arrive souvent, afin de faciliter le ramonage, et Hector, instinctivement, avait dû se servir de ces barreaux pour descendre sur le toit. Noël s'assura qu'ils étaient d'une solidité suffisante, puis, passant un bout de sa grosse corde autour de plusieurs barreaux, il la fixa de sorte qu'elle pût supporter un poids considérable.

Alors il s'occupa d'Hector lui-même. Prenant une corde mince, il lui lia, avec précaution et sans le blesser, les bras et les jambes, afin que, s'il recouvrait ses sens, il ne pût faire aucun mouvement capable de déranger les manœuvres. Puis, il lui attacha le câble sous les aisselles, de manière à ce que le pauvre Hector, pendant la descente, eût toujours les pieds en bas.

Il s'agissait maintenant de le faire glisser le long de ce mur de quatre-vingts pieds de hauteur, en évitant les frottements dangereux et les secousses trop rudes ; c'était la partie de l'entreprise qui présentait le plus de difficultés. Heureusement, parmi les débris du toit effondré, se trouvait un tronçon de poutre encastré dans la muraille, et Noël enroula deux fois autour de cette poutre, pour servir de frein, le câble auquel Hector était attaché. Il y avait dans tous ses mouvements une aisance, une sûreté, une dextérité qui eussent dû rassurer la foule. Il allait et venait, sur l'étroite plate-forme, aussi tranquillement que s'il eût été sur un commode échafaudage, et sa merveilleuse sagacité lui permettait de prévoir tous les obstacles, de prévenir tous les dangers.

Le moment décisif arriva enfin. Noël avait à prendre Hector dans ses bras, à le porter par-dessus la crête du mur et à donner lentement de la corde. Si Hector eût bougé le moins du monde pendant cette crise, ils étaient perdus tous les deux ; mais il demeurait comme une masse inerte.

Ce fut seulement quand Noël, après avoir employé les plus minutieuses précautions, le poussa hors de la muraille, que Lovedy se ranima. La secousse réveilla en lui l'instinct de la vie ; il laissa échapper un cri aigu, déchirant, d'un caractère funèbre, auquel répondit d'en bas le murmure sourd et prolongé des spectateurs.

Mais Noël ne pouvait plus voir ce qui se passait. A peine Hector avait-il été lancé dans le vide, que le sauveteur s'était penché en arrière, roidissant les pieds et les mains pour retenir la corde qui glissait trop vite. Il eut besoin de toute la vigueur de ses muscles de fer pour en régulariser les mouvements, et si l'on songe qu'il se tenait sur un espace de quelques pieds carrés, sans appui d'aucune sorte, on comprendra combien cette besogne était ardue. Néanmoins, quand un tiers environ de la corde eut glissé au dehors, il commença à sentir que le fardeau devenait affreusement lourd. Il essaya encore de ralentir le mouvement ; mais la position gênante où il se trouvait paralysait ses tentatives, et un moment vint où la corde s'échappa de ses mains meurtries. Aussitôt elle se déroula avec une telle rapidité, qu'elle semblait devoir prendre feu. En même temps, une longue clameur montait vers lui comme pour annoncer un péril.

Noël, de la place où il était, ne pouvait toujours rien voir. Enfin, au bout de quelques secondes, la corde éprouva une secousse, puis demeura immobile. Elle était déroulée tout entière et retenue à la maçonnerie par les grappins. Les cris des spectateurs redoublèrent, bien qu'ils eussent changé de nature.

Qu'était-il arrivé ? Noël, tout tremblant, se pencha sur la cime du mur et regarda au-dessous de lui. Il eut alors la satisfaction de reconnaître que, la corde se trouvant trop courte, Hector, un peu froissé et un peu meurtri, mais sain et sauf, demeurait suspendu à une douzaine de pieds du sol, et que déjà on préparait des échelles pour monter le décrocher : il était sauvé.

Un nouveau battement de mains, auquel tout le monde prenait part, lui annonça ce résultat favorable. Mais, son acte d'héroïsme accompli, il sentit lui-même les effets des cruelles fatigues, des puissantes émotions qu'il venait d'éprouver. Il se coucha sur la plate-forme, dans un état d'anéantissement presque égal à celui de Lovedy.

Cette inaction éveilla encore les alarmes de ceux qui venaient d'admirer son dévouement ; mais, dans cette robuste organisation, les faiblesses n'étaient jamais longues. Bientôt il se ranima ; quelques gorgées d'eau-de-vie, qu'il emprunta à la gourde de Grivet, achevèrent de lui rendre sa vigueur et son sang-froid.

Il ne se pressa pourtant pas de tenter à son tour la descente, et se contenta d'adresser des signes rassurants aux spectateurs. Enfin, sûr de lui-même, il enveloppa ses mains avec son mouchoir, afin d'éviter qu'elles ne fussent déchirées par le frottement, et, saisissant la corde, il se laissa glisser avec dextérité. Quelques minutes plus tard, il se trouvait au milieu de ses amis.

Comme il restait étendu sur l'herbe, à quelques pas d'Hector, Grivet dit au taupier qui pleurait de joie :

– Ne croyez-vous pas, Jean, que je devrais satisfaire ma conscience tandis que M. de Lovedy a l'air de ne rien sentir et de ne rien comprendre ? Je lui donnerais, comme ça, deux ou trois petits soufflets et deux ou trois légers coups de pied... Il ne s'en apercevrait pas, et mon honneur, à moi, serait content.

– Gardez-vous-en bien, Grivet.

– Pourquoi cela ?... Je vous dis que je ne lui ferai pas de mal.

– Oui, mais vous fâcheriez M. Noël.

Le cantonnier réfléchit un moment.

– C’est possible, dit-il enfin ; mais alors, bon Dieu ! quand pourrai-je rendre les gifflés que j’ai reçus ?

XXVI

AU PRESBYTÈRE

L'incendie du château, les événements dramatiques qui l'avaient précédé et suivi, furent pendant plusieurs jours l'objet de nombreux commentaires. On ne tarissait pas sur le courage, l'énergie, le dévouement de Noël Letellier, et son éloge était dans toutes les bouches. Aussi, le maire de Vauvray et les premiers fonctionnaires du département s'étaient-ils concertés pour adresser au ministre de l'intérieur une nouvelle demande de récompense nationale ; on parlait de médaille d'or, de prix Montyon, même de la croix de la Légion d'honneur. En attendant, comme la passion secrète du jeune ouvrier pour mademoiselle Adrienne Duhamel avait été divulguée, on ne savait par qui, et comme nul ne doutait que cette passion ne fût partagée par la jeune fille, on s'entretenait de leur union comme d'un événement prochain. Sauf quelques envieux, tout le monde approuvait un mariage qui avait de si belles et de si nobles causes.



Cependant, peut-être l'opinion publique se trompait-elle à cet égard, ainsi qu'il arrive souvent, et peut-être les choses n'étaient-elles pas aussi avancées qu'on le supposait. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la catastrophe de Bligny, sans que Noël eût reçu le moindre signe de souvenir, soit des dames Duhamel, soit même du notaire Perrin. Quel pouvait être le motif de cette réserve singulière ? Noël finit par se persuader qu'on attendait sa visite et que cette visite était exigée par les convenances. Aussi, le troisième jour, se décida-t-il, non sans de vives hésitations, à se rendre chez Perrin.

Quand il passa devant l'étude où les clerks étaient réunis, il lui sembla que ces jeunes gens le regardaient d'un air de curiosité, presque de compassion. S'étant adressé à un domestique, il demanda à voir les dames Duhamel, et on alla les prévenir. Mais, au bout d'un moment, le domestique revint et annonça avec embarras que ces dames étaient dans l'impossibilité de le recevoir. Noël alors demanda le notaire qu'il avait entrevu dans son cabinet en passant ; le domestique, envoyé de nouveau, revint au bout d'un moment annoncer que M. Perrin était sorti.

Noël, si brave en présence du danger, avait une timidité excessive dans les relations ordinaires de la vie et n'osa insister. Comme il se retirait tristement, la porte de l'étude s'entr'ouvrit et le clerk Mussot, qui lui avait servi de témoin, dit précipitamment :

– Les choses ne vont pas bien pour vous, pauvre garçon !

Puis, il posa un doigt sur sa bouche et se hâta de rentrer dans l'étude.

Tout en retournant chez lui, Noël était consterné.

– Sans doute, pensait-il, mademoiselle Adrienne ne m'a pas pardonné ma résistance quand elle voulait empêcher ce duel avec Hector de Lovedy, et elle est encore irritée contre moi... Peut-être aussi ces dames ont-elles connaissance des bruits qui courent dans la ville et auxquels je suis pourtant étranger ; leur fierté en est blessée et elles veulent me rappeler l'immense distance qui nous sépare... Quant à Perrin, il a tout simplement reflété, en refusant aussi de m'entendre, l'inimitié de ses clientes à mon égard... Allons ! il est temps que je prenne un parti.

Il s'enferma dans sa chambre et passa le reste de la journée à écrire. Sur le soir, Grivet arriva ; on se retrouva tous dans la pièce où Jean Reboux

avait repris sa place, les jambes étendues sur un fauteuil. Noël était pensif. Le cantonnier, qui voyait beaucoup de monde, exposa les nouvelles recueillies dans la journée.

– On a la certitude maintenant, disait-il, que le petit saltimbanque était bien le fils de Faquinette. La femme de l’Hercule a comparu devant le juge, et elle a avoué que l’enfant ne lui appartenait pas ainsi qu’à son mari. Leur enfant à eux était mort, et ils avaient acheté celui-ci à des Bohémiens qui s’en étaient emparés à la suite d’un incendie, précisément dans le voisinage de Vauvray. Faquinette croyait que son enfant avait péri ; mais elle l’a reconnu dès qu’elle l’a rencontré ; alors elle s’est emparée de lui et n’a plus voulu s’en séparer. Comme il paraît que, dans le temps, Faquinette avait été trompée par ce M. de Lovedy, qui ne valait pas cher, non plus que M. son fils, il y a sans doute eu « des raisons » entre eux, et la folle, pour se venger...

– Tout cela peut être vrai, dit Noël que la gravité de ces révélations avait fait sortir de sa rêverie, et ce que vous contez là, Grivet, m’explique bien des choses qui, jusqu’ici, m’avaient semblé inexplicables. Ainsi, c’est la mère elle-même qui a eu le courage de se brûler vive, en brûlant son enfant et son séducteur !... c’est horrible !... Et il faut que M. Hector ait appris au dernier moment toutes ces abominations, car, depuis qu’on l’a transporté au presbytère de Bligny, il est, dit-on, dans un état de trouble et d’abattement extraordinaires...

– Pas moins, répliqua Grivet avec rancune, si ce beau monsieur n’habitait pas une maison si respectable, j’irais lui apprendre...

– Bon ! interrompit Jean Beboux malicieusement, Grivet pense encore à ses estafilades !... Mais puisque l’on vous dit, tête de fer, que les coutures sont guéries, qu’il n’y paraît plus du tout !

– Et l’honneur ! Jean, répliqua le cantonnier d’un air sombre ; croyez-vous que l’honneur d’un propriétaire... d’un fonctionnaire public... puisse être ainsi satisfait ? Je ne dois pas garder ce que j’ai reçu ; e veux le rendre, et je le rendrai tôt ou tard.

Jean fit entendre un petit ricanement et Noël lui-même ne put dissimuler un sourire. Le cantonnier eprit d’un ton différent :

– Toutes ces vilaines histoires des Lovedy père et fils prouvent que les amourettes n’amènent rien de bon. Aussi le mieux est-il de marier les jeunes filles quand elles sont en âge et de donner du balai aux galants qui viennent rôder alentour... C’est pour cela, vous savez, que je marie dans huit jours ma fille Pierrette avec le fils Trinquant, et vous m’avez promis, Jean, de danser à la noce.

– Ainsi ferai-je, Grivet, si l’on me permet de m’aider encore tant soit peu avec une béquille.

– Et monsieur Noël viendra aussi, je l’espère ?

Noël, qui était retombé dans ses rêveries, répliqua avec distraction :

– Je ne sais, mes bons amis, si dans huit jours je n’aurai pas quitté Vauvray.

Grivet et Reboux tressaillirent.

– Quoi donc, monsieur Noël ? s’écria Jean ; vous comptez vous absenter ?

Noël fit un signe affirmatif.

– Mais ce ne sera pas pour longtemps ?

– Ce sera pour toujours.

Les deux amis devinrent pâles.

– Bon Dieu ! que dites-vous là ? reprit le taupier ; est-il possible ?... Et nous, qu’allons-nous devenir ?

– A moins que nous ne vous suivions tous ! dit. Grivet.

– Mes amis, continua Noël en détournant les yeux, malgré mon affection pour vous, malgré la bienveillance que me témoignent les gens de la ville, j’ai des raisons. particulières pour quitter Vauvray promptement. Depuis plusieurs jours déjà, j’ai reçu de M. Z***, le grand industriel de Clamecy, des propositions fort avantageuses. Je serai ingénieur des machines dans sa manufacture ; j’aurai des appointements superbes, une part dans les bénéfices, une indépendance complète et j’arriverai sûrement à la fortune. Aussi viens-je d’écrire à M. Z*** que j’acceptais ses conditions et j’attends, pour envoyer ma lettre, que je sache d’une manière précise. Allons ! ajouta-t-il en affectant un air gai, vous ne sauriez vous affliger de ce qui m’arrive d’heureux ? Vous m’aimez trop pour cela !

Mais Noël lui-même ne put retenir ses larmes, tandis que le cantonnier et le taupier donnaient libre cours aux leurs.

– Ah ! je vous disais bien, Jean, s'écria Grivet avec explosion, que M. Noël avait du chagrin !... C'est le désespoir qui le prend et il veut s'en aller...

– Et moi, Grivet, dit le preneur de taupes en sanglotant, je prévoyais déjà quelque chose de pareil... Si ce mariage, dont tout le monde parle et qui a l'air d'être rompu à cette heure, avait lieu, croyez-vous que M. Noël, devenu le plus riche propriétaire du département, pourrait conserver pour amis deux pauvres diables, dont un casse des cailloux sur les routes et dont l'autre gagne sa vie à prendre des « nez » à cinq sous pièce ? Je m'étais dit qu'il faudrait se faire une raison... mais je ne peux pas !

– Ni moi non plus ! répliqua Grivet.

Noël s'empessa d'essuyer ses yeux, et, saisissant la main de ces braves gens, il reprit avec âme :

– Croyez-vous, mes bons et chers amis, qu'en aucune circonstance, je pourrais faire fi de votre amitié ? Rassurez-vous sur ce point ; je tiens à vous autant que vous tenez à moi et, quoi qu'il arrive, rien ne rompra l'accord qui nous unit... Peut-être si je vais m'établir à Clamecy, nos relations seront-elles un peu moins fréquentes, mais elles ne seront ni moins solides ni moins cordiales.

Il était parvenu à les rassurer quand la Brandin apporta une lettre.

– M'est avis, dit-elle avec humeur, que c'est encore de ce fiéron parisien pour lequel vous vous êtes tant exposé... Ah ! monsieur, peut-être eussiez-vous mieux fait de le laisser fumer dans sa cheminée, comme un jambon !

Noël lui imposa silence d'un geste et s'empessa d'ouvrir la lettre, qui contenait seulement ces mots :

« Monsieur Noël Letellier,

» Avant que je quitte ce pays, j'ai absolument besoin de vous voir, et j'espère que vous voudrez bien venir demain, dans la matinée, au presbytère de Bligny, où je vous attendrai.

» Je vous salue,

» HECTOR DE LOVEDY. »

Ayant pris connaissance de ce billet, Noël demeura pensif. Que pouvait lui vouloir Hector, sinon donner suite à ce projet de duel que le fils du banquier poursuivait avec tant d'obstination ? Grivet et Reboux eurent la même idée et s'imaginèrent que la lettre contenait un nouveau cartel. Aussi manifestèrent-ils une extrême inquiétude. Noël, pour leur prouver que ces craintes étaient au moins prématurées, finit par leur lire la lettre, et en même temps il leur fit remarquer que certainement le duel ne pouvait avoir lieu chez le vénérable curé de Bligny, dont Hector était l'hôte.

– Ma foi ! je n'en sais rien, dit Grivet avec défiance ; vous nous avez conté, monsieur Noël, combien cet Hector de Lovedy était enragé contre vous quand vous vouliez le sauver, sur le toit du château... Ce n'est pas sans doute pour vous dire « grand merci » qu'il demande à vous voir !

– Au fait, qu'importe ! reprit Noël ; s'il me tue, j'ose espérer qu'en dehors de vous, il y aura encore quelqu'un qui me donnera une larme. Néanmoins, à tout événement, poursuivit-il avec réflexion, je n'enverrai pas ce soir mon acceptation à M. Z*** de Clamecy.

– Que dites-vous là, monsieur Noël ! s'écria Jean ; mais si, après ce qui s'est passé, M. Hector persistait à vouloir se battre avec vous, ce serait le plus affreux gredin que la terre ait produit depuis cent ans !... Tout le monde se soulèverait contre lui et, nous deux, nous saurions bien le mettre à la raison, n'est-ce pas, Grivet ?

– Je saurais bien, s'écria Grivet à son tour, lui faire son affaire tout seul ! Je tomberai dessus dès qu'il montrera le nez dehors et, cette fois, j'irai bon jeu bon argent... Je rendrai ce que j'ai reçu avec de gros intérêts et avec les intérêts des intérêts... Ce Parisien n'est pas plus dur à casser que les cailloux de la grand'route, j'imagine !

Noël leur remontra chaleureusement que les choses ne pouvaient pas se passer de cette façon, et ils finirent par se calmer en apparence ; mais, avant de se séparer, ils échangèrent quelques mots tout bas, comme s'ils s'entendaient pour un projet commun.

Le lendemain, Noël se dirigea pédestrement vers le village de Bligny, situé à une courte distance du château incendié, et il atteignit le presbytère à l'heure indiquée par la lettre d'Hector. Pendant le trajet, il eût pu remarquer que plusieurs personnes semblaient le suivre de loin, avec de grandes précautions ; mais il ne fit aucune attention à cette particularité.

Le village, ou plutôt le hameau de Bligny, se composait d'une douzaine de pauvres maisons et de fermes, disséminées de chaque côté de la voie publique. Au centre, s'élevait une église délabrée, dont le maigre clocher, recouvert en ardoises, menaçait ruine, et à l'église attenait une petite construction basse, non moins délabrée qu'elle, mais dont la façade disparaissait sous des arbustes fleuris ; c'était la maison curiale, où Hector de Lovedy avait été transporté à la suite de l'incendie du château.

Dans une espèce de terrain vague, qui s'étendait devant le presbytère, stationnait une voiture attelée d'un cheval, et le cocher, assis sur le gazon, fumait sa pipe en paraissant attendre quelqu'un. Noël supposa que cette voiture était destinée à Hector, tout à fait remis maintenant de ses rudes secousses, à moins qu'elle n'appartint à quelque propriétaire du voisinage venu pour rendre visite au curé.

Mais il ne chercha pas l'explication de ce fait et alla tirer une chaînette qui pendait à la porte de la maison. Aussitôt on entendit à l'intérieur un tintement fêlé, puis un bruit de sabots, et une vieille paysanne vint ouvrir. Après avoir envisagé Noël, elle dit en souriant :

– Ah ! c'est de vous sans doute qu'on a parlé ? Venez. Il y a déjà du monde.

Elle s'effaça pour laisser passer le visiteur ; puis, après avoir refermé la porte, elle le précéda dans une allée sombre, à l'extrémité de laquelle elle ouvrit une nouvelle porte. Noël entra dans une pièce assez grande, mais meublée pauvrement, qui était le salon du presbytère campagnard.

Comme avait dit la servante, il y avait « du monde. » D'abord, le curé lui même, grand vieillard, au crâne chauve, à la figure douce et sympathique, et qui, malgré sa soutane râpée, avait des manières pleines de distinction. Puis, Hector de Lovedy, vêtu de noir, et dont les traits amaigris attestaient encore les fatigues et les chagrins récents. Mais ce qui étonna surtout le mécanicien

fut de rencontrer là madame et mademoiselle Duhamel, en deuil, les yeux rouges de larmes.

Sa présence sembla causer aussi une certaine émotion aux assistants, quoiqu'il pût se croire attendu de plusieurs d'entre eux. On se leva et Hector, ainsi que le curé, firent quelques pas au devant de lui. En revanche, tandis qu'Adrienne rabattait vivement son voile sur son visage, la mère, toujours si bienveillante, saluait d'un signe glacial, où l'on ne voyait plus rien de son affabilité ordinaire.

Noël, un peu interdit, s'inclina en silence. Le curé lui adressa quelques mots de bienvenue, et Hector, lui tendant la main, dit d'un ton mélancolique, qui contrastait avec son insolence passée :

– J'ai de grands torts envers vous, monsieur Letellier, et vous vous en êtes vengé en me sauvant la vie au péril de la vôtre. Voulez-vous les oublier et me permettre, quand je vais quitter ce pays et la France, de penser que je n'emporterai ni votre mépris ni votre haine ?

Noël était stupéfait de ce changement ; toutefois, il n'hésita pas une seconde :

– Bien volontiers, monsieur, répliqua-t-il en serrant la main qu'on lui tendait ; je vous ai prouvé récemment que ces torts ne m'inspiraient pas de rancune.

– Vous avez été admirable de courage et de dévouement, et, si j'ai pu d'abord être aveuglé par la haine, aujourd'hui, les leçons de l'expérience, les représentations de mes amis, m'ont fait comprendre combien ma conduite, à moi, a été odieuse et misérable... Ah ! monsieur Noël, vous avez pris la vie par le bon côté ! Je sais maintenant que le travail, le courage, la loyauté ne produisent pas des fruits amers comme l'oisiveté, l'égoïsme et les coupables excès. Je ne veux pas soulever les voiles qui cachent de tristes secrets de famille ; mais j'ai appris bien des choses dans la cruelle nuit où j'ai vu la mort de si près. Heureusement, je suis encore assez jeune pour entrer dans une voie nouvelle, voie de réparation, de probité et d'honneur. Grâce aux sacrifices de mes généreuses parentes, dont l'indulgence pour moi est sans bornes, je vais recommencer ma vie sur nouveaux frais, expier autant qu'il est en moi les fautes de mon père et les

miennes. Pour me soutenir dans cette tâche, monsieur Letellier, j'ai besoin de l'estime de tous les honnêtes gens, et en particulier de la vôtre.

– Elle ne vous manquera pas, monsieur de Lovedy.

Il semblait que ces aveux eussent beaucoup coûté à Hector, qui se tourna timidement vers le curé. Celui-ci fit un signe imperceptible d'approbation.

Cependant la mère et la fille restaient debout, toujours graves et taciturnes. Madame Duhamel reprit froidement :

– Cette réconciliation, Hector, pouvait avoir lieu hors de notre présence, à ma fille et à moi ; il nous suffisait de savoir qu'on ne reviendrait pas sur cette sotte histoire de duel... A présent, nous allons regagner notre voiture et retourner à Vauvray. Je vous enverrai Perrin et vous vous entendrez avec lui au sujet des derniers arrangements.

Hector hésitait, un nouveau signe du vieux prêtre sembla le décider.

– Un moment, ma tante, je vous prie, dit-il ; ce n'est pas par hasard que M. Noël Letellier se trouve ici, juste à l'heure où je savais que ma cousine et vous, vous deviez y venir... J'ai à cœur de mettre fin, avant mon départ, au malentendu qui paraît exister entre vous et ce brave jeune homme dont nous avons tous reçu de si grands services.

– S'il nous a rendu des services, ce que je ne saurais nier, répliqua madame Duhamel, il est tellement-convaincu de leur importance qu'il est inutile de les vanter devant lui.

Une surprise douloureuse se peignit sur la figure de Noël.

– Je ne vous comprends pas, madame, dit-il d'une voix tremblante ; j'ai conscience de n'avoir jamais exprimé à personne...

– Il suffit. Brisons là... Viens-tu, Adrienne ?

La jeune fille paraissait très-émue sous son voile.

– Cependant, chère maman, murmura-t-elle, si ce que l'on a dit était faux...

Un geste sévère lui imposa silence.

– Madame, reprit Noël, je regrette d'autant plus la disgrâce dans laquelle je suis tombé auprès de vous et de mademoiselle Adrienne, que, moi aussi, je dois prendre congé de vous et quitter Vauvray sans retard.

Adrienne tressaillit ; la mère ouvrit de grands yeux, puis elle répliqua avec un sourire méprisant :

– Allons donc ! vous, quitter Vauvray ? On sait que vous n’y pensez guère. Vous vous croyez trop sûr...

– Madame, interrompit Noël avec dignité, puis que vous doutez de ma parole, je vous invite à prendre connaissance de cette lettre, que je comptais envoyer à M. Z*** de Clamecy, aussitôt après ma visite à M. Hector.

Il tira de sa poche la lettre, encore ouverte, qu’il avait préparée la veille et la présenta à madame Duhamel. Celle-ci la parcourut rapidement, et Adrienne elle-même osa y jeter un regard furtif. Pendant ce temps, Noël expliquait au curé et à Lovedy comment il était appelé à l’importante manufacture de M. Z’h, pour être ingénieur des machines.

22.

Une courte discussion à voix basse s’était établie entre la fille et la mère.

– Maman, murmura Adrienne avec émotion, nous avons été trompées par de basses calomnies... M. Noël n’a pas cessé de mériter notre estime et notre reconnaissance.

– Bah ! que prouve cette lettre ? Je sais à quoi m’en tenir sur la présomption et la fatuite de ce jeune homme.

– Monsieur Noël, dit Hector avec rondeur, il importe de vous faire connaître le motif du mécontentement de ma tante, et sans doute vous n’aurez pas de peine à vous disculper.

– Hector, s’écria madame Duhamel, je vous défends...

Mais Lovedy, encouragé d’ailleurs par un geste du curé, ne tint aucun compte de cette injonction et exposa en peu de mots de quoi il s’agissait.

Nous savons quels bruits s’étaient répandus au sujet d’un mariage prochain entre Noël et Adrienne. Ces bruits naturellement étaient parvenus aux oreilles des dames Duhamel ; mais la fantaisie des oisifs, la malignité ordinaire des petites villes, y avaient ajouté des circonstances blessantes pour la fille et pour la mère. Ainsi, Noël, disait-on, s’était vanté en public de pouvoir disposer bientôt de l’immense fortune des Duhamel ; il avait affirmé que mademoiselle Adrienne était folle de lui, qu’elle l’avait poussé à se battre contre son cousin ; qu’il n’avait qu’un mot à dire pour que ce

mariage devînt une réalité... Nous en passons et des meilleurs ; on n'ignore pas ce dont la stupidité et la méchanceté sont capables en pareil cas.

Ces commérages qui, vus d'un peu haut, semblent si ridicules et si méprisables, acquièrent une importance énorme dans certains milieux. Aussi madame Duhamel avait-elle été très-irritée contre Letellier et avait fait partager cette irritation à sa fille. Perrin, ayant voulu protester contre une accusation si contraire au caractère droit et modeste de Noël, avait été vertement tancé ; force lui était de se tenir dans une excessive réserve, tandis que les deux dames rompaient toutes relations avec leur sauveur et refusaient même de le voir.

Noël, en apprenant les honteuses imputations élevées contre lui, fut ému jusqu'aux larmes.

– C'est infâme ! s'écria-t-il ; si j'ai une affection secrète dans le cœur, je ne l'ai jamais confiée à mes meilleurs, à mes plus intimes amis... Vous, mademoiselle Adrienne, avez-vous pu croire ?... Dieu m'est témoin que je ne songeais pas à un bonheur pour lequel je ne suis pas né. Mon ambition ne s'est jamais égarée si haut, et en vous aimant, je n'osais espérer même votre pitié...

Les sanglots lui coupèrent la parole. Adrienne elle-même pleurait derrière son voile, et la mère semblait fort embarrassée.

Le repentant Hector crut devoir intervenir de nouveau.

– Réellement, ma tante, reprit-il, tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de M. Noël Letellier me donne la certitude que ces odieux propos n'ont rien de fondé... Et en douter serait, de votre part et de la part de ma cousine, une véritable ingratitude.

Il y eut un moment de silence.

– A présent, reprit Noël qui était parvenu à se calmer un peu, je voudrais rester qu'un impérieux devoir me commanderait de ne pas le faire. Je dois mettre fin à d'odieuses calomnies, si pénibles pour madame et mademoiselle Duhamel, et ma brusque disparition coupera court à ces bruits insultants. Au lieu d'envoyer cette lettre à M. Z***, je lui apporterai moi-même ma réponse... Je partirai ce soir.

– Ne partez pas, monsieur Noël ! s'écria Adrienne dans un transport peut-être involontaire.

Et elle tomba sur un siège.

– Quoi donc ! mon enfant, demanda madame Duhamel à voix basse, tu veux...

– Je ne veux pas qu’il parle, répéta Adrienne.

Les personnes présentes n’avaient pu entendre ce que se disaient la mère et la fille ; mais le curé, qui jusqu’ici était resté témoin muet de cette scène, bien qu’il en fût peut-être l’instigateur, dit avec un doux et fin sourire :

– Tenez, ma chère dame Duhamel, puisque mademoiselle Adrienne ne veut pas décidément que M. Letellier quitte Vauvray, il n’y a plus qu’un moyen de mettre un terme à ces commérages qui vous causent tant d’ennuis...

– Lequel, monsieur le curé ?

– Vous ne devinez pas ?

Madame Duhamel regarda sa fille, qui se jeta dans ses bras. La bonne dame, ayant compris enfin, hésita un peu

– Allons ! dit-elle, la force des choses l’emporte sur toute volonté contraire.... Monsieur Noël Letellier, embrassez VOTRE FEMME, et puis... vous viendrez embrasser votre belle-mère.

Noël s’avança, éperdu, chancelant, croyant rêver... Tout le monde pleurait.

Une heure plus tard, après qu’on se fût concerté sur divers points importants, la mère et la fille regagnèrent la voiture qui les attendait. Il avait été convenu que, pour jeter un défi à la médisance et pour préparer l’opinion à l’événement prochain, Noël rentrerait en ville avec les dames. Tout en causant, le curé et Hector accompagnèrent les visiteurs jusqu’au terrain vague, où la voiture stationnait.

Or, comme Hector sortait du presbytère, deux hommes se dressèrent tout à coup derrière un petit mur en ruines, situé à quelques pas : c’étaient Jean Reboux et le cantonnier Grivet.

L’un et l’autre avaient le chapeau enfoncé sur les yeux, et, tandis que Grivet brandissait une trique, le taupier agitait une béquille, sur laquelle il avait appuyé sa marche encore incertaine.

Ils allaient s’élancer, mais ce qu’ils virent les frappa de stupeur. Noël et Hector marchaient côte à côte en souriant. Quand ils passèrent près du petit

mur, on entendit Noël qui disait avec un accent chaleureux x :

– Je n’oublierai jamais, monsieur Hector de Lovedy, que c’est à vous, à votre généreuse initiative d’aujourd’hui que je dois un bonheur si grand, si inespéré !

– Ce n’est pas moi qu’il faut remercier, monsieur Noël, répondit Hector avec un accent mélancolique, mais mon hôte actuel, ce digne prêtre qui m’a montré le monde sous un aspect nouveau et m’a fait rougir de mes fautes passées... J’avais tant à faire pour les effacer !

Les deux jeunes gens s’embrassèrent, puis Noël monta avec les dames dans la voiture, qui reprit le chemin de la ville.

Jean et le cantonnier étaient tellement interdits qu’ils restaient bouche bée, sans échanger une parole. Bâton et béquille leur étaient tombés des mains, et, comme ils ne songeaient plus à se cacher, ils furent aperçus.

En reconnaissant Grivet, Lovedy s’arrêta.

– Un moment, monsieur le curé, dit-il ; vous avez exigé que je répare tous mes torts, et en voilà encore un qui se présente à ma mémoire.

Il s’approcha du cantonnier.

– Monsieur Grivet, dit-il avec politesse, je me suis montré bien brutal envers vous... je le regrette et je vous prie de recevoir mes excuses... Me permettez-vous de vous serrer la main ?

Et il avançait la sienne avec un mouvement plein de franchise.

Grivet hésita une seconde.

– Ma foi ! tout de même, répliqua-t-il enfin.

Et il laissa tomber sa grosse main calleuse dans la main blanche et aristocratique qu’on lui tendait.

– Bien, monsieur Hector, dit le curé en souriant, voilà la seule manière de terminer convenablement les querelles... Que Dieu vous bénisse tous les deux !

Hector et le curé rentrèrent au presbytère, et les deux amis reprirent, à leur tour, le chemin de Vauvray.

– Toute réflexion faite, j’aime mieux cela, dit Grivet ; vous avez entendu, Jean, que M. de Lovedyme demandait pardon... Ma conscience doit donc être tranquille... Cependant, voyez-vous, il me semble que, pour la rassurer tout. à fait, j’aurais dû rendre à quelqu’un les giffles que j’ai reçues !

– Eh ! vous m’ennuyez, à la fin ! répliqua Jean impatienté, puisqu’il faut absolument que vous les rendiez à quelqu’un, tenez, donnez-les-moi... Je m’imaginerai que c’est pour le bonheur de notre ami Noël... et vous n’en parlerez plus !

Le lendemain matin, Hector de Lovedy partit pour l’Angleterre ; où, grâce aux fonds mis à sa disposition par ses parentes, il comptait trouver un poste honorable dans le commerce ou l’industrie. Ce départ eut lieu sans aucun scandale de la part de Joséphine et de sa famille, ce qui s’expliqua fort bien quand on sut que Joséphine, munie d’une dot suffisante, allait épouser dans un bref délai un gros meunier du voisinage.

Quant au mariage de Noël avec Adrienne Duhamel, il n’eut lieu que quelques mois plus tard, et jusqu’à la veille de la cérémonie, Noël ne cessa de travailler dans sa forge de Vauvray. Tout le jour, on entendait résonner son marteau sur l’enclume ; le soir seulement, il se revêtait d’habits simples, mais convenables, et se rendait chez les dames Duhamel où il passait plusieurs heures. Cette conduite si digne, et qui prouvait le noble orgueil du travailleur, lui concilia tous les suffrages, si difficiles pourtant à obtenir dans une petite ville.

Peu de temps auparavant, le maire de Vauvray avait transmis à Noël, avec une médaille d’or de première classe, qui lui était décernée par le ministère de l’intérieur, la nouvelle que l’Académie lui accordait un prix Montyon, dont le futur époux d’Adrienne abandonna le montant aux pauvres.

Le mariage accompli, on apprit que les ruines du château allaient être restaurées et qu’on devait y établir de vastes ateliers pour la construction de machines. Noël, dans sa fierté, ne voulait ni rester oisif ni devoir son opulence à sa femme. Il s’était donc entendu avec M. Z***, pour faire de Bligny un grand établissement industriel, dont tout le pays devait tirer avantage.

Aujourd’hui, la réussite, qui est la récompense de l’intelligence et du travail, n’a pas fait défaut à l’usine de Noël Letellier.

Le jeune manufacturier a appelé près de lui ses amis Grivet et Reboux qui, chacun dans la mesure de ses forces et de ses aptitudes, contribuent au

succès de l'entreprise. Adrienne est fière de son mari ; une jeune famille s'élève autour d'eux et donne l'espoir que l'avenir ne sera pas moins heureux que le présent.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

L'Incendiaire, par Élie Berthet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551864s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. L'INCENDIAIRE
 1. I - L'INVISIBLE
 2. II - LA GRANDE MAISON
 3. III - UN BRAVE GARÇON
 4. IV - CHEZ NOEL
 5. V - LE NOTAIRE
 6. VI - L'ENQUÊTE
 7. VII - LES RUINES
 8. VIII - L'ESCALADE
 9. IX - LA MAUVAISE NOUVELLE
 10. X - LES RECHERCHES
 11. XI - LES BLESSÉS
 12. XI - LA PLAINTÉ.
 13. XII - PIERRETTE
 14. XIII - L'ACCUSATION
 15. XIV - LA CARRIEREE
 16. XV - LA PROTECTRICE
 17. XVI - L'ÉMEUTE
 18. XVII - LE PIÉGE
 19. XVIII - LES VICTOIRES DE LA FOLLE
 20. XIX - LE SECRET DU PORTEFEUILLE
 21. XX - LES SUPPLICATIONS
 22. XXI - LES OBSTACLES
 23. XXII - LA FERME-DU-PENDU.
 24. XXIII - LA VEILLÉE
 25. XXIV - LES DERNIERS EXPLOITS DE FAQUINETTE
 26. XXV - NOEL LETELLIER
 27. XXVI - AU PRESBYTÈRE
3. À propos de cette édition numérique